

DU MÊME AUTEUR

La Miséricordieuse Couronne du Tantra, Éditions Éthos, Paris 1978.

Imperium, Éditions Les Autres Mondes, Paris 1980.

Traité de la Chasse au Faucon, Éditions de L'Herne, Paris 1984.

Diane devant les Portes de Memphis, Éditions Catena Aurea, Padoue et Paris, 1986.

JEAN PARVULESCO

LA SPIRALE PROPHÉTIQUE

GUY TRÉDANIEL
Éditeur
76, rue Claude-Bernard
75005 Paris

à Jean Robin,
agent d'influence du *Regnum Sanctum*

PLUS NOIR QUE L'ANTRE DES TÉNÉBRES

Toute lecture que l'on serait en droit de tenir pour une approche en vraie connaissance de cause de l'essai de Julius Evola, *Chevaucher le Tigre*, ne laissera de faire naître et d'entretenir, jusqu'à une exacerbation avoisinant le vertige, un certain malaise si ce n'est un malaise tout à fait certain, ni d'exiger une révision existentielle brutale et le plus souvent dramatique, insoutenable, chez celui qui aura tenté et poursuivi jusqu'au bout l'expérience de cette lecture à chaque coup finale. On ne peut en effet prendre connaissance de *Chevaucher le Tigre* sans en subir, au fond de soi-même, la fascination éveillée et éveilleuse, et même trop éveilleuse peut-être, à vrai dire, si tant est-il que l'éveil ultime puisse jamais être autre chose que ce face à face éperdu avec le néant de l'autodissolution par lequel tout doit prendre fin définitivement ou, par contre, par lequel tout en viendrait à commencer à peine.

Mais commencer ainsi après quel désastre intime, après quelles indicibles et profondes nuits cosmologiques ? Commencer donc au-delà de la vie, au-delà de la mort, au-delà de tout conditionnement présémantique, mais non recommencer: ce commencement, il s'agit de le comprendre, il s'agit de le vivre comme un commencement autre, parce qu'il se définit lui-même, et très essentiellement, à partir de son propre néant originaire, et parce

qu'il porte donc en lui non seulement son propre centre de gravité mais encore et surtout sa propre transcendance.

Aussi dans *Chevaucher le Tigre*, Julius Evola rompt-il toutes les amares entre l'être et l'existence, va même tragiquement au-delà de la nudité finale de l'être seul face à lui-même: le salut, la délivrance la libération dans la vie n'y sont plus n'en d'autre, et absolument rien d'autre qu'une relation entre l'être et sa propre transcendance, relation occulte, interdite, ultra-subversive par rapport au monde, violemment et irrévocablement séparée, défaite de tout entendement, de tout ce qui n'est pas sa propre expérience irrationnelle d'elle-même. L'expérience de cette transcendance sans nom, sans commencement ni fin et, désormais, sans nul destin avouable, Julius Evola l'appelle, lui, avec une expression gnostique fondamentale, le second degré de l'épreuve de soi, second degré qui, affirme-t-il très clairement, consiste << à éprouver, à vérifier expérimentalement, la présence en soi, plus ou moins active, de la dimension supérieure de la transcendance, du noyau inconditionné qui, dans la vie, n'appartient pas au domaine de celle-ci, mais au domaine de l'être -. Et Julius Evola continue : • Dans une ambiance qui n'offre aucun appui ni aucun «signe-, la solution du problème du sens dernier de l'existence dépend de cette ultime épreuve. Lorsque, une fois toutes les super-structures repoussées ou détruites, on a pour seule base son être propre, l'ultime signification de l'existence, de la vie, ne peut jaillir que d'une relation directe et absolue entre cet être (ce qu'on est en vertu de sa propre détermination) et la transcendance (la transcendance en soi-même). Cette signification n'est donc pas donnée par quelque chose d'extrinsèque et d'externe, par quelque chose qui s'ajoute à l'être quand celui-ci se réfère à quelque autre principe. Ceci pouvait être valable dans un monde différent, dans un monde traditionnellement ordonné. Dans le domaine existentiel que nous examinons ici, cette signification ne peut être donnée au contraire que par la dimension de la transcendance perçue directement par l'homme comme la racine de son être de sa « nature propre -. Et ceci comporte une justification absolue, une marque indéfectible et irrévocable, la destruction définitive de l'état de négativité et de la problématique existentielle. C'est exclusivement sur cette base que l'«être que l'on est» cesse de constituer une limite. Autrement, toute voie sera une limite, y compris celle des «surhommes» et tout un mode d'être qui, par ses particularités extérieures, aboutit à distraire l'homme du problème de la signification ultime et à dissimuler une vulnérabilité essentielle. >

Une vulnérabilité essentielle

Car, aujourd'hui, rien ne saurait plus échapper vraiment à la mainmise œcuménique du non-être et des surpuissances négatives qui le maintiennent indéfectiblement au pouvoir. C'est donc pour fournir, et pour renforcer sans cesse les états de l'immense conspiration négative destinée à dissimuler, à l'heure présente, cette vulnérabilité essentielle d'un monde arrivé à la fin non seulement historique, mais encore et surtout ontologique d'un cycle transhistorique lui-même déjà révolu, que tout concourt à inventer les souffles secrètement dévastateurs, les doctrines, les puissances et les mortes paroles montant une barrière réellement infranchissable devant toute tentative de retour en arrière, d'arrêt ou de réveil.

L'heure du monde est au noir total, on ne le sait que trop. Cependant, sous le règne indivisible et indivis de sa toute-puissance anéantissante, c'est bien ce noir total lui-même qui est appelé à devenir, pour certains, pour le plus petit nombre, le sentier escarpé du dépassement du monde, le sentier du salut au bord du précipice ontologique final. Sentier qui est lui-même, en lui-même, l'acte même de l'auto-dépassement du non-être de l'existence et de l'heure terrible d'une nouvelle et autre approche de l'être, l'acte irrationnel et surinqualifiable d'un commencement autre. Sur ce sentier, l'acte de chevaucher le tigre n'est finalement donc pas autre chose que l'abandon lucide, violent et décidé du non-être par le dépassement de ses propres états intérieurs en action, états chevauchés, ainsi, par une volonté immuable et nue, par une volonté plus forte que le tourbillon en marche de leurs puissances de dissolution et d'anéantissement, plus dure que le noir total d'un monde déjà happé par sa propre fin.

Dans *Masques et visages du spiritualisme contemporain*, dans *Révolte contre le monde moderne*, Julius Evola s'était employé à porter un jugement de rupture intégrale, et d'une lucidité sans faille, sur les états actuels du monde. Or, dans *Chevaucher le Tigre*, il n'y a même plus de jugement, ni de critique : tout est nié, repoussé en bloc et totalement. L'avènement des ténèbres ayant abouti au règne final des ténèbres, rien n'est plus à sauver, tout est à détruire. Le salut, si salut peut y avoir encore, n'est alors que dans l'aventure de l'être seul face à lui-même, face au gouffre de sa propre solitude absolue, dans ce que les Ennéades appelaient, aux temps d'une autre fin du monde, le «Vol du Solitaire vers le Solitaire..

C'est la raison sans doute pour laquelle *Chevaucher le Tigre* n'a trouvé, à ce qu'il semble, que peu de gens disposés à s'aventurer dans les voies terribles, et de toute façon sans retour, dont Julius Evola invoque la sombre science comme l'unique possibilité de salut une fois amorcée la dernière partie du Kâli-Yuga. En tout cas, on n'ignore pas que, payant toujours de sa personne, Julius Evola s'est héroïquement battu, pendant plus d'un demi-siècle, pour enrayer le processus de décadence et d'autodissolution historique et ontologique d'un monde qu'il ne pouvait pourtant pas ne pas savoir condamné d'avance, et que, dans cette bataille, il a échoué d'une manière dramatique, amené, dans les dernières années de sa vie, à faire face au constat d'une faillite définitive. La victoire, Julius Evola ne devait point la connaître de son vivant, et sa dernière proposition de combat pour laquelle témoigne *Chevaucher le Tigre*, ne pourra prendre corps et s'accomplir en termes d'action que très longtemps après sa mort.

Les meutes de la dernière heure

Tout est donc perdu, à présent. Irrémédiablement perdu, perdu en deçà de toute espérance et même de toute désespérance. Mais il se fait aussi que, dans le plus profond, dans le plus extrême secret, des hommes sans attaches entre eux, des hommes sans visage ni lieu, parviennent malgré tout, de temps en temps, à passer la ligne en solitaires, à retrouver en eux-mêmes l'être d'une transcendance salvatrice et à se mettre ainsi hors d'atteinte. Des constellations aux figures encore insoupçonnables se constituent de cette manière au cœur même du règne visible et tout-puissant des ténèbres de l'antitradition, pour y établir les lignes de force occultes d'un tournant final, d'un renversement imprévisible de la situation. Des constellations d'hommes plongés dans une solitude existentielle plus nue que la nudité même de la mort, mais sauvés, tous, en eux-mêmes, et libérés, tous, dans leurs vies, préannoncent, de par le simple fait qu'ils soient là, inconcevablement, la naissance future des confréries spirituelles qui, un jour, l'emporteront en force sur la part actuellement régnante et agissante du non-être. A l'heure du retour des Grandes Sonnaillies, ce sont, pourrait-on dire, les Meutes de Julius Evola qui marqueront le passage, les Loups-Garous de la fin d'un millénaire où le dernier degré de la barbarie antitraditionnelle organisée en conspiration

planétaire s'apprête déjà à dire ouvertement son mot suprême, clamer la double déchéance de l'humain trop humain et du surhumain plus assez humain.

Car, dans les nuits et les effondrements, dans les autodéprédations apocalyptiques d'un millénaire en train de pénétrer, avec sa fin, dans la *Mahapralaya*, dans la Grande Dissolution, les meutes de Julius Evola agissant en ordre dispersé, les confréries de loups-garous courant dans les sentiers les plus interdits de l'être et de l'histoire en train de devenir, définitivement, sa propre transhistoire, risquent encore de pouvoir répondre, envers et contre toute non-attente, au mot suprême de ce qui est ainsi sur le point de nous en venir, si épouvantablement.

Nous attendons les loups-garous et la septième lune hoerbigerienne.

Wolfen

Ces confréries secrètes de Loups-Garous, ces Belles Meutes de l'ombre, de l'immémorial et de la fin, ces Grandes Compagnies engagées dans la suprême maîtrise de l'éveil clandestin et de la clandestinité ontologique de l'éveil semblent devenir de plus en plus présentes parmi nous : la figure de leur toute-puissance souterraine hante déjà, et très obsessionnellement, l'inconscient profond du monde occidental. Un monde que l'on sait parfaitement incapable de toute contre-attaque d'ensemble, et juste assez épargné par les avalanches nocturnes de sa propre déchéance pour qu'il puisse encore donner une réponse rêvée aux fantasmagories significatives, aux spasmes de son épouvante fondamentale. Une épouvante qui, seule, dorénavant, pourra lui tenir lieu de vie collective abyssale, voire même de *communauté mystique*. C'est en termes d'épouvante et de peur que le monde occidental devra, désormais, s'interroger sur lui-même, et rien qu'en termes d'épouvante et de peur.

Whitley Streiber, auteur de deux grands romans d'épouvante récemment parus aux États-Unis, *The Wolfen* et *The Hunger*, et qui ont également fait l'objet de deux adaptations cinématographiques d'importance, celles-ci réalisées, respectivement, par Michael Wadleigh pour *The Wolfen* et par Guy Scott pour *The Hunger*, déclarait à *l'Écran Fantastique* : «Quand j'ai commencé à entrevoir la puissance des thèmes mis en jeu par l'épouvante, la

profondeur jusqu'à laquelle ceux-ci plongeaient dans la nuit de notre inconscient, *je me suis dit* que le moins que l'auteur doive à ses lecteurs, c'est de faire très attention à ce qu'il rappelle ainsi au jour. Pourquoi est-ce que je leur fais peur? Et pourquoi ont-ils besoin qu'on leur fasse peur ? Et de quelle nature est-elle au juste, l'*interaction* occulte entre l'auteur et le front de ses lecteurs ? •

Dans *The Wolfen*, Whitley Streiber traite des meutes clandestines, des souches et des familles d'une surespèce d'êtres, refoulée dans l'inconscient transhistorique de l'humanité actuelle, les Loups-Garous. Il dénonce ceux-ci comme des surcréatures suprêmement avancées, appartenant à une surespèce située en marge de l'évolution objectivement conventionnelle du monde actuel et qui s'apprête à dépasser et l'homme et l'humanité, surespèce en place, à l'heure présente, et agissant clandestinement aux États-Unis et dans l'ensemble de l'espace intérieur de la civilisation occidentale. Dans *The Hunger*, les surcréatures occultement en état de conflit endémique avec l'humanité — il s'agit non d'un antagonisme bestial et primaire, mais d'un conflit d'appropriation vitale, d'exploitation ontologique et de suprématie impériale maintenue, à dessein, dans l'ombre — appartiennent, elles aussi, à une surespèce à voies d'évolution excentriques, ultra-spéciales. Immuable dans sa structure, celle-ci — je veux dire cette surespèce polaire, absolument originale — n'avance qu'en intensité, cosmologiquement : la spirale de son évolution se déplace exclusivement en termes de montée paroxystique, *i'élévation*. Tout en ayant les apparences les plus certaines de l'humanité, les surcréatures dont nous instruit Whitley Streiber dans *The Hunger* n'en sont pas moins foncièrement étrangères aux destinées propres de celle-ci. Les grands prédateurs apparaissant dans *The Hunger*, qui ne peuvent se perpétuer que greffés sur la banquise sanguine de l'humanité, seraient, en fait, plus ou moins ce qu'il est convenu de tenir pour des *vampires*, mais d'un niveau supérieur, héroïque et royal.

On l'aura donc compris : les mystérieux Loups-Garous de *The Wolf en*, ainsi que les Vampires Royaux de *The Hunger*, ne sont que des symboles en situation d'une nouvelle conception d'avant-garde du surhomme, d'une nouvelle conception avancée de la surhumanité, voire même de l'antihumanité à venir.

Or ces concepts des profondeurs, possédant une si terrible puissance d'impact mental — concept du surhomme, de la surhumanité et, plus loin encore, de l'inhumain et de l'inhumanité — reviennent, me semble-t-il, de bien loin. A telle enseigne même

qu'il vaudrait sans doute mieux que l'on n'en parlât guère, de cette réverbérante dimension du lointain. J'ajouterai, néanmoins, que seules les doctrines de la *Glazialkosmogonie* hoerbigerienne peuvent, dans l'état présent de l'évolution mentale de l'humanité, réinventer l'horizon à l'intérieur duquel les conceptions produites par Whitley Streiber — ou, plutôt, par *ce qui* se tient, en toute responsabilité, derrière celui-ci — risquent vraiment de pouvoir fournir une raison dialectique à la convenance de leur fatale mise en place, et, surtout, de susciter le pressentiment si ce n'est déjà l'émergence même d'un champ unitaire de la nouvelle conscience cosmologique et polaire, essentiellement transhumaine, qui les porte dans son sein et qu'elles embrasent, ainsi, de l'intérieur.

Cependant, *l'immense succès de public* — ainsi causent-ils, pour porter l'abomination dans la désolation — des romans d'épouvante cosmologique de Whitley Streiber, *The Wolfen*, *The Hunger*, ainsi que l'ampleur tout à fait incroyable, imprévue autant qu'imprévisible, de l'onde de choc en retour provoquée par les films qui en ont été tirés, ne laissent de poser un certain nombre de questions angoissées, et des plus inévitablement dramatiques.

L'homme, désormais, ne peut plus être autre chose que le processus en marche de son propre autodépassement. Si l'humanité est appelée encore à se survivre, elle ne se survivra qu'en se dépassant elle-même, et comme d'elle-même.

Ce que peut et doit être, ce que sera ce double dépassement, dépassement de l'homme par le surhomme et dépassement de l'humanité par la surhumanité ou, pour utiliser la terminologie de Whitley Streiber, dépassement de la créature par la surcréature, Julius Evola l'a clairement montré dans *Chevaucher le Tigre*.

Or c'est bien ce double dépassement qui amènera l'épouvante la plus grande, l'insoutenable épouvante ontologique de la fin.

Un mot de Raymond Abellio hante jour et nuit ma conscience aux aguets : *Sur la sous-humanité, par une juste compensation, une sur-humanité tente de naître.*

Mais étant qui nous sommes et là, précisément, où nous sommes à présent, ne nous faut-il pas aller, héroïquement, et en toute lucidité, au-devant de ce qui, avec une force désormais non maîtrisable, vient déjà, vers nous, du plus profond des précipices à nouveau entrouverts par *l'avènement même* de notre avenir le plus imprévisible ?

Mais nos chemins à venir ne sont-ils donc pas, aussi, nos plus anciens chemins et les chemins mêmes du mystère de notre propre non-venue ? Car, pour rejoindre, au-delà de soi-même,

l'immuable même, ne faut-il pas ne jamais l'avoir quitté ? N'avons-nous pas été, depuis toujours, ces mêmes Loups-Garous, ces mêmes Prédateurs Supérieurs qu'il nous faut, à présent, redevenir nocturnement afin que puissent à nouveau s'ouvrir, devant nous, les chemins du jour à venir ? Cette mystérieuse *transcendance perçue directement par l'homme comme la racine de son être* dont parle Julius Evola dans *Chevaucher le Tigre* ne doit-elle pas nous résoudre à choisir le saut par-dessus notre propre non-être d'aujourd'hui, à vouloir assumer l'expérience du face à face avec le gouffre de cette absence polaire en nous qui est, aussi, en tant que telle, le pôle renversé de l'Autre Gouffre ? Car c'est bien dans l'espace crépusculaire de cet entre-deux-gouffres que les Meutes de Julius Evola s'en viennent.

LE RENDEZ-VOUS DE PRAGUE

Que Yahvé rende La Femme qui va entrer dans Ta Maison
semblable à Rachel et Léa, qui, à Elles Deux, ont édifié Israël

• Il habite loin au-dessus de la terre, dans une pièce sans porte, avec une seule fenêtre de laquelle on ne peut se faire entendre des hommes. Celui qui parviendra à le dompter et à se faire obéir de lui absolument, trouvera la Paix Profonde». Ce fragment, extrait d'un des documents les plus avancés en même temps que tout à fait contemporains d'une certaine conscience occidentale de la fin, à savoir le grand roman occultiste de Gustav Meyrink, *Le Golem*, véhicule une révélation infiniment redoutable. Mais comprend-on que sous l'éclair soudain de cette révélation, une science vivante, une science décisive éprouve très ouvertement les principes fondamentaux de sa toute-puissance voilée, ou tout au moins certains de ces principes ? Car ceux qui sont déjà en état de percevoir l'envers des choses ne manqueront pas de reconnaître, dans cette citation du roman pragois de Gustav Meyrink, la lumière secrète, l'aura occulte des plus dangereux des enseignements gnostiques d'Abraham ben Samuel Abulafia (1240-1291, originaire de Saragosse). Quand, sur les sommets inconcevables

de la voyance spirituelles portée à ses limites ultimes, le voyant, témoigne Abraham ben Samuel Abulafia, sent que «les verrous en viennent à être tirés», il rencontre aussitôt «son propre moi», comme si celui-ci se trouvait dressé «debout, devant lui». Or, dans *Le Golem*, cet enseignement est approché avec une science entière : «Comment se trouve-t-on engagé dans les sombres chemins, dans les chemins nocturnes dont nul ne sort s'il ne porte un talisman ? Selon la tradition, trois hommes descendirent un jour dans le Royaume des Ténèbres; l'un en revint fou, et un autre aveugle ; seul le troisième, le Rabbi ben Akiba, rentra chez lui sain et sauf, et déclara qu'il s'y était rencontré lui-même. Mais combien sont dans le cas du Rabbi ben Akiba, et combien, aussi, comme Goethe, se sont rencontrés sur un pont, ou dans le passage immergé allant d'une rive à l'autre d'un cours d'eau et, se regardant les yeux dans les yeux, ne sont pas devenus fous ? Et encore faut-il savoir que dans le cas de Goethe, et dans tous les cas pareils au sien, ce n'est qu'un reflet de leur propre conscience et non le vrai double qui apparaît, non ce que l'on appelle « Habal Garmin », ou l'*haleine des os*, dont il est écrit : • tel il pénètre dans les ténèbres de sa mort, hors d'atteinte, imputrescible dans la chair de ses membres, tel il se lèvera au jour du Jugement Dernier».

Quand on se tourne vers le sombre portail du domaine intérieur, une question se pose donc immédiatement, d'entrée de jeu : la question de Y *haleine des os*, la question du double abyssal de soi-même. Autrement dit, la question de savoir jusqu'où l'on peut avancer impunément sur les traces du Rabbi ben Akiba, jusqu'où l'on peut essayer de se glisser plus loin encore dans les chemins nocturnes des révélations interdites et des plus sauvages dénudations de soi-même sans que l'on se perde irrémédiablement. Jusqu'où, en effet ? Dans *Le Golem* toujours, et parlant de ses propres expériences par la bouche du récitant dédoublé qui le représente sous le nom secrètement énochien de Athanasius Pernath, Gustav Meyrink prendra la liberté de nous le laisser entendre d'une manière presque directement hypnotique. «Je fermai les yeux. Des visages humains, écrit Gustav Meyrink, se mirent à passer en longues files devant moi. Paupières closes, masques mortuaires figés : ma propre race, mes propres ancêtres. Toujours la même conformation du crâne, si différents que les types pussent paraître — avec les cheveux rasés, bouclés ou coupés court, avec des perruques à marteau et les toupets serrés dans des anneaux —ils sortaient du tombeau à travers les siècles jusqu'à ce

que les traits me deviennent de plus en plus familiers et se fondent enfin en un dernier visage : celui du Golem, avec lequel la chaîne de mes ancêtres se brisait. Alors les ténèbres achevèrent de dissoudre ma chambre en un espace de vide immense, au milieu duquel je me voyais assis dans mon fauteuil avec, devant moi, l'ombre grise au bras tendu. Tout cela m'apparut en moi, dans le noir, les yeux fermés. Mais lorsque je les rouvris, des êtres inconnus nous entouraient, disposés en deux cercles qui se coupaient pour former un huit : ceux d'un cercle étaient enveloppés de vêtements aux reflets violets, ceux de l'autre, noir rougeâtre. Des hommes d'une race étrangère, à la stature immense, à la force hors nature, le visage caché derrière des voiles étincelants-.

Mais, d'autre part, dans l'apparition de ces «êtres inconnus» — des êtres venus d'ailleurs, «à la stature immense, à la force hors nature» — qui hantent la vision hypnagogique de Gustav Meyrink, ne peut-on penser qu'il faille surprendre et reconnaître l'émergence des terribles assemblées dans l'astral où, suivant le très précieux témoignage de Samuel Liddell Mathers, premier *Imperator* de la *Golden Dawn in the Outer*, les suprahumains, les grandes entités trans-galactiques de la Haute-Veille se rendent pour instruire, sur le tranchant extatique de quel péril extrême, les impétrants de certains grades initiatiques ultimes? C'est en 1896 que, dans un manifeste de direction spirituelle adressé aux responsables occultes du « second ordre » de sa confrérie d'action théurgique directe, l'*Imperator* Samuel Liddell Mathers se livrait aux confidences suivantes : «Au sujet des Chefs Secrets , auxquels je me réfère et dont j'ai reçu la sagesse du Second Ordre que je vous ai communiquée, je ne peux rien vous dire. Je ne sais même pas leurs noms terrestres. Je les connais seulement par certaines devises secrètes, je ne les ai vus que très rarement dans leurs corps physique. Dans ces rares cas, le rendez-vous fut arrêté, par eux, dans l'astral. Ils me rencontrèrent physiquement dans des lieux et à des dates ainsi fixés d'avance, et qu'ils me communiquèrent dans l'astral. Pour mon compte, je crois néanmoins que ce sont des êtres humains et vivant sur cette terre, mais qui possèdent des pouvoirs redoutables, des pouvoirs surhumains. Mes rapports avec eux m'ont montré combien il est difficile à un mortel, si avancé fût-il en occultisme, de supporter leur présence physique immédiate. En cela, je ne veux pas dire que dans les rares cas de mes rencontres physiques avec eux l'effet produit, sur moi, par leur présence fût pareil, mettons, à celui de la dépression physique intense qui suit certaines pertes de magnétisme. Au

contraire, je me sentais en contact avec une force terrible, comparable seulement à l'effet ressenti — effet accompagné, le plus souvent, d'une grande difficulté de respiration — par quelqu'un qui, au cœur d'un violent orage, s'est trouvé approché par la foudre». Ensuite, *l'Imperator* Samuel Liddell Mathers fournit d'autres précisions; des données d'expérience sur lesquelles il convient de méditer avec une attention sans faille, et sans cesse en éveil. « La tension due à un tel travail, écrit *l'Imperator* Samuel Liddell Mathers, a été, comme vous pouvez le penser, énorme. Plus particulièrement, j'ai pensé que les opérations nécessaires à l'obtention des Rituels Z allaient nous tuer, Vestigia et moi. Après chaque réception, une sorte de protestation nerveuse absolument insoutenable s'emparait de nous, accompagnée de sueurs glacées et, aussi, de pertes de sang par le nez, la bouche et parfois les oreilles. Ajoutez à cela les périls de la Cérémonie d'Évocation, le combat permanent avec les forces démoniaques qui tentent de suspendre la dictée et la réception de la Sagesse, et la nécessité vitale de garder son esprit exalté vers le Soi Suprême. •

Puissamment révélateur, un rapport d'analogie active et profonde s'établit ainsi entre le témoignage théurgique et opérationnel de *l'Imperator* Samuel Liddell Mathers et celui de Gustav Meyrink évoquant, dans *Le Golem*, l'émergence, autour de lui, de ces mêmes hommes *d'une race étrangère, à la stature immense, à la force hors nature et le visage caché derrière des voiles étincelants*. Or, une fois la mise en situation cosmogonique de ce groupe d'instructeurs suprahumains posée de la manière que l'on vient de voir — ceux-ci, est-il dit, *disposés en deux cercles qui se coupaient pour former un huit* — Gustav Meyrink mènera son ardente confession jusqu'au bout. Une confession passée entièrement à découvert, et chuchotée au bord de quel profond sommeil: <Un orage d'hiver balayait la ville de sa rage insensée. Au travers de ses hurlements les coups de canon assourdis annonçant la débâcle des glaces sur la Moldau arrivaient à intervalles rythmés. La pièce flamboyait à la lueur des éclairs qui se succédaient sans interruption. Je me sentis soudain si faible que mes genoux se mirent à trembler et je dus m'asseoir. «Sois en paix», dit très distinctement une voix à côté de moi. • Sois en paix, la nuit prédestinée des Lelchmourim est sous la protection de Dieu». Progressivement, l'orage se calma, et le vacarme de ses déchainements sauvages fit place au monotone tambourinage des grêlons sur les toits. La lassitude avait envahi mes membres à un tel point que *je ne* percevais plus qu'avec des sens émoussés et comme en

rêve ce qui se passait autour de moi. Quelqu'un dans le cercle prononça les mots suivants : *Celui que vous cherchez n'est pas ici*. Les autres répondirent quelque chose dans une langue étrangère. Sur ce, le premier dit à nouveau une phrase, très bas, qui contenait un nom : *Hénoch*. Mais je ne compris pas le reste, car le vent apportait avec trop de force les gémissements des glaces qui se brisaient sur la rivière. Alors une des figures se détacha du cercle, s'avança vers moi, me montra des hiéroglyphes formant une inscription sur sa poitrine — c'étaient les mêmes que ceux des autres — et me demanda si je pouvais les déchiffrer. Comme — bégayant d'épuisement — je lui disais que non, l'apparition tendit la paume de sa main vers moi et l'inscription étincela sur ma propre poitrine : *Chabrat Zereh Sur Bocher*. Celle-ci m'apparut d'abord en caractères latins, qui, ensuite, se transformèrent en une écriture inconnue. Mais il restait néanmoins établi que *Chabrat Zereh Sur Bocher* signifiait Confrérie des Descendants de la Première Lumière. Et je sombrai alors dans un état de sommeil profond. »

A supposer que l'on veuille s'en tenir au seul mystère central de son identité encore et toujours agissante, la Kabbale Judaïque risque donc de se donner à surprendre comme la reconstitution indéfiniment réactualisée de ce que, dans *Le Golem*, Gustav Meyrink fait si justement appeler du nom de la Confrérie des Descendants de la Première Lumière. Assemblée suprahumaine dont *l'autre nom secret*, dit dans une *autre langue secrète*, son nom de dédoublement théurgique non pas au rouge, mais au vert, serait, à ce qu'il m'en fut donné à savoir de mon côté, *Entoria Camores Velobes Alessar*. Or, de cet *autre nom secret* de la Confrérie des Descendants de la Première Lumière, Gustav Meyrink s'abstient de parler.

Mais est-elle vraiment avouable, la raison de ce dédoublement au vert? Tout est avouable, et rien ne l'est. Assigné près de la Source du Sang, Al Khidr vint à entendre: «Tu es Chadhir, et là où tes pieds la touchent la terre deviendra verte». Dans l'intelligence finale des Souches Courtoises et de leurs confréries voilées, la part de ce monde-ci qui doit être sauvée et qui le sera — et qui, dans les profondeurs, n'a jamais cessé de l'être — la part, donc, pourrait-on dire, de ce qui est sauvé depuis l'éternité, doit subir et subira en force les teintures philosophiques du Lyon Vert pressenti par le Cosmopolite, notre Alexandre Sethon, et c'est bien sous l'action insigne, en elle, de ces teintures, que la seule part sauvable et sauvée de ce monde de perdition aveugle et de ténèbres

doit émaner dans ses jours et émanera, avec une grande et belle douceur, la lumière verte d'Al Khidr.

Or quand on en est arrivé à cette séparation à la fois très intime et très occulte du monde en lui-même, la seule chose qui reste à faire c'est de regarder vers l'intérieur de plus en plus intérieur de ce que l'on vient d'appeler la Confrérie des Descendants de la Première Lumière, qui, en fait, ainsi qu'on l'aura déjà compris, représente le cœur vivant et battant de la Kabbale Juive. Et, en y regardant, d'en parler très amoureuxment, et comme si l'on était déjà admis à en faire partie. Comme si déjà, de cœur à cœur, on y était : - Dieu veut que l'on veuille Son Cœur» confesse , en effet, un certain Hassidisme ultime, et c'est la Parole Même de Paray- le-Monial. Comme si, je veux dire, on était déjà au cœur de ce mystérieux Jardin des Pommes, ou *Hakla di Tapuhum*, qui est le palais célestial des Divins Époux. Car, ainsi que le disait le pauvre Sabbataï Zévi (1625-1676), inspiré messianique dévasté par le trop soudain en lui Embrasement des Souffles, mais sauvé, peut-être, malgré tout, *celui qui parvient à se justifier lui-même reçoit le secours de l'En-Haut, ou bénéficie de l'Appui Extérieur.*

Aussi, parler amoureuxment de la Kabbale Juive, est-ce autre chose que d'intriguer pour se faire convier aux noces embrasées des Divins Époux ? *Au Jour de Ses Noces, au Jour de la Joie de Son Cœur* dit le Cantique des Cantiques.

Mais, encore une fois, qu'est-ce que la Kabbale Juive ? A cette question, les obligés de la Passante Voilée des gouffres doivent savoir répondre : la Kabbale Juive est elle-même, en elle-même, le troisième feu, celui qui, inextinguible et secret, célèbre, en s'y consumant indéfiniment lui-même, l'union du feu central de la terre et des feux qui veillent dans les hauteurs ultimes du ciel. *Ses Ardeurs*, dit le Cantique des Cantiques, *sont des Flammes de Feu, et Ses Feux le Feu Même du Seigneur.*

Mais considérons aussi la part troublée des choses, et ses instances de pénétration dans le monde des petites lumières : le dépôt écrit de ce qu'il est plus ou moins convenu d'appeler, aujourd'hui, la Kabbale Judaïque, se trouve être, en fait, constitué de deux livres, le *Sepher Yetzirah* et le *Sepher ha-Zohar* tous deux d'émergence relativement récente, puisque le *Sepher Yetzirah* fut divulgué au VI^e et le *Sepher ha-Zohar* au XIII^e siècle après Jésus- Christ. Il s'y ajoute aussi, bien entendu, l'identité non écrite, le dépôt de la transmission à proprement parler iniatique, c'est-à-dire directe et souterraine, de cette tradition dont la continuité à la fois immobile et agissante suffit à elle seule, ainsi qu'il en a été

dit, pour faire que le monde ne cesse de se maintenir cosmologiquement suspendu au-dessus du néant de ses propres gouffres intérieurs, et c'est bien celle-ci, la transmission non écrite, quoi qu'on en ait, apparaît comme la plus importante, parce que, de toute évidence, de loin la plus vivante.

Mais la Kabbale Judaïque est peut-être encore plus que cela, et en tout cas infiniment plus que la légitimité en continuation qui lui sert de véhicule vivant et de couverture religieuse, pour ne pas dire cultuelle, dans un monde de plus en plus irréversiblement assujetti aux ténèbres, de plus en plus ouvert à tous les déchaînements des écorces mortes que l'on sait. Le secret fondamental de la Kabbale Judaïque ne cesse de s'identifier, ainsi qu'un Gustav Meyrink l'avait pressenti et laissé entendre, au mystère même de l'existence en tant que prédestination divine, mystère nuptial d'une chair prédestinée et d'un sang prédestiné, mystère agissant d'une proposition impériale dont le modèle transhistorique ne se reconnaît que dans le Règne Éternel, dans le paradigme irradiant du *Regnum Sanctum*. A ce titre, la Kabbale Judaïque déborde donc vertigineusement l'espace de son identité conventionnelle, historique aussi bien que mystique : la lumière de sa parole la plus ardente et la plus brûlante se trouve logée, aussi, ailleurs que dans l'écriture même de ses propres états, à savoir dans les antériorités, par exemple, du Cantique des Cantiques et du Livre de Ruth, ou dans certaines des fulgurations visionnaires des prophéties appartenant à l'Israël de la plus grande espérance messianique, comme, pour citer ce qui me tient le plus à cœur, chez Baruch.

D'autre part, il est impossible d'ignorer que la Kabbale Judaïque doit être tenue pour également présente et constituante dans le corps transactionnel, dans le corps en devenir d'une certaine théologie occidentale des métaux, d'un certain *Ars Regia*, qui, dans sa totalité la plus enflammée et la plus sacrificante, et dans ses plus grandes profondeurs, n'a jamais été, lui aussi, qu'une instruction amoureuse du concept de *Regnum Sanctum* compris en tant qu'amour absolu et en tant que pouvoir absolu, l'un se donnant pour la raison d'être de l'autre. Selon les enseignements ardents des Fidèles d'Amour, le pouvoir absolu ne peut se vouloir rien d'autre que l'accomplissement et comme le couronnement de l'expérience directe de l'amour absolu, et les seules voies d'accès intérieur vers la toute-puissance spirituelle et eucharistique de l'*Imperium Amoris*, qui est appelée, aussi, *Imperium Sanctum*, sont les voies de l'amoureuse appropriation du sang, du cœur, des poumons et du souffle, de la chair vivante et adorante de celle

qui, dans les ténèbres mêmes de sa déréliction reste encore, voilée de noir, méconnaissable et humiliée jusqu'au-delà de l'anéantissement et de toutes les mutilations prévues, la très resplendissante Shekinah, gloire occulte de l'Unique Principe et lumière subversive de cette gloire. Offerte en totale nudité à celui qui saura comment en pénétrer et dépouiller de force les mortes écorces, comment passer sans mortels dommages les hauts interdits et les si basses plombières de sa déchéance sans merci et glorieusement, nuptialement voulue telle, la Shekinah appartient à celui qui l'a conquise, à celui qu'elle a choisi elle-même pour qu'il en vienne à se la soumettre impitoyablement. Marthe Robin ne disait-elle pas, un jour, à quelqu'un, *vous ne Le chercheriez pas s'il ne vous avait pas déjà trouvé.*

Ainsi c'est bien ce que l'on doit appeler la dimension suprêmement nuptiale de la Kabbale Judaïque, sa dimension d'assujettissement activiste aux voies sans retour de la plus vive avancée d'amour, qui constitue son seul grand secret, le reste n'étant que bas vertige, et disqualification sans cesse remontée le long de la spirale d'un même langage chiffré, déchiffré et à nouveau rechiffré : quand on a gagné le droit sanctifiant d'appartenir à la confrérie sans nom, sans identité historique et religieuse avouable ni visage aucun de ceux qui ont été admis à en visiter les Palais Ardents, la Kabbale Judaïque apparaît comme le champ de forces transcendantes vivantes, la *salle de bal* disent-ils entre eux, toute entourée de hauts miroirs et que des lustres flamboyants illuminent jusqu'à l'aveuglement, le champ de forces, dis-je, à l'intérieur duquel l'expérience immédiate, l'expérience dévorante de la connaissance amoureuse constitue la voie même de la réalisation sacerdotale et royale de soi-même, la voie de l'appropriation occulte du Règne par l'identification d'amour, active et suractivée, aux personnes principielles de l'Époux Divin et de la Divine Épouse. Et quand on s'est ainsi fait admettre au bénéfice de leur Présence Réelle, on prend place à l'intérieur même du Nombre Ardent de ceux dont la secrète prédestination amoureuse en constitue la très galante cour et les buissons limpides des circulaires embrasements.

Alors la terrible rivière d'intelligence embrasante et dévorante qui traverse, de gauche à droite et de haut en bas, les terres vivantes de la Kabbale Judaïque, ou, si l'on veut, le parquet brillant de la *salle de bal*, devient, à partir de l'instant, donné pour irrévocable, de l'accomplissement nuptial de soi-même, la rivière d'intelligence de la non-dualité foncière de ce monde et de

l'autre, du contingent et de l'absolu, du visible et de l'invisible. D'où la parole si extraordinaire de saint Paul s'écriant, dans sa Lettre aux Éphésiens, et sans même se donner la peine d'avoir recours à un quelconque dire chiffré, au discours protecteur du langage initiatique : *C'est Lui qui est Notre Paix, Lui qui des deux mondes a fait un seul, détruisant le mur qui les séparait* (Éphésiens II, 14).

C'est que le travail proposé par la Kabbale Judaïque a pour unique objectif de passer la mort, de réduire la mort par la mort et de faire, de l'expérience abyssale de la mort en tant que telle, l'épreuve fondatrice, la couronne secrète et jusqu'au combustible même de la rencontre amoureuse dont est perpétrée, à chaque fois, l'expérience directe et nue du Parfait Amour. Car celle qui s'y trouve appelée l'Épouse doit être précipitée dans la mort, sacrifiée dans son propre sang et dépecée, afin qu'ultérieurement, et de par les seuls pouvoirs du désir transcendantal d'elle, agissant dans les deux mondes comme dans un seul monde, elle en vienne à être ramenée depuis les espaces intérieurs de la mort vers le jour d'une seconde et suprême nativité, redevable non pas aux œuvres de la chair mais à la seule œuvre du feu qui brûle tout et jusqu'à lui-même, redevable à la seule œuvre du troisième feu.

J'ai ôté ma chemise, comment la remettrai-je, dit assez épouvantablement le Cantique des Cantiques, la chemise symbolisant, en l'occurrence, le corps de chair et son souffle vital.

Mais c'est aussi le Cantique des Cantiques, livre des procédures hermétiques s'il en fut, qui chantera : *L'amour est plus puissant que la mort. Ses ardeurs sont des flammes de feu, et ses feux le Feu du Seigneur. Des torrents ne pourraient l'éteindre, des fleuves ne pourraient le noyer*. Aussi l'Épouse Kabbalistique l'emporte-t-elle sur ce monde et sur l'autre. Détruisant le mur qui les sépare, elle est à la fois des cieux de la terre.

Reconstituée, survivifiée, et *restituée* enfin par le feu et dans le feu, l'Épouse Kabbalistique réunit en elle le feu des hauteurs ultimes du ciel, où règne - incandescente, Sekhmet la lointaine-, et le feu des profondeurs les plus engouffrantes de la terre, où, l'a-t-on prédit, • Proserpine ne sera pas admise-.

L'entrée nuptiale dans le feu, le passage anéantissant, le tragique passage par le feu constitue, on ne peut pas ne pas le dire, mais qui voudra, mais qui saura le comprendre, la procédure hermétique suprême et même, en quelque sorte, l'unique procédure hermétique. Avec toute la clarté requise par un dévoilement comprenant de tels risques et devant mobiliser sur le champ même les

réactions les plus inattendues, j'ajouterai, aussi, à supposer qu'il le fallût encore, que cette *entrée dans le feu* doit être, en cette circonstance terrible, comprise et suivie tout à fait à la lettre : il s'agit d'une *entrée dans le feu* en tant que telle, conçue et exécutée dans son acception la plus immédiatement matérielle. La procédure hermétique suprême propose un impitoyable, un total holocauste par le feu : ce qui doit persister à se vouloir non-dévoilable, dans ce passage par le feu, ce sont les règles qui établissent, et qui doivent imposer — et encore pas toujours, non, pas toujours — un très étroit couloir permettant qu'il y ait, précisément, passage. D'ailleurs, ce n'est guère autrement que des textes d'obédience kabbalistique majeure, comme *Le Golem* de Gustav Meyrink, ou comme *L'insolite aventure de Marina Sloty* de Raoul de Warren, en viennent à se montrer, et bien ouvertement. A cet égard, il convient également de citer *Le vingt-sixième rêve* de John Buchan (ou *The dancing floor*)

Signification kabbalistique et transcendante d'une chair adorée, adorante, promise à l'éternité et déjà principiellement éternelle, appartient aussi, on ne saurait l'oublier, à l'arsenal dialectique utilisé par Platon dans sa poursuite de l'androgynat hyperboréen. Quand, dans son *Banquet*, il s'adresse aux amants ontologiquement séparés et qui seraient disposés à tout faire pour ne plus l'être, Platon en appelle lui-même aux procédures hermétiques de réintégration par le feu. «Ce que vous convoitez, dit-il dans le *Banquet*, n'est-ce pas une fusion parfaite de l'un avec l'autre, de façon à ne jamais vous séparer l'un de l'autre, ni jour ni nuit ? Si tel est votre désir, je peux bien vous fondre ensemble et vous souder, avec la force du feu, en un même individu, de telle sorte que, de deux que vous étiez, je vous réduise en un seul être, si bien que vous viviez unis l'un à l'autre». Unis, réunis donc et comme réintégrés par la *force du feu*.

Certes, on ne manquera pas de s'étonner de la préférence qui, dans la présente étude, se trouve manifestée à l'égard de cette documentation au second degré que semblerait être le roman occidental d'aujourd'hui, auquel il est si souvent fait appel pour armer le cheminement de notre approche de la Kabbale Juive (approche activiste, et entièrement *intéressée*, il faut en convenir). Mais il y a à cela une explication d'état. En effet, dans l'état actuel du devenir ontologique du monde et de son histoire finale, il ne se peut plus qu'il y ait de transmission pédagogique directe des enseignements concernant la délivrance inconditionnelle — délivrance, je veux dire, dans la vie même, et tout de suite — de celui

qui pourrait le tenter, ou même tenter de vouloir le faire. Dans l'immense nuit actuelle de la conscience occidentale du salut, seule risquera de persister encore en action la puissance souterraine du roman, qui représente la perpétuation mythologique, travestie et comme aveuglée des anciennes vérités supra-vitales et théurgiques confiées dramatiquement à la garde séculière de l'état de ténèbres, l'immémoire y véhiculant elle-même, somnambuliquement, la mémoire de ce qui s'est obscurci et refermé sur soi pour se préserver des atteintes mortelles de cela même qui le porte en avant et devra finir par le sauver. Préserver, porter en avant, sauver sans nulle science éveillée, mais, au contraire, tout en s'engageant de plus en plus dans la masse obscure de l'irrationalité dogmatique : dans le siècle du roman, tout vrai roman contribue au démantèlement subversif du siècle.

En cette heure de mise en conclusion finale où la conscience occidentale du salut s'est si profondément endormie, et sans retour, un certain roman occidental continue néanmoins à en assurer la perpétuation par les voies hermétiques et métasymboliques du rêve : c'est par ce rêve de la conscience occidentale endormie sans nul réveil à venir qu'est le roman occidental dans ses déploiements les plus avancés et les plus actuels, que le salut risque d'émerger encore à la surface du non-être, mais là, et nous y sommes, l'heure du déchiffrement des figures ultimes rejoint sans fin le vertige de l'interdit qui en sauvegarde l'éclosion et le secret si limpide.

Cependant, dans ces zones hypnagogiques profondes de la conscience occidentale de la fin où le rêve immergé du roman illumine et fonde l'émergence providentielle, l'émergence décisive d'un roman produisant lui-même le grand rêve éveillé à travers lequel l'Occident Ultime tenterait de se retrouver à nouveau, et comme pour la toute dernière fois, bien d'autres choses célestes, lunaires et solaires, du Morvan et de Murcie., se laissent amener en surface et happer en avant par les courants porteurs d'un devenir en train de se refermer sur sa désappellation même et que seule justifie, dorénavant, sa propre irrationalité dogmatique.

C'est ainsi que, dans son bréviaire de l'histoire et des doctrines de la Kabbale Judaïque, Henri Sérouty relève, en conclusion, une ligne d'investigation assez admirablement aventureuse et propose, ce faisant, une ouverture visionnaire qu'il faut se résoudre à considérer comme absolument fondamentale pour les états actuels du devenir intérieur de la conscience occidentale du salut. «On a

pensé, rappelle Henri Sérouta, que ce n'était pas un effet du hasard que la Kabbale coïncide avec d'autres mouvements mystiques, nés à différentes époques, ainsi le piétisme (Hassidisme) juif avec la vie monastique en Allemagne médiévale ; ou la Kabbale de Provence, à peu près en même temps, avec la mystique provençale des Cathares ; ou la Kabbale espagnole avec la mystique hispano-chrétienne ; ou la première diffusion du Zohar avec Maître Eckart». Or, affirme Henri Sérouta, «cette coïncidence», et si tant est, ajouterais-je, qu'il ne s'agisse que d'une coïncidence, • ne peut être niée». Mais le terme de *coïncidence* ne comporte-t-il, aussi, un sens fort, providentiel et astrologique ? Or c'est précisément dans l'ouverture visionnaire de cette coïncidence, si opportunément signalée par Henri Sérouta, et dans ce dont celle-ci peut se prévaloir de plus mystérieusement souterrain et stellaire à la fois, que l'on doit situer, si l'on s'intime d'en saisir la véritable signification agissante, les rapprochements et jusqu'à l'identification même que, de mon côté et selon ce que l'on veut de moi, je ne cesse de promouvoir entre la Kabbale Judaïque et les pistes ardentes de la grande recherche mystique et spirituelle occidentale, et plus particulièrement pour ce qui est de l'alchimie. Récemment encore, on a tenté d'établir, et même de célébrer les noces de la Kabbale Judaïque et des courants mystagogiques essentiels de la grande recherche spirituelle occidentale à partir de la parution du travail de dévoilement du baron Knor von Rosenroth, la *Cabbalah Denudata*. Or, si la parution, en 1677, de la *Cabbalah Denudata*, marque une date, et une date, certes, tout à fait majeure, celle-ci est quand même bien loin d'avoir eu à décider de la naissance du courant spirituel dont on a tenté de lui attribuer la responsabilité lunaire. Dans ce sens, demandons-nous plutôt pour quelles équivoques raisons ne s'est-on pas encore avisé de considérer sous le jour qui lui siérait le mieux la rencontre sommitale et tout à fait solaire ayant eu lieu à Rome, en 1280, entre Abraham ben Samuel Abulafia, dont nous avons déjà eu à parler, et le Pape Nicolas III ? Car, d'évidence, ce qui s'était passé, en 1280, à Rome, recouvre aujourd'hui, sept siècles après, une actualité qui, dans ces temps de la fin, semble devenir, soudain, un fait de révélation fondamentale et de vertige.

Le déchirant secret théologal de la Kabbale Juive, et il est grand temps que cela soit enfin porté à l'attention des nôtres, tient au fait que, si, très secrètement, celle-ci n'est peut-être pas tout à fait chrétienne, elle est en tout cas fondamentalement christologique. D'ailleurs, on peut en dire autant des régions spi rituellement

les plus profondes d'un certain Hassidisme, le plus grand, où l'omniprésence de la Figure du Messie n'en finit plus de s'identifier métasymboliquement, et comme par réverbération, avec la Figure du Christ, et je dirais même avec la fulguration spectrale de la Sainte-Face. L'heure est venue, abruptement, qui exige que cela soit dit avec clarté.

Mais l'insoutenable lumière de la Sainte-Face n'éclaire-t-elle pas, depuis toujours, la table des Noces Ardentes et Sanglantes des Étemels Époux, et celles-ci ne célèbrent-elles pas, indéfiniment — indéfiniment, ou *jusqu'à la fin* — le mystère sacrificiel de l'enlèvement de la chemise de l'Épouse Kabbalistique ? A cette ensanglantée divine revenons-y, et avec Sa Parole Même : *J'ai ôté ma chemise, comment la remettrai-je.*

La mission que je me suis moi-même impartie dans le cadre de cette brève approche du mystère irradiant de la Kabbale Juive se trouve donc entièrement circonscrite par la définition de la procédure dite de *l'enlèvement de la chemise* de l'Épouse Hermétique, procédure consistant à pourvoir à l'entrée de celle-ci, vivante, adorante et consentante, exaltée, dans le brasier ardent de *l'Incendium Amoris*, qu'elle doit traverser suivant un certain nombre de règles absolument inavouables et même non-avouables. Or, dans la quatrième partie de la grande procédure hermétique, dans sa partie tout à fait conclusive, le feu de cet incendie se doit d'être, ainsi que cela s'est déjà dit ici-même, un feu de braises vives et de flammes dévorantes, un feu en tant que tel, non allégorique, un feu au sens matériellement le plus propre et le plus immédiat du terme : cela, si je parviens à le faire comprendre en clarté, j'aurai effectivement réussi l'essentiel de ma présente mission. Et là, peu important, je crois, les distances prises à l'égard d'une certaine identité doctrinale de la Kabbale Juive, fût-elle donnée pour la seule traditionnelle et acceptée.

Car, de toute évidence, ces révélations plus qu'intempestives ne concernent, au-delà de toute approche, au-delà de toute intelligence des écritures, et quelle que fût cette intelligence, quelles que fussent ces -écritures, que la seule expérience, directe et, à chaque fois, irrévocable, de ce qui édifie le foyer vivant, le noyau ardent de la partie la plus intérieure de la haute Kabbale Juive. Foyer qui n'est autre, peut-être, que le noyau même du soleil.

Malheur à celui par qui le scandale arrive, est-il dit ? Mais quoi de plus spirituellement fertile que le malheur du scandale qui répond au scandale du malheur, et quoi de plus inconcevable- ment scandaleux, pour les tenants légitimes ou prétendus tels de

la Kabbale Juive, et à plus forte raison pour les docteurs, petits ou très grands, de l'orthodoxie, ou plutôt des orthodoxies juives en liberté, que les conceptions exaspérées d'amour dont il vient d'être si brutalement fait état ici-même ? Aujourd'hui comme hier, la Kabbale Judaïque est-elle l'intérieur, le noyau occulte mais le plus vivant du judaïsme ? Mais n'y a-t-il pas aussi un intérieur de la Kabbale Judaïque elle-même, un intérieur donc à l'intérieur de l'intérieur, un noyau encore plus vivant et encore plus occulte que le noyau le plus occulte, que le plus vivant noyau de la Kabbale Judaïque ? Et cette Kabbale Judaïque ainsi dissimulée au cœur le plus intérieur, au cœur le plus interdit de la Kabbale Judaïque n'est-elle pas alors, elle, et elle seule, la très vraie lumière, la dernière, l'unique lumière de vie de ce monde et de l'autre et la lumière, aussi du salut interrompu de ce monde et de son espérance elle aussi interrompue, voilée de noir, lumière de sa gloire encore cachée mais plus pour longtemps cachée car, ainsi qu'il a été confié à certains, une chair vivante et secrètement resplendissante, une chair comme *absolument nouvelle* lui sera donnée à son heure, chair qui est peut-être là et qui, peut-être, déjà se dévoile ? Mais jusqu'à quand cette chair-là nous sera-t-elle encore non-donnée ?

Cette lumière-là est un sillage aussi, incandescent; déshabillé de lui-même, et qui se nourrit d'une attente, toute faite de larmes et de sanglots, attente de sang, d'oubli et de mort, attente d'une espérance qui fut sans heure et qui, désormais, ne l'est plus ; car plus qu'une attente, il y a là, déjà, une imminence. Comme un étroit ruisseau de braises, comme un ruisseau de vive lumière creusant sa mince tranchée dans les terres noires de la Kabbale Judaïque, dans ses noires terres fermières, ce sillage est vomi vers l'extérieur et entretenu par le roman pragoïs de Gustav Meyrink, *Le Golem*, œuvre gnostique et hermétique, faite au feu de vie, livre canonique et vrai livre saint, et quatre fois saint, le vrai livre du renouvellement, le vrai Livre Dissimulé de la Kabbale Judaïque de la Fin, celle qui se cache à l'intérieur de l'intérieur de l'intérieur d'Elle-Même ; le lieu offert de cette lumière-là se trouvant au milieu d'un beau jardin ancien aux pommiers lourds de fruit, à Prague, et l'attente qui le nourrit étant celle du retour secret, ou plutôt du *retour clandestin* de notre Prince de la Paix, de notre Prince du Mercy qui est aussi, à présent on ne l'ignore plus, le Prince de la Souvenance du Shabbath et du Shabbath de la Souvenance, car qui d'autre que Lui pourrait se vouloir le seigneur absolu du Shabbath et, le voulant, l'être aussitôt, et l'être de

naissance, de ministère, de dénomination, de transmutation passionnelle, de sacrifice cosmogonique et d'éperdu désir, désir de désir du désir; et son imminence, *V imminence*, je dis, de cette lumière-là, se tenant elle-même éveillée dans le souffle, recommencé, sans nulle restriction dogmatique, autant de fois qu'il le lui avait fallu, souffle préconçu en vue de la formulation et de l'offrande sans fin des quatre dits suivants de notre tant aimé Baruch, formulation offerte et s'offrant, à nous, en nous, et à travers les buissons d'air de quelles haleines paradisiaques : (I) *Reviens, Jacob, et saisis-la, à sa lumière marche vers sa splendeur-*, (II) *Quitte, Jérusalem, ta robe de deuil et de misère, et revêts la splendeur de la gloire de Dieu pour toujours-*, (III) *Car je vous ai laissées partir dans le deuil et dans les larmes, mais Dieu vous rendra à moi dans la joie et l'allégresse pour toujours-*, et (IV), et comme pour conclure, *Après cela elle est apparue sur la terre, vivant au milieu des hommes et vivante elle-même.*

Au milieu donc d'un beau jardin de Prague ai-je dit, et lourd de fruit. C'est là. Et, désormais, tout sera là, et nulle part ailleurs. Certains le savent, d'autres non. Ceux qui le savent y sont déjà, ou y seront très bientôt appelés dans les moelles de leur souffle et dans l'haleine de leurs os, *habal garmin*.

Sur le secret de l'identité des précipices

Outre la réincarnation régulière qui s'apparente à la doctrine hindoue, Luria suppose des cas exceptionnels de ■ grossesse d'âme», ou *ibbour*, qui ne se produisent que lorsque l'âme d'une personne décédée est parvenue à un ■ stade moral élevé». Elle est alors •rattachée à une âme errante sur la terre» pour l'aider, ou à une âme qui •requiert, pour sa propre perfection, la coopération d'un être humain, encore vivant sur la terre»

Henri Sérouya, *La Kabbale*

Quand vient la connaissance, le souvenir vient aussi, progressivement: connaissance et souvenir sont une seule et même chose.

Gustav Meyrink, *Le Golem*

Alors, à Prague seulement ? Et pour quelle brûlante raison ? Là non plus tout ne saurait être relaté sans des précautions certaines. Mais ne peut-on au moins cerner de plus près le problème de cette fatidique prédestination de la Ville Dorée, la mystérieuse *Goldene Stadt* des philosophes anciens ?

Le nom même de Prague provient d'un mot tchèque qui veut dire *seuil*. Seuil transcendantal de quelle impermanence des gouffres originaux, de quelles inconvenables frontières de fait à l'extérieur de l'invincible domaine réservé de la mort ? Seuil transcendantal, aussi, de quelles hallucinantes, de quelles hallucinées portes induites ? *Prague est un seuil* dit Gustav Meyrink, *et un seuil beaucoup plus étroit qu'en d'autres lieux, comme si les morts nous appelaient, nous autres vivants, pour nous chuchoter que Prague est bien la ville-frontière entre l'ici et l'au-delà.*

D'autre part, n'oublions pas non plus que, dans sa riche et captivante étude intitulée *Hermétisme à Prague sous le règne de Rodolphe II*, étude donnée au *Cahier de l'Herne* consacré à Gustav Meyrink, Yvonne Caroutch, responsable, aussi, de l'intégralité de ce Cahier, rappelle que Gustav Meyrink voyait un rapport de dépendance et de prestation magiques, et comme de *glissement* entre Prague et la ville indienne d'Allahabad, « dont le nom signifie également seuil ».

Or, convoqués, comme nous le fûmes, au cours de la présente recherche, devant le tribunal de dernière instance de ce seuil transcendantal que d'aucuns appellent Prague, et d'autant plus exigeant, ce tribunal sans audience, sans appel ni défense, qu'il est sommé de siéger dans l'invisible, des choses extrêmement peu habituelles en vinrent à être dites en libre témoignage, et non sans une assez dure et vive témérité : mais c'est très précisément ce qu'il ne fallait pas manquer de faire. Car, à présent, des *choses autres* doivent être, en effet, révélées, et avec une urgence immédiate, dramatique, des choses qu'il serait pourtant redoutable et plus que redoutable d'approcher en l'absence d'une qualification congénitale, sans le sceau impersonnel d'une souche de perpétuation gnostique logé aux ultimes tréfonds de soi-même. Qui de nous oserait croire qu'il ne se perdrait pas, sans nul espoir de retour, s'il s'aventurait, seul et dans le but d'en franchir l'interdit, ou de tenter de le faire, en direction de ce seuil transcendantal, seul et dépourvu des secours occultes et de la méditation offerts par les congrégations de veille les plus appropriées (et cela à l'heure fatale entre toutes où celles-ci, se conformant à quel impénétrable

dessein, sembleraient s'être irrévocablement résorbées vers le lieu de leurs origines premières).

Ce qu'il faudrait donc savoir comprendre, c'est que les conditions actuelles d'une civilisation arrivée à son stade d'exténuation finale, d'une spiritualité secrètement agonisante et comme tarie, subissent, à Prague, les effets avant l'heure d'une espèce de dérogation d'état active et profonde, dérogation obéissant elle-même aux commandements d'une prédestination spéciale, aux engagements occultes d'un ministère directement providentiel. La question qui se posera alors est la suivante : dans l'état actuel des choses, ce ministère providentiel, cette prédestination spéciale, peut-on tenter de les définir sous le jour de la raison agissante qui leur est propre ou, tout au moins, peut-on espérer en entrevoir la figure prémonitoire ? Peut-être. Mais à condition, toutefois, que d'assez exceptionnelles mesures de sécurité et de distancement soient envisagées, dont l'intervention sauvegarderait, en l'isolant, la part d'indicible présente, mais combien abruptement, du côté de la face nue, non-voilée et non-préservée de ces choses de la plus grande profondeur qui, considérées avant tout comme étant ce qu'elles sont, risquent de mettre cosmologiquement en jeu, à tout instant, la situation objective du monde visible, la surface de ce monde-ci et jusqu'à l'identité même de l'histoire qui en mesure si sombrement le devenir. Or que veut-on donc obtenir ? La définition, a-t-on dit, du secret engagé dans la raison agissante d'un certain ministère providentiel, dont la prédestination très spéciale veut qu'il se déclare et se produise, qu'il lui faille *avoir lieu* à Prague, et à Prague en tant que figuration actualisée de la «Cité Sainte du Seuil».

Cette définition, essayons de la faire transparaître, pour commencer, à travers une certaine approche du concept doctrinal, du terme essentiellement kabbalistique, d'*ibbour*, dont l'émergence la plus profondément active proviendrait, à ce qu'il semble, de l'oeuvre mystagogique de l'inspiré supérieur Isaac Luria (1534-1572), vrai *Doctor Illuminatus* de la Kabbale Judaïque (oeuvre dont la transmission fut exclusivement orale ; ou initiatique dans le sens le plus traditionnel du terme, Isaac Luria n'ayant jamais rien écrit de sa propre main).

Dans l'oeuvre donc d'Isaac Luria, *ibbour* veut dire fécondité de l'âmé, ou même -grossesse de l'âme», et son utilisation opérative en appelle, souvent, à un autre concept fondamental, celui de *tikkoun*, ou «réparation», qui, lui, instruit une vision théurgique totale, une vision activiste du rachat spirituel des âmes et des

mondes. Ce double rachat opératoire — le rachat des mondes, obtenu, héroïquement, par le rachat des âmes prédestinées, vouées d'avance à la tribulation et au supplice expiatoires — doit justifier et parfaire, sans nulle trêve, la marche en avant de la Divine Providence elle-même, les développements en action de la Divine Providence et de ses plus secrets ■ desseins d'ensemble ».

• *Outre la réincarnation régulière qui s'apparente à la doctrine hindoue, Luria suppose des cas exceptionnels de* • *grossesse d'âme* », ou *ibbour*, qui, Henri Sérouya l'a écrit très clairement, *ne se produisent que lorsque l'âme d'une personne décédée est parvenue à un* • *stade moral élevé* '. Elle est alors • *rattachée à une âme errante sur la terre* ' pour l'aider, ou à une âme qui « *requiert, pour sa propre perfection, la coopération d'un être humain encore vivant sur la terre* '.

Et, au sujet encore d'Isaac Luria, Henri Sérouya écrit aussi :
• On lit dans *Chibhéha* brique le visionnaire était capable de dire aux hommes « leur passé aussi bien que de prédire leur avenir », et qu'il prescrivait des règles de conduite, susceptibles de réparer les fautes qu'ils avaient commises au cours d'une existence précédente. Nous voilà au cœur de la Kabbale pratique qui aura une répercussion considérable, immédiatement sur le mouvement sabbatien, puis sur celui du Hassidisme ». Henri Sérouya relève, ensuite, que le *dibbouk*, qui implique « la possession d'une personne vivante par l'âme d'un mort ou d'un être démoniaque », est, aussi, <un des points importants de la doctrine de Luria>. Au sujet de l'enseignement mystique et théurgique de celui-ci, qui tend à améliorer «la perfection de l'âme et même les mondes», Henri Sérouya précise: «Cette perfection est subordonnée au point crucial de la doctrine, à savoir, le *tikkun*, dont nous avons parlé plus haut. Cette réparation, marquée par la dévotion et la prière fervente, est seule capable de hâter la délivrance, le Messie. Ce sentiment de réalisation salutaire qui couvait dans le subconscient des âmes de ceux qui souffrent ici-bas, va bientôt éclater dans l'esprit mystique d'un exalté d'envergure, Sabbataï Cévî. L'influence de Luria, surnommé par ses admirateurs *Ari* ou *Ari ha Kadoch* (Lion, ou le saint Lion) a été considérable dans le milieu théologico-mystique, surtout à cause de ses visions d'horizon lointain et à cause de la valeur qu'il a attachée à l'importance et à l'action de l'homme. Son interprétation mystique de l'Éxil et de la Rédemption, quoiqu'elle apparaisse comme «un grand mythe», a profondément agi sur l'esprit émotif des juifs de cette époque, notamment sur l'idéal de l'ascète qui tendait à la réforme

messianique, à «l'effacement de la souillure du monde» et à la

- restitution de toutes choses à Dieu». De sorte, ajoute Scholem, que l'homme d'action spirituelle, • grâce au *tikkun*, peut bien briser l'exil historique de la communauté d'Israël et l'exil intérieur dans lequel gémit toute la création». Ce qui paraît quelque peu paradoxal pour un comportement aussi pieux que celui de Luria, c'est que ses idées, d'après Scholem, sont pleines «de réminiscences de mythes gnostiques de l'Antiquité ». « Un esprit aussi imprégné de la pensée religieuse juive, de l'atmosphère profondément juive, semblerait devoir être étranger à cette tendance. Il se peut qu'il y ait eu une coïncidence avec sa doctrine de visionnaire constructif dans son imagination exaltée qui tendait aux mythes, sans qu'il y ait eu à proprement parler réminiscence de mythes gnostiques » (or c'est là que l'analyse d'Henri Sérrouya s'égare éperdument ; l'expérience mystique et spirituelle d'Isaac Luria, sa grande doctrine cosmologique sont le fruit, exclusivement, d'une théurgie gnostique s'avouant, s'affirmant comme telle avec une clarté, avec une ardeur sans pareil).

Une explication assez singulièrement avancée du concept kabbalistique *A'ibbour* se trouve également donnée par Gustav Meyrink dans le troisième chapitre de son roman occultiste déjà tant cité ici, *Le Golem*, chapitre intitulé, comme à l'extrême pointe d'un promontoire sémiologique, -I ». On y prend connaissance du fait que, afin de lui remettre un livre plus que mystérieux, un livre en provenance de l'autre monde, quelqu'un pénètre dans l'habitation du récitant, qui s'en trouve aussitôt plongé comme dans un sommeil de dédoublement cataleptique. La couverture de ce livre, précise Gustav Meyrink, «était en métal», et

- ornée de rosaces et de sceaux gravés en creux, puis remplis de couleurs et de petites pierres » (la *description* de ce livre d'outremonde n'étant pas sans avoir elle-même son importance propre dans le développement d'une figuration rituelle en prise directe sur la réalité d'un monde pressenti comme *materia prima*, d'un monde déjà surpris, rectifié par la royale intention, par la *kavana* dit la Kabbale Judaïque ; et dont il s'agit alors de s'approprier la régence ordinative, et jusqu'au principe vital même). Ensuite, ce *quelqu'un*, le visiteur des états cataleptiques, feuillette longuement le livre et, dit le récitant, • ayant enfin trouvé la place qu'il cherchait, il me la montra». Et le récit continue : «Je déchiffrai le titre du chapitre: «Ibbour», «la Fécondation des âmes». La grande capitale or et rouge tenait presque la moitié de la page que je parcourus involontairement des yeux et son bord était abîmé. Il

me fallait le réparer. L'initiale n'était pas collée sur le parchemin comme dans les livres anciens que j'avais vus jusqu'alors, mais paraissait bien plutôt faite de deux feuilles d'or mince soudées en leur milieu et ses extrémités se retournaient sur les bords de la page. Donc, le parchemin avait dû être découpé à la place de la lettre ? Si oui, le I devait se trouver, inversé, de l'autre côté de la page. Je la tournai, et constatai que ma supposition était exacte. Involontairement, je lus aussi cette page et celle qui lui faisait face. Et puis je lus plus loin, toujours plus loin. Le livre me parlait comme en rêve, seulement beaucoup plus clair, beaucoup plus net. Et il touchait mon cœur comme une lancinante question. Les paroles s'échappaient en torrent d'une bouche invisible, prenaient vie et s'approchaient de moi, tournoyant et pivotant sur elles-mêmes comme des esclaves aux vêtements mordorés, puis s'enfonçaient dans le sol et disparaissaient dans l'air en vapeurs miroitantes pour faire place à celles qui devaient suivre ».

Comme, autrefois, dans les visions énochiennes obtenues par John Dee avec l'aide de son médium, l'étrange et ambigu Edward Kelly, qui, pour voir, plongeait son regard dans la boule de cristal aurifère - apportée par l'Ange», les lettres-paroles de ce livre d'outre-monde s'animent d'une vie allégorique et philosophique propre, porteuse d'un très haut enseignement chiffré, lequel en appelle à la figure kabbalistique foncière des Noces Sanglantes du Seigneur de Notre Mercy, souverain voilé de ce monde-ci et de son double, à moins que ce monde-ci ne fût lui-même le double de l'autre, et comme son ombre sans fin délaissée.

Les paroles de la «-bouche invisible» jaillissent ainsi du ravin médiumnique de *l'ibbour* comme portées par les flots d'une source vive, et se pressent autour du récitant, tourbillon ionique exhibant les armes piégées qu'on leur fait porter en exaltation. • Puis, écrit Gustav Meyrink, elles traînèrent vers moi une femme absolument nue, gigantesque comme une divinité de la terre. Pendant une seconde, elle s'arrêta devant moi et s'inclina très bas. Ses cils étaient aussi longs que mon corps tout entier et elle montrait, sans un mot, le poulx de son poignet gauche. Il battait comme un séisme et je sentais qu'elle avait en elle la vie de tout un monde. Un cortège de corybantes arriva des lointains à une allure folle. Un homme et une femme s'étreignaient. Je les vis venir de loin, cependant que le vacarme du cortège se rapprochait de plus en plus. Maintenant, j'entendais les chants sonores des extatiques, tout contre moi et mes yeux cherchaient le couple enlacé. Mais il s'était métamorphosé en une figure unique, mi-

homme, mi-femme — un hermaphrodite — assis sur un trône de nacre. Et la couronne de l'hermaphrodite s'achevait en une tablette de bois rouge dans laquelle le ver de la destruction avait rongé des runes mystérieuses. Dans un nuage de poussière, un troupeau de petits moutons aveugles arriva au trot : animaux nourriciers que l'hybride gigantesque emmenait à sa suite pour garder ses corybantes en vie. Parfois, parmi les figures qui jaillissaient de la bouche invisible, certaines venaient de la tombe, un linge devant le visage. Et elles s'arrêtaient devant moi, laissaient soudain tomber leurs voiles et leurs yeux de carnassier se fixaient sur mon cœur avec des regards si affamés qu'une terreur glacée m'envahissait le cerveau et mon sang reflueait comme un torrent dans lequel des blocs de rocher sont tombés du ciel, brusquement, au beau milieu de son lit. Une femme passa devant moi, légère comme une nuée. Je ne vis pas son visage. Elle se détourna et son manteau était fait de larmes ruisselantes*.

Cependant, conclut Gustav Meyrink, *tout ce que la voix m'avait dit, je le portais en moi depuis que je vivais, mais enfoui, oublié et caché à ma pensée jusqu'à ce jour.*

Il est à peine croyable que Gustav Meyrink ait pu confier, ainsi, le plus essentiel de sa grande démarche hermétique à un texte se faisant ouvertement passer pour de la littérature, fût-elle occultiste, et que seul un aveuglement venu d'on ne sait où se soit chargé de protéger, dans les années, le train des aveux épouvantables qui s'y trouvent logés, mode d'emploi y compris. Tout ceci dit, la longueur aussi bien que la fréquence des citations auxquelles il est fait appel dans la présente recherche ne pourront sans doute pas ne pas apparaître comme excessives, voire même comme franchement abusives. Mais, en fait, c'est bien à dessein que cette licence y impose sa loi.

Car se sont les textes invités à participer à ce travail qui, sans nul temps d'arrêt, doivent proposer «le dessin dissimulé dans la trame du tapis», la structure éidétique appelée à en manifester les soubassements obscurs. Et le but poursuivi ici étant, avant tout, celui de la constitution d'un dossier de travail à la disposition immédiate des meilleurs des nôtres, comment éviter que ce dossier de travail ne soit orienté vers l'expérience directe plutôt que vers le savoir doctrinal ? Fait notoire, la Kabbale Judaïque n'a jamais cessé d'être la doctrine d'une expérience au moins autant qu'elle eût pu se présenter comme l'expérience d'une doctrine.

Il resterait alors à expliquer le sens caché, s'il y en a un — or il y en a, et, en l'occurrence, il n'y a même que cela — le sens

caché, dis-je, du choix même de ces textes. Les raisons de ce choix deviennent, en effet, là, tout à fait capitales, et cela d'autant plus que, en eux-mêmes, les textes concernés sont, d'évidence, bien loin de représenter des sommets reconnus, ou reconnaissables comme tels, de la grande pensée gnostique ou métaphysique imputable à la Kabbale Judaïque. Ce serait même plutôt le contraire qui serait vrai, car, à chaque fois, il s'agit d'un choix de seconde, si ce n'est de troisième main qui l'emporte. Choix humbles, très humbles ; humiliants, et dégradants même ; ou dégradants seulement en apparence, mais en tout cas arrêtés, à dessein, pour qu'ils manifestent une humilité assez dégradante, une *dégradation de fait* presque toujours humiliante. Pourquoi donc, cela ? Parce que, peut-être, pour nous autres moissonneurs clandestins de la parole germée, élevée et blanchie au soleil de minuit, toute adresse apparemment trop délaissée est celle d'un document chiffré. *Livre de Ruth*: «Or voici que Booz arrivait de Bethléem: .Que Yahvé soit avec vous, dit-il aux moissonneurs, et eux répondirent : » Que Yahvé te bénisse ». Booz demanda alors à celui de ses serviteurs qui commandait aux moissonneurs : • A qui est cette jeune femme?.. Et le serviteur qui commandait aux moissonneurs répondit: - Cette jeune femme est la Moabite, celle qui est revenue des Champs de Moab avec Noémi. Elle a dit : « Permets-moi de glaner et de ramasser ce qui tombe des gerbes derrière les moissonneurs». Elle est donc venue et elle est restée, depuis le matin jusqu'à présent elle s'est à peine reposée». Booz dit à Ruth : - Tu entends, n'est-ce pas ma fille ? Ne va pas glaner dans un autre champ, ne t'éloigne pas d'ici mais attache-toi à mes servantes. Regarde la pièce de terre qu'on moissonne et suis-les. Sache que j'ai interdit aux serviteurs de te frapper. Si tu as soif, va aux cruches et bois ce qu'ils auront puisé». Alors Ruth, tombant la face contre terre, se prosterna et lui dit : • Comment ai-je trouvé grâce à tes yeux pour que tu t'intéresses à moi qui ne suis qu'une étrangère ?..

Et, sachant, comme cela se sait plus ou moins depuis la publication, à Rome et, ensuite, à Bâle, de certaines de mes confessions à diffusion restreinte, sachant, dis-je, quels états insoupçonnés et même tout à fait insoupçonnables de la Kabbale Judaïque j'ai pu entreprendre de sonder moi-même lors de mes stations, dans les années soixante, à Palma de Majorque, où la tradition des grandes saisons kabbalistiques s'est perpétuée d'une manière ininterrompue et toujours en actualité parce que suivant, dans ses siècles, une spirale évolutive de plus en plus assumptionnelle, on ne

peut que s'étonner, vivement s'étonner du fait que dans le choix des textes kabbalistiques ou assimilés ainsi mobilisés sur place pour qu'ils soutiennent les allégations de la présente recherche, je n'aie fait appel qu'à des travaux infiniment estimables, certes, mais dont le propos n'est que celui d'une information élémentaire, destinée à faire, comme on dit, œuvre de vulgarisation (ainsi l'ouvrage si souvent cité, ici, d'Henri Sérouya, *La Kabbale*, est paru, en 1964, dans la collection *Que sais-je?* des Presses Universitaires de France, etc). Si cette manière de faire peut paraître assez singulièrement paradoxale, j'en assume, en toute lucidité, la responsabilité entière : ce n'est pas autrement que j'ai voulu qu'elle fût. Car *c'est ainsi que nous procédons*, nous autres, ceux que le Sepher ha-Zohar appelle les • moissonneurs •. Et là, ayant recours à une ancienne tournure, qui fut aussi employée, dans ses temps, par Abraham ibn Ezra, j'ajouterai, pour les attentions complaisantes, que *seul l'initié comprendra*.

Résumons-nous : en dernière analyse, le travail si spécial dont relève, et si périlleusement, le cheminement intérieur de celui qui suit les enseignements occultes et plus qu'occultes de la Kabbale Judaïque, ne vise qu'à dégager, subversivement, une conception autre de l'identité même du chercheur, de l'homme d'action spirituelle qui, en lui-même et comme au-delà de lui-même, est durement convié à se découvrir lui-même autrement lui-même, à se retrouver, ayant franchi tous les interdits cosmologiques et tous les pièges, lui-même encore dans son identité abyssale, dans le secret dogmatique de son identité des précipices.

Or le secret ultime de cette identité des précipices exige que celle-ci soit la somme transcendante, la somme polaire et comme hyperboréenne d'une structure de passage du trois ou quatre, d'une constellation occulte de trois identités qu'il s'agit de susciter en elle-mêmes, de réactualiser en les visitant — en les *revisitant*, chacune dans les lieux de leur extinction originale — et d'intégrer nuptialement, de rendre au buisson ardent de leurs retrouvailles quaternaires par les voies sacrificielles et tout à fait sanglantes du dépouillement philosophique et de ses épouvantables passages par le feu de l'auto-destruction. Ainsi visitation, réactualisation, auto-destruction mèneront-elles, suivant la spirale as-somptionnelle de [Uniques Désir à la nativité polaire et hyperboréenne dont le mystère procédural s'appelle *Incendium Amoris*.

Car, dans le Sepher ha-Zohar encore, n'est-il pas dit, d'une part, que la descente de la grande bénédiction de vie est commandée par l'ascension, par la montée théurgique d'une juste volonté

de Retour à la Face, volonté qui s'embrace, comme d'elle-même, dans l'en-bas d'un même désir, dans l'En-Bas du Même Désir, et, d'autre part, que le salaire spirituel de toute opération engagée dans les voies de l'élévation théurgique de soi-même implique la consécration d'un envoi, l'avènement de fait d'un émissaire d'en haut ? Sabbataï Zévi aussi disait la même chose, quand il confessait, comme il a été rappelé ici-même, que *celui qui parvient à se justifier lui-même reçoit le secours de l'En-Haut* (ou, suivant une version ennoblée de la même parole, *bénéficie de l'Appui Extérieur*)-

Or la descente de cet émissaire d'en haut doit se faire, toujours, ou plutôt ne saurait absolument pas se faire sans le préalable, théurgiquement constitué, d'un temps et d'un lieu convenus, prévus d'avance à cette fin précise : seule la connaissance de la réalité intime de ce préalable, et cette connaissance seule, peut dévoiler, devant l'âme pressentie, les mystérieuses raisons qui, aujourd'hui plus que jamais, font de Prague le seuil transcendantal que l'on sait.

Ce dévoilement de raisons secrètes devant l'âme elle-même dénudée par le fait de ce dévoilement même, c'est ce qui institue la présence réelle d'un sanctuaire, et, sur ce sanctuaire, la nuée de sa vraie sainteté vivante. Nuée de sainteté ? Si nuée de sainteté il en vient à y avoir, à Prague celle-ci ne saurait contenir qu'une seule figure de salvation toute-puissante, à savoir l'apparition de l'Enfant-Jésus Roi, celui que l'on appelle, précisément, l'Enfant- Jésus Roi de Prague.

Aussi vais-je m'employer à donner ici, en guise de conclusion, une partie de la correspondance envoyée par Jean d'Altavilla, le 23 décembre 1963, de Palma de Majorque, à Julius Evola, qui, à ce moment-là, se trouvait à Rome, corso Vittorio Emmanuele. Il ne serait sans doute pas indifférent de rappeler, en cette occasion, que d'Altavilla fut également le nom de guerre de Julius Evola lui-même — ou, plutôt, un de ses noms de guerre, car il en eut d'autres — et, aussi, que le double de cette même correspondance, pour plusieurs raisons *décisives*, se trouve confié, à l'heure présente, à la garde séculière des groupes Ur, aux destinées essentiellement clandestines desquels préside, depuis janvier 1969, quelqu'un qui, parfois, agit, en Europe occidentale surtout, sous le nom de Franz des Vallées, HBL.

De Palma de Majorque, Jean d'Altavilla écrivait donc, à Julius Evola, le 23 janvier 1963 :

■ Tous, ils finissent par revenir, un jour ou l'autre, à Palma de

Majorque, comme ils finiront tous par revenir, un autre jour, à Prague. Pour les fêtes de Noël, di Semola, di Yamina et Massala di Metsiuta sont donc discrètement revenus à Palma de Majorque, et pris leurs quartiers d'hiver chez Consuelo, la sœur de Massala di Metsiuta, mariée à l'ancien consul général d'Italie, établi à Montera Nueva, et dont vous nous aviez déjà signalé les préoccupations très spéciales. Ainsi me suis-je empressé de faire circuler les fort rigoureuses consignes de vigilance que vous m'aviez conseillées. Dois-je vous confier, aussi, que je me suis interdit la moindre complaisance envers l'appareil de subordination que les trois envoyés de l'Anti-Centre avaient aussitôt cru devoir mettre en place à mon intention ? Une grande tenue aurait dû être convoquée à couvert, la nuit même du 24 décembre, à l'instigation de Massala di Metsiuta et sur ses instances personnelles les plus pressantes, tenue qui, sous le prétexte de la célébration illuminée de l'Enfantement de la Hochma Nistara, se proposait de renouer les liens — récemment suspendus, comme vous ne l'ignorez pas, sur mes propres instances — entre Leur Puissance et le *groupe de travail spécial* qui, à l'heure actuelle, se trouve sous mon influence très confidentielle. Or, ainsi que vous pouvez vous le figurer, il n'y a rien eu de tout cela, ayant moi-même veillé au plus près de cet empêchement. De ce côté-là, tout est donc rentré dans l'ordre. Le rassemblement d'écorces mortes qu'il fallait craindre a été prévenu à temps et dispersé, et je m'emploierai avec force à ce qu'il en restât ainsi : si nécessaire, je vous tiendrai au courant, par la suite, de l'évolution des choses engagées sur place.

Aussi j'en viens maintenant à considérer votre étonnement au sujet de l'utilisation que je fais, quelque peu indue selon vous, du terme de Kabbale Judaïque, où ce serait surtout l'emploi du qualificatif de *Judaïque*, si j'ai bien compris vos réserves, qui ne vous conviendrait pas tellement. C'est que, pour moi, *Judaïque* n'est en fait rien d'autre qu'une modalité d'apparence, illuminée, de l'intérieur et comme originellement, par le mot *Ythud*, mot d'incandescence à l'éclat insoutenable qui exprime, ainsi que vous ne pouvez absolument pas l'ignorer, l'idée même de célébration cosmologique des Noces Ardentes des Divins Époux. Pour le Sepher ha-Zohar, le *Yihud* ne signifie rien d'autre que la réunion, en mémoire aussi bien qu'en existence, ou la redécouverte de *deux âmes qui avaient été unies avant la naissance* (Sepher ha-Zohar, à I, 49/50).

Or tout cela se tient par en dessous, et de quelle hallucinante

manière, quand on pense au mystère sans fin actuel et actualisé de la niche CXLIX du cimetière d'Almudena, près de Madrid, où la preuve n'en finit plus d'avancer dans le néant de son propre néant qui va, la preuve sanglante, la sanglante dépouille qui prouve ce qu'il en coûte de vouloir ôter sa chemise (Cantique des Cantiques, V, 3).

Cependant, l'*Yibud* de ces Très Sanglantes Noces est mesuré, d'après la numération même du Sepher ha-Zohar, par le chiffre XLIX, qui est aussi le chiffre de l'inextinguible Feu entretenu, au cimetière d'Almudena, par le secret de plus en plus insoutenable de la niche CXLIX. Or, à l'intérieur du nombre théurgique CXLIX, le (C) est tenu d'agir exclusivement en tant que multiplicateur indéfini, dans le sens de in *saecula saeculorum* ; ce qui, dans ce cas-ci très précisément, impose au (C) un statut de diversion, de leurre métapsychique rappelant le nuage d'encre de la seiche, parce que le processus cosmologique en cours à partir de la niche CXLIX se trouve mesuré dans le temps avec une rigueur tout à fait extrême, et ne saurait concerner qu'une période opératoire de XXII années, soit l'espace de temps recouvert par la période 1962-1984. Et laissez-moi le répéter, 1962-1984.

De toute façon, le Mystère Final est né, et il se développe : né de mes œuvres, dans le brasier de mon épouvantable sacrifice amoureux. Et qui donc est-il celui qui, désormais, osera envisager que l'on pût le suspendre, ce Mystère Final, dans sa marche cosmologiquement prévue et mise en chantier suivant la volonté la plus claire, suivant la plus impitoyablement limpide des volontés de salvation que la Divine Providence eût à s'avouer à Elle-Même dans ce siècle de la consommation finale des siècles ? Moi-même je n'y puis plus rien, ni ne saurais plus rien vouloir d'autre que l'accomplissement de ces temps, ainsi prévu d'avance.

Et quand l'heure viendra du Don Imprévu, l'heure absolue du Don Final dont il a été dit *si tu savais le Don de Dieu*, et par saint Jean Bosco bien plus encore car Tibidabo, ou *tibidabo*, ce Don Final — car il s'agit, comment en douter encore, du Don- Même du commencement de la Fin de Tout — ne saurait être qu'un don venu d'en haut et d'en dehors, le don théurgique de l'Appui Extérieur. Or, celui-ci, je veux dire le don de l'Appui Extérieur, nous l'avons pressenti comme devant faire l'objet d'un avènement à survenir, dans le juste temps de son apparition et apparaissant dans, et par le mystère seul de l'Incendium Amoris, à Prague, et nulle part ailleurs. Irai-je donc à Prague ? Mais, en cette fin-là, Prague sera vertigineusement là, et transparente, où

doit surgir, où surgira le Don Final, le mystérieux *tibidabo* de saint Jean Bosco. Car, pour nous, désormais, Prague ne peut plus être, dans cet espace d'invisible absolument invisible promis à ('Absolu Visible où tout se passe, déjà, comme de prévu, que le sanctuaire où s'exerce la volonté eschatologique polaire et hyperboréenne de l'Enfant-Jésus Roi. Enfant-Jésus Roi vénéré à Prague, et dont le Nom Ultime devient, ainsi, celui d'Enfant-Jésus Roi de Prague, Lui-Même Gardien Voilé du Seuil et Passeur Voilé Lui-Même de *Qui Amoureusement* doit non plus entrer, mais sortir là et là, sortir, en enjambant ce redoutable seuil même, du dernier et le plus noir, noir plus noir que le noir et dernier Royaume des Morts.

Aussi, très cher Julius Evola, laissez-moi vous rappeler, en cette nuit si limpide et si sainte, la très ardente parole de notre science nuptiale la plus occulte, de notre toute-puissance cosmologique déjà en action :

*Qui est celle-ci qui monte du désert,
appuyée sur son bien-aimé?
Sous le pommier je t'ai réveillée,
là même où ta mère te conçut,
là où conçut celle qui t'a enfantée*

Et pourtant, très cher Julius Evola, ne croyez pas que je pourrais ne pas l'avoir compris : ce n'est pas derrière, mais tout droit devant nous que se situent les précipices les plus grands. Notre étroit chemin est plus terrible que tous les chemins de la mort».

Que dire de plus ? Vingt ans sont passés depuis le jour de l'envoi de cette correspondance, et ses révélations arrivent aujourd'hui à leur échéance dernière. Dans les ténèbres de sa nuit, où, à midi, en plein jour, l'étoile du Nord luit au milieu du ciel, la race des moissonneurs n'a pas fini de changer l'être profond de ce monde ni de reprendre subversivement en main la direction de sa marche la plus occulte.

UN ENSEIGNEMENT D'ORIGINE SUPRAHUMAINE

*Les origines secrètes de la Franc-Maçonnerie et le mystère apocalyptique de
ses buts ultimes*

*Sur les enseignes romaines, l'aigle était figuré les ailes
étendues et tenant la foudre dans ses serres, et fut ainsi
l'emblème de l'Empire Romain avant d'être celui du Saint-
Empire*

*Dans l'emblème de l'Ordre Maçonnique l'aigle bicéphale
porte une couronne royale et tient dans ses serres une épée
nue, substitut terrestre de la foudre céleste*

*(Michel Vâlsan, Les derniers hauts grades de l'Ecosisme et
la réalisation descendante)*

Pour peu que désormais certains d'entre nous veuillent savoir ne plus se contenter d'une vue en passe de devenir assez dangereusement conventionnelle — même si, d'évidence, il y avait, parfois, des *conventions supérieures* — il n'est que temps de se résoudre à admettre, avec la meilleure bonne foi, que la si longue carrière spirituelle de René Guénon demeure assez indéchiffrable,

pour ne pas dire insaisissable, cachée comme il semblerait qu'il lui faille se maintenir, toujours, derrière les nombreux buissonnements d'ombre et de lumière qui se sont nécessairement, passagèrement levés dans les chemins de son devenir. Aussi les guénoniens, supposés de la plus stricte observance, qui s'acharnent actuellement à ne retenir, et même, le plus souvent, à ne plus vouloir *accepter*, de la démarche propre du grand spirituel de Blois, que le fait de sa relation avec l'Islam, relation à la fois très fondamentale et très particulière, oublient-ils trop facilement ses stations sacrificielles dans l'hindouisme, dans le taoïsme, et, quant à l'Occident, dans un certain catholicisme intérieur ainsi que dans la maçonnerie dite traditionnelle, non encore dévastée — s'aventure-t-on à le penser — par les pénétrations subversives d'une historicité ouvertement assujettie aux impuissances, aux extinctions, aux obscurcissements ontologiques et autres du non-être depuis si longtemps déjà au pouvoir dans le siècle.

Aussi, dans un récent ouvrage, intitulé, précisément, *René Gué- non et les destins de la Franc-Maçonnerie*, Denys Roman, confident de longue date, proche et même très proche compagnon de René Guénon et lui-même chercheur spirituel profondément averti des périls qui sont ceux de l'heure présente, s'utilise-t-il fort courageusement à éclairer, et ce faisant à rétablir dans ses droits les plus réguliers, la vérité, par trop voilée de noir, et de quel noir, les liens essentiellement eschatologiques et providentiels qui n'ont jamais cessé de perpétuer l'attachement d'état de René Gué- non à la Franc-Maçonnerie considérée dans son principe original, tenu pour hors d'atteinte. Le travail de redévoilement entrepris par Denys Roman dans *René Guénon et les destins de la Franc-Maçonnerie concerne*, en effet, la dimension eschatologique, voire même directement apocalyptique de l'œuvre, toujours en action, de celui qui allait devoir s'appeler, un jour, par prédestination peut-être et par service en tout cas, le Sheikh Abdel-Wâhid Yahia. Or la *formulation de cette œuvre*, relève et souligne Denys Roman, *serait inconcevable à toute autre époque que la nôtre*. Car seul un monde en voie de disparition finale pourrait supporter l'émergence dans son sein et les travaux en avant d'une œuvre conçue exclusivement pour rappeler, pour *réveiller* les principes qui avaient régi les temps de ses plus lointaines origines, temps et principes oubliés et comme interdits, ensevelis dans le mystère de leur mise en sommeil dogmatique. En effet, n'est-il pas établi que lors de toute clôture finale d'un cycle cosmique définitivement révolu, ou en voie de l'être, ses commencements sont appelés à

émerger à nouveau, à réapparaître une dernière fois en pleine lumière du jour, apocalyptiquement ? L'œuvre de René Guénon *inaugure, à l'heure providentiellement fixée dans le déroulement du cycle cosmique*, ainsi que l'écrit Denys Roman, *la remanifestation de cette Tradition primordiale dont le symbole par excellence est l'étoile polaire*. Préconçue dans sa marche même pour en marquer les échéances les plus fatales, mais aussi pour soutenir, et pour armer de l'intérieur la fin d'un monde inéluctablement voué à la perte, l'œuvre de René Guénon se doit donc d'être, très exclusivement, œuvre d'instruction et de haute ressouvenance polaire, tout comme ses origines, qu'il faut tenir pour profondément occultes, ne sauraient être que des origines polaires, et très exclusivement polaires.

Aussi dorénavant nous faudra-t-il comprendre, avec la clarté d'une certitude de plus en plus investissante, que l'avènement de l'œuvre de René Guénon sur le seuil même de ces terribles années de la fin a déjà dû mettre en branle des puissances cosmologiques immenses, et qu'au-delà du renouvellement polaire des consciences d'un petit nombre qu'elle est censée déterminer en Occident, l'œuvre même de René Guénon mobilise, véhicule et maintient au-dessus du gouffre de la fin, invisiblement, le tourbillon coronaire d'une charge théurgique rayonnante et suractivée capable de contenir, ou tout au moins de retarder les effets de la grande assignature négative qui, dans un monde aussi bien que dans l'autre, prétend imposer déjà la défaite, irrémédiable, ou donnée pour telle, de ce qui n'est pas du non-être et se refuse en pleine connaissance de cause à la domination totalitaire de celui-ci et de ses séides.

Être en état de se prévaloir, aujourd'hui, dans l'avancement de ses travaux ardents et dans le maintien, en soi-même, de l'éveil secret de l'être, en état de se prévaloir, dis-je, des puissances cosmologiques en action dans la doctrine non-personnelle, dans la doctrine polaire et transhistorique de René Guénon, revient donc à reconnaître à la parole de celui-ci une origine suprahumaine. Denys Roman : *Du vivant de Guénon, nous pensons que personne n'aurait osé se qualifier de guénonien. Car le Maître a toujours insisté sur le fait qu'il n'enseignait pas une doctrine personnelle à laquelle on pourrait donner le nom de son inventeur. Cependant, depuis la disparition de Guénon, le terme de guénonien est devenu indispensable pour désigner ceux qui adhèrent à l'intégralité de sa doctrine, et surtout qui considèrent que cette doctrine est d'origine non-humaine.*

Dans la Vallée de Josaphat

Denys Roman portera donc un témoignage légitime, un témoignage immédiat et assuré comme d'en dehors de ce monde, et, de par cela même, un témoignage à la fois éveillé et vivant, sur les cheminements ultimes de la Franc-Maçonnerie comprise dans la perspective salvifique de sa mission propre aux abords de la fin du cycle historique actuel. Et ce que Denys Roman en dit, ne fait qu'approfondir encore plus l'horizon de la vision essentiellement eschatologique, tournée entièrement vers la fin de ce monde, que l'auteur de *La Grande Triade* avait professée au sujet de l'Ordre Initiatique prédestiné, conçu pour qu'il perçoive occultement dans son sein et sauvegarde, jusqu'à la fin d'au-delà de toute fin, l'héritage de l'ensemble des instances spirituelles engagées dans la spirale de la montée tragique à la Jérusalem Ultime, et plus hautement encore à son Temple Invisible, à cet Héliopolis du Milieu du Jour dont parlaient les constitutions secrètes de la Loge *Pax opus Justitiae* siégeant à Aix-la-Chapelle. Instances spirituelles dont l'héritage se doit alors d'être préservé même et surtout après les temps de leur extinction philosophique, après l'apparente dévaluation de leur influence active dans le siècle.

Denys Roman : *La maçonnerie a ainsi permis à des éléments relevant de civilisations mortes* — et là, Denys Roman cite, extrêmement à propos, le grand Apollon, -delphique et hyperboréen», lumière de notre conscience la plus antérieure — *de demeurer vivants et d'être ainsi non seulement des vestiges du passé, mais aussi des germes pour le futur. Et cela peut faire penser à la séparation qui doit s'effectuer à la fin du cycle entre ce qui doit périr et ce qui doit être sauvé, séparation qui est analogue à ce qu'est, dans le Christianisme, le jugement dernier.* Et Denys Roman ajoute : *Nous pensons, en effet, que cette transmission d'éléments antiques à la Maçonnerie implique que cette dernière a un rôle à jouer lors de la fin du cycle et qu'en conséquence elle doit demeurer vivante jusqu'à ce terme de notre humanité. Ce n'est d'ailleurs pas autre chose que veut exprimer symboliquement la formule rituelle selon laquelle la Loge de saint Jean se tient dans la vallée de Josaphat.* Denys Roman encore, au sujet des deux saint Jean : *L'Apôtre a reçu l'assurance de demeurer jusqu'au retour du Christ dans la gloire; et c'est sous le nom de Jean qu'est placé le dernier livre de la Bible, relatant symboliquement les événements qui doivent précéder ce retour, annonciateur de la restauration de l'état primordial. La Maçonnerie cependant n'est pas placée sous le seul patronage de Jean*

[l'Évangéliste, mais bien sous celui des deux saints Jean, l'Évangéliste et le Précurseur. Et Denys Roman conclut : Il ne faut pas chercher ailleurs la raison pour laquelle cet Ordre a été constamment élu pour devenir l'Arche où s'est produit l'entassement de tout ce qu'il y a de vraiment initiatique dans le monde occidental.]

Or c'est peut-être bien cette élection plus que spéciale, cette mission de sauvegarde transhistorique échue à une certaine Franc-Maçonnerie — laquelle, pareille elle-même, en cela, à son saint patron, se doit de «demeurer», suivant la parole si extraordinaire du Galiléen, parole rapportée par le quatrième Évangile, jusqu'à ce que celui-ci «revienne» — cette mission de sauvegarde échue à une certaine Franc-Maçonnerie, dis-je, qui, aujourd'hui, risque de mieux pouvoir situer, et comme dans sa plus juste lumière, le secret du grand renouveau celtique dont semble être faite, et comme chargée, de plus en plus chargée, une certaine actualité profonde de la conscience occidentale de la fin. Car, dans un certain sens, ne peut-on, ne doit-on pas déjà avancer que, faute d'avoir pu être germanique, l'Europe de la Fin — ou la plus grande Europe Eurasiatique, dont le concept de marche recouvrerait ainsi la figure antérieure du «Grand Continent» — se devra d'être, mystérieusement, de matrice celtique? «La tradition celtique, qui eut une telle importance dans l'Europe antique et médiévale, note Denys Roman, semble avoir transmis quelques éléments au 22° degré du Rite Écossais (chevalier de Royale Hache), dont les ateliers portent le nom de Conseil de la Table Ronde. Le thème de ce grade est la construction en bois, ce qui a entraîné comme conséquence de très nombreuses allusions au Cèdre utilisé pour l'érection du Temple de Salomon : d'où le nom de « Prince du Liban» donné à ce grade». A ce même propos, Denys Roman cite et analyse, substantiellement, la thèse dite des «origines forestières» de la Franc-Maçonnerie, thèse soutenue, d'une manière que l'on peut tenir pour décisive, par le regretté Jean Palou dans son ouvrage *La Franc-Maçonnerie* (livre à maints égards exceptionnel, et dont j'ai moi-même tenté, ailleurs, une approche des plus passionnées). Dans ce livre, Jean Palou aborde vivement ce que Albert Lantoin avait déjà appelé « la plus grande énigme de l'histoire de la Maçonnerie», c'est-à-dire, ainsi que le précise Denys Roman, «l'origine des hauts grades dits écossais». Denys Roman : « Rejetant (peut-être sans assez de nuances) ■ l'origine géographique écossaise, Jean Palou rattache la Maçonnerie de ce nom à «la très ancienne Maçonnerie forestière», d'où dériveraient, selon lui, à la fois la construction en bois (pratiquée par

les Culdéens) et la Charbonnerie. Pour appuyer ses dires, il se réfère à ce que Guénon a écrit sur l'Église culdéenne, et aussi au rituel du grade de < Chevalier Royale-Hache, ou Prince du Liban » (le 22° degré écossais), dont le •second appartement, porte le nom de -Conseil de la Table Ronde.. Et l'auteur pense avoir retrouvé, dans la province française de la Marche, des noms de lieux qui confirmeraient cette supposition. Nous ne savons quelle sera l'opinion des Maçons sur une telle hypothèse. Mais Palou pourrait bien avoir raison plus qu'il ne le pense, et autrement qu'il le pense. Nous nous étonnons même qu'ayant parlé de géographie sacrée, du symbolisme de la forêt, des Templiers, des Culdéens, de la Table Ronde, et même de la ressemblance « cartographique. entre l'Écosse et la Grèce (dont le patron commun, saint André, est aussi le patron des hauts grades du Rite Écossais), l'auteur n'ait pas songé à faire la synthèse de tous ces éléments, et pensé à une certaine forêt qui n'est pas située dans la Marche, mais dans la • Celtide » : forêt de Brocéliande, ou plutôt forêt de Calydon en Etolie, habitée par un sanglier blanc qui fut chassé par Méléagre, Atalante et les rois de la Grèce - héroïque.. Dans son article < Le Sanglier et l'Ourse., Guénon a écrit : - Le nom de Calydon se retrouve exactement dans celui de *Caledonia*, ancien nom de l'Écosse». Car Palou n'était certainement pas sans avoir remarqué l'importance particulière de certaines choses que René Guénon n'a écrites qu'une fois. Il est encore un autre problème dont l'auteur nous semble avoir ■ pressenti » la solution. Parlant de • Frédéric II de Prusse - et de son rôle dans l'histoire -officielle, du Rite Écossais, il a bien vu qu'il ne saurait s'agir du vainqueur de la guerre de Sept Ans. Nous pensons que la Prusse dont il est ici question est la terre des Borusses, ancêtres des Prussiens actuels, qu'on dit être venus du Nord. Comment, sans cela, expliquer le nom donné à un grade écossais : Noachite ou Chevalier Prussien?..

Et Denys Roman ne manquera pas non plus d'évoquer, en commentant, toujours, *La Franc-Maçonnerie* de Jean Palou, la relation d'origine qu'une certaine Maçonnerie se reconnaît, depuis ses états les plus lointains, avec le - centre spirituel, fondamental de - l'antique Thulé». Ce qui me paraît d'une importance majeure. - Tant que l'Empire romain connut la gloire, l'Art Royal fut propagé avec soin jusqu'à l'Extrême Thulé, et une Loge était érigée dans presque toutes les garnisons romaines » (du *Livre des Constitution*^).

Mission de sauvegarde

Dans l'entretien qu'il avait exceptionnellement accordé à la revue *Aurores* en date d'avril 1983, Denys Roman revenait sur la mission de sauvegarde impartie à la Franc-Maçonnerie par rapport à certaines traditions occidentales en situation de disparition, d'autodissolution. «Lorsqu'une organisation initiatique régulière connaît qu'elle est sur le point de mourir, déclarait Denys Roman, elle reçoit, en vertu de ce que Guénon appelle l'« infailibilité traditionnelle », la « grâce » d'une « inspiration » particulière lui indiquant à quelle autre fraternité, d'une « vitalité • supérieure à la sienne, elle doit transmettre la partie de son « dépôt » destinée à ne pas périr, et qui doit donc être « conservée », en vue d'une « réactivation » ultérieure, pendant toute la durée de l'obscurité spirituelle qui règne à la fin d'un cycle ». Ainsi c'est bien d'une manière privilégiée que l'on peut suivre Denys Roman quand, dans *René Guénon et les destins de la Franc-Maçonnerie*, il donne les précisions suivantes sur l'immersion nocturne et la mise en sommeil dogmatique de l'Ordre du Temple au sein de la Maçonnerie : • La Maçonnerie, écrit Denys Roman, était toute désignée pour recevoir le dépôt de l'Ordre Templier, qui était comme elle de caractère «Johannique». Les Templiers rendaient un culte particulier à saint Jean, ce qui n'est pas étonnant, car l'Apôtre préféré du Christ apparaît dans les Évangiles comme le type et le modèle des initiés. N'a-t-il pas été désigné par son Maître comme «fils du tonnerre » ? Il est également « fils de la Vierge », expression hermétique qui, rappelle Guénon, désigne aussi les initiés. Et il n'est pas jusqu'au culte rendu extérieurement par l'Église qui ne reconnaisse à saint Jean des privilèges particuliers et d'un caractère «secret». Quant aux rapports de saint Jean avec la fin du cycle, ils sont extrêmement marqués ». Et aussi : « Il est évident que lorsque la Maçonnerie a reçu en héritage le «dépôt initiatique» de telle autre organisation qui disparaissait alors comme telle, un secret absolu sur ce «transfert» devait être gardé. Tout d'abord, une organisation ne disparaît, en règle générale tout au moins, que si elle est en butte à une hostilité extérieure, et cette hostilité pourrait se reporter sur l'organisation héritière si cette dernière était connue. Ensuite, une telle transformation correspond exactement à une mort suivie d'une renaissance, c'est-à-dire à un changement d'état, qui ne peut s'accomplir que dans l'obscurité ».

Car, et suivant, en cela, les insondables desseins de qui jusqu'à

la fin se devra de cacher Sa Face, c'est dans l'obscurité, et dans l'obscurité vierge de toute lumière, que la grande gloire se déclare, abruptement, quand vient son heure, -la gloire fulgurante d'Elle-Même, la Shekinah».

Mais, si l'abîme en appelle à l'abîme, la gloire ne va-t-elle pas à la gloire ? D'une façon particulièrement heureuse et, surtout, particulièrement bien *inspirée*, Denys Roman dévoilera donc, pour en promouvoir la sainte et très vraie science du feu, les - glorifications» dont bénéficie le cérémonial des fêtes solsticiales en honneur chez ceux des frères initiés qui se désirent fidèles à la ligne guénonienne. Or ces -glorifications» développent, même dans une prononciation profane, extérieure à toute désignation hiératique, une incomparable puissance de rappel à l'ordre et d'invocation théurgique immédiate, et c'est bien dans cette double intention de rappel et d'invocation qu'elles seront invitées à témoigner, ici même, de la vitalité charismatique de certains courants d'influence toujours à l'œuvre au sein de l'Ordre des Refuges.

A mon tour, je reproduis donc, ci-dessous, les -glorifications» johanniques destinées, selon l'expression utilisée par Denys Roman, à la célébration solsticielle de la « Loge de Table » : • C'est toi d'abord dont nous célébrons la mémoire, Jean-Baptiste, fils de Zacharie, toi qui as rendu témoignage à la Lumière. En recevant ton nom révélé par un ange, tu as permis à ton père de retrouver la parole qu'il avait perdue. Tu es revêtu de l'esprit et de la vertu d'Elie, le prophète qui monta au ciel dans un char de feu, et qui doit revenir, avec Hénoc, porter témoignage avant le dernier jour. Car tu es un prophète, et plus qu'un prophète. Celui à qui tu rendis témoignage t'a rendu témoignage en ces termes : parmi ceux qui sont nés de la femme, il n'en est pas de plus grand. Nous célébrerons maintenant le fils de Zébédée, Jean Boanergès, que la Vraie Lumière a aimé entre tous. Il est le fils du tonnerre, le dépositaire des secrets cachés au cœur de la Sagesse, le fils de la mère du Verbe, l'Évangéliste de la Lumière.»

Que l'héritage spirituel et charismatique de Jean demeure, à travers la longue nuit remplie de ténèbres d'un monde accepté en tant qu'attente et unique historial de cette attente, qu'il demeure, cet héritage, et se perpétue occultement jusqu'à la nouvelle venue de l'ancien jour, l'Ordre des Refuges n'a jamais renoncé à se le dire, ni à le faire savoir à qui il le fallait.

Et pourtant la promesse du Galiléen fut double, parce qu'il avait aussi donné la belle assurance, à Pierre, que les Portes de

l'Enfer ne prévaudront pas contre ce qui sera édifié sur la délégation de sa Pierre Nominale.

La lumière de cette belle assurance, comment se situe-t-elle par rapport à la perpétuation occulte de la flamme johannique ? La réponse de Denys Roman sera la suivante : • Pour parler symboliquement, nous dirons volontiers que Pierre et Jean, qui tous deux cependant - suivent le Christ-, ne pourront vraisemblablement se rencontrer et se regarder face à face que *dans la plus profonde des vallées, qui est la vallée de Josaphat*».

Belle Assurance

Denys Roman relève aussi, avec grande raison, que, si de Clément XII à Léon XIII, L'Église n'a cessé de renouveler, par encyclique, sa condamnation de la Franc-Maçonnerie, avec saint Pie X, ou *Ignis Ardens* suivant les protocoles visionnaires de Malachie, un silence à la fois très profond et très significatif vient à s'installer, à Rome, au sujet de l'Ordre Initiatique. Un très profond, un très significatif silence, ou, plutôt, une non-condamnation de fait, qui, dialectiquement, équivaut à une interruption, voire à une levée des anciens interdits, ceux-ci fussent-ils considérés à la lettre, ou jusque dans l'esprit même des responsabilités pontificales.

Dans des temps assez sombres pour qu'il faille avoir recours à la scission préventive du front de la Puissance de Lumière, scission exigée suivant la dialectique de sa double nécessité de présence au combat, présence ésotérique et présence exotérique, auxquelles correspondent le *front intérieur* et le *front extérieur* de la même manœuvre contre-stratégique en longue durée, en très longue durée, il n'est absolument pas concevable que l'obligation exotérique empiète, autrement que par feintise ou haute machination, sur la part ésotérique, ni que celle-ci veuille en imposer de quelque manière que ce soit, avant que l'heure ne vienne, à l'obligation exotérique (et si cela était amené malgré tout à se faire, comme on l'a vu aussi, ceux qui savent voir n'y voient que ruse nocturne, piège à double ou à quadruple détente visant, quoi qu'il en eût, la seule puissance adverse).

Le même genre de choix, à couvert, choix essentiellement *chiffré*, à double identité, visible et souterraine, dite non-dite et non-dite dite, dont Rome use envers l'Ordre des Refuges, appa raît,

relève Denys Roman, dans la stratégie négative de Rome face à l'œuvre et à l'action spirituelle de René Guénon, stratégie de la non-dissuasion active où l'auto-interdit d'interdire, où l'absence soutenue de toute condamnation ouverte revient, dialectiquement, à impliquer le la part de Rome des positions d'approbation à couvert. Et d'autant plus fermement assurées, ces positions d'approbation voilée, qu'elles sont non-dites, laissées à dessein dans l'ombre comme pour mieux les y préparer à de futures éclosions ardentes, à d'imprévisibles éclosions fructueuses et charismatiques.

Le cas de René Guénon est, en effet, exemplaire. Ainsi qu'il le disait lui-même, c'était donc un privilège d'état que le cercle de haine, d'empêchement et de mise en doute obscurantiste indéfiniment reconstitué autour de lui, de son vivant et même, et peut-être surtout après sa disparition. Et là aussi, ayons l'intelligence de le craindre, le pire n'est pas derrière, mais devant nous : de ces déchaînements d'écorces mortes dont la levée négative est faite autour du nom en prédestination de René Guénon, est faite aussi, précisément, la venue des temps de la tribulation finale. Et, de celle-ci, nous n'avons, en vérité, encore rien vu de rien.

Denys Roman : ■ Les dénonciations auprès du Saint-Office n'ont pas manqué. Mais Rome a gardé le silence : l'œuvre de Guénon n'a pas été mise à l'index. Guénon attachait trop d'importance au «geste, et donc aussi à l'absence de geste pour ne pas interpréter symboliquement une telle attitude. Lui-même a fait observer que Pierre a entendu, en même temps que les deux • fils du tonnerre-, les paroles, difficilement traduisibles dans les langages de la terre, qu'échangèrent avec le Christ, sur la montagne de la transfiguration, les prophètes Moïse et Elie. Dans les Évangiles, Pierre est parfois durement repris par son Maître pour avoir parlé trop à la légère. Et de même que l'inexprimable, dans l'ordre de la connaissance, surpasse incommensurablement tout ce qui peut être exprimé, on peut dire que les silences de Pierre sont parfois plus remplis de «signification, que ses paroles.

Les considérations que Denys Roman est amené à faire, ensuite, sur l'évolution, ou pour mieux dire sur l'insertion de la pensée de René Guénon dans le mouvement même de l'actualité historique de son temps, prennent une accentuation directement prophétique. Nous sommes mêmes quelques-uns à vouloir y reconnaître, comme une fraternelle mise en demeure, ou comme un avertissement au seuil du précipice. Ne sommes-nous pas, en effet, aux *abords de la fin du cycle*? Mais, paradoxalement, la

parole que nous livre ici Denys Roman est aussi une parole d'espérance, une parole d'espérance bien entendu, d'au-delà de la mort de toute espérance. Denys Roman : « Dans les écrits nombreux de sa jeunesse, et où tout son œuvre future est en quelque sorte ébauchée, Guénon ne parle jamais de la proximité de la fin des temps. Mais dès 1914, c'est-à-dire 600 ans après le drame de 1314, il a la vision très nette de l'abîme où le monde se précipite, et dans tous ses ouvrages, à une ou deux exceptions près, il fera mention de ses craintes, qui deviendront toujours de plus en plus claires et de plus en plus pressantes. Et ces craintes étaient surtout vives à l'égard de ce qu'il y a encore de traditionnel en Occident, c'est-à-dire de l'Église et de la Maçonnerie. Il voyait avec inquiétude se multiplier, au sein de ces deux institutions, les « infiltrations » des représentants du néo-spiritualisme et même de la contre-initiation. Il en avait perçu les visées, notamment en ce qui concerne la Maçonnerie, dont les « influences psychiques » pourraient être utilisées à des fins anti-traditionnelles. Si du moins la Toute-Puissance, selon la parole de saint Augustin, • ne préférerait tirer le bien du mal plutôt que de ne pas permettre qu'il n'arrivât aucun mal ». Depuis la mort de Guénon, la situation de la Maçonnerie s'est considérablement aggravée. Il est inutile de donner des détails qui seraient pénibles et que tout le monde connaît. Est-ce une raison, pour les rares personnes qui, selon le vœu secret de Guénon, ont demandé et reçu l'initiation maçonnique, de désespérer de l'Art Royal ? Nous devons nous rappeler que c'est lorsque tout semblera perdu que tout sera sauvé », et que la « naissance de l'Avatâra^ se fait au cœur de la nuit la plus noire du sombre hiver, de même que la Résurrection a lieu alors que le Pasteur a été frappé et que les brebis du troupeau sont dispersées ».

Or, à l'heure qu'il est, rien ne saurait nous être plus précieux que les assurances qui nous sont ainsi rappelées, si ce n'est comme *tenues à nouveau* par l'intermédiaire de Denys Roman. Tenues, ces assurances inespérées, *de qui à qui?* Je crois que la réponse à cette question trouvera son meilleur champ de pertinence dans ce que j'appellerai la *dogmatique de la trans-polarisation*.

Les temps qui sont nôtres, nous les avons définitivement reconnus : ce sont les temps de la toute dernière partie du Kali- Yuga, porteurs de la noirceur la plus impitoyablement noire d'une saison sans absolument aucune pitié ; les temps de l'extinction

finale des consciences, des souffles et des cœurs; les temps où toute chair se défera en elle-même, et où tout sang sera corrompu et assujetti à la mort.

Aujourd'hui, la mise en ténèbres de ce que René Guénon appelait les deux dernières insitutions spirituellement actives d'Occident, l'Église et la Maçonnerie, approche ou vient d'atteindre son stade ultime, en principe, désormais, indépassable, car *le mal es! fait*.

Un regroupement autre

Or c'est à cette heure-ci précisément que, dans le sein de l'Église aussi bien que dans l'espace le plus intime de la Franc- Maçonnerie, une terrible rupture d'état doit avoir lieu, une rupture, d'ailleurs, presque déjà consommée, dans un cas comme dans l'autre : la part de ce qui doit périr, et périra pour avoir choisi le périssable, et la petite part de ce qui doit être sauvé, et sauvé pour avoir quand même su choisir le salut, vont devoir se séparer irrémédiablement, devenir ennemies à mort et s'entre-déchirer sans quartier, jusqu'à l'anéantissement d'une des deux (ou, en fait, des quatre) parties en lice.

Dans l'Église, donc, ainsi qu'on peut l'entrevoir déjà, il va y avoir une immense part de putréfaction anti-eucharistique et anti-sacramentelle, anti-dogmatique et, surtout, anti-mariale, part de putréfaction, immense, et qui, apparemment, doit l'emporter en force et comme de par la force même des choses sur la petite part fidèle envers et contre tout aux sacrements vivants et à l'enseignement de vie de l'Église Mystique, communauté à la fois extatique et agissante des vivants et de ceux qui revivront, petite part fidèle au Règne Nuptial de Marie.

Et dans la Franc-Maçonnerie aussi, seule une petite part centrale, l'intérieur de l'intérieur de l'intérieur le plus occulte de l'Ordre Royal retrouvera, en s'y maintenant, le sentier de l'Enseignement Antérieur et des influences directes de ses Supérieurs Inconnus : le reste, et *tout le reste*, se connaît déjà dans le pouvoir de la Maison des Ténèbres, se perpétue, agit et tente d'imposer oecuméniquement la loi de putréfaction, de déshonneur initiatique et de mort totale qu'il porte en lui et qui la porte en avant sur la crête de la dernière lame de fond.

Autrement dit, dans chacune des deux institutions traditionnelles occidentales restantes, l'Église et la Maçonnerie, la séparation apocalyptique de la fin établira un choix absolument tragique, installera une rupture abyssale et alimentera un antagonisme mortel entre ce qui, dans chacune d'elles, représente la part de la lumière et la part des ténèbres.

Or cette quadruple polarisation des forces antagonistes secrètement à l'œuvre dans l'Église et dans la Franc-Maçonnerie doit faire, en se *produisant, là, précisément, où elle se produira*, que la petite part de ce qui, dans l'Église, est et sera, jusqu'à la conclusion du siècle, d'une appartenance de lumière, rejoigne, au-delà d'elle-même et au-delà de la totalité de l'histoire déjà révolue, la petite part qui, au sein de la Maçonnerie, sera elle aussi restée de la lumière, alors qu'en même temps une convergence analogue mais de signe contraire devra s'établir apocalyptiquement entre ce qui, dans l'Église aussi bien que dans la Franc-Maçonnerie, subit déjà l'attraction nocturne et l'imposition assujettissante et contre-nature des ténèbres montant au pouvoir suprême dans le siècle, au «pouvoir mondial de la fin».

On comprendra donc, en arrivant là, que c'est bien cette inexorable fatalité du *regroupement autre* des parties qui, dans l'Église et dans la Maçonnerie en état de dédoublement apocalyptique final, sont vouées d'avance au dépassement des anciennes frontières d'antagonisme ayant jadis régné entre elles, pour se retrouver, suivant la loi nouvelle de ce dépassement, *autrement regroupées*, assemblées entre elles suivant des lignes de force qui ne représenteraient plus leurs appartenances institutionnelles mais les affinités secrètes de leurs identités ontologiques ultimes, que j'ai cru devoir appeler du nom de *dogmatique de la transpolarisation*. Et celle-ci comprise, à la fois rationnellement et irrationnellement, comme les noces dévastatrices des quatre noyaux d'affirmation et d'affrontement sans merci de la Toute-Puissance parvenue, elle-même, au stade de son auto-écartèlement final, au *Jugement*.

Or quand tout sera entré dans la saison ardente de la transpolarisation effective de l'Église et de la Maçonnerie, c'est bien cette dernière qui, en tant qu'intériorité, en tant qu'ésotérisme de ce dont l'Église eût en d'autres temps représenté l'exotérisme, se verra chargée de prendre sur elle ce qui très impérativement doit survivre et de l'Église et de la Franc-Maçonnerie, de même qu'à la même saison ce sera l'Église qui assumera les responsabilités mondiales les plus visibles et les plus totalitaires de ce qui, en

elle-même et dans la Maçonnerie, signifiera, alors, la mainmise apocalyptique de la Puissance des Ténèbres ; ou, pour retrouver les paroles de saint Jean à Pathmos, l'« avènement du Règne de la Bête-.

Mais avant que la dogmatique de la trans-polarisation finale de l'Église et de la Maçonnerie puisse amorcer la rocade des grands renversements de position qui en constituera l'insoutenable secret, l'axe de déplacement apocalyptique et le haut-commandement des gouffres, il faut que toute part cachée du crime ontologique fondamental se donne entièrement à voir, se dénuide et s'exhibe au grand jour, triomphalement, que le Mal-Être atteigne sa maturité suprême, à l'intérieur et comme à la face même de l'histoire en passe d'accéder ainsi à sa propre fin ; qu'il n'y ait donc plus aucun mal dans les souterrains de l'être, nulle part ; que le mal s'autodénonce en se manifestant, de lui-même, dans le visible et dans le moins visible, s'éténuant jusqu'à la lie ultime de toutes ses potentialités subversives.

Et plus le mal se manifestera ouvertement et comme dans toute sa gloire aveuglante et fuligineuse, plus son contraire, les forces de l'être de la liberté et du non-assujettissement, seront poussées à s'occulter contre-subversivement dans leurs propres chemins de persistance et d'action spirituelle et historique directe : cela, jusqu'à l'instant unique de la fulguration finale, jusqu'à l'ensoleillement dévastateur et sans partage du Grand Retour.

Mais, d'autre part, tout cela n'a-t-il pas été dit, déjà, par saint Paul, qui, dans sa II^e Epître aux Thessaloniens, définissait le concept apocalyptique immédiatement agissant de ce qu'il appelait, lui, l'*auparavant* ? Car *auparavant*, écrit saint Paul, doit venir l'Apostasie et se révéler l'Homme Impie, l'Être Perdu, l'Adversaire, celui qui *s'élève au-dessus de tout* ce qui porte le *Nom de Dieu* ou en reçoit le culte, allant jusqu'à *s'asseoir* en personne dans le Sanctuaire de Dieu. Vous vous rappelez, n'est-ce pas, que, quand j'étais encore près de vous, je vous disais cela. Et vous savez *ce qui le retient* maintenant, de façon qu'il ne se révèle qu'à son moment. Dès maintenant, le Mystère de l'iniquité est à l'œuvre. Mais que seulement *celui qui le retient* soit écarté : alors l'impie se révélera, et le Seigneur le *fera disparaître par le souffle de sa bouche*, l'anéantira par la manifestation de Sa Venue.

Le retour de l'Homme de Fer

Auteur de deux ouvrages fort remarquables sur René Guénon, à savoir *René Guénon, Témoin de la Tradition*, et *René Guénon, la dernière chance de l'Occident*, parus, respectivement, en 1978 et 1983 chez le même éditeur parisien, Guy Trédaniel, auquel on ne saura jamais assez reconnaître tout ce que lui doit, en France, l'actualité d'une certaine pensée traditionnelle, Jean Robin est, à ce qu'il me semble, le premier à avoir abordé de plein front le problème, de toute évidence absolument fondamental, qui est celui de l'influence de René Guénon sur Charles de Gaulle et partant sur les plus profondes destinées du gaullisme présent et à venir.

Et dans un important article publié par *Aurores* d'avril 1983, article intitulé *René Guénon, un appel aux nouvelles générations*, Jean Robin n'hésitera pas à écrire : • Redoublons d'audace : faut-il accorder quelque importance au fait que le général de Gaulle ait désigné Guénon comme maître spirituel à ses «Compagnons secrets», auxquels il assigna une mission en rapport direct avec ce que nous appellerons la fonction eschatologique de la France? Cette mission concernait entre autres la réconciliation ultime du spirituel et du temporel, la synthèse finale réalisée par cet *Imperium* pérenne enfin descendu de la sphère des archétypes, après avoir connu au cours des siècles quelques préfigurations avortées. Sa légitimation spirituelle reviendrait alors, dans cette perspective, à l'Église Gallicane dont de Gaulle appelait de ses vœux la renaissance. L'Église de saint Louis, qui refusait de prendre position contre l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, excommunié par le pape Grégoire IX». Et ensuite : «Ce renouveau gallican ne saurait être fortuit, surtout si l'on sait l'écho qu'il rencontre dans la jeunesse, grâce à sa double fidélité, d'une part à la tradition ecclésiale la plus antique, et d'autre part à l'ésotérisme chrétien. Et nous ne saurions mieux faire que de citer ici Michel Vâlsan, qui soulignait que le Gallicanisme, apparemment hétérodoxe, ne fut que l'expression sur le plan ecclésial du privilège qu'avait la France d'être un saint Royaume régi par un roi de droit divin, consacré comme tel par un Chrême céleste, spécialement descendu pour assurer historiquement cette investiture*.

Or, en parlant de ces «compagnons secrets» de Charles de Gaulle, Jean Robin ne faisait qu'aller ouvertement vers l'ouvrage du R.P. Martin (si R.P. Martin il y a) intitulé, précisément, *Le livre des Compagnons Secrets*, ouvrage d'orientation et de travail

gallicans avoués, et, ce faisant, renouer avec la tradition eschatologique impériale et solaire ayant trouvé son apogée à la fois le plus éclatant et le plus secret avec l'installation à Versailles de la royauté capétienne dite de droit divin.

D'autre part, mes propres habilitations dans le franchissement des cercles intérieurs et les plus interdits du «grand gaullisme, me permettent de faire état, ici, de la véritable emprise, confidentielle peut-être, mais profonde et persistante, exercée, sur le général de Gaulle, à Londres surtout, par Denis Saurat, dont on ne saurait ignorer la fidélité combattante, la fidélité suivie et créative aux thèses cosmologiques, aux cosmogonies différentielles du grandissime Hoerbiger, doctrine visionnaire de la *Glazialkosmogonie*.

Ayant fourni ses fondements cosmologiques — mais ne doit-on pas mieux parler, en l'occurrence, de ses *fondations* cosmologiques — à la géopolitique impériale de Karl Haushofer, et leur horizon cosmogonique de développement intérieur aux organisations de renforcement et de protection idéologique de celle-ci, la *Glazialkosmogonie* de Hoerbiger reste non seulement l'unique grande tentative de réintégration cosmogonique européenne de la fin de ce millénaire, mais aussi l'infrastructure mentale de l'approche essentiellement cosmologique caractérisant, pour ceux qui savent, l'ensemble de la vision géopolitique planétaire du général de Gaulle et, à partir de cela, la plus secrète intelligence de l'idée transcendante que l'homme des tempêtes, s'était forgée au sujet des destinées eschatologiques particulières de la France, ou plutôt de la *Frankreich*.

Hoerbiger, Haushofer, des noms qui sonnent comme le roulement des quatre dés de fer ayant régi le destin actuel du Grand Continent, des quatre dés de fer dégageant, entre les Mains de l'Ombre, des irradiations occultes d'une charge de volonté, de puissance et de génie encore et toujours insoutenables: on se retrouve bien loin, en vérité, de l'univers mental débile des contemporains de Charles de Gaulle, l'homme le plus incompris, et, surtout, le plus trahi de son temps. Sait-on seulement que Charles de Gaulle fut, aussi, le trente-quatrième descendant • en ligne directe authentique et authentifiée», ainsi que vint à l'attester très officiellement le Ministère des Affaires Étrangères de Dublin, des anciens Rois d'Irlande, ligne de continuation royale qui, à travers la dynastie guerrière des Clana Rodry et, ensuite, des Mac Cartan, remonte au roi Rudricus le Grand, c'est-à-dire plus de deux millénaires en arrière de nous? Et que l'*identité*

confidentielle de la royauté extrême-occidentale de Rudricus le Grand continue à se perpétuer à travers la descendance de Charles de Gaulle?

Enfin, pourquoi, en quittant le pouvoir en 1969, Charles de Gaulle a-t-il si farouchement tenu à se rendre en Irlande ? D'une assez mystérieuse façon, il se fait aussi que c'est en Allemagne qu'il faudrait essayer de trouver une réponse à cette question, une réponse qui fût vraiment décisive, libératrice de l'angoisse foncière de cette question dont la simple formulation, on s'en douterait à moins, gêne intolérablement certaines des puissances nocturnes actuellement très en piste si ce n'est déjà en place, en France et ailleurs. Raison de plus pour que l'on y insistât, sachant, aussi, que le vent va bientôt tourner à nouveau.

Qui fut, en réalité, Charles de Gaulle ? Et qui était derrière lui, avant même qu'il ne fût lui-même ? Qui continue, aujourd'hui, dans les souterrains de la plus grande histoire, l'oeuvre de salut et de délivrance cosmologiques entamée par le géant des Deux Églises ? Le *géant*, je veux dire, dans le sens hoerbigerien du terme, ainsi que l'eût entendu Denis Saurat, c'est-à-dire quelqu'un en qui émerge la réalité anthroposophique du cycle cosmologique précédent, et quant aux Deux Eglises de sa prédestination de *lieu d'accomplissement*, songeons, surtout, à ce qui a été dit, ici même, sur les deux institutions occidentales, l'Église et la Maçonnerie, appelées à se perpétuer dans leurs identités propres jusqu'à la conclusion apocalyptique du cycle actuellement déjà si près de sa fin.

Et que l'on se rappelle donc, aussi, la série de faits suivants. Durant sa captivité en Allemagne, de 1916 à 1918, le futur fondateur de la V^e République Française avait été détenu en haute Bavière, au camp de sécurité d'Ingolstadt (il avait à son actif cinq tentatives d'évasion). Or, au camp de sécurité d'Ingolstadt, Charles de Gaulle eut pour compagnon de détention, entre autres, et je soulignerai bien fort cet *entre autres*, Rémy Roure, qui a laissé, sur Ingolstadt, un témoignage succinct mais tout à fait fascinant, ainsi que le futur maréchal de l'Union Soviétique Michaïl Toukhatchevsky, très haut initié de l'Organisation des Polaires et lui-même fondateur des Loges Polaires au sein de l'Armée Rouge. Mais le futur maréchal Michaïl Toukhatchevsky devait être, surtout, l'artisan inspiré du grand Pacte Continental franco-soviétique, signé à Moscou par Staline et Laval. Et toujours à Ingolstadt, Charles de Gaulle allait rencontrer, par la suite, le Nonce à Berlin et futur pape Pie XII, Monseigneur Eugenio

Pacelli (1876-1958), à ce moment-là, de par ses fonctions mêmes, visiteur apostolique des camps de prisonniers alliés.

Enfin, pour de fort obscures raisons, et qui, pour bien longtemps encore, je le crains, vont devoir le rester, il est certain que les détenus du camp de sécurité d'Ingolstadt bénéficiaient de la haute et même, en quelque sorte, de la bienveillante attention du général von Ludendorff (1857-1937), chef de l'état-major général de l'armée impériale et, par la suite, adjoint du vainqueur de Tannenberg, le feldmaréchal von Hindenbourg (1847-1934). Sur les bords du Danube, à Ingolstadt, les acteurs essentiels du prochain drame continental étaient donc rassemblés sur place, comme par l'exercice d'une volonté à la fois occulte et suprême, insaisissable, suprahumaine.

L'influence confidentielle de Denis Saurat et de René Guénon sur Charles de Gaulle commence donc à être connue, et l'on vient de laisser entrevoir, aussi, ses approches de la *Glazialkosmogonie* de Hœrbiger et, à travers celui-ci, de la géopolitique à fondations occultement cosmologiques de Karl Haushofer. A ce sujet, les archives réservées de l'institut Hœrbiger de Vienne risquent de contenir, pour des chercheurs dûment habilités, un certain nombre de surprises de taille.

Il m'est également loisible de donner, ici et maintenant, les meilleures assurances quant au fait d'une prochaine mise à découvert intentionnée, et qui ne manquera pas d'être étayée par des preuves concluantes, des relations que Charles de Gaulle avait entretenues, aux alentours des années trente, avec la centrale parisienne des Loges des Polaires, où, à ce que je crois m'être laissé confier par qui n'a pas à se tromper, aurait été conçu et préparé, du côté français, le projet du grand Pacte Continental Staline- Laval.

D'autre part, je ne pense pas qu'il faille un trop dur effort pour entrevoir la juste direction dans laquelle il s'agit d'investiguer pour trouver quelles durent être, dans les temps de son trempage théurgique, les relations de Charles de Gaulle avec les instances visibles et autres de l'Église, dont, pour avoir été, depuis toujours, un pratiquant très éclairé et très fidèle aux sacrements, des voies plus ardentes et plus dangereusement illuminantes et hautes n'eussent guère pu manquer de lui être laissées (son gallicanisme, on l'aura bien compris, n'ayant jamais été anti-romain, mais le chemin de la traversée vers l'intérieur caché et protégé de ce dont l'Église ne représenterait, dans ses actuels états, que l'enceinte immédiate et comme peut-être, déjà, partiellement sacrifiée).

On ne le voit que trop bien, cela fait beaucoup de logis philosophiques à visiter pour une seule existence et pour un seul ministère. Cependant, *il ne faut pas confondre la puissance et ses attributs*, lit-on dans *Le fil de l'Épée*.

Mais n'y a-t-il pas aussi une instance pontificale, la plus occulte de toutes, qui rassemblerait l'ensemble de cette quête occidentale en un seul refuge et donnerait à ce vertigineux tourbillon théurgique qu'aura été l'enclos des plus grandes fréquentations spirituelles de Charles de Gaulle le visage, fût-il par neuf fois voilé d'indigo, de son Unique Présentation ?

Quel appui extérieur ?

Mettons que la prédestination suprahumaine, charismatique et suprahistorique de Charles de Gaulle fut armée sacramentaire-ment, à l'heure prévue pour cela, par l'Appui Extérieur qui lui vint, dans des conditions sur lesquelles je ne crois pas qu'il faille que l'on tente de s'arrêter pour le moment, par le canal théurgique d'une certaine Franc-Maçonnerie supérieure, siégeant en Allemagne catholique et non dépourvue de certaines intelligences romaines des plus puissamment actives. Celle-ci ayant dû prendre, par la suite, et même comme assez à l'extérieur d'elle-même, l'identité de combat d'un certain Ordre Noir, identité infiniment gardée, infiniment cachée, infiniment hors prise.

Infiniment cachée, mais sans doute pas encore assez, il faut bien le croire, puisque Heinrich Himmler essaya de calquer, sur elle, à partir de 1936 et d'une manière que l'on ne saurait qualifier que de médiumnique, donc nocturne, incertaine et illégitime, son propre Ordre Noir. Il n'empêche qu'il serait peut-être nécessaire de rappeler le document vraiment très extraordinaire constitué par la lettre de délégation de destin si ce n'est de pouvoirs adressée par le Reichsfuehrer Heinrich Himmler, au moment de l'écroulement du Reich hitlérien, au général Charles de Gaulle. Lettre que celui-ci, pour des raisons sur lesquelles il y a peut-être lieu de s'interroger très en profondeur, n'a pas cru devoir ne pas appeler en témoignage, assez périlleusement, dans ses *Mémoires*. Heinrich Himmler à Charles de Gaulle : « Mais maintenant, qu'allez-vous faire ? Vous en remettre aux Anglo-Saxons ? Ils vous traiteront en satellite et vous feront perdre l'honneur. Vous associer aux Soviets ? Ils soumettront la France à leur loi et vous liquideront

vous-même. En vérité le seul chemin qui puisse mener votre peuple à la grandeur et à l'indépendance, c'est celui de l'entente avec l'Allemagne vaincue. Proclamez-le tout de suite. Entrez en rapport, sans délai, avec ces hommes qui, dans le Reich, disposent encore d'un pouvoir de fait et veulent conduire leur pays dans une direction nouvelle. Ils y sont prêts. Ils vous le demandent. Si vous dominez l'esprit de vengeance, si vous saisissez l'occasion que l'Histoire vous offre aujourd'hui, vous serez le plus grand homme de tous les temps.

Charles de Gaulle fut donc armé dans sa prédestination supra-humaine et suprahistorique par l'Appui Extérieur, vient-on de dire, d'une certaine Franc-Maçonnerie supérieure, infiniment occulte et ne procédant qu'au moyen de hauts-grades, mais se laissant approcher, voilée, et seulement quand il le fallait, sous l'identité emblématique d'un certain Ordre Noir.

Le moment se présente donc, maintenant, où l'on doit aborder le problème de certains hauts-grades initiatiques en attribution dans la Franc-Maçonnerie conçue exclusivement comme Art Royal.

Or cela va nous amener, abruptement, à ce qu'il aura été convenu d'appeler le problème des Supérieurs Inconnus. Face à ce problème, la position de René Guénon est on ne saurait plus claire : ■ Pour ce qui est des preuves de leur existence et de leur action plus ou moins immédiate, elles ne sont difficiles à trouver que pour ceux qui ne veulent pas les voir. (*Études Traditionnelles*, juillet-août 1952).

Or, dans l'état actuel des connaissances maçonniques et traditionnelles qui peuvent être les nôtres, peut-on envisager de soulever la question dramatique entre toutes des Supérieurs Inconnus sans instruire à nouveau, à nouveau et comment dire, inlassablement, le procès de la carrière initiatique du baron de Hund ? Qui fut, dans sa vraie réalité, le baron de Hund ? Et quelle fut sa véritable mission ? Comment peut-on se risquer à se dire certain du peu d'importance qu'il est aujourd'hui convenu qu'il faille accorder à l'essai d'exaltation philosophale du baron de Hundt (1722-1776), essai manqué, ou apparemment manqué, pour ramener la Franc-Maçonnerie sous le contrôle immédiat de ses Supérieurs Inconnus, dans les voies de sa plus ancienne prédestination théurgique et spirituelle, *metasymbolique* ? Car non seulement il est grand temps de revenir sur la tradition si solidement implantée des jugements négatifs qui, depuis plus de deux siècles, n'en finissent plus de ternir et d'aliéner subversivement la

mémoire du baron de Hundt, mais je tiens que rien de limpide, d'irrévocable et d'utilement nouveau ne pourra être pressenti dans la reconsidération finale du sens tout à fait fondamental qu'aura eu, au sein de l'histoire transhistorique de la Franc-Maçonnerie, l'avènement des hauts-grades, tant que l'on ne se sera avisé de procéder à la réhabilitation inconditionnelle de la figure admirable, de la figure si souverainement flamboyante du baron de Hundt.

De toute façon, c'est exclusivement dans le cadre de la Maçonnerie Écossaise que les deux problèmes qui nous préoccupent à présent, celui des hauts-grades écossais et celui des Supérieurs Inconnus, peuvent être légitimement posés. Et ce sera par là aussi que nous allons nous trouver en train de rejoindre, comme prévu, le livre de Denys Roman, *René Guénon et les destins de la Franc-Maçonnerie*.

En effet, dans la conclusion du V^e chapitre de celui-ci, chapitre intitulé *Maçonnerie Templière, Maçonnerie Jacobite et Maçonnerie Écossaise*, Denys Roman tend à prouver que la Maçonnerie Écossaise représente, en fait, la couverture organisationnelle hautement subversive sous laquelle l'Ordre du Temple, ayant subsisté en Écosse près de deux cent cinquante ans après sa suppression juridique dans le siècle, se serait perpétué, dans le plus profond secret, en mettant à contribution les demeures d'accueil initiatique offertes à lui, comme autant de coquilles virginales, par la Franc-Maçonnerie réputée régulière.

Denys Roman, donc : « En guise de conclusion, nous voudrions proposer une hypothèse que nous n'avons vu formulée nulle part, mais qui nous semble correspondre exactement, non seulement avec ce qu'on savait déjà sur la Maçonnerie jacobite, le Templarisme maçonnique et l'Écossisme, — mais encore avec les informations de source allemande que l'ouvrage de Le Forestier vient de mettre à la disposition des lecteurs de langue française. Voici cette hypothèse. La Maçonnerie <jacobite> serait une «couverture» utilisées par les prolongements du Templarisme subsistant en Écosse, pour influencer sur la Maçonnerie spéculative (et cela presque dès les origines de celle-ci) dans un sens traditionnel, et pour réparer la déchirure de 1717 par l'adjonction à la « Maçonnerie de Métier » d'une superstructure entièrement différente (constituée principalement par de nombreux vestiges des initiations chevaleresques), à laquelle, en raison des rapports de l'Écosse avec l'*Ultima Thulé*, avec le Temple et avec les Stuarts,

convient parfaitement le nom, qui lui est donné universellement, de *Maçonnerie Écossaise*.

Ailleurs, Denys Roman écrit aussi : «Aujourd'hui, dans tous les systèmes de hauts grades existants, l'histoire de la ruine des Templiers occupe une place d'honneur qui pourrait faire penser qu'en manière d'initiation occidentale rien n'a changé depuis l'époque de Dante où, selon Guénon, c'était par le canal du Temple qu'on devait obligatoirement passer pour accéder à la suprême connaissance» (*Études Traditionnelles*, mars-avril et mai-juin 1969).

Un certain Ordre Noir

Et c'est aussi par le canal théurgique d'une certaine Franc-Maçonnerie supérieure, siégeant en Allemagne catholique et non-dépourvue de certaines intelligences romaines des plus actives, Franc-Maçonnerie apparaissant aussi, parfois, sous l'identité à couverture combattante d'un certain Ordre Noir, que ce que je me laisserai appeler la Haute-Veille des Supérieurs Inconnus vint apporter à Charles de Gaulle, à l'heure où il avait fallu que cela se fasse imprescriptiblement, le secours de l'Appui Extérieur à ce monde et à l'histoire sans lequel il n'y a jamais de prédestination suprahumaine qui puisse s'accomplir, ni d'existence humaine accédant au statut de «concept absolu».

Or d'après ce qui vient d'être avancé ici même au sujet du secret fondamental de la Maçonnerie Écossaise enfin intercepté, le doute est annulé aussi quant à la véritable identité de cet Ordre Noir dont Charles de Gaulle aura reçu son Appui Extérieur : il s'agit de l'Ordre du Temple, et, à ce qu'il me semble, là tout devient, soudain, d'une assez efficace et certaine clarté. Et, d'autre part, l'ombre noire de *l'Ordo Templi Orientis* (OTO) n'est jamais loin, on le sait, en terre catholique, jamais loin en terre catholique de ce qui visiblement ou invisiblement prétend régir la marche de la grande histoire.

Noir, cet Ordre Noir l'aura donc été et l'est à plus forte raison encore dans la mesure précisément où il ne saurait plus se dire à la fois Noir et Blanc, la plage de blancheur incluse statutairement dans son emblème originaire se trouvant abolie par l'extrême noirceur des temps même de son tout dernier combat. Si, aujourd'hui, survivre c'est se battre dans les conditions requises par les états actuels du monde où ce combat a lieu, survivre veut dire, aussi, s'évertuer à passer pour le contraire absolu de ce que

l'on est, se faire ténèbres au cœur immobile des ténèbres et mensonge au plus extrême, au plus vide et au plus abominable du mensonge, s'anéantir dans le néant qui s'anéantit et mourir soi-même avec la mort et dans les accointances les plus éhontées de la Mortuaire Mainmise. Et tout cela, sans nulle mesure ; pourvu qu'une mince flamme persiste, *quelque part*.

En 1934 déjà, dans *Vers l'armée de métier*, Charles de Gaulle avait su tout dire quand il écrivait que *la ruse doit être employée pour faire croire que l'on est où l'on n'est pas, que l'on veut ce qu'on ne veut pas, et qu'on pourra derrière le mensonge cacher la réalité*.

Charles de Gaulle donc, ou *Y Homme de Fer*: que se cache-t-il, en fait, derrière le mystère de cette *appellation contrôlée*? Il serait d'une assez singulière et vaine inadvertance, je crois, d'interroger celle-ci sous l'angle d'une approche morale du caractère, des vertus combattantes de l'ancien chef de la France Libre, dans le sens, par exemple, où le prince de Bismarck s'était fait appeler, de son temps même, le «Chancelier de Fer.». L'appellation extrêmement contrôlée de l'« Homme de Fer.», Charles de Gaulle la doit, très exclusivement, à la nomenclature initiatique, au nom théosophique le plus juste de sa propre situation hiérarchique et cosmologique au sein de l'institution de l'ombre l'ayant fait bénéficier de l'Appui Extérieur grâce auquel sa prédestination avait pu trouver les moyens objectifs et autres de son accomplissement immédiat, de son passage à l'histoire. Ainsi existe-t-il, dans l'enceinte puissamment gardée, interdite, d'un certain logis théurgique à Aix-la-Chapelle, une reproduction quasiment totémique de la personne de Charles de Gaulle, sa *justification baphométrique* si l'on veut. Or celle-ci est en fer, un fer de composition philosophique spéciale, provenant des hauteurs ultimes du milieu du ciel et engageant des alliances de nature génétique et de positionnement secret avec la planète Mars ainsi qu'avec l'étoile fixe nommée l'Épi. Tirant vers l'indigo intense, la teinture de l'Homme de Fer d'Aix-la-Chapelle, teinture elle-même fort régulièrement baphométrique, concerne non seulement la surface, mais jusqu'aux chairs mêmes du métal en utilisation. Cependant, lors des années de désastre, de grande déstabilisation cosmologique, lors des années terribles de 1962 et de 1980, où ce furent jusqu'aux desseins mêmes de la Divine Providence occultement en action qui se virent bestialement contrecarrer, porter passagèrement à l'impuissance, à l'extinction, la justification baphométrique de Charles de Gaulle s'était d'elle-même voilée comme d'une sous- teinture d'obscurcissement, noire, produisant en même temps

quelque chose comme une poudre infiniment fine, adhérant en surface, sous-teinture dont maintes opérations lustrales avaient assez vainement essayé de neutraliser la présence prémonitoire, celle-ci se refusant à disparaître avant que la signification qu'elle portait n'eût atteint son but. En effet : ce qu'il faut surtout avoir présent à l'esprit, c'est qu'en aucun cas le reblanchissement — en l'occurrence, le rebleuissement profond ou, plutôt, le maintien à l'indigo intense — de l'effigie baphométrienne ne saurait être conçu comme l'effet d'une action de nettoyage à modalités matérielles. Ainsi, lors de son obscurcissement de 1968 — au demeurant bien moins inquiétant, il faut l'avouer, que ceux des années fatidiques, 1962 et 1980 — les hiérarchies de garde n'obtinrent la disparition de la noirceur poudreuse que par le fait de l'intervention personnelle du général de Gaulle, demandant et obtenant, à Paris, que le Prieuré de Sion vienne à passer sous l'influence directe de Pierre Plantard de Saint-Clair, avec *tout ce que cela impliquait*.

La neutralisation, l'arrêt d'un désastre en cours, la mise en échec des conjurations nocturnes ne s'obtient pas au niveau des effets visibles, mais invisiblement au niveau des causes théurgiques, toujours *inavouables*. L'approbation fort tardive apportée par l'OTO à l'action historique souterraine de Pierre Plantard de Saint-Clair lui avait immédiatement valu son avancée de 1968, de même que la réprobation de l'OTO à l'adresse de l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS) avait empêché celle-ci de vraiment passer la barre de l'histoire malgré les appuis hermétiques et même sidéraux que lui avait apportés sa centrale extérieure de Madrid (et ce dans des buts métahistoriques très éloignés des thèses de la « présence française en Algérie », cause irrémédiablement perdue s'il en fut).

L'ombre tutélaire de l'OTO et, derrière celui-ci, l'ombre de l'Ordre du Temple lui-même, apparaissent également, et dès leurs premiers commencements, si risqués et si difficiles, dans les relations profondément confidentielles ayant existé, comme nous le savons, entre le général de Gaulle et le général Guderian (1888-1945). Derrière la très secrète fidélité de Heinz Guderian envers celui qui lui avait fourni l'infrastructure mentale de sa propre doctrine de l'utilisation politico-stratégique de l'arme blindée et de ses engagements de théâtre s'exprimant jusqu'à l'échelon d'un ensemble géopolitique grand-continental, une autre fidélité, une fidélité transcendante, veillait initiatiquement. Et cela jusque sur le seuil des années fatidiques 1944-1945 où Heinz Guderian -

devait accéder, mais si tardivement, à la direction de l'état-major des armées de terre du Reich et où, de son côté, Charles de Gaulle connaissait le paroxysme de la tension qui l'opposait aux machinations occultes des États-Unis préparant l'abaissement et la mise sous contrôle politique total de la France : ce fut à ce moment-là précisément, croit-on savoir, que le général de Gaulle avait envisagé de répondre abruptement au défi du destin en acceptant jusqu'à l'éventualité même d'un changement de dernière heure de ses alliances européennes.

Jusqu'à l'échelon d'un ensemble géopolitique continental, ou jusque sur le seuil des années fatidiques 1944-1945, ou jusqu'à l'éventualité même d'un changement des alliances, tout devait porter, avec le nœud tournoyant des forces engagées, à ce moment-là, à faire et à défaire l'Europe, tout devait porter, dis-je, à ce moment-là, au précipice intérieur, au terrible vide central d'une bataille menée jusqu'au bout de la mystérieuse volonté d'un destin encore et toujours inachevé, jusqu'au bout de l'obscur imprévu providentiel, jusqu'au bout de la consommation de la part du non-être dans l'être et de celle de l'être dans le non-être.

Dans ses aboutissements sommitaux, l'enseignement guénonien préconise une reconsidération générale de l'histoire spirituelle et politique de l'Europe à partir d'un concept de référence absolument polaire, qui est celui d'une perpétuation cachée de l'Ordre du Temple. Et tel serait aussi, à ce qu'il semble, le point de vue de Denys Roman.

Primauté polaire

Ainsi qu'une autre Atlantide en réapparition, la primauté polaire de l'Ordre du Temple émerge donc explicitement des profondeurs océaniques de la grande histoire occidentale de la fin, imposant à celle-ci les lignes de force magnétiques de son propre devenir, à la fois providentiel et indéchiffrable, inexorablement en marche et presque déjà achevé.

Car, jusqu'à ce que l'heure des révélations apocalyptiques finales soit venue en clarté, l'Ordre du Temple, définitivement déporté de l'histoire visible au XIV^e siècle, ne saura plus s'y manifester que par les préséances de son ombre, d'une manière donc indirecte, chiffrée, non-immédiate. Sa présence dans l'histoire

reste néanmoins de l'ordre d'une Présence Réelle: n'étant lui-même présent que là, précisément, où il n'est plus, rien n'y sera plus que par la seule présence survivifiante de son absence eucharistiquement polaire, qui, en fait, n'est absence que d'absence. Nos temps, qui sont ceux de l'absence la plus grande, ne seraient-ils pas aussi, de par cela même, les temps d'une présence insoutenable malgré qu'elle fût voilée ?

Ainsi, pour ces temps occidentaux qui sont nôtres, il me semble que la présence réelle de l'Ordre du Temple dans l'histoire occidentale dont nous sommes pourrait se laisser surprendre au niveau de quatre enceintes successives de dévoilement : au niveau d'une enceinte basse, d'une enceinte haute, d'une enceinte théologale et d'une enceinte ultime, coronaire.

L'enceinte la plus inférieure de l'ombre de l'Ordre du Temple s'étendant sur l'histoire occidentale d'aujourd'hui, ou son *enceinte basse*, peut être créditée, entre autres, de l'apparition, en France, d'un Ordre Templier agréé en haut lieu qui, sous la direction d'un général polonais en exil, le général Z+ + + , avait été chargé de certaines besognes de salubrité mystique et sociale durant la belle saison du passage du général de Gaulle aux affaires. Sur la même lancée, mais à un niveau bien plus activiste encore, le Service d'Action Civique (SAC) assurait une présence qui en maintes occasions eut à se montrer, sous le regard très averti de quelques-uns, comme infiniment différente de ce que l'on pouvait en penser lors d'un premier abord, non prévenu. Mais ce qu'il ne faut surtout pas oublier, c'est que l'insigne du SAC était basé sur la figure cosmologique du Chardon, rappel direct de cette Écosse d'obédience antérieure dont, ainsi que l'écrit Denys Roman, «la plus haute dignité chevaleresque est l'Ordre du Chardon».

Les activités dont peut se trouver créditée l'*enceinte haute* de l'Ordre du Temple, à la fois totalement absent et présent totalement sur le front des courants actuels de l'histoire occidentale, trouveront, à ce qu'il me semble, leur révélateur d'état le plus évident dans la nébuleuse conspirative à ciel découvert entretenue, sous l'attention personnelle du général de Gaulle, par certains de ses grands agents d'influence, voire ministres en fonction — dont je ne citerai que les noms d'Edmond Michelet et de Louis Terrenoire, alors qu'il y en eut bien d'autres, et non de moindres — qui, depuis la centrale opérationnelle de Saint-Laurent de l'Escorial, en Espagne, exacerbèrent la «vive flamme blanche et rouge» d'une certaine conception impériale et catholique de l'Europe encore fidèle à la mémoire du Saint-Empire Romain Germanique

incarnée, présentement, dans la personne de l'Archiduc Otto de Habsbourg.

Au sujet de la troisième enceinte de l'Ordre du Temple, son *.enceinte théologale*, Ordre du Temple dont *la présence réelle*, à l'intérieur de l'histoire occidentale actuelle, ne saurait plus être saisie, ainsi que l'on vient de l'avancer ici même, autrement que par ses seules *représentations*, il faut rappeler la double tentative de Pie XII, suscitant, d'une part, le Mouvement pour un Monde Meilleur (MMM), qui, sous les responsabilités visibles du R.P. Lombardi, visait à installer, dans la catholicité, un espace de couverture organisationnelle spéciale et de mobilisation spirituelle profonde, permanente et active au service de certaines *.fins ultimes*», et, d'autre part, et sans doute comme la justification intérieure, puissamment protégée, du Mouvement pour un Monde Meilleur (MMM), appuyant, de tout son poids apostolique, la mise en œuvre de l'organisation templière supérieure confiée aux diligences conjuguées de Mgr. Rupp, évêque auxiliaire de Paris, et de Robichon de la Guerinière, lesquels, à terme, et soutenus en cela par certains autres, se devaient de faire « renaître de ses cendres. l'Ordre du Temple lui-même, je veux dire dans son *identité antérieure* même.

(*Ntinc dimittis Domine*, chanta le vieillard Siméon : si Pie XII et Robichon de la Guerinière ont vu de leurs yeux l'avènement même du Grand Renouveau, ils sont morts tous deux sur la ligne de passage de l'année 1958, où l'«Homme de Fer. devait revenir si abruptement à la conduite visible et invisible de l'histoire occidentale.)

Quant à l'identité avouable de son *enceinte coronaire*, ou de l'une d'entre celles qui eussent pu en supporter la dénomination, je me bornerai à rappeler le fait de l'émergence, sur la ligne de passage de ces années vraiment décisives, et décisives à plusieurs égards, que furent les années de braise 1956-1958, l'émergence, ai-je dit, de la Loge *Pax opus Justitiae* siégeant à Aix-la-Chapelle. Loge hermétique, polaire et impériale dont les relations, à travers Robichon de la Guerinière, furent très étroites avec, à la fois, le Mouvement pour un Monde Meilleur (MMM) du R.P. Lombardi, et l'Ordre Templier auquel ce Mouvement devait servir d'espace de manœuvre préétabli et de couverture extérieure.

Si c'est Robichon de la Guerinière qui, en tant que directeur des Éditions de la Colombe, sises à Paris, s'était chargé de la diffusion générale des textes de Pie XII constitués en somme pour

fonder doctrinalement la double entreprise du Mouvement pour un Monde Meilleur (MMM) et de l'Ordre Templier lui correspondant, c'est encore celui-ci, le conspirateur prophétique et silencieux des Éditions de la Colombe, qui assurait la couverture matérielle, en France et en Europe, de la Loge *Pax opus Justitiae*, et notamment la publication de son bulletin confidentiel *Les Actes de l'Empire*.

Or, si dans *Les Actes de l'Empire* on avait annoncé, en 1956 déjà, le retour au pouvoir de Charles de Gaulle pour le 13/15 mai 1958, l'on y avait aussi annoncé, et dans le même numéro de 1956, avec, donc, treize ans d'avance, le départ de celui-ci pour 1969, et, surtout, le fait d'un très mystérieux Renouveau Second qui, lui, devait avoir lieu trente ans plus tard, soit en 1986. Je persiste à croire que cette dernière date, concernant l'année 1986, est absolument à retenir.

Car c'est au sujet sans doute de ces « temps parousiques • dont Charles de Gaulle devait parler lui-même, dans les instructions aux Compagnons Secrets révélés par le R.P. Martin que, de son côté, la Loge hermétique, impériale et polaire d'Aix-la-Chapelle, *Pax opus Justitiae*, avançait, et déjà en 1956, les éléments de base de sa propre doctrine du Renouveau Second.

Or, évoquant, à la fin de ses *Mémoires*, ce qu'il appelait • le génie du renouveau •, Charles de Gaulle n'écrivait-il pas lui-même les lignes suivantes, si vertigineusement portées en avant de tout ?

Charles de Gaulle, *Mémoires*:

Un appel venu du fond de l'histoire, ensuite l'instinct du pays, m'ont amené à prendre en compte le trésor en déshérence, à assumer la souveraineté française. C'est moi qui détiens la légitimité. Et ensuite : Cette nuit, d'ailleurs, après tant de tumulte, tout se tait autour de moi. C'est le moment de prendre acte de ce qui vient d'être accompli et de me confronter moi-même avec la suite. Et surtout : Le destin est-il donc scellé ? Est-ce, pour toujours, la victoire de la mort ? Non ! Déjà, sous mon sol inerte, un sourd travail s'accomplit. Immobile au fond des ténèbres, je pressens le merveilleux retour de la lumière et de la vie. Le tout devant aboutir à cette fugurance visionnaire : Mais, un jour, sur mon corps dépouillé, refleurira ma jeunesse.

Il reste à ajouter que dans ses constitutions essentielles, produites, en partie, par *Les Actes de l'Empire*, la Loge d'Aix-la-Chapelle dont nous venons de parler justifiait sa dénomination cosmologique

de *Pax opus Justitiae* par une adresse fondamentale à l'enseignement guénonien, et plus particulièrement à l'essai de René Guénon intitulé *Le Roi du Monde*.

Dans le dernier numéro de la série opérationnelle consacrée à la préparation du retour et de l'installation au pouvoir de Charles de Gaulle, numéro paru le 13 mai 1959, le dernier article, signé Regio Montanus, célébrait, dans ses conclusions, la mémoire de saint Charlemagne, «conseiller secret de Jeanne d'Arc» et «fondateur du Saint Empire Romain Germanique». Et au même texte d'annoncer plus que de prédire la future élévation de Charles de Gaulle à la dignité des autels, le seule irrévocable, le grand cycle de l'histoire occidentale à sa fin devant se refermer sur lui-même en faisant que le «premier grand Charles, Charles 1^{er} le Grand» rejoigne ainsi le «dernier Charles, Charles de Gaulle» et se confonde mystiquement, philosophiquement et dogmatiquement avec lui. Car, au terme de la procession apocalyptique, c'est l'Alpha qui rejoint l'Oméga.

On sait, enfin, quels furent les efforts de Charles de Gaulle à l'égard de la promotion, «pour l'honneur et pour la gloire», du dossier ouvert en vue de la canonisation de Jean XXIII, dossier auquel il avait très formellement tenu à pouvoir apporter lui-même son propre témoignage, gardé sous le sceau du secret, témoignage concernant au moins un miracle, tout à fait majeur, et dont il attribuait la perpétration aux grâces intercessionnaires de l'ancien Nonce Apostolique à Paris.

Mais, dans la proximité vivante et agissante de l'absolu, le cours des choses, parfois, se renverse : c'est ainsi sans doute qu'en cette heure ardente, c'est Jean XXIII qui, pour finir, intercède et combat pour la translumination canonique de Charles de Gaulle.

Denys Roman et le « secret maçonnique »

Le secret de la Maçonnerie est inviolable par sa propre nature, puisque le Maçon qui le sait ne le sait que pour l'avoir deviné. Il ne l'a appris de personne. Il l'a découvert à force d'aller en loge, d'observer, de raisonner et de déduire. Lorsqu'il y est parvenu, il se garde bien de faire part de sa découverte à qui que ce soit, fût-ce son meilleur ami Maçon, puisque si (ce dernier) n'a pas le talent de le pénétrer, il n'aura pas non plus celui d'en tirer parti en l'apprenant oralement. Ce secret sera donc toujours un

secret. Tout ce que l'on fait en loge doit être secret, mais ceux qui ne se sont pas fait un scrupule de révéler ce qu'on y fait n'ont pas révélé l'essentiel. Comment pouvaient-ils le révéler s'ils ne le savaient pas?

Casanova

L'enseignement de René Guénon, avons-nous dit, véhicule une parole d'origine suprahumaine. Cette parole met en branle, de par la seule influence de sa réalité propre, des puissances cosmologiques extraordinairement importantes, dont les réverbérations ontologiques recouvrent et suractivent tous les champs directement concernés par son action, ou qui se trouveraient dans son voisinage.

Or, dans *René Guénon et les destins de la Franc-Maçonnerie*, Denys Roman parvient à restituer jusqu'au souffle même de l'héroïque percée guénonienne vers l'Ouest de la Grande Ourse, vers la - Maison du Pain - (et là, que l'on se souvienne de cette parole, si ancienne, qui dit : • Deviens puissant en Ephrata, fais-toi un nom dans Bethléem», Ruth IV, 11). *René Guénon et les destins de la Franc-Maçonnerie* reste, néanmoins, un livre d'une grande simplicité de conception : il s'agit du regroupement d'un certain nombre de travaux pratiqués à des époques différentes, et dans des circonstances le plus souvent très particulières.

Or ce simple regroupement de textes en appelle, en dernière analyse, à une véritable transordination théurgique. En fait, là, je ne pense pas qu'il me faille trop me faire entendre. Mais, ce que, malgré tout, je voudrais dire, c'est que ce livre me semble être chargé d'une perpétuation d'influence dont l'intensité même exige et fait qu'il soit, en quelque sorte, tout autre chose que ce qu'il serait censé être. Un *surplus* de puissance spirituelle, de vibration suprasubstantielle directe s'y trouve en action, et ce *surplus* est chose vivante, souffle de vie, souffle porteur et donneur de vie, et d'une vie tout à fait autre. *Le Souffle de la Vallée*, lit-on dans Yang Chiang, *ne s'éteint jamais*. Et ensuite : *Le Souffle de la Vallée, on l'appelle l'Épouse Noire*.

Disons que c'est précisément le Souffle de la Vallée, le Souffle de l'Épouse Noire, qui parcourt les souterrains de ce livre d'investigations assourdies sur la parole suprahumaine de René Guénon surprise, donnée dans ses relations avec les destins ultimes, avec la grande prédestination, malgré tout *encore voilée*, de la Franc-Maçonnerie. Car, survenant, pour utiliser une expression de Denys Roman lui-même, *à l'époque où nous sommes, et devant les*

échéances qui s'annoncent, ce livre, j'en suis persuadé, saura pleinement accomplir son beau devoir et, par-dessus les derniers précipices, par-dessus les derniers déserts calcinés de l'immense amnésie occidentale, dénouer d'anciens lacs de mort et renouer de plus anciens encore, ceux-ci infiniment susceptibles d'établir, le jour venu, le passage vers la Vallée de l'Épouse Noire.

Dénouer les lacs de mort, demande-t-on ; recommencer indéfiniment, en nous-mêmes et dans le cours de l'histoire dont nous sommes tous objectivement et charismatiquement responsables, un même combat contre le travail de putréfaction et d'anéantissement poursuivi par les «grands marouts», par les «âmes mortes» et propagatrices de mort qui marchent à l'avant-garde des • hordes de Gog et Magog-, Mais n'a-t-on pas déjà atteint la limite d'intenabilité et de rupture à partir de laquelle toute entreprise de résistance contre le front d'avancée de la puissance des ténèbres devient nulle et comme non avenue, *inconcevable* même ? La mobilisation paroxystique de souverainetés nocturnes et sans visage, les déclenchements d'écorces mortes autour (et jusqu'à l'intérieur même, jusqu'à la moelle de leurs moelles) de ces derniers foyers de résistance encore vivants que sont, ou que sembleraient être, en Occident, l'Église et la Franc-Maçonnerie, peuvent-ils, cette mobilisation paroxystique, ces déclenchements de vertiges de mort, justifier le renoncement en désespoir de cause, l'abandon lucide et désespéré de ces places fortes périlclitées et *peut-être déjà tombées*, tombées sans que nous l'eussions même su ? Denys Roman : << La lutte des serviteurs de la vérité contre ces «hordes de Gog et Magog. (que les Maçons anglais du XVIIIe siècle assimilaient aux «Gorgomons») n'est pas toujours facile et rarement agréable. Mais qu'est-ce que cela peut faire, quand on sait qu'une victoire définitive est au bout ? On ne saurait trop le répéter : si les guénoniens occidentaux cessaient de s'intéresser à la Maçonnerie, leur défection (car c'en serait une) se verrait saluée comme une éclatante victoire par tous les adversaires de la Tradition » (entretien, déjà cité, à *Aurores*).

Ce à quoi nous invite Denys Roman, on ne le voit que trop bien, représente une négation radicalisée au-delà d'elle-même, une négation absolument inconditionnelle des états actuels du monde et de la fatalité de leur devenir implicite, la *négation totale d'une négation totale*.

Mais se pourrait-il donc que nous n'ayons guère su, jusqu'à présent, de quelle manière spéciale il fallait scruter, dans l'ombre, le domaine si dramatiquement piégé où s'exercent les vertus

d'héroïcité spirituelle et intellectuelle signifiées par un combat de longue haleine et de terrible constance au feu comme celui auquel nous convie l'exemple paradigmatique de Denys Roman ? Et, d'ailleurs, à travers l'effacement théurgique d'un nom et d'une personne, quelles occultes émergences cosmiques affluent sans interruption en la demeure, quels invouables agrégats de puissances anciennes informent anonymement une parole elle-même qui se veut si souverainement de plus en plus anonyme ? Car il n'y a pas, une fois arrivé là, précisément, où cela se devait, il n'y a pas, dis-je, de meilleur conseil de vie, de survie ni de vie d'au-delà toute vie que celui dont seule est prodigue «celle que l'on appelle l'Épouse Noire», l'apprivoisée, la dispendieuse, souveraine maîtresse du «Souffle de la Vallée-». Dans ses bras, contre sa poitrine, la fertilité noire, fermière, des souffles dans la vallée noire n'est-elle pas, nuptialement, une fertilité non d'affirmation, mais de questionnement, de retour tumultueux à la source vive de cela même qui fait qu'une réponse y vient émerger perpétuellement, toujours la même ? C'est là, aussi, qu'est le «secret maçonnique». Il n'y a pas d'autre «secret maçonnique».

Aussi dans le sillage à la fois tourmenté et comme déjà pacifié de Denys Roman le buissonnement des questions l'emporte-t-il de loin sur le jaillissement des réponses. Comme malgré lui-même, si avide en même temps que si dispendieux de réponses, et quelles réponses, le travail de Denys Roman ne s'accomplit dans sa puissance la plus vraie et la plus belle que dans le questionnement et par le questionnement. Répondre par la question même qui en appelle héroïquement à la réponse, n'est-ce pas donner à celle-ci son unique chance de se trouver, seule, face à sa propre nudité de l'avant-commencement ?

Alors, comment conclure ? Par trois groupes de questions adressées à Denys Roman, questions ouvertes, et concernant, respectivement, (1) la situation actuelle, donc, en quelque sorte, la situation finale de la «spirale d'influence directe» de René Guénon lui-même, (2) les rapports apocalyptiquement en action régissant, à l'heure actuelle, invisiblement et, déjà, peut-être, visiblement, les retrouvailles de l'Église et de la Franc-Maçonnerie, toutes deux présentes à leur rencontre finale «dans la Vallée de Josaphat», et, aussi, (3) les dernières missions occidentales de la France et du Gaullisme de la Fin, ou l'émergence occulte d'une nouvelle élite occidentale d'attente et de rupture, de *recommencement caché*.

Ainsi pourra-t-on s'apercevoir que, dans son ensemble, le présent

travail sur le témoignage guénonien de Denis Roman et la ligne guénonienne dans ses états actuels, dans ses *états de la fin*, n'aura été, en fait, qu'une réponse tenue pour antérieure aux trois groupes de questions qui suivent.

Vous est-il possible de nous confier, Denys Roman, votre vision intime au sujet de l'homme prédestiné ayant porté le nom principal de Rène Guénon, et, surtout, vos certitudes, ou vos pressentiments profonds concernant le *secret ultime* de cette prédestination ? Quels sont, d'après vous, les rapports encore présents et les rapports à venir entre l'oeuvre de René Guénon et celle de Michel Vâlsan ? Y a-t-il eu, y a-t-il, de l'une ou l'autre, la continuation d'un même ministère, exclusivement, ou bien l'oeuvre de Michel Vâlsan apparaît-elle, ou commencerait-elle à apparaître comme la proposition, comme le fruit ardent d'une spécification déjà différenciée ? Comment pensez-vous qu'il faille situer votre propre oeuvre, toujours en marche, par rapport à la ligne de front du grand renouveau traditionnel et apocalyptique marqué par l'avènement de l'action doctrinale, et autre, de René Guénon ? Êtes-vous disposé à parler de vos projets de travail actuels, ou plus lointains ?

Quelles étaient, selon vos informations les plus essentielles, les conclusions de René Guénon concernant les destinées actuelles, autrement dit les destinées finales de l'Église de Rome ? Sur la ligne de passage vers un monde autre, vers un monde meilleur, René Guénon envisageait-il une conjonction apocalyptique, une conjonction nuptiale de la Franc-Maçonnerie et de l'Église de Rome, l'une et l'autre comme transfigurées par la nouvelle *lumière d'être* que l'on sait ? Mais n'avez-vous pas déjà écrit : « Pour parler symboliquement, nous dirons volontiers que Pierre et Jean, qui tous deux cependant «suivent le Christ», ne pourront vraisemblablement se rencontrer et se regarder face à face que *dans la plus profonde des vallées, qui est la vallée de Josaphat* » ? Pensez-vous que la Franc-Maçonnerie risque de se trouver, incessamment peut-être, devant l'obligation d'assumer elle-même, en Occident — elle-même, ou, plus tragiquement encore, elle seule — le passage à niveau des temps eschatologiques à venir, et, dans ce cas, de quelle nature devrait être, dans son sein, le changement, la surcroissance adjudicationnelle qui lui ouvrirait les portes encore occultes, les portes encore interdites de sa mission finale en lui offrant les nouvelles qualifications requises par ce changement ?

A supposer que, suivant les vues de René Guénon, une nouvelle

élite occidentale, une élite tout à fait dernière, dût apparaître dans les prochains temps, comment envisagez-vous les modalités de rassemblement et de reconnaissance intérieure de celle-ci ? Quels seront, quels devraient être, selon vous, les signes avant-coureurs de l'éventuelle émergence de cette élite occidentale de la fin ? Si son existence doit être souterraine, à partir de quel moment devrait-elle renoncer au secret de son état pour se présenter, ne fût-ce que partiellement, en pleine lumière du jour ? Vous est-il loisible de penser qu'une certaine mission de salut et de délivrance continentale et planétaire de la France pourrait être réactualisée, apocalyptiquement, à l'intérieur et au terme de l'actuelle histoire mondiale en marche ? Croyez-vous que l'on puisse affirmer, ainsi que certains le font ou envisagent de le faire à l'heure présente, l'existence d'une convergence voilée mais très profonde entre l'enseignement de René Guénon et les dimensions confidentielles, voire occultes, de l'action historique et transhistorique entreprise par Charles de Gaulle en France et dans le monde ? Avez-vous été mis au courant de l'émergence, dans les années charnière 1956-1959, d'une Loge hermétique, impériale et polaire à Aix-la-Chapelle qui, sous la dénomination guénonienne de *Pax opus Justitiae*, avait agi ou agissait dans le sens d'un grand retour traditionnel de l'Europe et de l'Occident tout entier vers l'être historique de leur plus profonde réalité originaire, vers le Saint Empire Romain Germanique ? Avez-vous été amené à connaître de l'établissement, dans leurs temps, de certaines relations régulières et suivies entre la Loge d'Aix-la-Chapelle et la nébuleuse maçonnique traditionnelle, essentiellement johannique, régie par la Loge de Laval, dans la Mayenne ?

Autant de questions auxquelles, à ce qu'il me semble, il a déjà été répondu.

ASIA MYSTERIOSA

dans le souvenir polaire de
Zam Bhotiva

Sous les feux de Mercure

On sait que, accompagné de son épouse, Mme Valéry Giscard d'Estaing, et d'une de ses filles, Mme Philippe Guibout, ainsi que d'une importante suite gouvernementale et politique, le Chef de l'État, le Président Valéry Giscard d'Estaing a effectué, du 15 au 22 octobre 1981, une visite officielle en Chine, visite que d'aucuns voient sous le signe du Petit et du Grand Mercure.

On sait également que, lors de cette visite, le Chef de l'État, le Président Valéry Giscard d'Estaing, s'est rendu, les 19 et 20 octobre, et accompagné de son épouse et de sa fille seulement, au Tibet, où il a visité, notamment, la ville sainte, Lhassa, et, à Lhassa, le Palais du Potala.

Car, si le Tibet est le Toit du Monde, la ville sainte de Lhassa n'est-elle pas le Petit Toit qui surplombe et parachève dogmatiquement le Grand Toit, et, au centre absolu et au-dessus du Petit Toit, le Palais de Potala n'est-il pas le Bonnet d'Or qui le couronne et l'ouvre cosmologiquement sur les Abîmes d'En-Haut ?

Et, derrière la face visible de cette zone géopolitique en mutation révolutionnaire permanente qu'est, aujourd'hui, à l'est du grand Continent Eurasiatique, la Chine des vertiges écarlates de la déshérence maoïste, le Chef de l'État ne cherchait-il pas à rencontrer cette *Asia Mysterosa*, immobile et close à jamais sur elle-même en son centre, dont parlait, dans un livre bien moins oublié qu'on ne le croit, le grand Zam Bhotiva, et dont l'invisible rayonnement décide, encore et toujours, des plus profondes destinées de l'histoire mondiale en cours ?

Ce n'est donc peut-être pas parce qu'il lui avait fallu se rendre en Chine pour des raisons politiques et immédiates, contingentes, disent certains de ceux qui savent, que le Chef de l'État n'a pas voulu manquer l'occasion de visiter, aussi, le Tibet, ni de se rendre à Lhassa : au contraire, c'est afin qu'il puisse arriver au Tibet, et jusqu'à Lhassa, où il lui fallait se rendre pour des raisons d'ordre supérieur, pour des raisons métapolitiques et transcendantes, qu'il a été tenu d'organiser son voyage politique en Chine. Entre le chose avouée et la chose inavouable, entre le visible et l'invisible, il y a eu, comme dans toutes les entreprises régies par les sels et les feux royaux de Mercure, renversement des buts : ce qui était essentiel en apparence ne l'était pas dans l'essentiel, et ce qui en apparence semblait inessentiel était, en

Le voyage en Chine du Président Valéry Giscard d'Estaing deviendrait ainsi comme la face visible de son autre voyage, confidentiel et fermé, qu'aura été son incursion au Tibet, et la dimension politique de son voyage en Chine prendrait la valeur extérieure et discursive mais, néanmoins, et de par cela même, chiffrée en profondeur, de ce que signifierait, sur un tout autre plan, son voyage au Tibet. Toutes les déclarations faites, en Chine, par le Président Valéry Giscard d'Estaing, comporteraient alors comme une seconde lecture, une lecture en profondeur et débouchant, confidentiellement, sur une dimension métapolitique, voire même transcendante de son témoignage.

Quand, à l'ambassade de France à Pékin, le Chef de l'Etat déclarait, le 17 octobre, que «la Chine est une sorte de France de l'Orient», certains n'avaient donc pas hésité à comprendre que, sur un autre plan et comme *saisi de l'intérieur*, cela voulait dire aussi, d'une manière implicite, et à couvert, que la France est une sorte de Tibet de l'Europe. Or tout est là.

« Les deux extrémités du Continent Eurasien »

Aussi le Président Valéry Giscard d'Estaing déclarait-il, lors du grand dîner offert en son honneur par le gouvernement chinois au Palais du Peuple, à Pékin, le 15 octobre :

- La France se réjouit que la Chine ait repris la place qui lui revient dans les affaires du monde. Le retour de la Chine sur la scène mondiale, parmi les grandes puissances, d'une Chine animée par la volonté d'aider les États et les peuples dans leur lutte pour l'indépendance authentique et le progrès, favorise la paix, car elle contribue à un meilleur équilibre du monde.

- C'est dans le même esprit que la France s'efforce de contribuer à l'organisation d'une Europe forte et active. L'effacement de notre continent, à la suite des conflits mondiaux, constitue une anomalie de l'histoire. Il est contraire à la tradition et à la vocation de l'Europe. Il entretient la rigidité d'un système bipolaire, avec ses menaces pour la paix et ses contraintes pour l'indépendance.

■ Je crois profondément, a dit le Président Valéry Giscard d'Estaing, que l'affirmation de l'Europe, de même que celle de la Chine, aux deux extrémités du Continent Eurasien, sert notre objectif fondamental, qui est celui de la paix : une paix juste résultant alors de l'équilibre d'un monde multipolaire, et échappant ainsi à l'affrontement des blocs».

On retrouve ainsi, dans les déclarations du Chef de l'État, très essentiellement la permanence du discours fondamental du gaullisme dans sa forme intérieure, médullaire, qui est un discours sur la pacification révolutionnaire de l'histoire mondiale à sa fin, un discours sur l'espérance, voire même sur la certitude de l'avènement apocalyptique, à l'échéance, désormais, imminente, de la *Pax Profunda* des hermétistes.

Mais ne faut-il pas aller à la parole même du Général de Gaulle pour mieux saisir la conception gaulliste de la paix en tant que vocation transcendante de la France, pour mieux situer le discours du gaullisme de la fin sur l'avènement apocalyptique d'une certaine paix mondiale sans cesse menacée, dans les chemins de sa venue au jour, par ceux dont le projet occulte n'en finit plus d'aller contre la paix, et contre toute paix? «Actuellement, disait le Général de Gaulle, l'univers se trouve, probablement pour la première fois, devant des problèmes d'ensemble qui intéressent directement tous les hommes de notre planète. Il s'agit d'abord

de la paix. On ne peut imaginer aujourd'hui, vous le savez bien, que la paix mondiale, ou bien alors pas de paix du tout. Par conséquent, la paix est une affaire commune à tous nos semblables. Il faut la maintenir, la paix. Il faut la maintenir contre tous ceux qui pourraient la menacer>. Et aussi : <La France est pour la paix. La France veut la paix, il lui faut la paix. La France, pour renaître vraiment, pour se refaire et pour s'étendre, au sens le plus noble du terme, il lui faut la paix. Par conséquent la France cherche la paix, cultive la paix, aide la paix, partout-. Et, ajoutait-il, <la paix il faut la maintenir vis-à-vis de ceux qui pourraient lui en vouloir, et il faut que ceux-là soient bien convaincus qu'ils ne passeront pas-.

D'où transparaît aussi, en position de force, la thèse contre-stratégique de base du gaullisme de la fin, qui est la thèse de la *subversion mondiale pour la paix*, thèse qui amenait le Général de Gaulle à se demander, dans ses *Mémoires*, si la grande révolution mondiale de la fin du XX^e siècle n'était pas, précisément, celle du gaullisme conçu à sa pointe la plus extrémiste, et de par cela même la plus périlée. -J'en venais à me demander, écrivait-il, si parmi tous ceux-là qui parlaient de révolution, je n'étais pas, en vérité, le seul révolutionnaire-.

C'est dans cette même lumière élevée, dans cette lumière ultime, ensoleillée et dangereuse qu'il faut situer les déclarations faites par le Président Valéry Giscard d'Estaing à Pékin, et surtout quand il disait, et l'expression ne laisse d'être extrêmement significative, qu'il *croyait profondément*, car de quelle profondeur et de quelle paix s'agit-il ici, que < l'affirmation de l'Europe, de même que celle de la Chine, aux deux extrémités du Continent Eurasien, sert notre objectif fondamental, qui est celui de la paix-.

Des combats dans l'ombre au service des puissances de l'ombre

D'autre part, il conviendrait aussi de relever que, si le Chef de l'État a parfaitement su neutraliser, et sur place même, toutes les appréhensions, d'ailleurs assez diversement *intéressées* chacune, de ceux qui eussent voulu pouvoir interpréter son voyage en Chine comme une sorte de signe avant-coureur, ou même comme un mouvement préliminaire à un changement d'orientation de la ligne géopolitique continentale de la France, mouvement qui eût

comporté, ne fût-ce qu'implicitement, un certain glissement en faveur de la Chine et, de par cela même, modifié dans un sens négatif le choix actuel de la politique de détente continentale de la France envers l'Union Soviétique, choix fondamental s'il en fut de la grande diplomatie giscardienne en Europe, la visite du Chef de l'État au Tibet, par contre, n'a pas été sans provoquer une assez forte vague de réprobation en France même et dans le monde entier. Réprobation, au demeurant, dont les raisons sont vite apparues comme étant, dans la plupart des cas, le fruit des intentions les plus obscures au service des causes les plus suspectes, allant de la manipulation idéologique maquillée en profession de foi nationaliste et même, comment dire, spirituelle et « théosophique », jusqu'à la provocation politique la plus primaire et, en quelque sorte, la plus éhontée.

Si, en effet, on peut fort bien comprendre le point de vue du représentant du Dalai-Lama pour l'Amérique du Nord, Tenzin Tethong, faisant état des sentiments du gouvernement tibétain en exil, qui, affirmait-il, et sans doute à très juste titre, avait «douloureusement ressenti* le voyage du Président Valéry Giscard d'Estaing sur le Toit du Monde et plus particulièrement à Lhassa, on ne peut absolument entrer dans le jeu, pour le moins équivoque, de ceux qui, en France et même ailleurs, ont cru pouvoir trouver, dans la visite du Chef de l'État au Tibet, l'occasion d'accuser celui-ci de, je cite, < sacrifier froidement le combat désespéré du peuple tibétain pour sa liberté aux seuls intérêts économiques de la France en Chine et dans le Sud-Est asiatique», tout en s'évertuant à comparer sa visite à Lhassa à ce qui eût pu être, actuellement, sa visite «à Kaboul, dans l'Afghanistan envahi et occupé par l'Union Soviétique de la même manière que la Chine communiste avait envahi et occupe le Tibet». Ce qui répugne à tout commentaire.

D'une tout autre tenue était la prise de position de Tenzin Tethong : « Du point de vue diplomatique, affirmait celui-ci, la visite du Chef de l'État français à Lhassa peut apparaître comme une reconnaissance *de facto* de la domination chinoise et de ses formes actuelles d'occupation du Tibet». Car on ne saurait le nier : tout en ayant sans doute pressenti si ce n'est pu comprendre tout à fait les raisons cachées de l'incursion actuelle du Président Valéry Giscard d'Estaing au Tibet, le représentant officiel du Dalai-Lama et du gouvernement tibétain en exil pour l'Amérique du Nord ne pouvait pas, quant à lui, ne pas jouer le jeu et prendre les positions qu'il lui fallait prendre, ainsi qu'il le disait lui-même,

• du point de vue diplomatique», c'est-à-dire en surface et conventionnellement, et sans préjuger de ce qui risquait de se tenir du côté nocturne, dissimulé et subversif des événements en cause.

Mais une chose est de se porter au secours, ou de tenter de le faire, et là, qu'importent les moyens, petits ou grands, se porter au secours, dis-je, du peuple tibétain investi par l'impérialisme grand-asiatique de la Chine, impérialisme à la fois sournois et brutal, à la fois, devrait-on plutôt dire, infiniment sournois et infiniment brutal, et qui se veut irrévocable, et autre chose est de vouloir utiliser les sombres et atroces souffrances, la résistance si mystérieusement active d'un peuple plus héroïque et plus délaissé que bien d'autres, à des fins inavouables et inavouées, à des fins dont on peut se demander si, en dernière analyse, l'aboutissement et les raisons opérationnelles occultes n'étaient pas tout autres et le contraire même de ce que l'on eût bien voulu faire croire : si certaines clameurs douteuses et plus que douteuses visant à dénoncer l'asservissement actuel du Tibet ne poursuivaient pas, en réalité, le renforcement à la dérobee de ce même asservissement.

Oui donc à toute bataille de soutien, quelle qu'elle fût, et d'où qu'elle vienne, au combat pour la libération nationale du Tibet en tant que fin en soi.

Non à toute initiative aboutissant à faire du combat désespéré du Tibet pour son être national et pour sa liberté nationale un moyen desservant des fins différentes, d'autres fins et des combats autres, des combats dans l'ombre au service des puissances de l'ombre.

Dans l'invisible, la France est-elle le Tibet de l'Europe ?

Tout en essayant de respecter la ligne de partage entre les choses qui seraient plus ou moins à dire et celles qui se doivent impérativement d'être passées sous silence, on peut se demander quelle serait alors la raison, ou, plutôt, de quel ordre seraient les raisons ayant poussé le Chef de l'État, le Président Valéry Giscard d'Estaing, à faire tout ce qu'il lui avait fallu faire pour qu'il puisse se rendre au Tibet en octobre dernier.

Pour répondre à cette question, il faudrait que, avant, l'on ait tenté de comprendre quelle est, à l'heure actuelle, la situation

propre du Tibet. Celle-ci peut être abordée à deux niveaux, saisie de deux points de vue différents.

D'un point de vue que l'on pourrait appeler immédiatement politique, le Tibet, pays occupé, se trouve, ainsi que nous venons de le dire, écrasé sous la domination totale d'une volonté étrangère dont le but final prévoit, exige, met en chantier l'anéantissement de l'être national, de la liberté nationale et de la vie même du peuple tibétain, de son histoire et de sa mission spirituelle et historique.

D'un point de vue métapolitique, transcendantal, on est tenu de comprendre que la situation du Tibet est, paradoxalement, à la fois inchangée et en train de changer de plus en plus rapidement, de plus en plus profondément. Une faille s'est déclarée dans son identité, porteuse de signes irrémédiables et qui ne cessent de s'éclaircir.

Inchangée, sa situation le reste dans la mesure où l'on est tenu de reconnaître, dans le Tibet, l'endroit privilégié qui correspond le plus à toutes les définitions traditionnelles du «centre du monde» : son identité polaire n'en finit plus de s'affirmer comme dogmatiquement intacte, le Tibet apparaissant, toujours, comme la Montagne Polaire par excellence absolue, comme la Montagne Même.

Le *Bulletin des Polaires* en date du 9 juin 1930 précisait : «Les Polaires prennent ce nom du fait que, de tout temps, la Montagne Sacrée, c'est-à-dire l'emplacement symbolique des Centres Initiatiques, a toujours été qualifiée de «polaire» par les différentes traditions. Et il se peut fort bien que cette Montagne ait été réellement «polaire» au sens géographique du mot — puisqu'il est affirmé partout que la Tradition boréale — ou Tradition Primordiale, source de toutes les Traditions, — eut tout d'abord son siège dans les régions hyperboréennes».

Mais, en même temps, le Tibet change aussi. Comment change-t-il ? A l'heure actuelle, il change sur au moins deux plans de son identité historique vivante et agissante, et chaque fois le changement en question s'avère assez profond pour qu'il faille le considérer comme un changement d'état, comme un changement total et irrévocable, un changement impliquant donc, en lui-même, une fin imminente, une rupture ontologique et un commencement autre, ou, si l'on veut, un autre recommencement. Quels sont donc ces deux plans de changement de l'identité historique vivante du Tibet, et quel sens faut-il donner aux développements à venir de ces changements ?

Mettons que ce qui est à regarder en premier lieu, c'est la conviction qui, à l'heure actuelle, est en train d'émerger irrationnellement aussi bien dans la conscience de l'émigration traditionnelle et anticomuniste tibétaine qu'à l'intérieur même du Tibet, la conviction dramatique, la tradition visionnaire et prophétique selon laquelle l'actuel Dalaï-Lama, le XIV', sera le dernier Dalaï-Lama : il n'y aura pas de XV' Dalaï-Lama, et il n'y aura plus de Dalaï-Lama, plus jamais, dit aujourd'hui la bouche d'ombre de ce peuple si impitoyablement écartelé à la face du monde mais dont l'humilité dont le mystère est miséricordieusement fondé en charité. Conviction à laquelle nous ne saurions ne pas accorder l'importance extrêmement considérable qui, d'évidence, lui est due.

En second lieu, il y a le fait que, depuis une vingtaine d'années, donc bien avant l'invasion du Tibet par la Chine communiste, les hautes hiérarchies spirituelles et religieuses du grand Bouddhisme du Nord ne cessent d'essaimer hors du Tibet, et plus particulièrement dans le monde occidental, avec une prédilection marquée pour la France et les terres d'influence ou de prédestination française (Canada, Suisse, Belgique).

Car c'est un fait vraiment indéniable : le grand Bouddhisme du Nord s'installe aujourd'hui en France, et agit avec force. Le vénérable Kalou Rimpoché, qui fut aussi l'instructeur spirituel de l'actuel Dalaï-Lama, devait déclarer, lors d'un récent voyage : -Je viens de consacrer un nouveau centre bouddhique en France., dans un ancien monastère chrétien : la Chartreuse de Saint- Hugon. Je compte rester plusieurs mois en France, séjourner dans les différents monastères Kagyupa : à Longueil-Sainte-Marie (Oise), au centre Kagyu Ling de Toulon-sur-Arroux (Saône-et- Loire) et au château de Chaban-aux-Eyzies (Dordogne) ».

Ajoutons qu'il y a, aujourd'hui, en France, plus d'une trentaine de communautés monastiques régies directement par les envoyés du grand Bouddhisme du Nord. La nébuleuse est en mouvement, elle se développe et croît suivant ce qui a été prévu.

Un des proches de l'actuel Dalaï-Lama, le vénérable K.S., auquel je m'étais permis de demander, en août dernier, à Lisieux, des éclaircissements sur le sens ultime de cette implantation plus ou moins confidentielle de la haute science spirituelle et cosmologique du Tibet en terres occidentales, m'avait répondu que l'Occident étant sur le point de glisser vers les ténèbres finales du chaos et du néant appelées par l'Age Résiduel-, le Tibet, en tant que centrale traditionnelle et polaire ultime, se doit d'essayer de «fixer, d'arrêter ce glissement fatal des terres spirituelles occidentales

vers le gouffre qui les appelle., en investissant les endroits les plus affaiblis, les plus périlites, en y installant, <à la manière des arbres vivants que l'on plante aux flancs des collines attaquées, pour empêcher que la bonne terre n'en soit déportée vers le bas, pour enrayer l'œuvre néfaste des eaux incontrôlées, des sombres torrents de la mort», un certain nombre de centres de resaisissement et de concentration spirituelle ayant mission d'enseigner le tibétain, de transmettre « les instructions libératrices • et de s'étendre, par buissonnement, autant que possible. «Telle est la loi des échanges intérieurs à l'œuvre dans l'Unique Miséricorde cosmique, à laquelle, le sachant ou ne le sachant pas, tout obéit, telle est aussi la tâche présente de la Divine Compassion agissante, à travers nous-mêmes et par notre effacement, en ce monde et dans tous les autres mondes», me confiait le vénérable K.S.

Cependant, lui ayant demandé, si, à en juger d'après le nombre de centres spirituels tibétains en train de s'y établir et de rayonner, c'est bien la France qui représente, aujourd'hui, l'endroit spirituellement et vitalement le plus démantelé du monde occidental, le vénérable K.S. devait me répondre, sans l'ombre d'une hésitation, qu'il y avait là un cas tout à fait spécial, et même, en quelque sorte, «un cas unique», et, qu'en fait, c'est pour une raison qui n'avait absolument rien à voir avec la norme habituelle que la France bénéficiait ainsi d'une attention plus que particulière de la part des hiérarchies tibétaines du grand Bouddhisme du Nord en dispersion charitable «dans le monde d'en bas», dans le monde des «vallées obscures». «En ce qui concerne la France, devait me confier le vénérable K.S., il s'agit, pour nous, d'une tout autre forme de compassion agissante. Car ce n'est pas parce que la France serait l'endroit spirituellement le plus assombri du monde occidental que nous nous y sommes ainsi rassemblés en force, au contraire : pour nous, et pour notre combat confidentiel en cette partie du monde, l'état actuel des terres spirituelles de la France constitue un soutien considérable, et peut-être le seul. Malgré toutes les apparences, et malgré toutes les réalités déficitaires que vous connaissez mieux que nous, la France reste encore l'espace le moins atteint, le moins investi par les puissances négatives des ténèbres inférieures et du chaos. Dans l'invisible, la France est le Tibet de l'Europe, une haute terre de liberté secrète qui, à l'autre bout du même Continent Eurasiatique, relaie et arme la présence en ce monde des mêmes instances, des mêmes engagements, des mêmes puissances de résistance et d'affirmation

spirituelle que celles dont le grand Bouddhisme du Nord s'est fait, à partir du Tibet, le véhicule hautement sacrificiel. Nous nous battons écartelés sur la même Roue de la Prédestination, celle qui tourne à contre-courant de tout-.

L'ancien sentier retrouvé

Interruption, sans doute définitive, de la lignée des successions historiques assurant la présence réelle du Dieu Vivant à Lhassa, essaimage dans les plus grands lointains, à l'autre bout du Continent Eurasiatique, de la Doctrine Vivante du Tibet : quelque chose doit prendre fin, quelque chose doit s'éteindre sur les hauts plateaux de l'Himalaya, mais, en même temps, quelque chose doit renaître et commencer ailleurs, une flamme nouvelle doit apparaître là où il est d'avance décidé qu'il faille qu'elle vienne.

On connaît la redoutable et profonde parole, déjà ancienne, et illuminant d'un jour subversivement apostolique, mais combien admirable, les destinées finales de l'Eternel Israël, dont le *Jewish World* du 9 février 1863 s'était fait l'écho quelque peu sécularisé : • Le grand idéal du judaïsme est que le monde entier soit pénétré de l'enseignement juif, et qu'en une fraternité universelle des nations — un judaïsme plus grand — toutes les races et les religions disparaissent-.

Mais, les temps ayant changé en un siècle plus qu'en mille ans, ne peut-on dire aussi, à l'heure précisément où dans l'horizon embrasé de l'histoire mondiale à sa fin se lève déjà la figure eschatologique du nouvel *Imperium Mundi*, derrière laquelle, comme dans un rêve éveillé, apparaissent les prodromes encore occultes mais déjà en action d'un autre *Novus Ordo Saeculorum*, ne peut-on dire, aussi, que l'idéal suprême du Bouddhisme du Nord, du bouddhisme du Grand Véhicule tibétain serait, à présent, que le monde entier soit pénétré de l'enseignement bouddhique du Diamant Foudroyé, et qu'en une fraternité universelle des nations — un Tibet plus grand, un Tibet planétaire, ayant son épïcêtre de réflexion en France — toutes les races et les religions disparaissent, à la fois exaltées et confondues dans ce qu'elles peuvent avoir, toutes, de secret et d'unique, de central, d'absolument polaire ?

L'ancienne voie du salut et de la délivrance serait-elle donc retrouvée ? Les temps seraient-ils prêts à nouveau ? Aussi la

Milinda Panho redit-elle que le grand Bouddhisme du Nord n'est que «l'ancienne voie, que l'on avait perdue, et que le Grand Éveillé ouvre à nouveau». Et la *Samyutta Nikâya*-, «J'ai vu, dit le Gautama Siddhârta, l'Ancienne Voie, la Vieille Route prise par les Tout-Éveillés d'autrefois, et c'est le sentier que je suis à présent». Et bien avant que le Grand Éveillé ne le redise, la *Brihadâ- ranyaka Upanishad* chantait, déjà, avec des paroles infiniment antérieures aux Upanishadas elles-mêmes, «l'étroit sentier ancien qui mène très loin, le Sentier Aryen, par lequel les contemplatifs, les connaissant de Brahma montent et deviennent des *Vimuk- tâh*, des Tout-Délivrés».

Certes, le bouddhisme, et surtout le Bouddhisme du Nord, le bouddhisme du Grand Véhicule, se présente lui-même comme étant d'origine suprahumaine, et le fait qu'il provienne d'au-delà de ce monde constitue, peut-être, son affirmation canonique suprême : • Maintenant, si quelqu'un dit de moi, le Pèlerin Gautama, connaissant et voyant ainsi que je l'ai dit, que ma haute science aryenne et ma vision intérieure ne sont pas de nature suprahumaine, que j'enseigne une Loi tirée du raisonnement et de l'expérience, et dont l'expression me serait personnelle, si celui-là ne se rétracte pas, s'il ne se repent pas et s'il n'abandonne pas cette pensée, il tombera dans le gouffre des ténèbres sans fond ».

Mais le bouddhisme authentique, fondé en compassion, n'est pas moins prédestiné à l'action en ce monde, fût-elle clandestine, et, dans ce monde, il lui sera demandé de faire face non avec ce qu'il a, car il n'a ni ne saurait jamais rien avoir vu que le bouddhisme est, avant tout, dénudation, vide et nudité, mais avec ce qu'il est. Ce sera donc de par ses origines mêmes, qui sont, a-t-il été dit, exclusivement suprahumaines, que le grand bouddhisme, le Bouddhisme du Nord, saura toujours faire, dans le devenir intérieur de la conscience tout comme dans le devenir de l'histoire, la part même du devenir, ou, si l'on veut, la part du feu, la part de ce qui doit brûler et de ce qui, inéluctablement, brûlera.

Aussi la voie bouddhique, «l'ancien sentier aryen retrouvé», peut-elle traverser les ténèbres de n'importe quelle déchéance spirituelle ou historique, s'adapter et prendre la forme la plus appropriée aux états particuliers de l'universel devenir afin que ce soit dans le courant tumultueux, dans le courant fatidique de ce devenir même qu'elle s'éveille au non-devenir et engage, à contre-courant, le combat pour le recouvrement de son ancienne liberté oubliée.

Dans ce sens, tout éveil transcendant se doit d'emprunter, sous une forme ou une autre, • l'ancien sentier aryen - de la voie taillée en avant par le Grand Éveillé.

Ananda Koomaraswamy relève quelque part que même Shankarâchâraya, -le plus éminent interprète doctrinal du Vêdânta-, s'est souvent fait tenir pour un -bouddhiste déguisé-. Tout éveil au Grand Éveil se fait, en quelque sorte, le long du sentier de l'éveil bouddhique, mais tout éveil n'est pas bouddhique. Le contenant n'est pas le contenu, le passeur du gué n'est pas le même que celui auquel il fait passer le gué.

Ce sera le bouddhisme, le grand Bouddhisme du Nord qui, pour une majeure partie, soutiendra, par en-dessous, l'avènement de la nouvelle religion vivante de l'Occident, mais cette religion ne sera sans doute pas le bouddhisme.

Et, de toute façon, quand je dis religion, je dis bien plus que religion.

Le sacrifice dans la haute montagne

Dans son éditorial du *Figaro Magazine* en date du 8 novembre dernier, intitulé *Sur une tombe vieille de dix ans* et consacré à l'anniversaire de la mort du Général de Gaulle, Louis Pauwels écrivait, en relevant la dimension transhistorique implicite du -grand dessein, gaulliste pour la France et pour l'ensemble du Continent Eurasiatique :

< Quand tous les chefs d'Etat acceptent, endurent ou utilisent le partage du monde en deux blocs signés à Yalta, parce qu'il pense en termes de siècles et de continents, De Gaulle renoue avec l'Europe historique, la refonde sur le couple France-Allemagne, et lui prévoit pour frontières l'Atlantique d'une part et d'autre part l'Oural, futur rempart contre la poussée asiatique-. Car, ajoute Louis Pauwels, le Général de Gaulle -entend préparer sa patrie et l'Europe à un nouvel ordre mondial».

Et ensuite: - Enfin, nul n'a remarqué, me semble-t-il, que le référendum de 1969, s'il n'avait pas été compromis basement, eût fait de la France une nation fédérale. C'était dans la perspective d'une Europe des régions chamelles, cependant animée par une âme d'empire et tournée vers l'Eurasie. Dans le secret de son esprit, De Gaulle ne reprenait-il pas ainsi le rêve des chevaliers teutoniques, pour un autre millénaire?-.

Et, pour conclure, Louis Pauwels y cite cette extraordinaire interrogation, trouvée dans les notes personnelles du Général de Gaulle : *Le christianisme avait sa solution. Qui découvrira celle de notre temps?*

J'avoue que je n'ai nullement l'intention d'avancer qu'il se pourrait que, en reprenant les mots mêmes du Général de Gaulle, la *solution de notre temps* fût le bouddhisme, même réadapté, et dévolu inconditionnellement aux actuels mythes abyssaux de l'éthos occidental. Ne serait-ce que parce qu'il n'y a pas, à proprement parler, et qu'il est même impossible qu'il y ait de solution bouddhiste en tant que telle à l'angoisse, au désastre, au glissement dans « le gouffre des ténèbres sans fond » d'une époque, d'une période historique donnée : le bouddhisme, quel qu'il fût, ne saura jamais offrir qu'une mise en position de salut, une voie, une manière tranchante et limpide de situer le problème de la fin. Le bouddhisme ne peut rien faire d'autre que régir, instruire en profondeur le processus de l'éveil, ou, plutôt, l'éveil de ce qui risque de se tourner vers l'éveil. Le bouddhisme n'est pas un contenu, mais un contenant.

Creuser les canaux souterrains ou très secrètement aériens de la prochaine remontée occidentale de l'être, le grand Bouddhisme du Nord le peut, et ce sera sans doute son dernier et suprême ministère historique en ce monde, mais il ne peut en aucun cas donner, de lui-même, l'être, ni même en régir l'émergence à partir de l'appel dont il ne lui appartient non plus de dire la parole éternellement virginale, intacte, la toute première parole d'embrasement face au vide de ce qui n'est pas, ou pas encore. Moyen mais non but, la transfiguration occidentale du grand Bouddhisme du Nord ayant, ou ayant eu son épicycle cosmologique au Tibet, ne saurait que tracer et monter en avant les voies de ce qui doit venir, mais les voies seulement et non ce qui vient.

La voie, mais non la vérité ni la vie. La vérité nouvelle, la vie nouvelle n'ont pas encore de visage, ni de nom dit en clarté, ni de puissance salvatrice en chemin, cachées profondément comme elles se trouvent, cette vérité nouvelle, cette vie nouvelle, au sein d'un principe non encore advenu, quoique, sans doute, déjà imminent.

Et c'est à ce titre, et à ce titre seulement qu'il s'agit de comprendre la démarche charitable du Bouddhisme du Nord, la compassion infiniment miséricordieuse de ce qui, au Tibet, n'a pas hésité à assumer et, en l'assumant, à épouser inconditionnellement l'épreuve de l'auto-anéantissement amoureux de son identité

spirituelle et historique au service d'un autre et sans doute plus haut *recommencement*, mais un recommencement dans le plus grand lointain, «à l'autre bout du Continent Eurasiatique». Aussi peut-on dire, je crois, que c'est afin que le mystérieux renouvellement spirituel du monde occidental attendu, désormais, à partir de la France, puisse y avoir lieu, que le Tibet du Grand Véhicule, que les derniers porteurs du grand Bouddhisme du Nord ont secrètement accepté de se faire immoler en eux-mêmes, de subir le suprême sacrifice théurgique et cosmologique, le *sacrifice dans la haute montagne*, «au voisinage des glaciers, au voisinage des aigles, au voisinage de la Mort».

En fait, ce qui doit venir, personne ne peut encore le savoir au juste. Ce que l'on sait, pourtant, c'est que c'est bien en France et à partir de la France que la conscience finale de l'Occident et l'occident de toute conscience finale, que l'histoire occidentale de l'être et l'être ultime de l'histoire mondiale à sa fin, que le monde embrasé par la nouvelle remontée occidentale de l'être dont le grand Bouddhisme du Nord serait appelé à creuser occultement les canaux déférents, doivent s'opposer en armes, apocalyptiquement, à l'anti-conscience, à l'anti-histoire et à l'anti-monde assujettis, ensemble, à la conjuration planétaire du non-être et à la terreur rampante qui en devance l'avènement et le soutient au grand jour.

Est-ce donc pour qu'il puisse y recevoir la consécration directe de l'ancienne puissance en train de s'éteindre sans s'éteindre, les bénédictions voilées de l'Ancienne Couronne, que le Chef de l'État, le Président Valéry Giscard d'Estaing, s'est personnellement aventuré jusqu'à Lhassa, au Tibet, lui dont les destinées semblent s'identifier, désormais, à l'émergence, en cet autre bout du Continent Eurasiatique, de la nouvelle puissance qui vient et qui s'affirme héroïquement avec la nouvelle remontée occidentale de l'être, avec l'avènement cosmologique et révolutionnaire de la Nouvelle Couronne ?

Des pouvoirs considérables se sont mis en marche dans l'invisible.

A ce propos, on peut rappeler, entre autres, la conclusion du télégramme envoyé au Président Valéry Giscard d'Estaing, à l'occasion de sa visite à Lhassa, au Tibet, par les responsables d'un groupement spirituel avancé dont l'identité sociale est inexistante ailleurs que dans les profondeurs où se tient, non encore entamée, hors d'atteinte, ce que la Fraternité des Polaires appelait «la proche et terrible Année de Feu».

Conclusion du télégramme adressé, le 13 octobre dernier, au Président Valéry Giscard d'Estaing : « L'heure du plus profond destin de la France a enfin sonné et, désormais, nous savons, Monsieur le Président, quelle tragique prédestination vous porte à l'avant-garde la plus exposée des grands combats intercontinentaux et des immenses conflagrations spirituelles qui viennent. Puisse donc votre séjour à Lhassa, les 19 et 20 octobre prochain, vous faire recevoir de la manière la plus directe les hautes influences, les bénédictions ardentes et la suprême gloire occulte de l'unique Couronne des Glaces ».

Mais là, n'a-t-on pas déjà trop approché l'interdit des choses qu'il est dangereux de dire, beaucoup plus dangereux qu'on ne saurait le croire quand on n'a pas eu à en connaître directement ?

Ce qu'il faut faire pour les temps qui viennent, c'est lire et relire, méditer sans cesse, en soi-même *La doctrine de l'Éveil*, de Julius Evola. Ce serait là, en tout état de cause, une mise en piste majeure. Et, déjà, *agissante*.

L'APPEL DES ORIGINES ANTÉRIEURES

Dans un de ses admirables travaux de rétablissement critique et de dénudation, de nouvelle fondation spirituelle et métahistorique, intitulé *La romanité, la germanité et la Lumière du Nord*, Julius Evola choisit de citer, à l'appui de son discours, l'ouvrage de Cristof Steding, paru en 1938, *Das Reich und die Krankheit der europäischen Kultur*.

Christof Steding : « Afin qu'une nation ou une race atteigne le plan supérieur auquel correspond l'idée d'État ou d'Empire, il faut qu'elle soit frappée et transformée par la « foudre d'Apollon », par le feu des hauteurs ». Et, précise Julius Evola, « cette loi ne souffre pas d'exception ».

« Même le sang nordique, affirme Christof Steding, a besoin de cette fulguration fondamentale, de cette transformation, de cette transmutation le portant d'obscures attaches telluriques au plan supérieur de l'esprit où s'accomplit et se réalise l'être impérial, la vie politique de dimensions planétaires ». Or, ajoute Julius Evola, « la grande • race de Rome » peut être légitimement considérée comme une de celles qui furent transpercées, dans le monde antique, par la « foudre d'Apolon », au point d'incarner un principe que le monde méditerranéen antérieur avait vainement cherché à conduire à l'accomplissement. On pourrait se référer pour cela à la reconstitution géniale de l'histoire secrète du monde méditerranéen antique qu'avait faite Bachofen ». De Christof Steding et de

ses retrouvailles avec la figure métasymbolique de la «foudre d'Apollon», je retiens, quant à moi et pour le moment, la conception limpide et hautaine d'une prédestination suprahumaine de tout choix impérial porté vers l'histoire, la conception tout à fait antérieure, suivant son essence, d'un éthos activiste et d'un vœu occulte impliqués par l'ordination transcendante nécessaire à tout recommencement impérial et transhistorique du monde et de l'histoire elle-même.

Une poignée de disciples clandestins

Écrire pour des jeunes, dans une publication de jeunes, c'est avant tout se donner à soi-même les armes d'un extrême dépouillement intérieur, d'une volonté exacerbée et vigilante entièrement tournée vers le seul but de dire une parole de vie nouvelle, de recommencement, d'oubli lucide et tragique envers les champs labourés par la dévastation de ses propres expériences antérieures. Comment faire ? Il faut ressusciter soi-même à la ligne d'émergence du changement en cours, là, précisément, où la fonte des glaces impose le dernier et le plus grand risque de catastrophe, le risque de la catastrophe apparemment la plus imprévisible.

Il faut, surtout, savoir feindre et faire que l'on puisse envisager faire le sacrifice des plus justes paroles en nous, le sacrifice des paroles même du grand renouveau déjà occultement en marche, pour obtenir que l'on s'autodestitue dans le mystère ambigu et interlope de leurs nouvelles paroles à eux, qui ne seront jamais que les paroles du non-avenir en place, les fausses paroles d'un certain passé récent et brûlé jusqu'aux cendres qui s'obstine à ne pas se laisser happer par les glaciations irrémédiable de son propre néant-là. Ni signifiant, ni signifié : la seule voie libre ne saurait être autre que médiumnique, inspirée, immédiatement visionnaire, rompue de tout et d'elle-même.

Aussi les choses commencent-elles à se préciser dans le sens d'une anti-stratégie, d'une anti-sémantique vouées exclusivement à l'approche et dont le seul impact du moment reste, précisément, celui de l'approche elle-même. L'enseignement, la transmutation, tous les pièges de l'*emportement en avant* se tiennent à couvert dans les replis éhontés du parler menteur et super-fascinant qui les passionne et qui les mène vers ce qu'ils ne sont guère

en état de pouvoir pressentir. Aimer, en l'occurrence, c'est louvoyer. Toute vérité vraiment vivante est absolument intolérable, meurtrière, dévastatrice. Mais *il faut qu'elle vienne*.

• Les chefs qui ont mené, ou qui mèneront quelque phase de l'éternelle lutte «contre le Temps- après le point-limite où un dernier grand redressement aurait encore été possible — après la «vingt cinquième heure» — n'ont pu et ne pourront rien laisser derrière eux dans ce monde visible et tangible, à part une poignée de disciples clandestins», écrit, assez mystérieusement, Savitri Dêvi Mukherji dans son livre *Souvenirs et Réflexions*, publié en 1976 à New Delhi.

Pour nous autres nationalistes-révolutionnaires européens, ce livre venu d'ailleurs est, cependant, d'une importance extrême. Si, comme le disait V.I. Lénine, il n'y a pas d'actions authentiquement révolutionnaires sans une doctrine révolutionnaire d'avant- garde, les souvenirs et les réflexions de Savitri Dêvi Mukherji portent la recherche doctrinale nationaliste-révolutionnaire actuelle à sa pointe la plus avancée, tout en lui fournissant une armature dialectique et politico-stratégique décisive.

Aussi n'y a-t-il de tâche doctrinale plus urgente, pour ceux d'entre nous qui savent où se situe, aujourd'hui, le vrai combat, que celle de l'appropriation avertie, et poursuivie très en profondeur, de la pensée visionnaire de Savitri Dêvi Mukherji qui, dans la mesure même où elle parvient à placer sans cesse le combat nationaliste-révolutionnaire dans sa direction traditionnelle ultime et la plus juste, en fait une instance d'appel et de mobilisation cosmogonique et théurgique immédiates, une arme de combat aux pouvoirs redoutablement orientés. Mais ce sera sans doute aussi ce qu'on lui reprochera le plus. En effet. «On nous reproche, écrit-elle, notre nostalgie militante du temps où l'ordre visible du monde reflétait fidèlement l'ordre éternel, l'ordre divin, on nous reproche notre combat pour le rétablissement, à quelque prix que ce soit, du règne des valeurs éternelles, notre combat à contre-courant du Temps».

Sous quel angle d'entendement faut-il donc approcher la pensée de Savitri Dêvi Mukherji pour en saisir toute la claire et ardente lumière intérieure, sa vraie parole de vie agissante et salvatrice ? Quelles sont les positions doctrinales et les thèses activistes d'avant-garde qui s'en dégagent, et dont il nous faut nous emparer d'urgence ?

Le courant à contre-courant du temps

Il est dit de science certaine qu'à la fin d'un cycle spirituellement et historiquement révolu, la mémoire ensoleillée de ses origines ontologiques, de sa nativité virginale doit émerger encore une fois, une dernière fois au jour de la conscience éveillée. Une dernière fois avant que tout ne vienne à s'engouffrer dans la dissolution, avant que l'ultime, que le suprême Ragna Rokk n'installe le règne de ses ténèbres glacées : aussi la fulguration crépusculaire de ce bref retour aux temps de la gloire antérieure reste-t-elle le signe le plus avancé de l'imminence de la grande catastrophe finale. De par son avènement même, elle avertit que les temps sont prêts.

Certes, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes entrés dans la grande nuit. Nietzsche disait quelque part que, depuis l'effondrement de l'Empire de Rome, l'histoire de l'Europe n'est plus que la répétition obscure d'une longue révolution d'esclaves. Cependant, si, aujourd'hui, après dix millénaires d'errance et d'oubli, le corps indéfiniment dépecé de la race indo-européenne tend à retrouver, ainsi que nous le ressentons, et très profondément, son unité spirituelle et historique d'avant la grande séparation du néolithique antérieur, ne peut-on dire que cela laisse précisément apparaître, pour ceux qui savent encore voir dans les profondeurs, la faille chiffrée de la rupture décisive, celle-là même qui doit annoncer la mise en imminence d'une conclusion inéluctablement catastrophique? -Les temps sont prêts, l'abîme s'ouvre-, disait, au XIX^e siècle déjà, la voyante Mélanie.

C'est en effet parce que les Temps sont prêts que le souvenir transhistorique de leur unité originaire, unité de souffle, unité de sang, unité de destin, vient hanter, aujourd'hui, irrationnellement, la volonté politique commune des nations occidentales tout comme le spectre rutilant de Rome n'en finit plus de hanter, somnambuliquement, l'espace du sommeil de leur conscience subliminale, et c'est ce souvenir sans heure ni avenir qui, à l'heure du péril le plus grand, fonde en avant la conscience révolutionnaire de leur nouvelle volonté d'être et de liberté nouvelle. Tout le dit : le troisième millénaire qui vient rassemblera en exaltant ce que les deux millénaires précédents ont séparé en obscurcissant, et c'est l'unité d'au-delà des abîmes de la fin qui brisera la fatalité obscure de notre longue décadence historique.

Sur la race solaire des origines, la Sûrya-Vamça

Aussi, dans les années terribles qui viennent, la part la plus vivante et la seule réellement agissante des nations et des cultures européennes actuelles, leur frange nationaliste-révolutionnaire de pointe, va devoir se tourner, tragiquement, et comme de plus en plus subversivement, vers le foyer occulte de leurs origines transhistoriques communes, vers la lumière du printemps indo-européen d'avant la grande séparation.

Or, cette lumière-là, c'est l'Inde qui, aujourd'hui, en a secrètement la garde, et c'est la raison pour laquelle, cédant à l'irrésistible montée agonique dont elle subit actuellement le flux souterrain, la culture européenne tente de retrouver en hâte les sentiers cachés de ses anciens passages spirituels vers l'Inde (• la passe Nord-Ouest •). Car, chaque fois que l'Inde s'apprête à rentrer dans l'histoire, le milieu embrasé du ciel en appelle au feu central de la terre dont il commande une nouvelle exacerbation agonique, une nouvelle montée suprêmement occidentale.

Ainsi se fait-il que dans l'espace actuel de l'héritage géopolitique indo-européen, qui est l'espace intérieur du Grand Continent eurasiatique, le dépassement occidental de la décadence et le retour révolutionnaire à l'être passent par la réintégration politico- historique et culturelle totale des nations de sang, de destinée et de race indo-européenne, et que, de cette réintégration, la pierre de touche ne saurait être que l'émergence d'une nouvelle conscience raciale transhistorique commune aux nations appelées à recouvrer, au-delà d'elles-mêmes, l'unité originaire de la • nation d'avant les nations», afin qu'elles puissent retrouver ainsi, en elles-mêmes, le foyer ardent de la grande race solaire des origines, de la *Sûrya- Vamça*.

L'Inde, pourtant, n'est pas elle-même la première terre d'origine de la Sûrya-Vamça. Car, dans l'état actuel de nos connaissances, et suivant, aussi, certaines voies de l'enseignement traditionnel que l'on tient toujours pour secrètes, la Sûrya-Vamça doit être considérée comme ayant eu sa patrie première, sa patrie transcendante, dans les contrées hyperboréennes du Grand Nord où, avant que l'axe de la terre ne se fût incliné de 23 degrés, les temps de son histoire propre s'étaient lumineusement dévoilés dans la marche même de son immense *brahmachariya* cosmogonique. Ainsi, l'Inde, aujourd'hui, pour nous, n'est que la dernière station majeure de notre mémoire la plus ancienne, le lieu de

notre dernière mémoire vivante d'avant la grande séparation de << l'âge des ténèbres >>, du *Kâli-Yuga*. Avant l'Inde, il n'y a donc, pour nous, que la seule mémoire immémoriale de notre propre oubli de l'être, le vide du vide foudroyé par l'*amnésie* platonicienne, et dès lors comment douter encore du fait qu'en cette sombre fin de cycle nous ayons perdu, et depuis si longtemps déjà, toute relation directe avec les hauts-lieux de notre immaculée conception hyperboréenne ?

Savitri Dêvi Mukherji fait état, à ce sujet, des recherches entreprises par le Professeur Bal Gangadhar Tilak (1856-1920), Brahmane du Maharashtra, «de la sous-caste de Chitpavan., qui, sous le nom de Lokomanya Tilak, avait publié un ouvrage absolument fondamental, intitulé *The Arctic Home in the Vedas* (*La Patrie Arctique dans les Védas*), et qui, par ses seuls efforts, devait réorienter définitivement, au début du XX^e siècle, l'éthos profond de la conscience raciale hindoue vers ses origines boréales.

■ Dans *The Arctic Home in the Vedas*, relève Savitri Dêvi Mukherji, le Professeur Lokomanya Tilak a très clairement rattaché la plus ancienne tradition des Indes à une région située sous les hautes latitudes; une région connaissant et la longue nuit polaire, et le soleil de minuit, et les aurores boréales ; une région où les astres ne se lèvent ni ne se couchent, mais se déplacent, ou semblent se déplacer, circulairement le long de l'horizon. Le Rig-Véda, que le Professeur Lokomanya Tilak a étudié tout spécialement, et dont il tire la plupart des citations à l'appui de sa thèse, aurait été, ainsi que l'ensemble du >Véda- — ou connaissance • vue-, c'est-à-dire *directe* — révélé à ces Aryas, c'est-à-dire «Seigneurs. de l'extrême Septentrion, et conservé précieusement par eux lors des migrations qui les ont, au cours des siècles, peu à peu amenés jusque dans l'Inde. Tilak place l'abandon de la patrie arctique au moment où celle-ci perdit son climat tempéré et sa verdoyante végétation, pour devenir .glaciale., c'est-à-dire au moment où l'axe de la terre bascula de plus de vingt-trois degrés, il y a quelque huit mille ans. Il ne précise pas si l'île ou la portion de continent ainsi frappée de soudaine stérilité a été engloutie, comme le veut la légende de Thulé, ou continue d'exister quelque part dans le voisinage ou à l'intérieur du Cercle Polaire. Il ne mentionne pas non plus les étapes que les dépositaires du Véda éternel — sagesse éternelle cachée sous les textes sacrés de ce nom — durent parcourir entre leur patrie arctique et les premières colonies qu'ils fondèrent dans le nord-ouest de l'Inde ».

Au-delà de la politique, au-delà de l'histoire

Savitri Dêvi Mukherji est une Française, originaire, je crois, de Lyon, qui, en 1940, épousait, à Calcutta, Sri Asit Krishna Mukherji.

On se souvient du fait que, en collaboration avec Sri Vinaya Datta et certains autres représentants de l'hindouisme traditionaliste le plus radical, Sri Asit Krishna Mukherji publiait à *Calcutta*, depuis 1935, un mensuel de combat intitulé *The New Mercury*. Face au grand mouvement nationaliste-révolutionnaire de Subhas Chandra Rose, de dimensions continentales et ouvertement pro-allemand, mais dont les activités devaient se cantonner exclusivement au niveau de l'action politique directe, le groupe mobilisé autour de Sri Asit Krishna Mukherji maintenait le contact et répercutait sur tout l'ensemble du continent asiatique les «thèses intérieures! des «groupes d'influence spirituelle occulte > qui, en Allemagne, agissaient déjà sous le couvert du pouvoir national- socialiste en place depuis 1933- Dans un document secret adressé à toutes les représentations allemandes, diplomatiques ou autres, en poste ou agissant sous d'autres identités aux Indes mêmes et partout en Asie, le Consul Général de Berlin à Calcutta, von Selzam, affirmait en 1938 à la veille de son départ de l'Inde, que « *personne en Asie n'a rendu au Troisième Reich des services comparables à ceux que lui a rendus Sri Asit Krishna Mukherji* » >.

On comprendra donc la raison pour laquelle je tiens le témoignage de Savitri Dêvi Mukherji pour une ouverture directe sur les milieux de l'occultisme hitlérisme le plus voilé, et même le plus interdit, les milieux de son implantation hindoue et asiatique agissant sur la frontière même de ses grandes années décisives. Tous comptes faits, le témoignage de Savitri Dêvi Mukherji apparaît comme une entaille des plus révélatrices vers les fondations les plus profondes mais aussi les plus invisibles de l'histoire mondiale dans sa marche vers la *conclusion* que certains pensent pouvoir tenir, désormais pour tout à fait certaine.

Or, contrairement à ce que l'on pourrait penser lorsqu'on connaît la formidable avalanche d'ouvrages consacrés, depuis 1945 et même bien avant, à l'approche politico-historique du Troisième Reich, les véritables dimensions du seul problème fondamental de cette époque tourmentée, secrète et apocalyptique, à savoir le problème de l'identité et de l'action occultes, transhistoriques du Troisième Reich n'a pas encore été posé d'une manière

critique, approfondie, totale et ne le sera probablement pas de si tôt. Bien au-delà de toutes les convictions antagonistes en jeu et de tout choix partisan, quel qu'il fût, la contribution qu'apporte le témoignage direct de Savitri Dêvi Mukherji à l'étude de cette zone de problèmes, et aussi limitée quelle fût, quand même, cette contribution, pour ce qu'il se pourrait qu'il y ait de tout à fait nouveau, ne laisse de paraître, me semble-t-il, décisive : si mince est la part d'information critique sur ce sujet que tout apport responsable, que toute interprétation nouvelle ou toute instruction contrôlée sur la *Face Noire* du Troisième Reich hitlérien devient, à l'heure actuelle, un document d'une valeur à proprement parler inestimable.

Aussi voudrais-je citer, ne fût-ce qu'à titre d'exemple, ce passage, où, commentant le livre d'un non-hitlériste notoire, Hans Grimm, Savitri Dêvi Mukherji écrit : <La première chose qui frappe, c'est la conscience qu'avait Hitler de la rapidité avec laquelle tout se désagrège à notre époque, et du total retournement de valeurs que signifierait le moindre redressement. C'est aussi le sentiment très net qu'il semble avoir eu, que son action représenterait la dernière chance de la race aryenne en même temps que la dernière possibilité (au moins théorique) de redressement, avant la fin du présent cycle. Ce sentiment était doublé de la conviction qu'il n'était pas, lui-même, <le dernier> combattant contre les forces de désintégration, Celui qui ouvrirait le glorieux Age d'Or du cycle suivant. Cinq ans avant la prise du pouvoir, le Führer disait en toute simplicité à Hans Grimm : -Je sais que Quelqu'un doit apparaître, et faire face à notre situation. J'ai cherché cet homme. Je n'ai pu nulle part le découvrir, et c'est pour cela que je me suis levé, afin d'accomplir la tâche préparatoire, seulement la tâche préparatoire urgente, car je sais que je ne suis pas Celui qui doit venir. Et je sais aussi ce qui me manque. Mais l'Autre demeure absent, et personne n'est là, et il n'y a plus de temps à perdre ».

Or il y a là un profond mystère d'actualité et de tragédie à méditer, pour les temps présents et, surtout, pour les temps qui viennent, mais déjà putréfiés dans leurs soubassements mêmes par ce que l'on vient d'appeler *l'emportement en avant* et ses pièges de mort et de sables mouvants.

Si l'âme doit parvenir à la régénération, écrivait, au XIX^e siècle le grand théosophe Franz von Baader, *il faut qu'en elle et par elle soit engendré tout d'abord celui que la réengendrera*. Car, à ce niveau ultime, rien ne saurait se faire sans *l'appui du recours extérieur*,

sans la transmutation imposée par la transréverbération intérieure et secrète de la *foudre de l'Apollon*. Quelque chose se doit néanmoins de venir, quelque'un ne manquera pas de venir à l'heure tout à fait dernière : *quelque chose et quelque'un* qui seront épouvantablement marqués par la *foudre d'Apollon* dont parlait, en des temps déjà ambigus et déficients, un penseur révolutionnaire de la classe aujourd'hui éteinte d'un Cristof Steding. Mais toute nouvelle vérité vivante n'est-elle pas, avant tout, dévastatrice, meurtrière ? Toute gnose en voie d'accomplissement historique, voire métahistorique, n'en appelle-t-elle pas, subversivement et abyssalement à la mise en désastre, à l'auto-anéantissement, au *crépuscule des dieux* ?

D'autres choses resteraient bien à dire, que je ne dirai pas. La terreur intellectuelle de plus en plus obscurantiste, de plus en plus criminelle qu'exercent les tenants du pouvoir politique actuel et leurs abjects ayant-droits sur le domaine de la liberté de l'esprit partout où le Kâli-Yuga étend sa domination subversive interdit désormais que la libre parole d'une civilisation, d'une race, d'un destin historique voués à l'anéantissement, à la sous-histoire et à l'aliénation génétique assistée puisse agir et s'incarner, vivante, dans le discours d'un quelconque combat de libération. Discours que l'on rejette, ainsi, encore une fois et irrémédiablement dans la clandestinité et dans la nuit où se forgent révolutionnairement les grands renouvellements en armes et leurs dramatiques passages à vide, et que nous reprenons, à notre tour, aujourd'hui, comme d'autres l'ont fait avant nous. Car jamais notre désespérance n'a été aussi sombre, ni la trahison si grande autour de nous et jusqu'au fond de nous-mêmes. De toute façon, les temps de la politique sont finis. Maintenant, d'autres temps viennent. Des temps où ce que Nietzsche appelait «la grande politique» conduira, implacablement, le processus déjà en cours du combat final pour la domination du monde.

- Les vrais révolutionnaires, écrit Savitri Dêvi Mukherji, sont ceux qui militent non contre les institutions d'un jour au nom du «sens de l'histoire», mais bien contre le sens de l'histoire, au nom de la vérité intemporelle ; contre cette course à la décadence, caractéristique de tout cycle qui approche de sa fin, au nom de leur propre nostalgie de la beauté de tous les grands recommencements, de tous les débuts de cycles. Ce sont ceux qui, précisément, prennent le contre-pied des soi-disant «valeurs», en lesquelles s'est graduellement affirmée et continue de s'affirmer l'inévitable décadence, inhérente à toute manifestation dans le

temps. Ce sont, à notre époque, les disciples de Celui que j'ai appelé l'Homme contre le Temps». Ce sont, dans le passé, tous ceux qui ont, comme lui, combattu, à contre-courant, la poussée croissante des Forces de l'abîme, et préparé son œuvre de loin ou de près, son œuvre et celle du Divin Destructeur, immensément plus dur, plus implacable, plus loin de l'homme, que lui, et que les fidèles de toutes les formes de la Tradition attendent sous divers noms, à la fin des siècles». La roue du destin tourne, sa marche est faite de ténèbres et de lumière.

Le génie du nouveau

Ainsi se fit-il donc que l'Allemagne hitlérienne rata son coup, et il est très heureux qu'elle l'ait raté; car il fallait que les choses se passassent ainsi qu'elles se sont passées, et non pas autrement. Pourquoi l'Europe de la Fin aurait-elle dû être une Europe allemande ? L'Europe de la Fin doit être européenne, et le sera, l'Europe de la Fin ne saurait être qu'européenne. Car telle est, à l'heure actuelle, la seule question vraiment et totalement révolutionnaire, la seule question libératrice : au fond d'elles-mêmes, les nations européennes retrouveront-elles, le jour venu, et qui est déjà là, la réalité brûlante de la -nation d'avant les nations», le legs transcendantal de la «nation indo-européenne» de nos origines antérieures ?

Encore que tout ceci dit, et les choses étant ce qu'elles sont à l'heure actuelle, la seule chance politico-historique réelle et immédiate d'une Europe conçue dans les termes de sa prédestination indo-européenne la plus profonde est encore celle qu'elle ait à se faire, le jour venu, sous une certaine direction politique française, la direction même que le Général De Gaulle essayait d'imposer à la reconstitution en catastrophe de l'Europe quand, en 1945, il se rendait à cette fin, en Allemagne, pour accomplir, • le long de la vallée du Rhin», les devoirs préliminaires de sa charge la plus secrète.

Le rêve de fer de l'irrationalité absolue, rêve surhumain et inhumain » disait le Général de Gaulle, ayant pris fin, une fois pour toutes, dans les ruines noircies de la Chancellerie de Berlin, il reste qu'il nous faut regarder en face, sans broncher, le soleil noir de ce qui nous en vient encore.

Mais au-delà de ce soleil de ténèbres, et si l'abîme appelle

l'abîme, n'y aura-t-il plus jamais, pour nous, autre chose ? N'y a-t-il rien au-delà du désastre ? Rien au-delà du noir et du vide ? Il y a peut-être, ainsi que je viens de le montrer, l'appel occulte de l'Inde éternelle, l'appel de «la passe Nord Nord-Ouest» qu'illumine de l'intérieur, l'ancienne parole libératrice de Nietzsche : ■ Un jour l'été viendra pour moi aussi, et ce sera un été comme dans la montagne ! Un été au voisinage de la neige, au voisinage des aigles, au voisinage de la mort! ».

Car le travail souterrain de ce que le Général De Gaulle appelait, lui, «le génie du renouveau» est un travail aussi éternel que la vie, et que la mort elle-même : • Le destin est-il donc scellé ? Est-ce pour toujours, la victoire de la mort ? Non ! Déjà, sous mon sol inerte, un sourd travail s'accomplit. Immobile au fond des ténèbres, je pressens le merveilleux retour de la lumière et de la vie ».

N'a-t-on pas posé, au début du présent témoignage, que la seule voie restant encore libre vers l'entendement vécu des nouvelles générations est la voie médiumnique ? La voie des grandes ruptures ? Il faut que le feu nouveau vienne, et que seuls parlent, désormais, ceux qui portent en eux les inconcevables stigmates de ce feu-là. Or la *foudre d'Apollon* je l'ai moi-même connue, le 2 août 1952, vers les cinq heures du soir, devant le numéro 23 de la rue Boislevant à Paris. Depuis, tout m'est vision.

L' APOCALYPSE, STADE SUPRÊME DE LA RÉVOLUTION MONDIALE DU XX^e SIÈCLE

Tout est accompli
Jean XIX, 30

Sous prétexte d'une sommation apologétique du pape Jean Paul II, le R.P. Bruckberger, dominicain, tente de régler son compte à ce qu'il appelle, lui, la grande conspiration progressiste dans l'Église, conspiration dont, toujours d'après le R.P. Bruckberger, les hautes machinations et même, en quelque sorte, l'irrévocable aliénation d'état n'en finiraient plus de pourrir, de dévier et d'éteindre les œuvres de vie et l'être même de l'actuelle Église de France, celle-ci se voyant ainsi interpellée, surtout, dans la procession hémorragique, et comme de plus en plus extérieure, nocturne et anéantissante de ses hiérarchies épiscopales en place. Extérieure, cette procession le serait, en effet, et jusqu'à la déportation marginalisante et le renversement ontologique de son principe de vie et de son signe de champ, dans la mesure où celles-ci, les hiérarchies épiscopales en place, ne se contenteraient plus

(1) R.P. *Bruckberger*, Lettre à Jean Paul II, pape de l'an 2000, chez *Stock*, Paris 1979.

d'aller, mais en seraient même venues à passer aux barbares et à se donner à eux, et cela non pas dans une louable intention apostolique, et bien moins encore dans le sillon ardent du paradigme christologique fondamental, qui est celui de l'écartèlement sur la croix, vivante déchirure d'une certitude en agonie jusqu'à la fin du monde, mais suivant une dialectique démissionnaire, hallucinée et somnambulique dont les développements actuels sombreraient déjà dans l'autoprofanation sacramentale et franchiraient clandestinement, et avec quelle abjecte allégresse, en effet, les limites sans retour ni merci de la mise en prostitution du dépôt suprêmement virginal confié à leur garde indigne et parjure, et comme déjà, successivement, incestueuse et si fiévreusement proxénète.

• Très Saint-Père, donnez-nous des évêques qui croient en l'Eucharistie>, en vient à s'écrier le R.P. Bruckberger. Ce qui, en fait, invente très clairement un doute atroce : qu'il s'en serait trouvé, qu'il s'en trouverait qui n'y croient plus, et qu'une tendance de pointe irait, aujourd'hui, dans le sens de cette apostasie voilée du noir le plus fuligineux. Les temps s'assombrissent, la terre, bientôt, tremblera. Serait-il donc si tard ? Ce ne sont plus les loups, ce sont les bergers qui, à présent, égorgent le troupeau, et qui l'éventrent rituellement. Car l'hiver de la grande souillure ontologique s'installe, et les évêques de cet hiver, les évêques de cette souillure, le R.P. Bruckberger les définit, lui, de la manière suivante : • Ils parlent, ils agissent comme s'ils ne croyaient plus à la vérité de ce qu'ils disent, comme s'ils ne savaient plus au nom de qui ils agissent. Quelle tentation alors de changer en cachette la religion en son contraire, sans changer les apparences ni l'organisation-. Changer la religion catholique en son contraire? Tel semblerait être, en tout cas, l'objectif théologico-stratégique ultime du complot dénoncé par le R.P. Bruckberger à l'intérieur de l'Église de France, plus avancée que toute autre, à ce qu'il apparaîtrait, dans les voies obscures des grands égarements de la foi. Et là, le R.P. Bruckberger précise, éclaire dramatiquement la marche de son discours et les raisons agissantes de sa propre montée en première ligne : .Quelle qu'ait été l'intention de Jean XXIII et de Paul VI — et cette intention n'a aucune espèce d'importance en regard de ce qui s'est passé en réalité — il y a eu complot des technocrates à l'intérieur de l'Église pour, à l'occasion et sous le couvert du dernier concile, purement et simplement changer la religion catholique, en changer discrètement mais sûrement la substance. C'est ce complot que nous dénonçons

sans relâche, c'est ce complot dont nous avons une fois pour toutes décidé qu'il échouerait, parce que la substance du catholicisme ne peut pas et ne doit pas être changée.

Faire échouer le complot

Qu'il y eût, qu'il y ait toujours complot, il faut quand même espérer que personne n'en doute plus. Mais est-ce bien là, encore et quoi qu'il en fût, ce qu'il conviendrait d'appeler le problème fondamental de notre actuelle confrontation avec la ligne des gouffres en train de s'ouvrir devant nous, et comme déjà sous nos pas ? Ne faut-il pas aller bien plus loin encore dans la dénonciation active et même, pourquoi pas, *activiste* du mystère de ces temps, qui s'accomplit inexorablement dans les ténèbres de la trahison des uns et dans la stupeur impuissante des autres, stupeur qui, elle aussi, est ténèbres, et quelles ténèbres ?

Loin de moi l'idée de contredire le R.P. Bruckberger dans les analyses immédiates qu'il fait de l'actuel désastre de l'Église, désastre essentiellement apocalyptique d'une Église si mystérieusement et si admirablement appelée à l'ordre de sa dernière fin, appelée donc au désordre tragique de sa passion écartelante et auto-anéantissante qui, en tout état de cause, ne peut pas ne pas être *telle qu'elle est*, et qui, par conséquent, est et sera, désormais, sa vraie, sa suprême *Imitatio Christi*.

Mais je dirais tout humblement que, à son tour, le R.P. Bruckberger s'abuse périlleusement quand, juge, lui-même, de l'application directe et immédiate de son diagnostic et de ses évaluations et, par cela même, la mort dans l'âme, il ne sait pas reconnaître, derrière les conséquences fatales d'une cause divine, la divinité agissante de cette fatalité elle-même, et quand, aveuglé par l'écœurement et même, peut-être, par la vraie désespérance que ne peut pas ne pas provoquer, en lui, l'abominable spectacle de la désolation qu'il dénonce, il ne se demande plus quel doit être, quel est le sens vivant et secrètement vivant de cette désolation, sa justification providentielle dans l'invisible.

Car tout ce qui se fait et se défait dans l'histoire concourt, en dernière analyse, à la plus grande gloire du principe unique et surunificateur, combat occultement *ad majorem Dei gloriam*.

Quels que puissent donc être les dégâts de son action et l'intolérable noirceur de la tragédie, des ruptures et des défaillances

d'être qu'elle s'utilise à mobiliser au service de ses plus épouvantables desseins, la puissance des ténèbres finira toujours par servir elle-même et portera en avant le grand dessein providentiel qui, sans cesse, la neutralise, la dépasse dialectiquement et assume les plus secrets fruits de ses œuvres. Aussi, et comme malgré le poids insupportable des ténèbres qu'il contient en lui et qui l'exalte contre-apostoliquement, le complot dénoncé par le R.P. Bruckberger ne doit-il pas finir par se montrer lui-même, au regard de cette foi d'au-delà de toute foi qui est la foi de la fin, comme un signe admirablement agissant et très limpide annonciateur de l'imminence du renversement des temps ?

Mais en attendant que cela vienne enfin à se faire, quelles nuits d'épreuve sans merci, et quelle sombre nuit en nous. C'est pourquoi le premier devoir spirituel de ceux qui sont-appelés à combattre sur le front de la nuit sera, et jusqu'à la fin du monde, le devoir de déjouer les entreprises subversives qui émergent des ténèbres intérieures de ce front-là, d'en ralentir et enrayer la marche tout en prévoyant les dispositifs d'un certain nettoyage par le vide. C'est pourquoi, aussi, la bataille spirituelle la plus profondément décisive sera, toujours, celle d'une très lucide, d'une très dangereuse exigence de pénétration et de renversement contre-stratégique, dont le quadruple objectif doit sans cesse veiller à identifier, à démasquer, à surprendre et à neutraliser ontologiquement les manœuvres engagées, dans le visible et dans l'invisible, par les tenants de pointe de la puissance des ténèbres.

■ Le seul moyen de libérer l'homme, dit le R.P. Bruckberger, c'est d'arracher le masque à Celui qui nous pousse au pire, qui nous fait insidieusement entrer dans son vieil homicide et dans son vieux mensonge. Et ensuite : • Nous attendions un pape qui s'élance hardiment sur la brèche ouverte, qui donne son vrai nom à l'antique Adversaire, au véritable auteur de la tragédie inhumaine qui se joue sur la scène de ce monde, qui lui dise en face ce qui lui fut dit jadis : - Arrière ! Satan ! ». Alors, raconte l'Évangile, le Diable abandonna le Seigneur. Puis les Anges s'approchèrent : ils le servaient. Mais pour que les Anges approchent, il faut d'abord que la tentation ait été repoussée, que l'auteur de la tentation ait été identifié, qu'il ait été démasqué, qu'il ait été appelé par son vrai nom, qu'on lui ait signifié son congé. Très Saint-Père, les temps sont arrivés. Les Anges attendent derrière la porte». Cependant, ajoute le R.P. Bruckberger, «il serait ridicule de penser que le Diable va se laisser signifier son congé sans réagir».

Pour que les Anges approchent, il faut qu'un certain nombre

de choses à la fois terribles et secrètes soient faites, et notoirement faites. Il faut préparer le terrain, et que le grand partage final se fasse à l'ombre des Portes de la Nuit. Or cette préparation du terrain, quelle est-elle ? Il faut, ainsi que le dit le R.P. Bruckberger, «que le Diable abandonne le Seigneur», que le non-être s'éloigne ontologiquement de l'être et que leur séparation finale s'en trouve ainsi consommée, irrémédiablement. C'est par la mort que le Christ a vaincu la mort, c'est par la séparation que la séparation sera à la fois rendue irrévocable et vaincue, et cette séparation, on le sait, a déjà été faite. Faite, ontologiquement, par le Seigneur du Passage, il reste encore qu'elle s'accomplisse, dialectiquement, dans l'histoire et par l'histoire, et que le courant de cette dialectique tumultueusement lancé en avant interpelle de lui-même l'histoire et la pénètre révolutionnairement, qu'il entraîne et charrie avec lui l'histoリアル apocalyptique de la réalité totale de ce monde. Ainsi dédoublée en elle-même, cette réalité dévoyée par sa propre fin laissera alors transparaître, philosophiquement, le mystère vivant de ses logis intérieurs et, l'espace d'un instant, les faces de ses principes énochien se montreront à nu, aveuglantes.

Alors, et les choses en étant là, il devient tout à fait urgent de comprendre que, si l'Église de Pierre, dont l'Ordre de saint Dominique, auquel appartient le R.P. Bruckberger, aura été et se veut, aujourd'hui encore, une instance privilégiée, une instance d'avant-garde, si l'Église de Pierre, donc, prise dans la masse de ces temps crépusculaires et déficients, fait mine de chavirer et de se laisser perdre sous le flot montant de la puissance des ténèbres, c'est surtout parce qu'elle n'a jamais pu ni ne pourra jamais penser le monde et se penser elle-même dialectiquement, oublieuse, de par son état même, du fait que les entailles brûlantes des Roues d'Ezéchiel sont tour à tour remplies de ténèbres et de lumière, et que, mystérieusement, ces Roues Tournantes ne sont autres que les nœuds dialectiques de la plus haute intelligence juive de l'être, les visages flamboyants, intérieurs et extérieurs, de la Merckhaba.

Qu'ils soient ainsi plongés dans les ténèbres ou exaltés dans la lumière, les Yeux d'Ezéchiel resteraient ainsi que le disait Raymond Abellio, ouverts à jamais : seule la tragédie de la dialectique en action, seul l'écartèlement intime et le sacrifice imputoyable de la mise en dialectique permanente et sans faille de la réalité de ce monde peut donc prétendre à *ouvrir le passage*, à tailler une brèche salvatrice vers le sens transcendantal que cette réalité porte occultement en elle-même, la libérer et la délivrer de ce qui

la cache à elle-même. Mais c'est là aussi que se lève et commence, abruptement, la juridiction intérieure et le domaine toujours interdit de l'Église de Jean.

Quelle fin du monde ?

.Très Saint-Père, s'écrit donc le R.P. Bruckberger, les temps sont arrivés. Les Anges attendent derrière la porte». Cela, après avoir relevé ce fait étrange et frappant, cet enchaînement qui ne peut pas ne pas faire trembler : Jean Paul I^{er} est devenu pape, il s'est heurté au mur de la curie romaine; il est mort. Vous êtes devenu pape ; vous vous êtes heurté au mur de la curie romaine ; c'est le cardinal Villot, le chef de cette curie romaine, qui est mort. Vous êtes très évidemment le maître du jeu. Qu'«u» pape soit chez lui le maître du jeu, vous n'imaginez pas combien cela nous change».

Car ceux qui savent encore voir ont vu, et ayant vu le savent : *les temps sont prêts, l'abîme s'ouvre*. Ce sont les mots mêmes de Mélanie, la voyante de La Salette, qui repose, ou plutôt qui attend, le visage calciné au noir, ainsi que nous le montre un document confidentiel produit par Louis Massignon, le visage réduit à l'état de *materia nigra philosophica* par le trop grand éclat, par la trop insoutenable proximité du soleil occulte de l'autre versant de l'être, de l'autre versant de *l'Amor Solis*, les mots mêmes de Mélanie qui attend, dis-je, cachée, dans son humble réduit de la cathédrale impériale d'Altamura, dans les Pouilles, dernier sanctuaire théogonique de Frédéric II Hohenstaufen qui fût encore debout.

Ainsi tout est dit, ou presque. Mais ce qui apparaît comme véritablement extraordinaire, et quel signe de haute rupture agissante se laisse surprendre là, apocalyptiquement, c'est le fait même que ce fût quelqu'un appartenant à l'Église de Pierre qui en soit ainsi venu à le dire, à le crier à la face du monde et à son Église, et que cela il se fût levé pour le faire aujourd'hui même. Le dire, le dévoiler donc, et l'établir en vue de quel immense renouvellement de l'être, en vue de quelle inconcevable venue nouvelle, en vue de quelle fulgurante révélation recommencée.

- Un être nouveau, écrit le R.P. Bruckberger, ne vient pas au monde sans troubler profondément l'organisme qui le porte et qui a pour destination de délivrer cet être nouveau à la lumière.

Ce monde, notre monde, est gros d'un fruit qui sera délivré. Mais tant d'atrocités et tant de souffrances ne sont-elles pas les premiers signes d'une délivrance imminente?-

Si nous entrons dans l'ère de l'absolu, dit encore le R.P. Bruckberger, *nous entrons dans l'ère du mystère vivant*. Et, ajoute-t-il, *s'il y a de nouveau mystère, il n'est pas absurde de penser qu'il puisse y avoir révélation*. Révélation, c'est-à-dire révélation autre, révélation absolument nouvelle. Car, se demande-t-il, aussi, *pourquoi l'absolu ne parlerait-il et ne se ferait-il pas comprendre ?* D'où le renversement dialectique final, l'avènement d'un nouveau concept visionnaire de l'histoire et du sens révolutionnaire total de l'histoire en marche : *c'est l'absolu*, dit le R.P. Bruckberger, *qui donne son sens au devenir et à l'historique, c'est le mystère qui éclaire le connu*.

Dans le document inaugural de son pontificat, Jean Paul II ne définissait-il pas la tâche fondamentale de son règne apostolique comme celle de *réintroduire le Christ dans l'histoire*, autrement dit de réintroduire l'absolu dans le devenir, de ramener toute existence à l'être et de donner, révolutionnairement, un sens transcendantal à l'histoire en marche ? Nous allons indiscutablement vers des jours nouveaux, vers des jours terribles et limpides, et il est temps que cela se sache. - Au sein de l'Église catholique, écrivait, quelque part, le R.P. Bruckberger, des grandes choses sont commencées. Tout ce qui s'opposera à ces grandes choses, même si c'est aussi pesant que du plomb, sera balayé comme poussière au vent, par le seul souffle de l'Esprit-.

Ainsi, certaines paroles de l'interpellation du R.P. Bruckberger à Jean Paul II s'embrasent-elles d'un feu redoutable, qui est le feu même du plus secret des pressentiments johanniques de ce qui, à l'heure présente, vient, et qui est peut-être déjà là. Car, écrit le R.P. Bruckberger, en s'adressant, toujours, à Jean Paul II, *quand vous avez accepté la charge de la papauté, vous saviez, et tous savaient, que vous ne restiez à Rome que pour y être crucifié*, tant est-il que *la forme même du devoir d'État d'un pape, c'est l'écartèlement et le crucifiement*. Et ensuite: «Vous abolissez l'histoire. Vous êtes directement adossé à la croix du Golgotha. Vous avez directement le dos à l'arbre inébranlable de la croix de Jésus-Christ, et il n'y a qu'une manière d'être adossé à la croix, c'est d'y être crucifié. C'est du haut de la croix que vous faites face, moins au passé qu'à ce qui va venir, et pour vous l'avenir c'est l'an deux mille, c'est n'importe quoi à venir, peut-être même la fin du monde-*. La fin du monde*, le grand mot est enfin lâché, notre

seul, notre plus secret mot de reconnaissance mais qui est aussi, et surtout, un *mot de passe*.

Et là, comment ne pas penser à la fort troublante parole de saint Pie X s'écriant, dans sa célèbre exhortation catholique du 4 août 1908, où il parlait aussi, et très à propos, *d'arracher les folles herbes*. • La sainteté seule nous rend tels que l'exige notre vocation divine, c'est-à-dire des hommes crucifiés au monde et auxquels le monde soit crucifié, les hommes marchant dans une vie nouvelle-. Or, cette vie nouvelle, cette *vita novissima* dont saint Pie X nous entretient si prophétiquement, vie faite de sa propre crucifixion au monde, en tant que vie donnée d'avance, et à laquelle le monde lui-même se trouve crucifié, comment l'approcher encore en cette heure du péril le plus ardu et le plus tranchant, comment la concevoir et comment tenter de la définir sur cette ligne de rupture transhistorique à partir de laquelle tout se défait en nous-même, dans le monde et dans l'histoire qui va ? Par *l'émergence même des signes apocalyptiques de la fin*, répondent ceux qui savent, et qui ne sauraient le savoir que secrètement, par l'incarnation, voire par la *mise en chair* vivante, vivante et agissante de ces signes et de leurs accumulations paroxystiques, par leur mobilisation dramatique autour du grand renversement ontologique en train de se faire, à l'heure actuelle, invisiblement, sur la terre comme au ciel.

Le mystère de la quatrième Eglise

unitalis redintegratio

Que des secrets institutionnels à la portée théologique et sans doute déjà ontologique soient ainsi dévoilés, projetés brusquement sous le jour d'une approche immédiatement révolutionnaire de l'histoire, approche qui apparaît, à elle seule, comme un renouvellement abyssal de la conscience occidentale de l'être et du feu vivant du sacré, quoi de plus dramatiquement éclairant, quoi de plus *signifiant* pour la marche actuelle des temps, dont on devine alors la vocation de limite tout à fait ultime, le souffle de rupture transhistorique et de changement cosmogonique intégral, de *metanoia*?

Et il y a bien plus encore : le fait même que cette dénonciation apocalyptique se lève, et à l'heure, précisément, qu'il faut supposer

comme opérationnellement la plus juste, non de la part de quelqu'un qui appartiendrait à cette identité mystique et prophétique de l'Église que Balzac, après bien d'autres, appelait, dans sa correspondance à Mme Hanska, l'Église de saint Jean, mais de la part de quelqu'un que l'engagement activiste, que la profession même de Chien de Dieu projette à l'avant-garde de l'Église de Pierre, de l'*Ecclesia Militans*, ne laisse de révéler le terrible, l'immense changement des temps que vit, en elle-même, et très souterrainement, l'Église actuelle dans sa double identité visible et invisible. Interprétée par l'envol logothétique et nuptial de l'Aigle de saint Jean, cette double identité agissante de l'Église rejoint ainsi la projection héraldique, lue en *troubar clos*, de l'Aigle Blanc de Pologne, figure philosophale, théurgique et cosmogonique à la disposition de ce qui, maintenant, revient, à savoir la réintégration unifiante de qui s'était trouvé en séparation et porté, par son propre dédoublement accepté *passionnément*, à la déréluction et à l'exil intérieur de ce » siècle de fer».

Depuis la condamnation romaine des propositions transcendantales avancées par l'enseignement de Meister Eckhart jusqu'à l'interruption volontaire, ordonnée par Rome, de la communion sous les deux espèces, tout a été fait, en Occident, pour que l'Église de Pierre renonce à s'approprier, dans le domaine du visible, les œuvres ardentes des opérations menées par le sang et par le vin eucharistiques, être et visage de la connaissance visionnaire, gnostique et cosmogonique du Seigneur de la Vigne, marquant ainsi, qu'elle le sût ou non, le seuil fatal à partir duquel l'Église de Pierre s'engageait dans les voies de l'histoire considérée, christologiquement, comme l'aire crucifiante de sa mise à mort à la fois sanglante et liturgique, spirituelle et chamelle. Le Seigneur de la Vigne n'est-il pas le même que le Seigneur du Passage ? Renoncer au Seigneur de la Vigne n'est-ce pas renoncer au Seigneur du Passage, choisir le non-passage du passage par les ténèbres de la mort, échanger l'amour contre la charité, la fidélité brûlante contre une obéissance ardente, les ténèbres de la lumière contre la lumière finale des ténèbres ? Comme Pierre, l'Église de Pierre devait, en effet, se faire elle-même crucifier, et, tout comme Pierre, se faire crucifier la Tête en Bas, et c'est la Tête en Bas que, mystérieusement, cela vint à se faire dans les siècles et que, de plus en plus vite, cela se fait à présent et jusqu'à ce que ce mouvement descendant ne se suspende de lui-même ; c'est là que nous sommes à présent, et point il n'est difficile de saisir le sens caché, le sens terrible et de plus en plus terrifiant de cet arrêt final.

C'est donc crucifiée la Tête en Bas que l'Église de Pierre eut à entrer dans les ténèbres de la suprême épreuve de son *Imitatio Christi*, perdue d'obéissance jusqu'à la trahison et dans la trahison elle-même secrètement obéissante au-delà d'elle-même, au-delà de la mort. Mais aujourd'hui d'autres temps viennent, car c'est bien de l'intérieur de l'Église de Pierre, du sein même de sa régularité non séculière, que l'Église prophétique, gnostique et mystique de Jean émerge actuellement en puissance et s'apprête à se libérer de ses voiles, admise de plus en plus à la pleine puissance du jour, et alors que derrière l'Église de Jean apparaît aussi, le visage brûlé et noirci en profondeur comme celui de Mélanie, l'intolérable lumière brûlante de l'Église théurgique et cosmogonique d'Elie.

Église de Pierre, Église de Jean, Église d'Elie : ensemble, les trois Églises eucharistiques présidées, héraldiquement et théologiquement par la Foi, par l'Espérance et par la Charité, constituent la couronne fulgurante, la *Fulgens Corona* de la quatrième Église, l'Église de la Montagne du Carmel, l'Église apocalyptique de Marie aux destinées incendiaires de laquelle seul préside l'Unique Amour qui rassemble, met à nu, exalte et allume le buisson de gloire de l'*Incendium Amoris*, et dont la parole de reconnaissance se donne pour être, sans fin, la parole même des Fidèles d'Amour, *una est columba mea*.

Église de Marie ou Église de l'Apocalypse, Église de la Fin dont la figure paradigmatique n'en finit plus de hanter, toute voilée encore en même temps que, déjà, ensoleillée-ensoleillante, ensoleillante-ensoleillée, *Le Livre de l'Apocalypse* de saint Jean : • Puis un Grand Signe est apparu dans le Ciel : Une Femme enveloppée de Soleil, la Lune sous Ses Pieds, et sur Sa Tête une Couronne de Douze Étoiles».

Et, de même que le devenir de l'économie intérieure, de même que l'ontologie révolutionnaire de la christologie et de l'histoire mondiale qui en constitue la face visible prend fin en s'accomplissant par le mystère de l'Assomption de Marie et dans le gouffre ascensionnel de sa gloire, le devenir de l'économie intérieure de l'Église, l'ontologie révolutionnaire de l'ecclésiologie et de l'histoire mondiale qui, en la portant dans le visible s'en fait en même temps soutenir et exalter dans l'invisible, prend fin en s'accomplissant par l'assomption des trois Églises eucharistiques au sein

- de cette Église d'au-delà des Églises qu'est la quatrième Église, l'Église de la Montagne du Carmel, l'Église du • Grand Signe dans

le Ciel, dont parle l'Apocalypse de Jean, Église de Marie et de la Femme enveloppée de Soleil.

L'Église Finale de Marie, c'est la Couronne Fulgurante, la *Fulgens Corona* des trois Églises réunies dans l'acte même de leur assumption apocalyptique finale, assumption amoureuse au-delà de toute charité, au-delà de toute miséricorde, assumption éternellement nuptiale dans la spirale des noces éternelles qui l'aspirent et qui la portent.

Or, en proclamant, en novembre 1950, par l'encyclique *Fulgens Corona*, le dogme final de l'Assomption de Marie, le saint Pape Pie XII ne laissait-il pas transparaître l'avènement futur de la couronne apocalyptique des trois Églises eucharistiques assumptionnellement réunies, le jour prévu, sous la *Fulgens Corona* cosmogonique de l'Église de Marie ?

Ce profond et vertigineux changement transtotalitaire, cette transmutation intérieure de l'Église, transmutation d'identité théologale, d'être et d'état historique et transhistorique, transmutation philosophique s'il en fut, doit se faire et ne peut se faire que dans le feu et par le feu, dans cet immense feu dévastateur de l'*Incendium Amoris* final qui doit marquer le passage transcendantal du trois au quatre, par la *metanoia* à la fois ardente et virgine de ce qui, ayant subi, et jusqu'à son amoureuse consommation, la séparation ternaire des commencements, doit parvenir et parvient à l'élévation assumptionnelle, à l'unité coronaire de la fin d'au-delà de toute fin. Aussi l'*Immaculée Conception des origines* se dédouble-t-elle, en s'assumant elle-même au-delà d'elle-même, par l'*Immaculée Conception de la fin* d'au-delà de toute fin qu'est l'amoureuse assumption dans le ciel intérieur de la *Fulgens Corona*. L'unité d'au-delà de la fin n'est donc jamais que l'éternel historial de sa propre immaculée conception, l'éternel retour dogmatique d'au-delà des précipices et des nuits de l'amoureuse séparation théologale.

Nous serons tous jugés sur l'amour, dit le R.P. Bruckberger en citant saint Jean de la Croix. Et il ajoute : < L'amour fait l'unique. L'unique ne peut être véritablement sauvé que par l'amour ». Mais qu'est-ce que l'amour sans la chair vivante d'une incarnation à chaque fois unique, qu'est-ce que l'amour sans l'immaculée conception de son propre dédoublement et de son incarnation au-delà de son propre historial préontologique ?

Que soy era Immaculada Concepciou avait dit, à Lourdes, celle que sainte Bernadette Soubirous avait appelée du nom d'*Aquero*.

Mais tout dogme n'exige-t-il pas, pour s'introduire dans l'histoire et s'y loger théologiquement, un être propre et une chair vivante à sa disposition, le mystère en accomplissement d'une incarnation historique à chaque fois absolument nouvelle ? *Que soy era Immaculada Conception* : l'être, la chair thaboriquement incandescente du dogme de l'immaculée Conception s'est donné à voir à Lourdes.

Quel est donc l'être, la chair vivante et rayonnante du dogme de l'Assomption de Marie ? Est-ce à Fatima qu'il faut en chercher le mystère ? Le très grand Pie XII, responsable de la *Fulgens Corona*, ne disait-il pas qu'il eût voulu qu'on le considérât comme «le pape de Fatima» ?

Et, surtout, quelle sera l'apparition transcendante, quel sera l'être, quelle sera la chair infiniment jeune, fulgurante et surirradiante, quel sera l'éblouissant visage et quel sera le nom foudroyant de celle qui nous viendra, et qui se donnera à voir pour manifester la canonicité cosmologique du *dernier dogme*, l'avènement du dogme final de l'ensemble de la christologie en action, à savoir le dogme de la Suprême Coronation de Marie, coronation royale, impériale, polaire et trans-galactique, coronation cosmique et supra-cosmique de la *Régina Coeli*, l'Épouse de la Couronne Unique, Marie au-dessus, avant et après qu'elle eut à être la Vierge, la Mère, et la Vierge-Mère ?

C'est le 22 août que l'Église est habilitée à célébrer la fête de la Coronation, et ce sera la tâche fondamentale de notre génération d'établir le dogme de la Suprême Coronation de Marie dans ses droits et dans sa toute-puissance théologale, tâche prédestinée et immédiatement tragique d'une génération appelée, vouée à instituer ainsi non seulement le passage entre la clôture du deuxième et l'ouverture du troisième millénaire de la Rédemption Cosmique dans le Christ Pantocrator, mais aussi à conclure apocalyptiquement l'économie intérieure de la christologie conçue comme l'ensemble préconçu de son propre devenir : avec la proclamation du dogme de la Suprême Coronation de Marie, le cycle intérieur de la Divine Incarnation se referme irrévocablement sur lui-même, car *tout est accompli*.

Dans le secret germinal de la nouvelle parole de vie à venir, les temps de notre seule et dernière actualité dogmatique sont déjà les temps du Grand Avent Cosmique de la Fin.

Au cours de l'allocution faite à l'occasion de l'ouverture de l'Année Sainte de notre Rédemption, le 23 décembre 1983, Jean Paul II déclarait, sur les sommets de la prophétique romaine :

L'action en faveur de la paix est une forme particulière de fidélité au mystère de la Rédemption parce que la paix est le rayonnement de la Rédemption, elle en est le fruit dans la vie immédiate des hommes et des nations. Ce Jubilé contribuera à consolider dans le monde une mentalité de paix : tel est le souhait qui monte de mon cœur. Et ensuite, et très fondamentalement : Je confie dès maintenant ce programme à l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie. C'est elle le *sommet de la Rédemption**. Et Jean Paul II de proclamer, alors, cette parole irréversible : «C'est pourquoi le Jubilé de la Rédemption a un côté éminemment marial : la coïncidence qui fait que cette célébration se situe en ce temps d'attente du troisième millénaire nous aide à saisir cette mentalité d'Avent qui est la marque distinctive de la présence de Marie à travers toute l'histoire du salut. Comme « Étoile du Matin », elle l'accueille en elle et le donne au monde».

L'homme du passage à l'acte

Tout ceci une fois dit, il se fait qu'une interrogation nouvelle apparaît, une interrogation agissant, en quelque sorte, comme une conclusion qui remettrait en cause l'ensemble même de ce qu'elle est appelée à conclure : les choses de grande révélation et de rupture, de pétition théologique si profondément révolutionnaire qui émergent en force dans le livre du R.P. Bruckberger, comment y sont-elles parvenues, et d'où, et par quels moyens d'appropriation intellectuelle ou autre ? Qui parle là ? Ce livre est-il inspiré, manipulé et, dans son noyau ultime et le plus incandescent, est-il un appel, un témoignage venu d'ailleurs ? Comme si on ne le savait pas : tout livre authentiquement *inspiré* n'est jamais l'œuvre de celui qui croit l'avoir écrit, mais de quelqu'un d'autre, ou de quelque chose d'autre et de très lointain ayant occultement agi là dans un but préconçu, dans un but d'influence et de révélation hautement subversives.

Et là, dans ce livre désormais marqué par un destin sans marche arrière, c'est l'ambiguïté même de la part humaine, sa désolante précarité et ses ombres les plus incertaines qui, précisément, sont appelées à constituer, et tout comme si de rien n'était, le terrain vague où la parole de ce qui reste hors d'atteinte surgit, et vient agir clandestinement.

Que le même R.P. Bruckberger ait donc pu, au cours d'une

même vie, assumer en clarté quelque chose d'aussi ignoble, d'aussi intolérable que la dénonciation des activités nationalistes révolutionnaires de Mgr Capucci, héros du combat de libération nationale de la Palestine rompue, souillée, obscurcie et étouffée sous les ténèbres de l'Anti-Parole apocalyptiquement agissante et comme déjà toute-puissante en Terre Sainte et, à partir de la Terre Sainte, en terre entière, planétairement, dénonciation, ce qui plus est, intervenant au moment même où Mrg Capucci entrait dans la longue nuit de sa détention, alors que le même R.P. Bruckberger avait su témoigner, dans un livre déchirant et serein et, dirais-je comme dans un sanglot, *couronné de lauriers*, pour la mort tragique et si admirablement catholique de Joseph Damand tout comme il avait su explorer, en d'autres terres existentielles, la part occulte de salut et de gloire voilée qui se tient dans cet éternel retour de Béthanie qu'est la traversée nocturne du péché, de la trahison et de l'oubli de la foi, comment ne pas y intercepter, en fait, la marque même d'une longue et dramatique préparation providentielle en train de se faire dans un but à venir et, aujourd'hui, advenu ?

Au sujet de l'avènement de Jean Paul II au siège pontifical de la toute-puissance romaine dans le visible et dans l'invisible, le R.P. Bruckberger n'apporte-t-il pas, en effet, un témoignage où apparaît et s'impose la dénomination décisive d'une prédestination et d'une limite absolument finales quand, en parlant de celui que le visionnaire Juliusz Slowacki appelait, il y a bien plus d'un siècle, «le pape slave, le frère des peuples», il l'interpelle en lui disant vous êtes *l'homme du passage à l'acte*? Or, l'avènement de *l'homme du passage à l'acte* n'est-il pas fait pour annoncer que l'heure de retour à attention suprême est à nouveau venue, ne donne-t-il pas le signal des temps du passage à l'acte ? Au commencement était l'action, cela aussi on ne le sait que trop.

- Je crois à l'instinct des peuples. L'ébranlement salutaire que tous les peuples du monde ont ressenti à votre avènement, écrit le R.P. Bruckberger en s'adressant à Jean Paul II, ne peut être mieux défini que par ces mots : tous les peuples de la terre ont ressenti que vous êtes l'homme du passage à l'acte. Et ce sentiment a été d'autant plus vif en Occident, qui est par excellence en ce moment un univers velléitaire. Je crois encore plus que Dieu n'abandonne pas sa créature exténuée, même quand il semble qu'elle n'attende plus rien. Bossuet écrit: «Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, Il réduit tout à l'impuissance

. Puis Il agit». Avec votre avènement, nous avons tous senti que Dieu, après avoir tout réduit à l'impuissance, a commencé à agir».

C'est après les temps de l'impuissance la plus grande, et là seulement, après les temps que Heidegger appelait, lui, la saison finale du renversement du monde, l'obscur saison où «la terre est livrée à la dévastation », que le mystère des temps du passage à l'acte peut à nouveau prétendre au jour et à s'imposer révolutionnairement comme tel.

Aussi le R.P. Bruckberger peut-il écrire: «A quoi servent les prophètes ? A quoi servent les poètes ? Ils posent en avance sur les hommes et sur les événements un signe mystérieux et infaillible, par où les cœurs non divisés peuvent reconnaître Celui qui doit venir et qui est l'Envoyé de Dieu. C'est à cela qu'aura servi Juliusz Slowacki, poète polonais de la » grande émigration». Bienvenue à vous, Très Saint-Père».

Le R.P. Bruckberger citera donc, en guise de conclusion, le poème suprêmement prophétique de Juliusz Slowacki, né en Pologne en 1809, mort à Paris en 1849 et enseveli, à présent, avec les rois et les héros de la Grande Pologne, dans la citadelle nationale de Wawell, à Cracovie, poème annonçant la venue providentielle de celui qui *nettoiera le sanctuaire* et qui, seul devant la toute-puissance de la conjuration des ténèbres, *affrontera l'Épée*.

Car tel est le serment secret du Seigneur de l'Épée et du Feu Dévorant, notre unique et terrible *sacramentum fidelitatis*. «Je ne suis pas venu pour apporter la Paix, mais l'Épée », disait-il. Et aussi : «Je suis venu pour jeter un Feu de braises dévorantes sur la terre, et comme je voudrais que déjà il fût allumé».

Or à présent il sera allumé, ce feu de braises dévorantes, car c'est le règne philosophique de l'*Ignis Ardens* qui vient.

Au sein des discordes, Dieu fait retentir l'énorme bourdon : C'est à un pape slave qu'il ouvre l'accès au trône des trônes. Celui-là ne fuira pas devant l'épée comme cet Italien! Celui-là, hardi comme Dieu, affrontera en face l'épée!

— C'est le monde qui est poussière! —

*Les foules s'enfleront et le suivront vers la lumière que Dieu [habite]
Il débarrassera les plaies du monde de leur sanie et de toute [vermine,
Il nettoiera le sanctuaire des églises et balaiera le seuil.*

Il révélera Dieu aussi clair que le jour.

Il en faut de la force pour restituer à Die un monde qui est [sien.

Voici donc qu'il arrive, le pape slave, le frère des peuples !

(Juliusz Slowacki, 1809-1849)

LE TROISIEME TERME IMPERIAL

*Les raisons de Dieu sont des mystères que je ne dois pas pénétrer.
Adorer sous le voile*

Marthe Robin

Métahistoire et hautes conspirations

Si la conception de l'histoire d'un Saint-Yves d'Alveydre, d'un René Guénon, d'un Julius Evola, d'un Michel Vâlsan, d'un Jean Robin, est juste, et fondatrice donc de vérité vivante, le centre de gravité de l'histoire se trouvera toujours en dehors de l'histoire. L'histoire visible n'est alors que l'écorce la plus extérieure, la délégation d'ombre de l'histoire invisible, et il n'y a d'expérience, ni d'approche authentique et totale de l'histoire en marche et de ses plus profonds secrets qu'à partir du niveau d'entendement où l'histoire se pose d'elle-même comme le donné d'un au-delà de l'histoire, comme *métahistoire*.

Relevons-le donc avec force : si l'histoire mondiale a un sens, celui-ci ne saurait se laisser surprendre que dans la lumière du concept de métahistoire, lumière exigeante et périlleuse s'il en fut. Cependant, pour qu'il puisse pénétrer dans le courant de la grande histoire au titre de Présence Réelle et en prédéterminer la face cachée, de la face nocturne de l'histoire et des grandes

ainsi, invisiblement, les tournants et la marche même, le concept de métahistoire se doit impérativement de subir, et à chaque fois, ce que l'Art Royal appelle un processus de substantification, processus qui, en langage plus conventionnel, pourrait aussi bien être considéré comme le fruit d'une incarnation recommencée, d'une autre et plus nouvelle descente historique de l'absolu. Comment, par quel insondable mystère le contingent, le passager, le visible immédiat peut-il devenir porteur de l'inconditionné, de l'immuable donné comme d'avance et à jamais hors d'atteinte ? Pour que cela soit, il faut que le concept de métahistoire en vienne à s'incarner occultement dans une organisation de pouvoir total, qu'il préside souterrainement aux destinées d'un Ordre Secret. Ainsi en avait-il été, au Moyen-Age, de l'Ordre du Temple et de ce qui se dissimulait, préontologiquement, derrière celui-ci.

Chaque fois qu'un Ordre Secret apparaît donc ou se donne à soupçonner comme le centre de gravité de la marche de l'histoire, celle-ci s'entrouve à l'irrationalité active, au jour approfondi de la vision exclusivement métahistorique dont relève l'intelligence de sociétés d'influence qui en prédéterminent le cours. Cela n'empêchera pourtant pas que l'Ordre Secret par l'intermédiaire duquel le concept de métahistoire parviendrait à s'investir dans le développement visible de l'histoire mondiale, et à y intervenir en tant que Présence Réelle, en tant que substantification ou, si l'on veut, en tant qu'incarnation à chaque fois renouvelée, se dût de subir lui-même la loi fondamentale du devenir intérieur de la vie, qui est la loi du dédoublement antagoniste de soi et du dépassement final de cet antagonisme par le troisième terme impérial et assumptionnel qui en assure la continuité. Dans une lettre confidentielle à François Borgia, Vice-Roi de Catalogne, Saint Ignace de Loyola faisait la confession suivante: «Le même Esprit-Saint de Dieu a pu m'induire à agir puissamment pour certaines raisons, et, pour d'autres, ne pas agir du tout, voire même agir dans un sens contraire à mes actions précédentes, mais toujours dans le but de ce que, à la fin, ne s'accomplisse ni ne prévaille, à travers moi, que la seule Volonté de l'Empereur».

Mais ce sera au xvi^e siècle, surtout, qu'aura fait surface, l'espace d'une flambée apparemment sans lendemain, la confrontation d'état régnant entre les hautes conspirations solaires de l'Ordre Secret et de son double nocturne, lunaire, la part du troisième terme impérial appelé à en surpasser la fatidique opposition se maintenant, elle, sous la garde sans faille de la régie hermétique dite du «profond silence».

Ainsi que l'avait montré le grand, le génial Claude Grasset d'Orcet (1828—1900), dans des travaux d'accès difficile mais récemment repris, après Fulcanelli, par notre cher Jean-Pierre Deloux, l'Ordre Secret et son double d'ombre avaient pris, au XVI^e siècle, le visage du conflit souterrain opposant deux confréries initiatiques majeures, l'Ordre Secret y étant représenté par les Ménestrels du Morvan et son double nocturne par les Ménestrels de Murcie.

Ce sont deux femmes, Diane de Poitiers et Catherine de Médicis, l'une la maîtresse en titre et l'autre l'épouse légitime du roi Henri II, qui se trouvaient à la tête des deux grandes confréries rivales, les Ménestrels du Morvan et ceux de Murcie. Diane de Poitiers, maîtresse du château magique d'Anet et de l'organisation théurgique ultra-secrète nommée la Quinte, qui lui avait conféré le titre suprême de Grande Chasseresse, couvrait nuptialement, de son entière autorité, les Ménestrels du Morvan, tenus, par certains, pour avoir constitué, à un moment donné, une véritable religion souterraine. Alors que l'énigmatique et si dénigrée Catherine de Médicis, tout en veillant, dans l'ombre la plus profonde, aux menées de la religion clandestine opposée à la Quinte et qui se faisait appeler, d'un nom à couvert, la religion du Quart, soutenait, elle, les Ménestrels de Murcie, qui lui avaient offert la dignité de Licorne Immaculée. Si la confrontation entre la Quinte et le Quart devait atteindre son paroxysme dans l'admirable épisode dit de la nuit de la Saint-Barthélemy, si mystique et si parfaitement sanglant, et si c'est l'appropriation spirituelle et magique de la personne même du roi Henri II, personne infiniment plus sacrale que l'on ne saurait le croire, qui constituait l'enjeu ultime de la rivalité meurtrière de la Grande Chasseresse et de la Licorne Immaculée, il reste néanmoins à identifier les voies propres du troisième terme impérial en action, voies par lesquelles le conflit entre la Quinte et le Quart se devait d'être surpassé et porté assumptionnellement au-delà des contingences tragiques de l'histoire. De ces voies, impériales dans le sens où l'entendait Saint Ignace de Loyola, quelqu'un dont les qualifications les plus légitimes l'autorisaient à le faire, en a déjà parlé, brièvement mais décisivement, encore que d'une manière plutôt voilée; aussi ne m'appartient-il pas de déflorer par d'intempestives révélations, de faire violence, même si ce n'était que *comme en passant*, à la pénombre à demi-virginale choisie par mon prédécesseur dans cette science si dangereuse et par certains côtés si équivoque.

Plus près encore des temps actuels, la même structure de

confrontation métahistorique d'un Ordre Secret et de son ombre, confrontation ayant imposé au cours visible de l'histoire un changement total, et comme une transmutation abyssale, émergera des événements qui avaient constitué la trame intime, l'épouvantable déchaînement d'Écorces Mortes qu'il est toujours convenu d'appeler la Révolution Française. Cela, non sans devoir tenir compte du fait que c'est la proximité même de la zone d'effondrement historique ayant marqué le tragique destin, en Europe, de la Monarchie de Droit Divin, qui empêche d'y voir clair: les ténèbres du secret métahistorique sont bien trop actives encore, l'interdit qui s'y attache persiste à s'imposer dans les termes d'une actualité conflictuelle, suffocante. Ainsi ne peut-on toujours pas envisager de dire à découvert l'identité de l'Ordre Secret n'ayant pas su faire efficacement obstacle à la conduite submergeante de ce qui s'est laissé engloutir et défaire en 1789, ni quel fut son double d'ombre et de crime profond. En parlant, précisément, de la Révolution Française considérée sous un certain angle, Gilbert Comte n'affirmait-il pas, dans *Le Monde* du 13 juillet 1984, ce que d'habitude l'on se croit obligé de taire : < Dans son vertige, la Révolution Française céda sans doute à des forces, à un esprit suicidaire mal identifié, extérieurs même à la politique >.

S'il est en effet bien trop tôt pour que l'on puisse s'aventurer à dévoiler l'identité, ou les identités, *extérieures à la politique* comme le dit si justement Gilbert Comte, des conspirations dont les dénominations certaines risquent de se trouver encore en activité, on peut néanmoins tenter d'identifier ceux qui en furent les représentants, les personnalités suprahumaines métasymbolique- ment placées en situation à l'heure du destin : nous sommes quelques-uns à savoir de science plus que certaine que le comte de Saint-Germain, ou, plutôt, l'entité qu'il était censé incarner, y avait représenté, précisément, l'Ordre Secret qui, en l'occurrence, se devait si mystérieusement de perdre la partie et qui la perdit-dans les conditions d'inconcevable horreur que l'on sait, alors que, face au comte de Saint-Germain, le soi-disant comte de Cagliostro perpétuait, lui, l'ombre en avant, le parti du dédoublement nocturne de ce même Ordre Secret qu'un inexorable destin d'airain, de fer et de plomb eut à pousser tout droit à l'abîme final.

Comment, alors, ne pas penser à l'entrevue clandestine, ayant eu lieu dans l'Église des Récollets, entre l'envoyée spéciale, et même très spéciale, de la reine Marie-Antoinette, et le comte de Saint-Germain, faisant, lui, en cette circonstance, sa dernière

apparition ? A la grande dame de Versailles venue, non sans de terribles périls, à sa rencontre, le représentant de l'Ordre Secret devait avouer, la mort dans l'âme, qu'il avait - les mains liées»; que le « fatal arrêt » avait été prononcé, irrévocablement ; et qu'il lui fallait s'incliner devant une volonté «infiniment plus puissante» que la sienne propre. Un siècle plus tard, c'est aussi ce que Saint Jean Bosco devait confier au sujet de l'*infranchissable interdit*, au sujet du *mur de ténèbres* face auquel il s'était trouvé réduit à l'impuissance malgré l'effort ardent de ses prières suprahumaines, malgré son *intervention directe* en faveur du comte de Chambord se mourant.

Et pourtant, au-delà de la fatidique confrontation du comte de Saint-Germain et du soi-disant comte de Cagliostro, au-delà de l'Ordre Secret et de son double de ténèbres, un mystérieux troisième terme impérial devait quand même bien l'avoir emporté, dans l'invisible, sur les écueils et les tourbillons sanglants de la fatalité inéluctablement en marche. Quel aura pu être ce nouveau troisième terme impérial, l'entité appelée à dépasser, à la fois métahistoriquement et *historiquement*, l'Ordre Secret et Son Ombre, il est encore trop tôt, aussi, pour que le cours des choses puisse vraiment supporter qu'on le dise en clair. Il suffit de savoir que cela fut, et que de très puissantes réverbérations en perpétuent encore le tumulte dans les souterrains de la grande histoire, dont les derniers remous, parfois, nous rejoignent. Car il est bien gardé, le passage secret d'une grande nuit à l'autre, passage se refusant à tout interrègne du jour.

Quant aux préfigurations métahistoriques de l'actuelle histoire occidentale du monde, une seule question peut s'aventurer à les mettre en lumière, à entamer le processus de leurs éventuelles désoccultations à venir. Cette question est la suivante : dans la décade 1982 —1992, si troublée et si dramatique, si proche des précipices ultimes, précipices sans retour ni visage aucun, quel est l'Ordre Secret dont l'influence invisible et les irradiations théurgiques et cosmologiques sont tenues de répondre de la marche révolutionnaire, de la marche ontologique des temps qui sont déjà les nôtres, et quel est le double de ténèbres de ce nouvel Ordre Secret ? Et, aussi, quel inapprochable troisième terme impérial s'apprête à dépasser l'antagonisme d'état les opposant, encore une fois, l'un à l'autre ?

Assez étrangement, c'est un roman, ou, si l'on préfère, une semblance de roman, qui, à l'heure actuelle, vient proposer le

meilleur commencement de réponse à cette question décisive entre toutes.

Il s'agit du roman utilisé par le RP Martin pour manifester vers l'extérieur, et comme à découvert, le témoignage qu'il lui incombe de produire sur le concept métahistorique des temps actuels, et sur l'Ordre Secret appelé à l'incarner historiquement. Intitulé *Le Renversement*, ce roman pas tout à fait comme les autres vient de paraître, à Paris, aux Editions de La Maisnie. Or faudrait-il en parler, déjà ? Je suis très intimement persuadé qu'il faille le faire. L'heure elle-même l'exige. Cette heure qui est nôtre, l'heure fascinante des grandes choses de la fin.

Les Quarante-Cinq

Il y a deux ans paraissaient à Paris, sous la signature du RP Martin et aux Éditions ACL Rocher, un ouvrage intitulé *Le Livre des Compagnons Secrets*. La thèse fondamentale de celui-ci avançait que le Général de Gaulle avait rassemblé autour de lui, de la manière la plus confidentielle, une sorte de Collège Druidique de quarante-cinq membres, auxquels il avait dispensé l'enseignement intégral de sa doctrine la plus *intérieure*, sa gnose pourrait-on dire, avec le commandement d'une traversée silencieuse du désert devant durer dix ans à partir du jour de sa mort. Franchies ces dix années de désert, le vœu de silence était levé : la mission extérieure des Compagnons Secrets devait alors commencer, *passer à l'histoire*. < L'ultime espérance de la France et de l'Occident s'incarnera un jour dans mes Quarante-Cinq », avait déclaré le Général de Gaulle. Sur l'Ordre des Quarante-Cinq, le RP Marin écrit : - Ordre sacrificatoire, encore secret, dont tous les membres sont unis par un dangereux serment (et, pour certains, les vœux) de silence et de vivre sous certaines règles. Ordre dont l'objectif *du moment* est d'être présent partout pour faire prendre à l'histoire < le sens christique, collectiviste et français > entrevu par le Général comme l'unique vœu encore possible pour franchir - le désert spirituel de la décadence-, où l'Occident va peut-être se perdre, et le monde avec lui •.

Ajoutons que l'Ordre des Quarante-Cinq avait fait sienne la devise des anciens de l'École de Chefs du Château d'Uriage, fondée en 1941 par le général Pierre Dunoyer de Segonzac, *plus est en nous*, et se trouve dirigé, à l'heure présente, outre une instance

collégiale permanente, par un officier — appartenant à une vieille famille d'Ajaccio, dit-on — qui, ayant servi, sur mission, dans les forces aériennes de la République Chinoise, se fait appeler Ho Hang-chang (mais, aussi, faut-il le souligner, pour d'autres raisons, infiniment plus cachées).

Le problème de l'existence même de l'Ordre des Quarante-Cinq ainsi posé, il importerait, me semble-t-il, que l'on en définisse les fondations doctrinales, les choix idéologiques de base, les engagements métahistoriques actuels ou à venir. Ce qui nous portera aussitôt à comprendre que l'Ordre des Quarante-Cinq ne saurait disposer, en lui-même, d'aucune existence doctrinale propre, qu'il n'est — et s'il est — qu'une représentation conceptuellement active de la plus profonde pensée du Général de Gaulle, le véhicule métahistorique de sa vision suprême quant au sens de ce monde et de ses destinées eschatologiques finales.

Autrement dit, ce ne serait qu'à travers les professions doctrinales de l'Ordre des Quarante-Cinq, telles que celles-ci se trouvent formulées, entièrement ou en partie, dans *Le Livre des Compagnons Secrets* que, dans l'état actuel des choses, la plus profonde pensée du Général de Gaulle peut être interceptée. Aussi sujette à caution que peut sembler pareille affirmation, il est néanmoins tout à fait nécessaire d'en tenir compte à partir de l'instant où l'on en vient à s'intéresser — où même faire semblant de le faire — à la réalité missionnaire, aux destinées révolutionnaires, tenues pour déjà en marche, de l'Ordre des Quarante-Cinq.

Quelle est, dans ce cas, la doctrine essentielle de l'Ordre des Quarante-Cinq ou, si l'on préfère, quelle est donc, d'après l'enseignement actuel de l'Ordre, la ligne de front des conceptions métahistoriques ultimes du Général de Gaulle, ou du *concept absolu* qui transparaît derrière les révélations significatives, derrière les stations symboliques de l'existence contingente, connue et moins connue, de celui que l'on en vint à appeler, à si juste titre, l'« Homme des Tempêtes » ?

Commençons par certaines « influences décisives ». D'après le RP Martin, l'Ordre des Quarante-Cinq se reconnaîtrait, essentiellement, dans l'interprétation gaullienne de la pensée de René Guénon, dans celle de Teilhard de Chardin et, aussi, dans certains aboutissements métahistoriques de la pensée de Mao Tsé-toung. D'évidence, cette affirmation de principe n'est absolument pas à prendre au premier degré, sa *compréhension réelle*, c'est-à-dire à la fois vivante et en course, agissante, devant constituer le fait d'une approche exclusivement « diplomatique ».

Cependant, pour qu'il soit utilisable, le terme spécial d'*approche diplomatique*, emprunté aux travaux de Claude Grasset d'Orcet, exigera d'être défini fort clairement. Jean-Pierre Deloux :

- Le génie de Grasset d'Orcet transparaît surtout dans ses travaux sur la cabbale hermétique et sur les règles du • langage diplomatique-. Entendons par «diplomatie-: tous les moyens cryptographiques utilisés en littérature ou sur le plan pictural pour faire passer un message qui ne pourra être compris que par les seuls initiés. Ainsi, en littérature, «Le songe de Poliphile- ou l'œuvre de Rabelais et, en peinture, • Les Bergers d'Arcadie • de Poussin ou - Les Ambassadeurs- d'Holbein sont les parfaits exemples de la fonction secrète, politique et ésotérique des œuvres d'art qu'il faudra un jour reconnaître et étudier de bien plus près - (dans *Nostra*, le 18 août 1983).

J'ai montré — au cours d'un entretien avec l'excellent Arnold Waldstein, au sujet de l'Alchimie et de la Grande Poésie — comment la poésie que je pratique moi-même n'est rien d'autre que le véhicule «diplomatie» d'une certaine recherche philosophale d'avant-garde, d'une instruction de l'Art Royal ne pouvant en aucun cas supporter qu'on la surprît sans le voile des dissimulations hermétiques censées interdire tout accès direct et non prévenu au sillon de ses œuvres vivantes et ardentes.

Que faut-il donc aller chercher, alors, derrière la couverture

- «diplomatie» des influences que l'Ordre des Quarante-Cinq affirme avoir interceptées chez le Général de Gaulle, influences aussi difficilement admissibles, chez l'auteur de *La France et son Armée*, que celle de la pensée d'un Mao Tsé-toung, et, mille fois pire encore, de Teilhard de Chardin ?

Glazialkosmogonie

Suivant la lecture «diplomatie» de l'essentiel, la figure de l'influence de Mao-Tsé-toung sur la pensée du Général de Gaulle livrera aussitôt son secret, qui est celui d'une longue, d'une suivie, d'une ancienne et fort profonde continuation taoïste s'exerçant occultement au sein de certains groupes supérieurs de l'Armée Française, continuation que le Général de Gaulle ne pouvait pas se permettre de ne pas relever et de prendre à son compte à l'heure des options les plus critiques. Il ne reste pas moins certain que dans *Le Livre des Compagnons Secrets*, le RP Martin fait état

d'une lettre-directive du Général de Gaulle, ultra-confidentielle, sur la manière dont il faudrait que l'on s'appropriât, en certaines circonstances, la pensée et jusqu'au sens même de l'œuvre de Mao Tsé-toung, lettre-directive que le Général de Gaulle avait fait tenir à plusieurs hauts responsables de l'appareil du pouvoir gaulliste alors en place : ce document avait provoqué, en son temps, d'assez puissants remous. D'autre part, une attitude analogue apparaît, à visage découvert, chez Raymond Abellio. Aussi dans *La Fosse de Babel* aboutit-on à une interpellation prophétique de la Chine de Mao Tsé-toung et de ses grandes «destinées ultérieures-, déjà germinatives. «Destinées ultérieures- qui, suivant Raymond Abellio, ne seraient guère celles que l'on pourrait en penser à partir des données passagères de la seule actualité du moment : si, un jour, la Chine Rouge submerge le Grand Continent Eurasiatique, ce sera, dit Raymond Abellio, pour y *chercher Dieu*.

Quant à l'approche « diplomatique • de l'œuvre de Teilhard de Chardin, jésuite de bonne famille saisi, d'une assez intolérable et mystérieuse manière, par la plus écœurante débauche évolutionniste, il apparaît qu'elle instruirait, tout en ne le disant bien évidemment pas, la part la plus engagée de la pensée eschatologique du Général de Gaulle, pensée menant à une conception hermétique d'ensemble, à une cosmologie gnostique, voire même magique et théurgique dont la démarche la plus intérieure ne serait pas sans rappeler les visions hyperboréennes de la guerre cosmique fondamentale opposant le Feu Éternel à la Glace Éternelle, vision présente, aussi, à la base génétique de la *Glazialkosmogonie* hœrbigerienne. J'ai montré ailleurs comment, par l'intermédiaire de Denis Saurat, c'est Hœrbiger et personne d'autre que Hœrbiger qui, en fait, a prédéterminé les plus hautes conceptions cosmologiques du Général de Gaulle et partant l'ensemble de ses doctrines métahistoriques concernant, entre autres, la mission à la fois finale et fondamentale du continent Latino-Américain, ou le • Grand Continent Antérieur».

Le Livre des Compagnons Secrets, et bien plus encore *Le Renversement*, prêtent donc, en dernière analyse, au Général de Gaulle, celui-ci considéré dans son identité la plus intérieure, dissimulante et dissimulée, une conception à la fois *cosmologique* et *opérative* d'une certaine christologie agissante, laissant sous-entendre que, si, derrière, ou très à l'intérieur de l'Église de Pierre veille l'Église nuptiale de Jean et de la Charité Ardente de son Cœur Royal, il y a, au-delà de ces Deux Églises, un Autre État, et

comme une Troisième Église, celle-ci patronnée par la Divine Colombe impériale et hermétique d'André (Colombey les Deux Églises pouvant annoncer, alors, que, derrière la vallée mystique, derrière l'Entremont des Deux Églises il faut savoir se rendre à la vision de l'Église de Saint-André, ou Église des Chardons Bleus ; chardons bleus constituant les armes héraldiques du SAC). Et quelle Divine Colombe y surprend-on ? Colombe Immaculée, décapitée depuis les origines, sanglante et plus que sanglante ; mais restituée depuis, et ensoleillante, aurifère ; et déjà comme régnante, logeant à l'intérieur de l'Église de Saint-André, et celle-ci logeant, Elle-Même, en Elle, Notre-Dame de France et d'Écosse. Église de Saint-André enfin que d'aucuns disent cosmique, transgalactique et tout à fait finale, tournée vers la Femme de l'Apocalypse, et dont les préoccupations les plus cachées, dont la grande prédestination actuelle rejoignent puissamment la zone de problèmes mobilisée par Hôrbiger et ses organisations de perpétuation souterraine. *Le Renversement* : <11 y avait plusieurs années déjà que le Chef avait demandé à Hôrbiger s'il lui serait possible de déplacer le Nord Magnétique -, y lit-on, entre autres. La réponse de celui-ci tint alors en un seul mot : < Certainement ». La suite de ce même dialogue : ■ Dans combien de temps estimez- vous que pourraient avoir lieu les premiers essais ? » < Un an peut- être, si je dispose de tout ce qui me sera nécessaire et de collaborateurs entraînés à de telles recherches ». - Eh bien, faites votre liste et mettez-vous immédiatement à l'ouvrage ».

Dans cette même zone de problèmes concernant, d'une manière immédiatement apocalyptique, les grandes théurgies actives du magnétisme terrestre, le RP Martin évoquera aussi, dans *Le Renversement*, les derniers états de la doctrine du « renversement des pôles ».

- Si la localisation arctique de l'Asgård mythologique réfère directement à l'origine polaire de la Tradition primordiale, évoquée par René Guénon, le *Sankt Pauli*, en mettant le cap sur l'Antarctique, allait bientôt indiquer qu'avait eu lieu, *stricto sensu*, un véritable « renversement des pôles ». Et ne fallait-il pas voir là comme une signature, ou, si l'on préfère, comme une *griffe* ? »

Mais il n'y a pas de renversement qui n'en appelle à un contre-renversement, et c'est bien de quoi sera faite, jusqu'à la fin, la spirale des Grands Temps.

Agir métahistoriquement sur l'histoire et, à travers la marche de l'histoire et au-delà du cours actuel de l'histoire, agir sur le monde et sur l'ensemble de notre cosmos dans ses dénominations

propres, dans ses espaces et dans ses influences, telle se découvre donc, au petit nombre de ceux qui sont parvenus à l'état de pouvoir y plonger impunément leur regard, la suite dialectiquement active et, désormais, de plus en plus suractivée des conceptions cosmologiques occultes prêtées, au Général de Gaulle, par ses Compagnons Secrets (et, aussi, qui sait, par ceux-là mêmes dont ceux qui se croient et se proclament ses - compagnons secrets - ne sont que l'ombre portée en arrière, le double nocturne et lunaire, le Quart appelé hyponagogiquement à *faire face*, à faire sacrificiellement acte de présence face à la Quinte solaire qu'ils ignorent sans doute ; mais qui ne les ignore pas).

L'encerclement du Grand Continent par les Puissances Océaniques

Charles de Gaulle : • Et moi au centre de ce déchaînement, je me sens remplir une fonction qui dépasse de très haut ma personne, servir d'instrument au destin.. Ce sera donc au niveau de la confrontation tragique de sa cosmologie métahistorique et des états actuels de l'histoire mondiale en marche accélérée que les Compagnons Secrets du Général de Gaulle rencontreront, en celui-ci, - l'instrument du destin-, instrument d'un destin aussitôt converti et comme s'incarnant déjà dans les termes mêmes de sa propre fatalité géopolitique en place, une fatalité planétaire donnée pour une géopolitique planétaire donnée. A partir donc de la fatalité géopolitique planétaire du gaullisme en action, peut-on préfigurer, dialectiquement, les grandes lignes de force d'une *géopolitique occulte* du gaullisme ?

Pour le Général de Gaulle, le concept géopolitique fondamental du monde actuel sera ce qu'il faut bien appeler, après certains autres, dont certains des nôtres, le Grand Continent Eurasiatique : aussi le destin géopolitique planétaire de l'histoire actuelle dans ses fins et partant le destin même de la France en tant qu'instrument privilégié, voire même unique d'une volonté extérieure à l'histoire, occulte, suprahumaine et divine, s'identifie ontologiquement au destin du Grand Continent Eurasiatique. Face à celui-ci, la dérive des Puissances Océaniques incarne le concept offensif de la négation anti-continentale, Puissances Océaniques dont l'antidestin exige l'encerclement du Grand Continent Eurasiatique -

et de ses espaces d'être et de développement, pour leur infliger la loi subversive et anéantissante de l'*Éternel Extérieur* qui prétend sans cesse au statut d'Anti-Empire.

La contre-stratégie, donc, du plus grand gaullisme en action — ou, plutôt, sa métastratégie contre-offensive — mobilisera, alors, face à la dérive des Puissances Océaniques, le poids, tout le poids métastratégique du Grand Continent Antérieur, en essayant de réactiver — et, par la suite, de suractiver — la potentialité tellurique originale de ce que, aujourd'hui, l'on appelle aussi, communément, le continent Latino-Américain, ou le Grand Continent Antérieur que d'aucuns, et non des moindres, s'habituent déjà à considérer comme le Grand Continent Ulérieur, comme l'« Ile de Survivance » devant émerger métahistoriquement après la série des cataclysmes planétaires provoqués par la vague noire - des conflagrations nucléaires déclenchées à partir de ce qui, désormais, et à tout instant, risque d'être la prochaine guerre mondiale des impérialismes que l'on sait. C'est dans la mesure où le Général de Gaulle avait parfaitement compris que l'éventualité d'une conflagration nucléaire de dimensions planétaires engagera, inexorablement, la fin d'un monde si ce n'est même la fin du monde qui est le nôtre, le monde des humains et de l'existence humaine-disait Heidegger, que l'objectif métahistorique suprême du plus grand gaullisme se dévoile comme étant la Paix Mondiale. Paix Mondiale dont les fondations occultes doivent être cherchées dans ce que les hermétistes appelaient, en d'autres temps, la Paix Profonde, ou la *Pax Profunda* de nos derniers Rose-Croix. Ainsi le Général de Gaulle devait-il déclarer, en toute clarté : « La France est pour la Paix, il lui faut la paix. La France, pour renaître vraiment, pour se refaire et pour s'étendre, au sens le plus noble du terme, il lui faut la Paix. Par conséquent, la France cherche la paix, cultive la paix, aide la paix, partout ».

Ainsi peut-on dire, par un assez abrupt raccourci analytique, mais comment l'éviter, que, pour certains de ceux qui savent, le secret de l'établissement métahistorique d'une Paix Mondiale durable, c'est-à-dire profonde, réside, en ces temps de la fin, dans la réactivation des destinées planétaires propres du continent Latino-Américain. Dans une phase ultérieure, et faisant immédiatement suite aux projets, actuellement plus ou moins en suspens, concernant la libération métahistorique du Canada Français, et même du Canada tout court, base grand-continentale avancée à l'intérieur m des espaces de domination impériale de la dérive des Puissances Océaniques, la saison devra également venir

où les Puissances Océaniques elles-mêmes seront appelées à se libérer, d'elles-mêmes en elles-mêmes, à se soustraire révolutionnairement à l'emprise négative de l'Anti-Empire, ou, plus clairement dit, de l'Empire Extérieur, et cela à partir, précisément, des terres anciennement et toujours françaises de la Louisiane, dont *Vitre antérieur survit* dans les profondeurs (quant au sujet du mystère en action de cet Empire Extérieur, il est grand temps que l'on procède à une relecture approfondie de l'œuvre de H.P. Lovecraft, l'immense voyant prophétique de Providence, Rhode Island).

D'où, aussi, les entreprises, aventureuses parfois, du plus grand gaullisme en Amérique Latine (Argentine, Bolivie, Colombie, Nicaragua, et autres, dont peut-être Cuba), ainsi que, d'une manière apparemment moins clandestine, au Canada (mais quoi de plus manipulable, quoi de plus manipulé que les apparences en tant que telles). En tout cas, sur les véritables dimensions de l'action métahistorique poursuivie par le Général de Gaulle au Canada, il est plus que nécessaire de lire le livre de recherches et de témoignages qu'Anne et Pierre Rouanet avaient fait paraître, en 1983, chez Grasset, *Les trois derniers chagrins du général de Gaulle*: il s'agit, fort probablement, du document le plus extraordinaire, à ce jour, sur certaines des actions que le Général de Gaulle avait dû mener dans l'ombre.

Or, dans *Le Renversement* du RP Martin, les données de l'action métahistorique d'ensemble poursuivie par le plus grand gaullisme se laissent surprendre — malgré la prédisposition d'une écriture très essentiellement diplomatique, et *diplomatique* dans le sens spécial imposé à ce terme par Claude Grasset d'Orcet, notre maître — avec une netteté qui donne le vertige, et qui en vient à entrouvrir en force des portes débouchant sur ce que Balzac déjà, dans un roman céléberrime, appelait !'«< envers de l'histoire contemporaine >>.

Asgaard

Mais la grille de décodage la plus appropriée ne serait-elle quand même pas celle que s'offre à nous fournir le texte du roman que l'Ordre des Quarante-Cinq propose à notre attention ? Le roman signé par le RP Martin, *Le Renversement*, débute par la découverte (providentielle, nous suggère-t-on) qu'un certain

Amaury, ancien des « Forces Navales Françaises Libres » qui, en 1945, servant dans un RFM (Régiment de Fusiliers Marins), fait, alors qu'une patrouille dans les Alpes, sur la personne d'un colonel SS grièvement blessé, et se mourant. Celui-ci, détaché auprès de l'état-major de Rommel et, ensuite, auprès de celui de Kesselring, avait également appartenu à une « structure spéciale » de liaison opérationnelle avec la Kriegsmarine, et détenait sur lui, au moment où il tombait entre les mains de la patrouille Amaury, un certain nombre de documents ultra-secrets, dont, précise le RP Martin, « une carte sur peau de daim, dessinée à l'encre de Chine » qui pouvait représenter « un plan de propriété privée dans une région de lacs ».

Or, par on ne sait pas trop quelles transplantations hiérarchiques et autres, cette carte finit quand même par aboutir devant quelques-uns des responsables des Quarante-Cinq ; qui ne devaient pas manquer d'avoir la révélation technique, toutes recherches nécessaires faites, qu'il s'agissait d'un document pouvant apporter la preuve de l'existence, de la récente mise en œuvre d'un gigantesque complot planétaire de l'Ordre Noir, Phoenix déjà renaissant de ses cendres à peine eut-il passé l'épreuve des terribles, hallucinants brasiers de 1945. En effet, le relevé produit à l'encre de Chine sur la peau de daim s'avère être celui d'une centrale majeure de l'Ordre Noir, cachée dans une région inaccessible du Grand Nord canadien, la région des Lacs Noirs. Centrale qui, outre son importance intrinsèque, représentait, aussi, et cela sans le moindre doute, un relais final vers la forteresse transcendante de l'Ordre Noir, la polaire, l'immaculée « Asgard la Mystérieuse », s'occultant, en vint-on à le penser, dans les parages tourmentés et si tragiquement désolés de l'Atlantique Sud.

Ainsi retrouve-t-on, comme par enchantement, les mystères impénétrables, ou presque, et toutes les réservations obscures du *Schwarze Korps* institué par le Reichsführer Heinrich Himmler à des fins théurgiques et cosmologiques encore et toujours inconnues, et que l'on ne connaîtra peut-être jamais. *Le Renversement* s'utilise à définir les buts actuels de l'Ordre Noir en faisant parler un de ses hauts responsables opérationnels, un de ses « chevaliers » : « Le but de l'Ordre Noir, affirme celui-ci, est la subversion totale de tous les pouvoirs en place, dans tous les pays, par tous les moyens, y compris ceux de la science la plus moderne.. Ce dont, affirme celui-ci, l'Ordre a les moyens-. « Nous nous réservons pour la fin », déclarera, ailleurs, un autre des dirigeants de

l'Ordre Noir, une fin qui, pour l'Ordre Noir, signifie *une seule chose*, à savoir « le déclenchement de l'Apocalypse ». Une fin aussi, dira le même dirigeant de l'Ordre Noir, « qui sera le tombeau de leurs puissances, et l'établissement de la nôtre, prévue pour mille ans ».

Ainsi les responsables de l'Ordre des Quarante-Cinq croient-ils ne pas pouvoir moins faire que d'expédier au Canada un commando de «longue chasse» avec la mission d'intercepter les groupes opérationnels de l'Ordre de la Nuit détachés dans la région des Lacs Noirs, de les neutraliser sur place et, ensuite, d'exploiter la piste ainsi ouverte - jusqu'à son terme ultime». Précisons que, pendant la seconde phase de sa mission, le commando spécial de l'Ordre des Quarante-Cinq devait utiliser un brick mixte, le *Guévrémont*, pouvant les amener jusque dans les lieux mêmes de la base transcendante de l'Ordre Noir. Objectif suprême, Asgård. Le brick des Quarante-Cinq, le *Guévrémont*, ne va pourtant pas pouvoir aller jusque-là, précisément, où l'on ne saurait aller si on n'a pas le juste droit de le faire, mais parviendra quand même à intercepter Je cargo de l'Ordre Noir, le *Sankt Pauli*, au large de la Patagonie. S'en assurant momentanément et artificieusement la maîtrise, les hommes des Quarante-Cinq s'emparent, à bord du *Sankt Pauli*, de plusieurs caisses, contenant « le trésor de guerre de Rommel ». Il faut également dire que, dans le Grand Nord canadien, lors de la neutralisation de la base de l'Ordre Noir située dans la région des lacs — des Lacs Noirs, ce qui fait penser, aussi, à la région suisse de la Schwartzsee — les Quarante-Cinq avaient pu se saisir d'une documentation sans prix, comprenant les comptes rendus de certains travaux paras-cientifiques — mais, en l'occurrence, il faudrait plutôt dire, je crois, des travaux supra-scientifiques — exécutés sur les instapces de l'organisation eurasiatique ultra-secrète appelée *l'Ahnenerbe*.

On sait que *l'Ahnenerbe* avait œuvré à la disposition de l'Ordre Noir, et qu'elle avait su mobiliser des chercheurs d'avant-garde comme le Prof. Willibord, un « Hollandais bien tranquille », fondateur de la sismogénèse, de la cosmologie sismologique et de la manipulation polaire des magnétismes terrestres et cosmiques, comme le jeune Hongrois Sandor Leddhin-Romany, spécialiste du « vol intérieur dans l'astral » et de la grande parapsychologie stratégique, ou comme les professeurs Fischer, Kiss, Dieterle, Maunory, continuateurs directs des travaux cosmologico-théurgiques de Hôrbiger; comme von Geert, super-spécialiste mondial

de la guerre climatologico-météorologique, dont on sait qu'il a récemment déclaré, d'après le RP Martin : • Nous possédons la totale maîtrise météorologique de notre planète. Nous pouvons, désormais, changer artificiellement le climat de n'importe quel endroit du monde».

Porté à la lumière du jour, le soi-disant • trésor de guerre de Rommel» serait apparu, aux yeux éblouis des hommes du *Guerre- mont*, comme à proprement parler fabuleux. Les mille feux des pierres précieuses incendient, pour quelques instants, les cieus tourmentés de l'Atlantique Sud.

Mais, encore une fois, pour en saisir le véritable sens, il est indispensable que l'on essaye d'approcher, de comprendre tout cela à travers les grilles de reconnaissance du langage « diplomatique». Car, par exemple, le Maréchal Erwin Rommel n'a jamais disposé ni n'avait aucunement à disposer d'un • trésor de guerre » relevant du classique conte à l'orientale, des plus dévergondées fantasmagories baroques ou *psychanalytiques*. Là, tout est langage chiffré, et ce trésor en prise clandestine n'est qu'une image de diversion et de glissement, un aveu portant sur une tout autre chose que celle que l'on dit.

Renversement et Contre-Renversement

Il n'est donc absolument pas question que l'on puisse se contenter là du premier degré des choses. Un roman proposé en langage « diplomatique» se doit d'être reçu d'une manière exclusivement « diplomatique». Ainsi, ce que l'on pourrait appeler la *clef de tout*, c'est la fulguration de génie de Jean Robin, directeur, aux Éditions de La Maisnie, de l'ensemble de la collection dite du roman, qui devait s'appeler autrement, en celui, précisément, qui guration de génie lui ayant fait changer le titre original de ce roman, qui devait s'appeler autrement, en celui précisément, qui lui est resté. Renversement, contre-renversement : tout est là. Car c'est d'un renversement dialectique total qu'il s'agit dans la relation « diplomatique», super-codée, de cette aventure dont les tenants et les aboutissants se situent, en effet, au niveau où se décident les destinées occultes du monde. Aussi le moment

vient-il, quand on y est un tant soit peu préparé, aussi le moment vient-il, dis-je, où il est vraiment impossible de ne pas comprendre que l'Ordre des Quarante-Cinq, ce que le RP Martin et les siens appellent, aussi, l'Ordre des Compagnons Secrets du Général de Gaulle, n'est, en réalité, que la figure dialectiquement renversée de l'Ordre Noir, son enceinte extérieure — et même une de ses enceintes extérieures, car il doit forcément y en avoir bien d'autres — sa couverture sacrificielle, sa part donnée à voir, et donnée à voir très à dessein, le Quart visible de la Quinte invisible, le visage à demi-avouable de la face interdite d'un certain ordre occulte des choses de ce monde et de l'autre. Ordre, réglementation exclusivement *initiastique*, suivant lequel ce qu'il faut bien appeler l'Ordre Noir représente la part gardée, la part mise, d'avance, hors de toute atteinte, noire parce que trop proche de l'Unique Soleil et de son Terrible Flamboiement pour que le regard qui s'y porte n'en soit obscurci et ne s'aveugle. L'Ordre des Quarante-Cinq ne serait alors que l'ombre, une des ombres projetées sur le monde, et sur l'histoire en marche, par la permanence immuable de l'Ordre Noir, et c'est la raison pour laquelle l'Ordre des Quarante-Cinq n'existe que dans la mesure où il tentera de s'introduire dans les régions ontologiques de son non-être originel, de son irrévocable inadmissibilité à être.

Le combat des Quarante-Cinq pour pénétrer l'intérieur de la centrale transcendante suprême de l'Ordre Noir, pour arriver aux neiges philosophales de l'impériale, de l'immaculée, de la très hermétique Asgârd, c'est le combat du non-être pour l'être, de l'inexistence pour l'existence, de l'ombre pour ce dont elle n'est que l'ombre, de la nuit finissante pour le jour naissant, de la préconscience en éveil pour la surconscience éveillée, le combat tragique de l'histoire qui n'est que sa propre sous-histoire pour les cimes de sa propre intelligence métahistorique. Dans cette perspective précise, des implications politico-historiques immédiates, d'une actualité, d'une importance exceptionnelles, prodigieuses mêmes, se font brusquement jour. Mais je m'abstiendrai d'y porter la moindre attention, la chasse aux prévalences politiques étant, pour nous autres, dépourvue d'avance de toute affectation d'intérêt. Et, de toute façon, le moyen le plus sûr de ne rien comprendre aux présents propos, ce serait de se laisser aller à confondre l'Ordre Noir, tel que celui-ci se doit d'être, et ses contre façons politiques, dont une au moins, on ne le sait que trop, a fini dans le cauchemar le plus total. Feindre de ne pas l'avoir compris rabaisse et salit, irrémédiablement.

Réapparition actuelle du Quart et de la Quinte

Par contre, si les rapports dialectiques de force entre l'Ordre des Quarante-Cinq et l'Ordre Noir ceux là mêmes que le langage • diplomatique» du XVI^e siècle appelait le Quart et la Quinte, il devient suprêmement urgent de loger, dans cette épreuve de force souterraine en continuation, l'identité, fût-elle par quatre fois voilée, de ce que l'on avait déjà désigné comme le troisième terme impérial, dont les pouvoirs propres dépassent, à l'heure présente, ou vont dépasser, ou, en tout cas, ne peuvent absolument pas ne pas dépasser cette nouvelle confrontation des religions opposées du Quart et de la Quinte. Or, pour nous, cette localisation est chose faite depuis longtemps : c'est sur la personne même du Général de Gaulle, sur le *concept absolu* qu'il avait incarné et qu'il ne saurait cesser de représenter, envers et contre tout, que le Quart nocturne et lunaire, l'Ordre des Quarante-Cinq, ou, comme ils le disent, l'Ordre des Compagnons Secrets du Général de Gaulle, doit épouser, encore une fois, la Quinte solaire, et s'y soumettre sans réserves en se faisant saisir au double niveau de la dissolution philosophique et métahistorique. Au besoin, nous y veillerons nous-mêmes, et très mystiquement.

Mais les choses étant ce qu'elles sont, c'est ici que prendra fin la présente investigation sur le renversement des congrégations du Quart et de la Quinte, tel que celui-ci se montre dans le roman du RP Martin mettant en jeu, pour le Quart, l'Ordre des Compagnons Secrets du Général de Gaulle et, pour la Quinte, l'Ordre Noir : il y a une limite à ne pas franchir sur le chemin des révélations contrôlées, et là cette limite vient d'être assez dangereusement atteinte, et même, peut-être, quelque peu franchie.

De toute façon, l'Ordre Noir est-il vraiment l'Ordre Noir ? Et qui, après la disparition du Général de Gaulle, devra, tôt ou tard, reprendre sur lui le ministère occulte du troisième terme impérial ?

Les trois derniers voyages

On a parlé des trois derniers chagrins du Général de Gaulle. Parlera-t-on, un jour, avec la même intelligence, des trois derniers voyages qu'il entreprit à *Y extérieur*, hors de France ? Son voyage en Irlande semblerait le plus connu, quant à la face visible des choses ; celui d'Espagne, bien moins. Mais il y a eu un troisième

voyage du Général de Gaulle à l'extérieur, et celui-ci absolument confidentiel, voire même tout à fait clandestin. Et dont, à ma connaissance, c'est ici que l'on en parle pour la première fois : son voyage-éclair en Allemagne, peu de temps avant sa propre fin.

Quel aura été le but, ou, si l'on veut, la destination de ce troisième et dernier voyage à l'extérieur, soigneusement caché jusqu'à ses plus proches, jusqu'à sa propre famille ? Le Général de Gaulle est allé s'incliner sur la tombe anonyme, ou plutôt sur le lieu d'enterrement de quelqu'un. La dépouille de ce quelqu'un se trouve, ou se trouvait enfouie, après un premier désenterrement, ultra-secret, au pied d'un groupe de rochers gris-bleuâtre, dans l'angle occidental d'une clairière insignifiante, perdue au milieu de la forêt ensauvagée qui ceint d'assez près une ville importante d'Allemagne Fédérale. Or ces rochers, se sont des pierres levées. Belle leçon d'humilité, et même de mise en humiliation de la confrérie faisandée des historiens conventionnels et fiers de l'être : c'est dans un roman de genre, dans un polar de Claude Rank, publié au Fleuve Noir dans la collection - espionnage et géopolitique-, relativement récente, que l'on trouve l'unique témoignage existant à ce jour sur l'identité subjective et sur l'endroit même, au pied des pierres levées, où se trouvent enfouis clandestinement les restes innommables de celui pour qui, ou de ce pour quoi le Général de Gaulle s'était cru obligé d'entreprendre son troisième voyage à l'extérieur.

A toutes cendres, paix.

Élévations

Il resterait, d'autre part, quelque chose à ajouter sur la situation de Charles de Gaulle envers l'Église, situation qui est en train de prendre une tournure des plus particulières. Car, de même que le Général de Gaulle était puissamment intervenu pour renforcer le processus concernant la canonisation envisagée de Jean XXIII, des voix décisives et des plus décidées s'emploient actuellement à poser le problème d'une future canonisation de Charles de Gaulle. En provenance d'Espagne, une action en profondeur est entreprise, en ce sens, par une -Confrérie de l'Élévation de la Sainte-Croix et de Saint Charles Borromée-, institution jouissant déjà, à ce qu'il semblerait, d'une belle considération religieuse auprès de certaines instances romaines. Emanations de la Confrérie

centrale d'Espagne, des • Fraternités Charles Borromée » sont, actuellement, en cours d'installation dans plusieurs pays, et non seulement en Europe (dont la justification administrative, libellée de la manière suivante, ne cite pourtant pas le nom de Charles de Gaulle, ni le véritable *but final* de ces Fraternités : . Étudier, et, aussi, faire connaître, par des réunions, conférences et publications diverses, la vie et l'œuvre vivante de saint Charles Borromée •).

Enfin, dans *Le Renversement*, le RP Martin fait état, et de la façon la plus insistante, des relations mystiques fondamentales et d'inspiration directe existant entre l'Ordre des Quarante-Cinq et le souvenir spirituel du RP Daniel Brottier (1876—1936), de la Congrégation du Saint-Esprit, Réorganisateur de l'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, et dont la procédure en canonisation vient d'être introduite par Jean Paul II.

Ce n'est certes pas le moment ni l'endroit prévus pour le faire, mais il faut se demander aussi quelle terrible, quelle miraculeuse entreprise de charité vivante se dissimule derrière l'Œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, dont le rayonnement dépasse de loin les buts que l'on s'accorde à lui attribuer aujourd'hui tout comme hier. Cette extraordinaire définition de la Charité Vivante, définition hautement théurgique s'il en fut, provient des écrits reconnus du RP Daniel Brottier: -Alors s'établit cet immense courant spirituel, fait de prières d'enfants malheureux et de charité d'âmes bienfaisantes, qui en un va-et-vient incessant entre le ciel et la terre, par l'entremise de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, porte à Dieu la prière des orphelins, et reflue vers la terre, chargé des bénédictions célestes que la petite Sainte répartit entre les amis de ses petits protégés-.

Des pouvoirs infiniment redoutables se tiennent à l'affût derrière la grille - diplomatique, de cette exposition du RP Daniel Brottier. Car celle-ci reproduit, sur le mode de la transparence, de la simplicité spirituelle, la structure fondamentale du mouvement d'élévation circulaire, de la *spirale divinisante* qui soutient, éclaire de l'intérieur, justifie et conduit l'action de ce que nous venons de désigner comme le troisième terme impérial de la confrontation cosmologique du Quart et de la Quinte, dont l'action conspirative s'emploie à préparer le prochain avènement de l'Empire du Saint- Esprit. Afin que, selon la parole de saint Ignace de Loyola, • seule s'accomplisse et prévaille la Volonté de l'Empereur-.

L'IMMENSE INCENDIE DU PUR AMOUR

Par la voix pleine de sombres nuées funéraires de l'évêque de Meaux, Jacques-Bénigne Bossuet, ainsi que par certains autres moyens de sa convenance la plus spéciale, l'Église de Rome avait décidé, dès 1694 et, à ce qu'il semblerait, plutôt à contrecœur — Versailles, en l'occurrence, lui ayant assez durement forcé la main — d'étouffer, plus ou moins dans les formes et comme sous une épaisse chape de plomb, la flamme très claire, mais d'une formidable puissance de subversion incendiaire, que Jeanne Guyon avait providentiellement laissée prendre au tréfonds de son cœur et fait transmettre, ensuite, par les *chemins du pur amour*, au cœur du futur archevêque de Cambrai, François de Salignac de la Mothe-Fénelon, et de certains de ceux qui furent appelés à participer à la couronne enflammée, dans l'invisible, par le groupe ainsi constitué autour de cette divine rencontre supra-nuptiale. Ce fut donc à couvert que ce grand feu spirituel s'est développé, qui prit naissance, si mystérieusement, et comme de rien, dans un siècle déjà défiguré par la toute-puissance des mots seuls, par la dépravation du discours opposé aux secrets de l'expérience intérieure et du dépouillement total de soi-même, siècle ennemi donc de toute mystique de la divinisation, adversaire de la transmutation occulte des âmes volontairement en retrait, voilées devant la seule splendeur visible du pouvoir central monarchique

et de son ensoleillement lui aussi prétendu de droit si ce n'est d'origine divine, siècle voué, aussi, comme par le fait d'une malédiction proférée dans le secret, à la plus ignoble, à la plus suppliciente des agonies longues, dans laquelle il dut s'engouffrer par son horrible glissement vers l'étau garni de pinces infernales, vers le piège que lui tendaient les invouables entités ayant choisi de protester qu'elles eussent agi pour le compte de la raison et de ses soi-disant lumières. Mais n'a-t-il pas été dit que *si ta lumière est ténèbres, quelles ténèbres*.

En concluant sa brève mais plus qu'édifiante *Autobiographie*, témoignage infiniment pathétique et royal s'il en fut, Jeanne Guyon écrivait : « Il me semble qu'il m'a choisie en ce siècle pour détruire la raison humaine et faire régner la sagesse de Dieu par le débris de la sagesse humaine et de la propre raison. Le seigneur fera un jour éclater sa miséricorde ; il établira les cordes de son empire en moi et les nations reconnaîtront sa puissance souveraine. Et son esprit sera répandu en toute chair; mes fils et mes filles prophétiseront, et le Seigneur mettra en eux ses délices. C'est moi, c'est moi qui chanterai du milieu de ma faiblesse et de ma bassesse le cantique de l'Agneau, qui n'est chanté que des vierges qui le suivent partout ; et il ne regarde comme vierges que ceux dont le cœur est parfaitement désapproprié. Tout le reste lui est abomination. Oui, je serai en lui dominatrice de ceux qui dominant, et ceux qui ne sont assujettis pour quoi que ce soit seront assujettis en moi par la force de son autorité divine dont ils ne pourront jamais se séparer sans se séparer de Dieu même : ce que je lierai sera lié ; ce que je délierais sera délié ; et je suis cette pierre fichée par la croix, rejetée par tous les architectes, qui sont les forts et les savants qui ne l'admettent jamais, mais qui servira cependant à l'angle de l'édifice intérieur que le Seigneur s'est choisi pour composer cette Jérusalem descendue du Ciel, pompeuse et triomphante, comme une épouse qui sort de son lit nuptial».

L'homme spirituel juge de tout, et lui-même n'est jugé par personne, s'écrie l'Apôtre des Gentils (I Cor.,II,15). Le travail des êtres spirituels juge donc de tout, sans que personne, dans ce monde ni dans l'autre, ne puisse juger de leur travail. Mais leur jugement reste secret, tout comme leur travail est secret, et leur jugement ni le travail d'embrasement qui en témoigne ne seront jamais tenus en compte, ni acceptés d'amour par ceux qui persistent -

à se maintenir à la disposition des puissances de déchéance, d'oubli et de déshonneur qui régissent, désormais, le monde et le siècle par les voies de leur obscurité même. Car le jugement des êtres spirituels est fait exclusivement d'un surcroît de lumière à donner, d'une prédisposition de la lumière intérieure envers une autre lumière intérieure, qu'elle exalte et enflamme nuptialement et, à la fin, totalement. Mais n'est-ce pas trop dire, *totalement*? Non, là ce n'est sans doute pas trop dire, et même jamais assez.

Jamais assez, cette haute devise de guerre spirituelle résume toute la science de ceux qui se trouvent miséricordieusement conviés à se reperdre dans leur propre principe. Jeanne Guyon : • Toutes les opérations de Dieu sur l'âme, les gratifiantes et les crucifiantes, ne sont que pour s'unir l'âme. Les gratifiantes unissent les puissances entre elles, et c'est où il y a plus de douceur que de peine ; les crucifiantes sont pour perdre l'âme en lui, et elles sont très pénibles. C'est ici ce qui s'appelle *union immédiate*, union essentielle.

Et lorsque cette âme est beaucoup passée en Dieu, que la volonté est disparue en ce qu'elle a de désir ou de répugnance, et qu'elle ne se découvre plus, c'est alors que l'union essentielle est véritable, que l'âme est passée de la mort à la nouvelle vie, que l'on appelle Résurrection. L'âme alors, ne vivant plus en elle-même, étant morte à tout et passée en Dieu, vit de Dieu, et Dieu est sa vie. Plus cette vie nouvelle et divine s'augmente et se perfectionne, plus la volonté se trouve perdue, passée, et transformée en celle de Dieu. C'est alors que toute l'âme, réduite en unité divine, est retournée à son principe dans toute la simplicité et pureté où Dieu la demande».

Or plus les saisons intérieures de l'actuel historial du non-être parviennent, dans ces temps de déshérence finale qui sont nos temps, à s'identifier totalement à la marche visible de l'histoire mondiale vers le cycle nocturne de sa conclusion, et plus la part extérieure des ténèbres se développe et semble donc l'emporter sur tout, plus le jugement des êtres spirituels se referme amoureusement sur ceux-là seuls qui se trouvent concernés par leur jugement et par leur jugement seul et plus ce refermement devient, en lui-même, surpuissance, la spirale de son audio-intensification intime menant très précisément au foyer d'embrasement occulte qui, à l'heure prévue, sera appelé à devenir la déchirure originale, la première annonciation, fulgurante, de la terrible déflagration

spirituelle devant marquer, d'un côté et de l'autre de la ligne de partage de l'être et du non-être, le renversement apocalyptique des pouvoirs en présence et de la situation d'irréductible antagonisme d'état représentée par ces pouvoirs.

En attendant, que d'aucuns essayent de voir à nouveau, et *qu'ils voient*. Un certain niveau de la grande montée spirituelle une fois ainsi atteint, des pouvoirs apparaissent dont l'usage est laissé à la disposition du plus simple vouloir. Il suffit alors que l'on ait le désir du vouloir, ou le vouloir du désir de *ce voir-là* pour que les portes induites dans la plus haute muraille d'air s'entrouvent au-dessus de nous comme par un clair enchantement, sans nul effort intérieur, sans ardeurs de cœur ni de souffle, et même sans prière. Alors *ce voir-là* se produit, et tout le reste n'est plus rien. Je cite Padre Pio de Pietrelcina : • Mon esprit a été en un instant transporté par une force supérieure dans une très vaste chambre, toute resplendissante de lumière. J'y vis, assise sur un trône orné de pierres précieuses une jeune femme d'une rare beauté : la très Sainte Vierge ayant dans ses bras l'Enfant, dans une attitude majestueuse, avec un visage irradiant et plus lumineux que le soleil. Tout autour, une grande multitude d'Ange aux formes éblouissantes*.

Comme une météorite fulgurante

Aussi dans son introduction à la partie de la correspondance secrète de Jeanne Guyon et de Fénelon qui vient d'être publiée, à Paris, par les Éditions Dervy Livres, Etienne Perrot peut-il prétendre, et à très juste titre, que, faisant irruption dans son itinéraire intérieur comme une météorite fulgurante, l'esprit de la grande recluse familière du Pur Amour lui a définitivement changé la vie.

Mais le but de l'action poursuivie par Jeanne Marie Bouvier de la Mothe dans ses écrits, et par la propagation occulte du feu ardent et brûlant de son influence a-t-il jamais été autre que celui de pourvoir au changement de la vie, de veiller à ce que l'accession à la vie éternelle puisse se faire dans les chemins mêmes de l'existence, de la vie la plus immédiate ? Pour en mesurer les profondeurs, Etienne Perrot ose comparer la doctrine de Jeanne Guyon à celle de Maître Eckhart, alors que moi je la comparerais plutôt à ce que fut, à l'intérieur de l'Islam, l'apparition et le passage -

de Hussayn Ibn Mansûr Al Hallâdj, son témoignage d'amour fou et sa fin sanglante, dans l'opprobre et le déchiquetement. A ce sujet, Etienne Parrot cite lui-même un ouvrage soufi récemment sorti en Inde, *The secret of Ana'l-Haqq*, de Khan Sahib Khaja Khan, où, aux côtés de Maître Eckhart, Jeanne Guyon est présentée comme un de ceux qui attestent la présence, au sein du catholicisme romain, de vrais témoins de la vie en Dieu.

Dans le sillage flamboyant de saint Jean de la Croix et dans la lumière écarlate, mordorée, du grand incendie carmélitain, l'œuvre et l'influence en continuité de Jeanne Guyon constituent donc le corps, l'être de la seule doctrine occidentale de la délivrance ontologique directe et immédiate, instituant, ainsi, le Grand Véhicule de l'Occident. C'est précisément pourquoi la correspondance secrète de Jeanne Guyon et du futur archevêque de Cambrai persistera à agir, aujourd'hui encore, ou, peut-être, aujourd'hui plus que jamais, comme le cœur aimant et adorant, comme le cœur vivant et toujours battant de l'ensemble de cette doctrine si profondément engagée dans le siècle, et dans les siècles, de par son extrême détachement même, de par son extrême séparation, de par son extrême dénudation, de par son extrême fidélité au commandement de l'extinction nuptiale de l'âme. *Manum stiarum plantavit de fructu vineam*, a-t-il été dit de la mystique prisonnière de la Bastille. Car, malgré les intolérables malentendus, malgré les artifices et les malversations dont la sainte doctrine de Jeanne Guyon n'a pas cessé de faire l'objet de la part de ses contempteurs conscients ou manipulés, ce qui se doit d'être relevé à tout prix, et relevé là comme un haut devoir d'intelligence spirituelle et de justice, c'est aussi et très formellement la rigueur intraitable et tout à fait aristocratique de son orthodoxie catholique et romaine, l'ardeur si admirablement filiale de sa très fidèle, entière et vivante soumission de principe à Rome.

Mais il nous aura quand même fallu attendre trois siècles pour que l'immense incendie du Pur Amour, clandestinement allumé par l'offrande, à la fois si profondément conspirative et donnée toute au plus grand salut, au Seul Salut, que Jeanne Bouvier de la Mothe avait su faire amoureusement accepter à Fénelon dans le courant de leur correspondance secrète ainsi que de certaines autres opérations, bien plus secrètes encore, en vienne, brusquement, à se rallumer, à se *déclarer à nouveau*, pour annoncer je ne sais quel terme fatidique du temps des nations et de la domination nocturne de leurs *klyppoth*, des Mortes Ecorces dont ce

temps n'est que le développement visible et comme l'immanente conception sans fin recommencée au bord du même gouffre noir.

A l'enseigne de l'Arbre de Vie



Au vainqueur, dit l'Apocalypse, je lui ferai manger de l'Arbre de la Vie placé dans le Paradis de Dieu. Or il n'est absolument pas indifférent que ce soit sous le grand signe emblématique original de l'Arbre de Vie que la nouvelle collection de recherches spirituelles, dirigée par Jacqueline Renard aux Éditions Dervy Livres, s'avise de publier, aujourd'hui, après trois siècles d'obscurité crucifiante, cet extraordinaire document de la plus avancée des stratégies occidentales de la reconquête des cieux qu'est ce recueil de la correspondance secrète de Jeanne Guyon et de l'archevêque de Cambrai.

Grâce aux diligences fort prévenues de l'Arbre de Vie, un autre et nouvel incendie spirituel vient d'être rallumé dans les ténèbres de l'Ouest agonisant. Comment en remercier Jacqueline Renard ? Et puisque là tout semble se tenir, il se fait aussi qu'à la publication de la Correspondance Secrète du Pur Amour répond, actuellement, l'exposition plutôt discrète qui, au Petit Palais, dévoile pour la première fois les trésors admirables dissimulés par le Carmel de France. Un fascinant portrait de Louise de La Vallière par Jean Noret (1617-1670), l'éblouissante protectrice, déchirante et elle-même non épargnée, du Carmel de France et de certaines parmi les plus agissantes des fondations françaises des filles de Sainte Thérèse d'Avila, illumine le juste milieu de cette manifestation qui confère au mot *exposition* son sens carmélitain le plus terrible, le plus suppliciant et, surtout, le plus sanglant. Aussi nos vœux, nos souhaits inauguraux placent-ils d'emblée la collection de recherches spirituelles dirigée par Jacqueline Renard à l'enseigne de l'Arbre de Vie sous l'ardente, sou l'immaculée lumière carmélitaine de ce portrait de la duchesse de La Vallière, porteur lui-même (hier, aujourd'hui encore, et sans doute demain) d'un secret aussi grand que celui qui transparait tout en se dérochant derrière la part la plus ombragée de la Correspondance Secrète du Pur Amour.

Le secret de la duchesse de La Vallière

Les belles procurations anciennes du Pur Amour revivent-elles, aujourd'hui, le renouveau d'une perpétuation conspirative, assurent-elles encore, dans la profonde nuit des catacombes religieuses de l'Occident, les petits foyers de contamination allumés par le commerce spirituel et amoureux de la Maîtresse du Parfait amour dans les âmes troublées de ses conlocuteurs masqués, depuis longtemps défunts ou qu'ils se fassent passer encore pour vivants ? Un document pourrait être produit, qui, à cette question, apporterait une réponse entièrement affirmative : je ne me suis résigné à le faire que dans le doute le plus cuisant. Il s'agit d'une correspondance adressée, le 16 février 1984 et sur papier à l'en-tête des *Frères de la Consolation*, par le Délégué Général de cette très puissante instance polaire, Franz des Vallées, à quelqu'un qui, agissant, dans certains milieux plus que fermés, sous le *nomen mysticum* de Arnaud de Villeneuve, poursuit, dans le siècle, une forte importante carrière de metteur en scène de cinéma, considéré comme un des plus grands si ce n'est, déjà, comme le plus grand du cinéma européen actuel.

Franz des Vallées, donc : < Il y aurait alors, et encore aujourd'hui, une ligne en continuation du Parfait Amour? Ne croyez quand même pas que je ne l'ai pas compris. Quoi que vous fassiez ou que, désormais, vous ne fassiez même pas, l'ombre éblouissante de Louise de La Beaume Le Blanc, duchesse de La Vallière et sœur Louise de la Miséricorde au Carmel, sera toujours au-dessus de vous, porteuse très mystérieusement d'une gloire comme déjà hors d'atteinte et qui sera peut-être la seule gloire qui ne vous sera disputée à la fin ni reprise, une donation éternelle. Et ce que je viens de vous confier là, je vous prie de considérer qu'il faille le prendre tout à fait à la lettre. Les choses peuvent ainsi changer infiniment, et elles ne manqueront pas de changer, avec nous, très en dehors de nous et même contre nous, dramatiquement. Or qu'importe, désormais : il en reste que, providentiellement, quelqu'un d'autre que moi aura su vous approcher dans ces profondeurs gardées avec une force si extrême, et cela d'une façon que vous ne pouviez guère soupçonner, comme dans le songe fatal de Kleist dont vous aviez vous-même si admirablement traité, quelqu'un qui, un jour, sera sans doute appelé à en témoigner suivant des voies encore insoupçonnables.

Aussi cette lumière nouvelle dans votre vie la plus secrète n'est autre, lumière nouvelle mais, aussi, la plus ancienne de toutes, que la réverbération voilée de la *présence réelle* de Louise de la Miséricorde, dispendieuse pacifiée mais clandestine de quel autre Royal Amour. Or c'est bien là que réside, pour vous, le grand secret de votre nouvelle conduite.

Car dans un livre très édifiant et très rare que je viens d'offrir à M++ N++, la *Vie Divine de la Très Sainte Vierge* par la Vénérable Marie d'Agréda (1602-1665), ne lit-on pas ceci : *Au milieu de toutes ces révélations, l'Enfer resta dans l'ignorance. Tous ces prodiges divins lui furent cachés. Quelques démons avaient été chassés sans connaître l'auteur de cette violence. Il ne fallait pas, en effet, qu'aucun d'eux sût, d'une manière certaine, l'arrivée du Messie. Lucifer en eut quelque soupçon, mais il se rassura à la vue de tant de pauvreté et d'humiliation, car son orgueil ne pouvait concevoir que le Sauveur du monde ne s'y montrât pas dans l'orgueil des grandeurs terrestres.*

Or n'il en est guère autrement de nous autres, immobiles, sans passé ni avenir, qui dans les ténèbres de la parfaite impuissance et de la honte infinie de notre état actuel continuons, occultement, le combat désespéré du seul honneur de Dieu».

Autre témoignage, rendant un son tout à fait différent encore qu'il appartînt au même dépôt sous la garde des *Frères de la Consolation* : • Dans quarante ans de vie spirituelle constamment portée au bord de l'abîme, et de quel abîme, je n'ai jamais encore eu à subir un si terrible et soudain ébranlement intérieur que celui que j'ai connu hier à la lecture de la correspondance secrète de Madame Guyon avec l'archevêque de Cambrai. Un tremblement de terre de fin du monde a tout mis bas de ce qui, en moi, croyait pouvoir se tenir encore debout, et un immense raz de marée s'est levé aussitôt après pour tout ramener, et moi-même avec, aux précipices qui se tiennent en avant de nos dernières terres fermes. Ensuite il se fit comme un épouvantable silence, dont je ne suis toujours pas sorti. Le silence glacial, les ténèbres de la première nuit de l'Enterré Vivant. Il n'y a donc plus de pitié, plus la moindre pitié, et encore moins d'amour, plus la moindre instance d'amour sur la terre ni dans les cieux ? Est-ce donc bien dans cette insoutenable horreur, est-ce bien dans cette terrible épouvante, dans cette oppression sans fin ni merci que l'amour seul du Dieu de l'Amour doit indéfiniment se tenir aux abois ? Ce n'est pas ainsi que dans les temps de la première jeunesse de mon

âme je songeais à la toute-puissance de l'amour, à sa belle douceur enflammée, à la gloire infiniment limpide de sa donation de vie nouvelle. Quelque chose a dû mourir pour toujours, quelque part, et c'est de cette mort que tout se meurt en moi et que le monde lui-même n'en finit plus de mourir tout comme les cieux en sont morts, effroyablement».

Mais, tout ceci dit, on ne voit toujours pas très bien ce qu'il en est vraiment de ce que l'on vient d'appeler le *secret de Louise de La Vallière*. La notion de secret y revient sans cesse, et même d'une manière quelque peu inconvenante, sans toutefois que l'on y trouvât la moindre lumière efficace au sujet de celui-ci, à ce qu'il semblerait indévoilable. Est-ce bien voulu, et *pourquoi* ?

D'évidence, le secret de Louise de La Vallière doit être considéré ici sous la lumière du Pur Amour qui, à la disposition de Jeanne Guyon, avait suscité tant de tourments spirituels, et tant de nuits si peu quiètes que Rome dût s'en émouvoir aussi gravement que l'on sait.

Il n'empêche que le mystère propre du Pur Amour n'a pas manqué de faire tout son devoir, ni d'atteindre, dans la suite à la fois si tumultueuse et si morne des siècles affectés à ses travaux incendiaires, ou de sombre étouffement aussi, la cible sanglante qu'on lui avait arrêtée, un temps, à la hauteur même du cœur si palpitant, si affolé de Louise de La Vallière, et ensuite à la hauteur d'un autre cœur supplicié et ombrageux et doux, et d'un autre encore, seul le Quatrième Cœur étant donné pour être Sans Suite.

Aussi sommes-nous entrés dans les temps ultimes du Quatrième Cœur, du Cœur Sans Suite dont les voies si terribles avaient été aplanies par l'ouvrage du Pur Amour de Jeanne Guyon. Dernier acte de la tragédie spirituelle non pareille commencée, il y a près de trois siècles, un jour d'automne ensoleillé dans le Marais : *Y éclair bleuâtre* ayant marqué, le 27 juillet 1984, le passage au stade recommencé de l'Œuvre de Chair. L'eau rance de Tyr submergera tout, agissant à nu corps, exigeant le plus entier dépouillement de la chair sollicitant et bénéficiant, par haute magie, les belles faveurs solaires de ses ardentes philosophiques et amoureuses, *les plus extrêmes*. L'eau rance de Tyr, éblouissante teinture d'un vert royal vivant, intense et rayonnante dans sa substance même, écarlate anciennement et qui, en cette heure même, va au doré, au vert d'or qu'enseignent les armes célestiales de notre Shekinah, quand, appelée, convoquée et violemment aimantée par le double foyer ardent et flamboyant de l'Épi en

opposition très nuptiale à Bételgeuse, elle se laisse rejoindre le plus juste Milieu du Ciel.

Jamais le secret de Louise de La Vallière, à savoir l'eau rance de Tyr, n'eut à se remettre en état avec une si tranchante promptitude magicienne. Car, si elles se doivent de changer, il y en aura qui, à la fin, ne changeront plus, dont une s'appellera la Dernière.

« LA CLAIRIÈRE DES EAUX MORTES » : UN RETOUR AUX MYSTÉRIOSOPHIES CELTIQUES

Maître lui-même, et désormais d'une façon incontestable, du grand courant d'interrogation et d'activisme renouvelé qui traverse, à l'heure actuelle, les eaux plutôt stagnantes de la littérature française de mystère, Raymond Abellio a su ne pas hésiter à l'écrire, dans sa très belle lettre-préface à *L'Énigme du mort-vivant* : Raoul de Warren pourrait fort bien faire un Gustav Meyrink français. Après l'extraordinaire *Bête de l'Apocalypse*, après *L'Énigme du mort-vivant*, les éditions de l'Herne viennent de publier un troisième roman de Raoul de Warren, *La Clairière des eaux-mortes*, où cet instructeur ignoré — et ignoré à dessein, sou- lignons-le d'emblée — d'une certaine littérature occultiste française pousse ses explorations clandestines de l'invisible jusqu'au cœur même des établissements les plus interdits, jusqu'au dernier noyau agissant de ce qu'il reste toujours convenu d'appeler la Puissance des Ténèbres.

En effet, le récit qui sert de support visible à la mise en situation de cette véritable liturgie noire qu'est *La Clairière des eaux- mortes* apparaît lui-même comme la résultante d'une sorte de géométrie à fascination progressive, tout à fait hypnotique, les quatre personnages de base se dédoublant, vers le milieu de l'action en

marche, sur la spirale de la ligne du partage intérieur des ténèbres qui sont dans la lumière et de la lumière qui est dans les ténèbres, pour se répondre à eux-mêmes d'au-delà d'eux-mêmes et, finalement, depuis l'au-delà étouffant et obscur, depuis l'au-delà à jamais silencieux de ce monde de ténèbres, pour se faire brûler et dévorer amoureuxment les uns par les autres et pour s'auto-anéantir dans une sorte de partie carrée quasiment transcendante. Car, malgré les apparences, c'est l'érotisme embrasé et surembasant des grandes profondeurs telluriques du désir fou qui constitue le secret ultime et le combustible de ce livre foisonnant d'ombres comme un cauchemar au jus de pavot frelaté, de ce livre si indocile à toutes nos habitudes.

Aussi force m'est-il de confesser, tout en pesant bien mes mots, que la simple lecture de *La Clairière des eaux-mortes* implique et soutient, déjà, un acte de magie noire. Prendre pied dans l'envoûtement intime de ce livre et s'aventurer, par les sentiers du récit, vers l'intérieur embroussaillé de son secret final devient un cérémonial d'approche, d'entrée en contact et de beau commerce avec les puissances dites du dehors et, aussi, avec le Prince Luisant de leurs ténèbres poilues.

Cependant, comme les éditions de L'Herne annoncent la parution prochaine d'au moins trois autres grands titres de Raoul de Warren, un certain nombre de questions doivent quand même finir par se poser, notamment en ce qui concerne l'identité de l'insaisissable, de l'inexistant même, peut-être, Raoul de Warren lui-même. - Le secret du marécage, c'était un secret de l'Enfer», dit la conclusion de *La Clairière des eaux-mortes*. Raoul de Warren, né en 1905 à Lyon, apparaît comme le rejeton discret d'une haute famille aristocratique irlandaise, venue s'enraciner en France au XVII^e siècle. Ajoutons qu'ayant choisi de feindre de jouer le jeu jusqu'au bout, Raoul de Warren a très tôt fait don de sa personne à la bonne marche des diverses institutions régionales du Crédit Agricole et de l'administration des Domaines dont il avait, pendant une vingtaine d'années et plus, assuré la direction. Il faut croire, néanmoins, qu'à l'ombre par lui rendue suspecte et comme définitivement ambiguë du Crédit Agricole, il avait dû se passer pas mal de choses obscures, l'une moins catholique et plus noire que l'autre et dont la série subversivement mise en branle se perpétuerait ailleurs, et même *autrement*. Mais Gustav Meyrink n'avait-il pas commencé, lui aussi, comme banquier privé à Prague avant de basculer dans les voies patriciennes de l'activisme occultiste, et pire même ?

La même duplicité foncière, duplicité enragée et mauvaise, et même, à mieux y regarder, tout à fait licencieuse, qui, pendant plus de vingt ans, avait fait du banquier, du grand mondain Raoul de Warren la face montrable et avouable de l'agent de la nuit profonde, du nécromant Nerraw ed Luoar, expliquerait-elle donc, aussi, l'attraction irrésistible exercée sur l'auteur de *La Clairière des eaux-mortes* par l'écriture subalterne, faisandée à souhait et en tout cas si admirablement, si lugubrement à la fois rétro et canaille du genre dit de feuilleton populaire dans lequel il s'est acharné à écrire l'ensemble de ses romans noirs ? Le fait est que cette duplicité qui donne le mal vertige, cette double ambiguïté d'une existence indéfiniment dédoublée en elle-même par ses propres ténèbres se répercutera, fatalement et de quelle décisive manière, jusque dans l'écriture même du Phénix nécromancien de la Grande Heuze, et de bien d'autres endroits, dont une serre s'accroche, avec la belle fermeté aristocratique des grands commis en charge, aux ténèbres administratives des Domaines et du Crédit Agricole, et l'autre, spasmodiquement, à l'administration magique et théurgique du Domaine des Ténèbres.

Car, auteur de fort remarquables études historiques, intitulées, assez significativement d'ailleurs, *L'Irlande et ses institutions*, ou *Les prétendants au trône de France*, Raoul de Warren n'hésite pas à se cantonner avantageusement, quand il lui apparaît qu'il lui faille le faire, dans les procédures d'une écriture singulièrement conforme à ce qui se fait de mieux dans le genre détaché, donné pour lucide et quelque peu cadavérique destiné à conforter les mornes traditions du discours universitaire : c'est sa face mondaine et rassurante, avouable, son faux vrai ou plutôt son vrai faux certificat de navigabilité en plein jour.

Mais il y a aussi sa face noire : manipulant en virtuose les figures chiffrées, les demi-ouvertures, les stipulations d'ombre des littératures nocturnes mises en place par le XIX^e siècle, machineries que l'on sait exclusivement adonnées à l'exploration du mystère original de l'être et du non-être dans leurs imbrications les plus équivoques, et dont l'auteur de *La Clairière des eaux-mortes* ne feint de respecter les règles muettes et les enclaves de parti pris délibérés que pour mieux les *aliéner en avant* tout en prenant soin d'effacer, à l'aube, toute trace derrière lui, Raoul de Warren, ou, si l'on préfère, Nerraw ed Louar, chasse de race dans les landes désolées et contrefaites, suprêmement piégées, d'une certaine tradition voilée de la littérature française de mystère. Littérature dont la lignée ininterrompue, activiste et ontologiquement

de plus en plus subversive, a donné, entre autres, des chefs- d'œuvre aussi incontestables, aussi avancés que *Le Parfum de la dame en noir*, *La Barre y va* ou *La Demoiselle aux yeux verts*. Lignée sombre, mais royal patrimoine, auxquels Raoul de Warren a déjà fourni lui-même et continue encore d'apporter une contribution absolument lovecraftienne, répondant, par les voies contournées, nécromantiques et obscurcies à dessein qui lui sont propres, au vœu occulte des mêmes commandements d'approche souterraine et de retrouvailles tragiques avec le domaine des persistances celtiques, et, au-delà des glacis du ressouvenir abyssal et de la trans-conscience celtiques, donnant cours à l'appel des mêmes constellations obsessionnelles, des mêmes constellation libératrices, d'orientation polaire et hyperboréenne, que celles qui sont intervenues dans les voies du voyant solitaire de Providence, sectateur des anciens cultes océaniques de Cthulhu et de la cité engloutie de R'lyeh et lecteur médiumnique du *Necronomicon*, le livre maudit du yéménite dément de Sanaa, Abdul al-Hazred.

Faut-il préciser encore qu'à l'instar de ses admirables prédécesseurs et maîtres de ce que l'on s'obstine à tenir pour, avec une expression d'une assez stupéfiante imbecilité, le feuilleton populaire français, Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Raoul de Warren n'a eu recours aux grilles de la littérature criminelle et à ses machinations conventionnelles que dans la mesure où celles-ci pouvaient lui servir de leurre stratégique et qu'il pût les mobiliser comme une couverture extérieure de ses propositions occultistes, de ses lugubres et par ailleurs si excitantes invitations à la valse lente de la paranoïa archaïque des origines et de ses vagues entités antérieures, les *Elder Ones*?

Mais on aura sans doute déjà compris que l'importance de l'entreprise d'écriture ainsi menée par Raoul de Warren n'est quand même pas seulement d'ordre littéraire. Derrière la façade volontairement en retrait de ses romans aux apparences toujours en abrasion, apparences soigneusement trafiquées pour qu'elles ne risquent pas de s'égarer à trop laisser voir, un projet parfaitement responsable de sa propre marche, un projet de longue haleine ne cesse de mettre en jeu, de mobiliser et de rassembler de redoutables concentrations d'influences cachées, et cela dans un but concernant, d'évidence, une certaine représentation du concept de pouvoir absolu, et tout en sachant qu'à l'heure actuelle il n'y a ni ne saurait y avoir, dans l'espace de l'histoire occidentale, aucune pétition de pouvoir absolu qui ne soit fondée en invisible.

Pareille tentative pouvait-elle ne pas provoquer des contre-

remous, ne pas susciter l'avènement d'influences antagonistes ni ne pas appeler à faire dresser, autour de l'œuvre écrite de Raoul de Warren, pour ne pas parler de l'autre, les contre-feux des interdits subtils et des divers étagements d'une conspiration du silence pratiquement sans faille ? Poser ainsi la question, c'est y répondre déjà. Les opérations subversives d'encerclement, de diversion à l'étouffée sournoisement montées contre l'œuvre de Raoul de Warren furent donc telles qu'il s'en est bel et bien fallu de peu que celle-ci se retrouvât comme reléguée dans on ne sait quelle morne encoignure, aspirée en silence par les marécages de l'oubli de confection auquel on l'avait vouée, et cela bien avant qu'elle ne se fût fait valablement connaître aux yeux de qui il l'eût fallu.

Aussi ne peut-on, en aucun cas, se résigner à ne pas témoigner pour le ministère à la fois flagrant et à tous égards providentiel qu'a été, en l'occurrence, celui de la jeune directrice littéraire des éditions de L'Herne, Laurence Mauriac, à qui, et tous comptes faits, on doit la mise en chantier du sauvetage général de l'œuvre écrite de Raoul de Warren poursuivi, à l'heure présente, par la maison d'avant-garde de la rue de Verneuil. C'est pendant des années que Laurence Mauriac s'est très courageusement battue pour imposer une intelligence réactualisée des grands romans noirs de Raoul de Warren, pour concevoir et tracer en avant, et avec quelle patiente et impénétrable volonté, les sillons d'une nouvelle et sans doute plus haute destinée révolutionnaire de cette œuvre plus que jamais en péril. Filleule elle-même de Raoul de Warren, et sujette ainsi à un lien d'influence, Laurence Mauriac a-t-elle agi sous l'irrésistible encore que très secrète inspiration des forces immenses qui, à travers les entrelacs de cette œuvre aux réverbérations cosmogoniques, se livrent actuellement à des terribles combats de retardement en vue de qui sait quelles inconcevables émergences à venir ?

Car, à la limite, il n'est pas interdit de penser, ainsi que nous fûmes, déjà, quelques-uns à l'avoir fait, qu'agencé et approché d'une certaine manière, suivant, je veux dire, la grille d'une lecture préconçue, l'ensemble des romans noirs de Raoul de Warren soit en mesure de livre, comme un jeu de Tarot de Marseille en situation, le *mot du passage* vers une révélation dont on pourrait évaluer l'extrême importance ne fût-ce qu'en considérant les longs chemins et les années, le travail d'une vie, la somme de symboles agissants convoqués à cette tâche dont une partie au moins exigera, désormais, qu'on la tînt pour suprahumaine.

Or le dernier mot de cette tâche si profondément à couvert, de

cette révélation interdite, de ce projet hermétique encore et toujours en marche, quel est-il? Je ne pense pas qu'il m'appartienne d'en venir, ici et maintenant, à des considérations par trop proches du dénouement sans doute déjà en action, de la conclusion prévue à ce redoutable Jeu de l'Oie hermétique. J'indiquerai néanmoins qu'il doit s'agir sans doute d'une ouverture sur l'instruction tout à fait dernière d'une certaine *légitimité enterrée* des souches transcendantales du pouvoir absolu en Occident, et que cette instruction risquerait éventuellement de serrer de très près des courants, des réminiscences, des fulgurations et des haleines dont les lames de fond viennent aboutir jusqu'aux soubassements de sang, occultes ou plus qu'occultes, de la famille des de Warren et d'un de ses très récents buissonnements.

J'ajouterai qu'un livre à tirage spécial et à diffusion confidentielle, privée, écrit, en mars 1976, à Kuala Lumpur, Malaisie, par une proche parente de Raoul de Warren, Anne de Quirielle, traite précisément de la - demeure d'élection - de Varagnes, dans l'Ardèche, où il semble s'être reconstitué, depuis le début du XVIII^e siècle, quelque chose comme un nouvel et peut-être dernier épïcéntré du mystère hermétique des de Warren.

Tout a recommencé donc, peut-être, dans le grand parc en surplomb, aux arbres suppliciés par les hauts vents, sous les arcades lunaires de Varagnes, et tout y finira, aussi, quand le jour viendra. Car, si c'est comme en valsant que le comte Raoul de Warren, descendant direct, on le sait, du plus aventureux mais aussi du plus criminel des compagnons d'armes de Guillaume le Conquérant, n'en finit plus de franchir la ligne de passage du visible et de l'invisible, les chères épousailles mystagogiques et littéraires qu'il s'offre ainsi, dans l'ombre, avec la cohorte sanglotante et échevelée de ses très nervaliennes et même très joyciennes filles du mystère qui hantent les fourrés magnétiques, les sentiers glissants et autres sous-bois nocturnes de son écriture en dissimulation, ne sont surtout pas, et quoi qu'il en fût, des épousailles morganatiques. Nervaliennes donc, et joyciennes, filles du feu et du mystère, filles aussi du rêve ininterrompu de la rivière des réincarnations susurrant au fond du *Finnegans wake*, les héroïnes de Raoul de Warren le sont dans la mesure, précisément, où, plus ou moins clandestinement, elles émargent, toutes, au fonds légendaire de l'ontologie celtique et des grandes cosmogonies antérieures qui se cachent derrière celle-ci. Aux côtés de Sylvie, d'Adrienne et d'Aurélia, comment ne pas songer, aussi, en rencontrant, au détour tourmenté d'un des récits de l'ancien hôte de

Varagnes, la sombre et mystérieuse Christiane de *La Clairière des eaux-mortes*, ou la mélancolique, la rêveuse et inspirée Laurence de *L'Énigme du mort-vivant*, prisonnière des logis d'une traversée si dramatiquement médiumnique du temps et de l'espace intérieurs de son grand et unique amour, de son terrible pacte nuptial renouvelable dans la suite des siècles, comment ne pas songer, dis-je, à la lumineuse et si troublante, à la si troublée et si limpide Anna Livia Plurabelle, avatar légendaire de la bien-aimante Karidwen, la virginal Porte Divine de l'éthos constitutionnel des anciens Celtes.

Dans les noces chymiques de Raoul de Warren avec les filles du feu de son monde en rupture d'être, avec les filles du mystère de son monde en état de dédoublement hypnagogique sans retour, une autre forme de conscience remonte des profondeurs, et c'est le mouvement même de cette remontée, quand il se donne à voir, qui constitue la meilleure garantie d'authenticité de son inspiration et de ses visions subconscientes, de la persistance et du ressouvenir toujours vivant en lui de ce qui a fait et de ce qui, un jour, «quand l'heure sonnera, quand chantera la source du sang», va faire à nouveau la grandeur de l'héritage nordique et polaire de la blanche Gwenved, de l'*Imperium Mystieum* de Hu Kadarn, préfiguration celtique de l'Apollon hyperboréen. Car seule la mémoire du sang ne ment jamais, seule la mémoire du sang vit au-delà de la mort, au-delà de l'oubli.

Mais les profondeurs ancestrales du sang et de l'inspiration de Raoul de Warren, dont sa souche souterraine se nourrit occultement depuis près d'un millénaire, ne sont-elles pas les profondeurs mêmes de la nuit sans fond de l'Anwn, le gouffre original subversivement confié à la garde de sa propre incarnation théogonique, le sombre Cythraul ? Gouffre original où l'éthos celtique attend, lové sur lui-même, que les anciennes lumières vertes et blanches de Gwenved, aujourd'hui voilées, se rallument sur la plaine sacrée, à Usnagh, auprès de la grande pierre des partages *ail-na-meeran*, et que le Soleil Vert des mystérieux Athrawon, des instructeurs au visage recouvert de brumes, se lève, encore une fois, immobile, au-dessus des rochers dénudés de l'Île Perdue, qu'entaillent et désignent des croix tournantes, pour resplendir, un seul instant, mais quel instant, dans l'axe apocalyptique de Stonehenge. Car c'est alors que la couronne bleue, que la scintillante Couronne des Glaces réapparaîtra.

- Ceux qui ont approché les Mystères Sacrés, et ceux qui les

auront ignorés, disait Jamblique, ne peuvent avoir un sort semblable dans le Royaume des Défunts.. Les Celtes des cycles antérieurs savaient, eux aussi, que tout pouvoir transcendantal, que toute maîtrise du *mystère ultime* — mystère de la mort dans la vie de la vie dans la mort, ce qui rejoint, au bout du compte, la formulation nervalienne sur « l'épanchement du rêve dans la vie réelle » — passent par les voies d'une conscience à la fois dialectique et suractivée du concept de l'éternel retour, par la haute seigneurie spirituelle et rituelle de l'Ankou, autrement dit parce que Raoul de Warren appelle, lui, dans *L'Énigme du mort-vivant*, «le renouvellement du rite ». À ce titre, et malgré les précautions multipliées du chiffre qui en interdit l'accès tout en le plaçant en pleine lumière, l'action dont les développements et jusqu'à la dramaturgie même, dans *L'Énigme du mort-vivant*, tournent lentement, très lentement et comme au-delà de tout vertige, autour du personnage si extraordinairement prémonitoire de Laurence, rétablit dans ses droits, avec une hallucinante et, en l'occurrence, assez périlleuse clarté, «la science des sentiers interdits», sommet des grandes théurgies de l'activisme nécromantique en usage chez les veilleurs sur les abords du Cercle Keugan».

Or ces mystérieux sentiers conduisent, tous, vers le cœur d'une certaine clairière au vert, ou *gwer nemeton*, vouée, sans fin, aux eaux mortes», aux «eaux d'en-bas», saturniennes et plombières. Ainsi, la même science interdite des Celtes antérieurs qui, dans *Énigme du mort-vivant*, se trouvait comme figurée dans le temps, avec la *Clairière des eaux-mortes* est appelée à se dévoiler dans l'espace ; et quand elle sera à même d'émerger dans un être chair et prédestiné à cela, elle montrera, à découvert, l'endroit ensoleillement où se tient la Couronne des Glaces, et d'où partira «le renouvellement du rite».

SUR LA TERRIBLE REMONTEE DU QUATRIÈME FEU

Ne trouvez-vous pas extraordinaire que dans cette affaire les volontés humaines semblent ne compter pour rien et que les événements se produisent avec une sorte de fatalité désespérante ?

Laurence Frésolle, dans *Le Mystère de la Nativité Julienne* de Raoul de Warren

Le nouveau discours sur la méthode

(1)

Les fidèles du nécromant supérieur de Saint-Gervais-la-Forêt, de plus en plus marginalisé mais toujours si inconditionnellement soutenu, dans l'ombre, par l'intelligence courtoise du très petit nombre de ceux qui peuvent encore savoir et qui savent encore pouvoir, seront tentés, ne serait-ce qu'au premier abord, de considérer *L'insolite aventure de Marina Sloty* comme un écrit quelque peu différent de ce que l'on pourrait appeler la ligne doctrinale de base, essentiellement occultiste et théosophique, suivie en propre

par celui-ci. Ce en quoi ils auraient grand tort. Car, sous les apparences singulièrement diversionnistes et menteuses d'une histoire basée, au départ, sur une situation relevant assez directement de la fiction scientifique la plus conventionnelle, Raoul de Warren opère, en fait, l'approche masquée — obturante autant qu'obturée, puisque mobilisant une longue et belle théorie de paliers de conscience appelés à s'intensifier, à se dépasser successivement à l'intérieur de la même spirale ascensionnelle tout en interdisant que le secret porteur et, surtout, que le secret porté transparaissent en plein jour — l'approche masquée, dis-je, d'une instruction extrêmement avancée, d'une instruction qu'il faudrait même tenir pour finale, réellement finale, du problème central de l'ensemble de son œuvre.

Or, tel que nous l'avons compris, depuis longtemps — et maintes fois essayé de le faire comprendre à qui eût été disposé, préparé à se l'entendre dire — le problème central de l'œuvre de Raoul de Warren reste celui de l'immortalité ou, plutôt, celui de l'obtention clandestine et tout à fait illégale de l'immortalité. Pour l'auteur de *L'insolite aventure de Marina Sloty*, il s'agit, toujours, de forcer, de faire violence extrêmement à la réalité même de ce monde, d'en détourner certaines disponibilités intimes, à la fois occultes et comme naturellement implicites, en vue de pouvoir se donner une vérité d'expérience autre, vérité tenue, néanmoins, pour théurgiquement vivante, et vivante, surtout, comme le dit Rimbaud, *dans une âme et un corps*. Ou encore, et bien plus judicieusement peut-être, en vue de l'accession très effective, aventureuse mais donnée pour irrévocable, à ce que la grande tradition hindoue appelle l'état de *libéré dans la vie*.

Cependant, l'interpellation salvatrice qui se fait jour dans *L'insolite aventure de Marina Sloty* ne concerne plus en rien une libération, une délivrance conçues suivant l'illusion de l'aventure personnelle et humaine, mais, bien au-delà des chères ombres en visitation métapsychique et des contingences manipulées en creux, bien au-delà aussi des prétendues servitudes existentielles du récit, la seule élévation cosmologique de ce qui se situe, d'emblée, à un niveau d'évaluation suprahumaine, voire inhumaine et même antihumaine.

(Pour des raisons que je sais être, en elles-mêmes, fort limpides, et, surtout, fort précises, tranchantes même, et d'approche aisée, mais qu'il ne me semble guère souhaitable de dévoiler sur le coup même, ce n'est pas sous la forme d'un discours critique

suivi, maîtrisé dans son entier et parfaitement agencé, que je pense qu'il me faille tenter de forcer l'enseignement occulte du roman de Raoul de Warren qui nous préoccupe à présent, mais sous la forme non-conventionnelle, donnée d'avance pour inachevée et inachevable, d'un simple recueil ouvert de < notes de travail ».

Ainsi, dans l'état actuel de cette recherche, ce n'est pas du tout l'achèvement de cette recherche elle-même qui apparaît comme réellement important, je veux dire comme utilisable à des fins théurgiquement immédiates. Ce qu'il faut s'imposer, c'est de dire brutalement les voies d'accès à cette recherche, désocculter les cheminements préliminaires et les plus secrets de sa mise en chantier, de sa virginale descente au discours. Non le travail lui-même, en tant qu'achèvement d'une tâche préconçue, mais les routes escarpées, préparant à la déclaration de ce travail, et menant à lui ; ses stations intermédiaires, ses passerelles nocturnes, non-concluantes ; ses échappées au-dessus de ses gouffres les plus intimes, ses glissements, ses auto-anéantissements dialectiques, ses marges d'arrêt et d'obscurcissement ; la fatalité de sa si claire part de deuil, qu'il s'agit de maintenir entrouverte, voire même de rendre légendaire, et dont le nom ultime rejoindra son ancienne interdiction d'être et sa tanière désertée au flanc de la montagne appelée Effacement des Signes).

(Le petit nombre de ceux qui ont posé leur confiance en moi, et sur lesquels moi-même je m'appuie dans la bataille inavouable et plus qu'inavouable du grand œuvre que je poursuis en conscience depuis le 2 août 1952, peuvent à tout instant se demander pour quelle raison je ne cesse de montrer tant d'intérêt, et avec une continuité si obstinée, à l'exploration des profondeurs de la littérature de Raoul de Warren.

Si j'étais sollicité en force, tenu de répondre à cette interrogation au demeurant fort légitime, c'est de la manière suivante que je le ferais : au terme, obscurci très à dessein, de certaines manipulations dont le commandement principal est sis dans *Vautre monde*, ce fut la littérature de Raoul de Warren qui se trouva choisie, et comme poussée sur mon chemin, la littérature de Raoul de Warren et *non une autre*, pour qu'à travers la frondaison de ses mots, frondaison si hautement protectrice, diversionniste et donneuse de berlue et d'ombres, je puisse entreprendre de dire les choses infiniment secrètes, porteuses de mort et de dévastations cosmologiques imparables, qu'il n'incombe de confesser et dont

ce monde-ci ne saurait en aucun cas supporter le feu de la transparence immédiate).

(Mais il y a bien plus encore : ce n'est qu'à l'intérieur de la littérature de Raoul de Warren que je peux approcher impunément, et au vu de tous — ou faire comme si je pouvais vraiment le faire — l'existence de l'être et l'être de l'existence dont dépend mon propre salut face à la mort et qui porte, profondément dissimulé en lui, le secret du changement, de la transmutation finale de ce monde, un être non seulement d'apparence mais aussi de réalité humaine, être vivant et jeune, de chair laiteuse et de religion catholique. Tous ces mots en situation équivoque, irrégulière, buissons d'un jardin d'enchantement où se passent mes rendez- vous clandestins avec l'unique porteuse de vie dans ma vie confiée depuis si longtemps déjà aux ombres pétrifiées de la non- vie ; en ce jardin, seulement).

(2)

Or, en lui-même, le récit constituant la trame active de *L'insolite aventure de Marina Sloty* n'est rien d'autre que l'instruction chiffrée, et chiffrée de par sa trop grande clarté même, des procédures tout à fait spéciales régissant la marche d'un certain passage illégaliste du non-être vers l'être, passage occulte tenu pour mener de la vie au premier degré, de la vie existentielle, vers cette vie plus que la vie qu'est la vie au-delà de la vie, au-delà de la mort, au-delà de la vie de la mort et de la mort même de la mort. *Mortuus non creditur illud latet aeterno, quum per saecula mira Mors aetiam pereat*, lit-on dans le Nekronomikon, ou, si l'on veut, *cela n'est pas mort qui peut reposer éternellement, et en des temps étranges même la Mort peut mourir*.

Dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*, le récit se trouve donc appelé à jouer le rôle du nuage d'encre de la seiche se protégeant de qui veut l'approcher de l'extérieur, aux intentions incertaines. Ainsi, s'étant offert l'abri du nuage d'encre noire de la seiche du récit, Raoul de Warren dévoilera-t-il, révélera et dira, sans plus tenir compte de rien, passant outre les interdits traditionnels les mieux établis — dévoilement, révélation et dire situés donc de l'autre côté de la *dissimulation fondamentale* du livre lui-même — la terrible série d'opérations destinées à instituer le passage

d'un état ontologique à l'autre, le passage du non-être à l'être, passage qu'il s'agit d'obtenir par les voies ardentes et brûlantes de l'amoureuse philosophie, de l'*Incendium Amoris*.

J'ajouterais que c'est en faisant appel à un concept de manipulation tout à fait extraordinaire, le concept à *'accommodement*, que Raoul de Warren parvient à utiliser, à l'abri de tout danger au cœur même du danger le plus grand, les opérations spéciales et plus que spéciales, les procédures interdites et plus qu'interdites dont il nous invite à nous approprier nous-mêmes les usages anciens et le contrôle le plus immédiat. Aussi ses incursions reconnues comme illégales, et le plus souvent comme *insoutenables*, dans les voies calcinantes et calcinées de l'*Incendium Amoris* deviennent-elles, pour lui, dans l'*Insolite aventure de Marina Sloty*, autant d'accommodements avec l'inconcevable en action, avec l'action abyssale de ce qui sans cesse va à l'inconcevable et en revient sans jamais en quitter l'enclos ontologique.

Car, s'il y a comme un enclos ontologique de l'inconcevable, enclos gardé, jadis, par les armes blasonnées du dogme de l'irrationalisme absolu et de ses Règnes Impénétrables, il y a aussi ce que certains appellent, aujourd'hui encore, le domaine de la raison ; et celui-ci, réputé accessible à tous.

Mais dans l'enclos de l'inconcevable ne pénètrent que ceux dont l'éveil, et le souffle intérieur, portent le deuil irrémédiable du domaine de la raison.

Sur l'holocauste sanglant de la Tente des Rendez-Vous

(3)

Mettons que la matière première, que la *materia princeps* de l'expérience salvatrice originale sera fournie, chaque fois, par un équivalent réactivé et réactivant du couple de fiancés divins évoqués par Salomon, d'une manière si admirablement spirituelle et si nuptialement mystique, dans le *Cantique des Cantiques*, par un couple en action suivant la figure du Bien-Aimé et de la Bien- Aimé que l'on y dit assujettis au plus grand feu de l'amour, à la *flamme même du feu de Yahvé*.

Mettons aussi que, d'après les philosophies intimes de *L'Incendium Amoris*, pour aboutir à la répétition de l'expérience salvatrice originale — expérience vécue, chaque fois, très immédiate

ment, existentiellement même, par un couple particulier, mais dégagé, et comme momentanément libéré de ses propres prédéterminations cosmologiques inférieures, métapsychiques, arraché donc aux contingences dites de la vie et de la mort — il faut savoir se décider, et se décider en toute lucidité, en pleine connaissance de cause, au sacrifice, par le feu et par la mise à mort rituelle autant qu'effective, et ensuite encore une fois par le feu, mais un autre feu, au sacrifice, dis-je, de trois-couples d'époux — ou, si l'on préfère, de trois couples d'amants — couples appelés, aussi, les Époux du plus Grand Sacrifice. Trois couples d'amants impitoyablement sacrifiés aux opérations finales de l'Amour Courtois, et dont les cadavres en dissolution philosophique se doivent d'être assemblés, recueillis dans • la Fosse Commune, en haut de la Tour des Vents de l'Aube».

Holocauste intolérable, toujours tragique, et toujours sanglant, mais dont la consommation ne saurait absolument pas être considérée, à elle seule, comme un aboutissement, au contraire : la consommation de cet holocauste est posée, en elle-même, comme recommencement fondamental, seuil préontologique de passage à l'être et ouverture ardente vers d'autres et plus hautes retrouvailles dans une chair vivante et bien plus que vivante. Car la part d'être la plus profondément cachée, qui, dans les Époux du plus Grand Sacrifice, est tenue pour hors d'atteinte, inconsummable, non-négociable, suprahumaine, viendra rejoindre, éclairer et armer, parfaire théurgiquement l'identité dogmatique active d'un quatrième couple, le couple central, dit aussi le Couple Royal, ou le Couple Coronaire. Toute économie sacrificielle est une économie de salut occulte.

Couple Coronaire : un *quatrième couple*, d'obédience à la fois lunaire et solaire et, au-delà de l'opposition fondamentale et suractivée de cette double obédience, couple apocalyptiquement intégré et, de par cela même, dépassant cette opposition dans le sens d'un troisième état de l'être, inconcevable à toute raison non abyssalement prévenue, l'état qui est celui des mystérieux «Régnants du Palais Adelphe» dont certains «philosophes comblés» se sont trouvés, parfois, dans le devoir d'évoquer l'action suprahumaine.

La tradition occidentale de l'*Incendium Amoris*, la plus secrète, la plus interdite des intelligences occidentales du déconditionnement absolu dans la vie, dans l'existence même, se reconnaît ainsi, dramatiquement, dans la figure du Juif Solaire et de la Madianite Lunaire, transpercés, ensemble, de part en part et

d'une seule fulguration, par la lance de Pinhas, « fils d'Éléazar, fils d'Aaron. (Nombres, XXV), et transpercés à l'instant même où, dans la Tente des Rendez-Vous, ils accédaient nuptialement à la suprême unité ardente de la chair et, par le sacrifice d'un double sang versé en un seul sang, à l'état irrévocablement transcendantal de ceux qui ont secrètement passé la ligne de séparation entre le non-être et l'être (ainsi que les flots de l'océan battant les roches du promontoire, le non-être agissant et l'être immobile, immuable).

(4)

Disons donc que c'est l'histoire d'un tel passage que se propose de dresser *L'insolite aventure de Marina Sloty*, historial voilé mais, en même temps, placé subversivement comme en pleine lumière du jour. Car c'est bien la clarté même du récit qui s'y trouve chargée d'interdire, ou tout au moins de freiner l'accès à cette clarté différée, séparée de ses propres développements implicites, clarté différée dont les pouvoirs illuminent les chemins du « terrible passage » vers les territoires vraiment frontaliers de l'être et du non-être et, surtout, vers le lieu même de leur inconcevable rencontre sous cette mystérieuse appellation évoquée, produite par les Écritures, voire même invoquée, la *Tente des Rendez-Vous*.

(5)

Je rappellerai, à ce sujet, qu'à deux reprises au moins Julius Evola s'est lui aussi arrêté, dans ses écrits, sur l'épisode du sacrifice sanglant et nuptial de la Tente des Rendez-Vous relaté par les Nombres.

Cet épisode est donc le suivant, et si je pense qu'il me faut le citer ici en entier c'est qu'il contient une somme tout à fait décisive de renseignements à couvert, chiffrés en profondeur et concernant la mise en action de certaines procédures spéciales appartenant au dépôt commun des grands usagers à la tâche de *l'Incendium Amoris*.

Je cite donc les *Nombres*, XXV : Israël s'établit à Shittim. Le peuple se livra à la prostitution avec les filles de Moab. Elles l'invitèrent aux sacrifices de leurs dieux ; le peuple mangea et se

prosterna devant leurs dieux ; Israël s'étant ainsi commis avec le Baal de Péor, la colère de Yahvé s'enflamma contre lui.

Yahvé dit à Moïse : • Prends tous les chefs du peuple. Empale- les à la face du soleil, pour Yahvé : alors l'ardente colère de Yahvé se détournera d'Israël ». Moïse dit aux juges d'Israël : • Que chacun mette à mort ceux de ses hommes qui se sont commis avec le Baal de Péor».

Survint un homme des Israélites, amenant auprès de ses frères cette Madianite, sous les yeux même de Moïse et de toute la communauté des Israélites pleurant à l'entrée de la Tente des Rendez- Vous. A cette vue, Pinhas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, le prêtre, se leva du milieu de la communauté, saisit une lance, suivit l'Israélite dans l'alcôve et là il les transperça tous les deux, l'Israélite et la femme, en plein ventre. Le fléau qui frappait les Israélites fut arrêté. Vingt-quatre mille d'entre eux en étaient morts.

Yahvé parla à Moïse, et dit : • Pinhas, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, le prêtre, a détourné mon courroux des Israélites, parce qu'il a été, parmi eux, possédé de la même jalousie que moi ; c'est pourquoi je dis : Je lui accorde mon alliance de paix. Il y aura pour lui et pour sa descendance après lui une alliance, qui lui assurera le sacerdoce à perpétuité. En récompense de sa jalousie pour son Dieu, il pourra accomplir le rite d'expiation sur les Israélites».

L'Israélite frappé (il avait été frappé avec la Madianite) se nommait Zimri, fils de Salu, prince d'une famille de Siméon. La femme, la Madianite qui avait été frappée, se nommait Kozbi, fille de Cur, qui était chef d'un clan, d'une famille, en Madiân.

Yahvé parla à Moïse et dit : • Pressez les Madianites et frappez- les. Car ce sont eux qui vous ont pressés, par leurs artifices contre vous dans l'affaire de Péor, et dans l'affaire de Kozbi leur soeur, la fille d'un prince de Madiân, celle qui fut frappée le jour du fléau survenu à cause de l'affaire de Péor».

(Le décodage de ce qui s'y trouve dit à l'intention de certains passe par la remontée aux origines trans-sémantiques des noms propres en utilisation, tels que Pinhas, Zimri, Kozbi, et par leur interprétation numérale approfondie. Il exige une connaissance légitime et vivante de l'ancien symbolisme amoureux appartenant à la science des Sentiers Ardens de l'Unique Désir, ainsi que des manières nuptiales en usage dans les groupes très fermés des «Israélites Solaires» pratiquant les mystériosophies sacrées dont la plus certaine lumière revécue, dont l'aube à l'extérieur» illumine

, aujourd'hui encore, la texture agissante du *Cantique des Cantiques*.

Ne pas hésiter devant l'aveu concernant • l'importance prise, dans les chemins de ma propre expérience de *L'incendium Amoris*, expérience toujours en cours, par l'enseignement voilé contenu dans le passage des *Nombres* qui exploite la figure mysté riosophique de la Tente des Rendez-Vous et du double sacrifice sanglant de « Zimri » et de * Kozbi • ; produire tous les *détails techniques* nécessaires ; relevailles, puissance du conseil ; dénominations contrôlées ; l'instant de cette fulguration-là, et l'apprentissage médiumniques des voies descendantes; celui qui conduit mes pas » ; répétitions, souffles, dévalements au tréfonds du • dernier sommeil •).

La mise en spirale d'un récit ardent

(5)

Dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*, Raoul de Warren propose qu'une suite d'expériences ayant été entreprise par le Haut Commissariat à l'Énergie Atomique, l'hiver de 1959, sur le Causse du Larzac, des phénomènes secondaires, non prévus, devaient avoir commandé, à la suite de la fission nucléaire perpétrée dans l'espace, une certaine fission du temps aussi, celle-ci provoquant l'apparition d'une faille temporelle le long d'une ligne de crête passant près du lieu dit, précisément, Sommelieu, méridien peut-être toujours en action d'un invisible royaume, voire même du Royaume de l'invisible.

Or c'est par le vide intérieur de cette faille temporelle qu'une jeune étudiante en médecine de Millau, Marina Sloty, égarée, dans la nuit du 7 au 8 mars 1959, dans une terrible tempête de neige, se fait happer et déplacer dans le temps pour se retrouver, déportée de quatre-vingt neuf ans en arrière, la nuit du 7 au 8 mars 1870 dans les alentours de l'auberge de Sommelieu, où elle est reçue et hébergée. Elle y rencontrera, le jour suivant, soit donc le 9 mars 1870, le docteur Dominique Sloty, de Millau, venu pour passer quelques jours à Sommelieu, qui devait y rencontrer sa fiancée, Marie-Catherine, la fille des aubergistes de l'endroit. Mais, retardée par la même tempête de neige, Marie-Catherine ne sera pas au rendez-vous le jour prévu. Ainsi la spirale d'une formidable

fatalité cosmologique se met-elle occultement en marche, pour développer, affirmer et manifester les dramaturgies incendiaires d'une montée que rien n'arrêtera plus jusqu'à ce que se fasse ce qui devait être fait. Ainsi dans *Le Mystère de la Nativité Julienne* déjà, Raoul de Warren en était-il venu à se poser, et très ouvertement, on s'en souvient, la question absolument fondamentale qui est celle de l'action cosmologiquement prédéterminée. *Ne trouvez-vous pas extraordinaire, se demandait-il, par la bouche de Laurence Frésolle, que dans cette affaire les volontés humaines semblent ne compter pour rien et que les événements se produisent avec une sorte de fatalité désespérée ?* Or tout tient en cette seule question.

Bloqués par la neige pendant toute une journée, Marina et le docteur Dominique Sloty se laissent alors emporter par le tourbillon d'une passion aussi mystérieusement soudaine que totale. Dominique Sloty : ■ Nous nous sommes vus hier pour la première fois et il me semble que je vous ai toujours connue ». Marina : « J'ai exactement la même impression ». Dominique Sloty : « C'est à croire que nous nous sommes déjà rencontrés dans une autre vie ».

L'amour donc vint, soudain comme la foudre, s'emparer d'eux et les réduire à sa merci pour toujours; l'amour conduit par la plus grande prédestination secrète, j'entends l'amour en tant qu'attraction d'essence suprahumaine, cosmique.

Mais il se fait aussi que, tragiquement, le passage d'une zone temporelle à l'autre, le passage de 1959 à 1870, perpétré, comme on l'a vu, le long d'une ligne de fission accidentelle des temps, dépossède Marina Sloty de son propre corps de chair, dont elle garde néanmoins et très paradoxalement la parfaite apparence, ainsi que sa conscience et son parler intacts et utilisables comme si de rien n'était.

Ainsi Marina Sloty n'est-elle plus, à Sommeliieu, qu'un être désincarné, la *désincarnation vivante* de sa propre identité profonde, hors d'atteinte, de son identité principielle, transcendante. « Les êtres vivants, même s'ils ne devaient naître que plusieurs millénaires plus tard, écrit Raoul de Warren dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*, existent tous en puissance dès l'origine des temps. Dès lors, il était parfaitement concevable que, si l'un d'eux venait à être transporté à une époque antérieure à sa naissance, il pût conserver aux yeux des hommes de cette époque à

tout le moins l'apparence de la vie, ce qui n'était en quelque sorte que la préfiguration de son existence future ».

(6)

D'autre part, tout en se laissant emporter par sa dévorante passion amoureuse, Marina doit se résigner très vite, dans l'espace de quelques heures, à une évidence dramatique, insoutenable : Dominique Sloty ne peut être (ou ne peut avoir été) que son propre grand-père, de même que Marie-Catherine Domez, la fille des aubergistes, pour le moment toujours absente, devait être (ou avoir été) sa grand-mère.

En effet, petite fille, Marina Sloty s'était maintes fois rendue à la Toussaint, au cimetière de Millau, pour, comme on dit dans les familles, « prier sur la tombe des chers disparus ». Or elle se souvenait encore très parfaitement de la pierre tombale sur laquelle, en ces jours-là, elle avait tant de fois pu lire :

Dominique Sloty
Docteur en Médecine
Professeur de la Faculté de Montpellier
Commandeur de la Légion d'Honneur
17 juin — 9 août 1921
Priez Dieu pour lui

Or, pour qu'ils puissent parvenir aux fins de leur mystérieuse rencontre nuptiale, pour qu'ils arrivent donc à consommer leur union dans la chair, et que leurs chairs ne fassent plus qu'une seule chair, et chair sur chair — *tra feltro e feltro* disait un grand initié des Fidèles d'Amour, Dante Alighieri, *tra feltro e feltro*, ou « velours sur velours » — Marina et Dominique Sloty tenteront alors de rejoindre, ensemble, en utilisant, pour cela, la fission temporelle provoquée, sur les mêmes lieux, par une déflagration nucléaire, la deuxième de la même série, rejoindre, dis-je, les temps de la vie première et vraie de Marina, les temps de *sa seule vie vraie*, celle des années 1959.

Mais ils y échouent. Et, malgré sa *volonté de passage*, volonté farouche et totale, volonté éperdue, Dominique Sloty se trouve ainsi forcé de rester de l'autre côté — ou, plutôt, de *ce côté-ci* — de la ligne, prisonnier des temps de sa vie à lui, dans l'hiver de l'année 1870 (*année décisive* s'il en fut, on ne le sait que trop, et que Raoul de Warren appelle l'Année Terrible).

Ayant donc compris, dans les termes de cette nouvelle et si terrible tentative de franchissement illégal de la ligne de passage des temps — tentative épouvantable, hallucinée, qu'elle avait perpétrée en compagnie de son incertain amant et qui avait failli sombrer dans l'*irrévocable* — ayant donc compris, dis-je, qu'il lui était impossible d'amener Dominique Sloty dans les temps de sa vie à elle, en 1959, d'où elle s'était fait accidentellement déporter et où il lui avait fallu revenir seule, Marina Sloty décidera de rejoindre elle-même, définitivement, le siècle où l'appelait sa passion sans merci, de revenir une seconde fois en 1870, et pour toujours.

(7)

En se servant de l'avant-dernière de la série des quatre expériences nucléaires en cours, Marina Sloty parvient, en effet, à rejoindre définitivement les temps de l'année 1870.

Mais survint alors, aussi, et de quelle providentielle façon, l'incendie d'une ancienne grange de l'auberge de Sommelieu, transformée, soudain, et comme à *V heure prévue*, en un super-brasier vivant, en foyer de transmutation solaire, brasier à l'intérieur duquel Marina Sloty en vient à se trouver prisonnière avec Marie-Catherine Domec, et où l'une d'elles périt carbonisée, réduite en cendres philosophales (l'une oui et l'autre non, mais, en fait, aussi, toutes les deux). L'heure du feu sera toujours l'heure des retrouvailles éternelles.

Un troisième être y naîtra ainsi, théurgiquement, issu de la grande fournaise, un troisième être dans lequel Marina Sloty et Marie-Catherine Domec, désintégrées en elles-mêmes, se rencontrent et s'épousent en s'intégrant l'une dans l'autre, inextinguible-ment: née du feu, Marina-Catherina.

De toute évidence, une liturgie gnostique et alchimique du feu dévastateur et salvateur, initiatique et unificateur, la liturgie même de la plus grande *Ekpirosis* des anciens apparaît là, et fait que tout change, de haut en bas, et recouvre l'état de son identité ultime, l'état secret de son identité dogmatique. Dans le feu, tout revient à soi-même, tout redevient soi-même.

(8)

Si Marie-Catherine y périt donc, bel et bien calcinée dans ses chairs vives par cette alchimique fournaise paysanne, Marina

Sloty, elle, par contre, soumise à l'occultissime travail du feu, finira par recouvrer son propre corps, et la chair même de son ancien corps de chair : on comprendra sans doute que, dans un certain sens, les retrouvailles de Marina avec son propre corps avaient exigé qu'un échange soit fait, un échange suprêmement sacrificiel, avec le corps de chairs vivantes de Marie-Catherine. Celle-ci rejoint en effet Marina dans une même identité dogmatique, au sein d'un troisième être conçu dans le feu, par le feu et pour le feu, un être *absolument nouveau*, noirci, blanchi, rougi dans le feu et qui allait se révéler comme étant cette énigmatique Marina-Catherina dont le futur Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, le docteur Dominique Sloty, devait faire son épouse le 11 septembre 1870.

Et Marina Sloty se souvenait aussi du fait que, sur la pierre tombale de sa grand-mère Marina-Catherina, épouse du docteur Dominique Sloty et reposant, au cimetière de Millau, aux côtés de son mari, il est clairement (ou, tous comptes faits, pas si clairement que cela) écrit, en toutes lettres (ou le sera, ou était écrit) :

Marina-Catherina Sloty
Morte à Millau le 18 novembre 1933
«Qu'elle repose en paix»

Chose d'une importance incommensurable : il apparaît là que la date de naissance de Marina-Catherina ne se trouve pas inscrite sur sa pierre tombale, ce qui signifie que, née du feu, Marina-Catherina, être de feu, vient du feu et y retourne sans fin, intemporellement. Mais, sans commencement, pourquoi sa vie devait-elle comporter une fin ? Il y a là comme un nœud paroxystique du mystère fondationnel, du mystère sans cesse présent et agissant dans ce vrai symbole du passage apocalyptique par le feu développé par Raoul de Warren à travers le récit en spirale de *L'insolite aventure de Marina Sloty*: si, sortie du temps de sa vie par le feu et y retournant par le feu, Marina Sloty en vient à être, à se reconnaître secrètement comme sa propre grand-mère à partir du moment où elle sait avoir rejoint Dominique Sloty dans le temps de sa vie à lui, en 1870, il n'est pas moins certain que Marina-Catherina avait été amenée à connaître la mort, alors que Marina Sloty vit et témoigne d'elle-même, à la fin, dans un temps qui est le temps même de sa seule vie à elle, de sa vie retrouvée d'avant le glissement de Sommelieu, sa vie des années 1959. Or pour moi aussi 1959 fut l'année des retrouvailles suprêmes, et le

restera à jamais. Me faut-il en parler aussi ? Là-dessus dois-je finalement garder le silence, un silence profond et obscur comme le sommeil dogmatique et sans heure dans lequel se tient le secret de nos anciennes retrouvailles de 1959, de nos retrouvailles à venir ?

Le secret de la vie éternelle,
rien qu'un bracelet de ' fiançailles

(8)

Le feu à son paroxysme philosophique avait donné un corps de chair à celle des deux qui n'en avait plus, et une conscience supérieure, une conscience occidentale à celle qui, femme originelle comme le dirait Raymond Abellio, n'aura jamais eu à supporter en elle cette blessure vive, cette blessure ardente qui marque l'ouverture vers le niveau transcendantal de l'existence.

Mais ce n'est qu'à partir de ce troisième être d'intégration, à partir du corps vivant et de la conscience vivante de la nouvelle, de la *nouvelle absolument* Marina-Catherina que celle-ci, ultérieurement, et par les voies d'un quatrième passage par le feu, un tout autre feu, parviendra à son quatrième et dernier état d'incarnation de l'amoureuse aventure en cours, dont elle refermera ainsi, sur elle-même, circulairement, ainsi qu'un bracelet de fiançailles, le mouvement mis en marche, à son intention, depuis toute éternité, cosmiquement.

La dernière, la *toute dernière* Marina Sloty, ce sera encore la *toute première* Marina Sloty, la Marina Sloty des années 1959, mais passée par les quatre feux, par les quatre morts qui, en fin de course, l'amèneront à se retrouver, elle-même, dans Marina-Catherina et, ensuite, elle-même encore mais au-delà de Marina-Catherina. Car, de l'intérieur de l'avant-dernière de ses identités théurgiquement successives, de l'intérieur de Marina-Catherina, c'est Marina Sloty qui se retrouvera sans fin vivante, et vivant sa vie non plus en avant, mais circulairement en elle-même.

Ainsi la mort de Marina Sloty ne saurait-elle plus jamais avoir

lieu, parce que, chaque fois, au terme du même processus recommencé, c'est Marina-Catherina qui est chargée de rencontrer la mort, et de la traverser comme à reculons.

(9)

Dans un certain sens, la clef suprême du récit initiatique direct de Raoul de Warren sera donc fournie par le récit lui-même. Mais encore faut-il être réellement en état de pouvoir l'utiliser, cette clef qui n'ouvre ni ne ferme aucune porte qui ne fût déjà ouverte, ou déjà fermée. Aussi dois-je en tout cas préciser que l'indicible ultime s'y trouve entièrement donné, mais aussi comme entièrement effacé sous la figure métasymbolique, sous la *figure agissante* du bracelet de fiançailles de Marina (Marie-Catherine, Marina-Catherina) et de Dominique Sloty, qu'il faut impérativement savoir intercepter et comprendre comme il se doit (pages 124-126 et, surtout, 41 dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*, Éditions de L'Herne, Paris 1981).

(De toute façon, la mise en piège de cet écrit est, à proprement parler, extraordinaire. Car non seulement l'apparence de limpidité en profondeur, de cohérence logique ou, plutôt, de cohérence positionnelle des éléments appelés à y participer ne cesse pas de constituer un leurre, mais ce leurre en est lui-même un autre. En fait, le récit lui-même est, en lui-même, d'une vertigineuse non-simplicité. Mais c'est précisément cette non-simplicité que Raoul de Warren utilise, en la faisant se refléter sur elle-même, se dédoubler en simplicité extrême le long de ce que Jean-Pierre Deloux appellerait le méridien zéro de l'entreprise, et qui, lui, le méridien zéro, reproduit et propose très secrètement la part de ce que le grand théosophe visionnaire Sayyed Hadyar Amoli, disciple shi'ite de Mohyidin Ibn 'Arabi, nommait, en toute révérence, l'Agent Absolu.

Or c'est bien cette limpide non-simplicité que Raoul de Warren utilise pour obtenir que l'on soit comme aveuglé par la pratique la plus simple de ce récit, récit dont le noyau de mystère se retrouve ainsi comme gardé à couvert par la lumière même qu'il émet, ou plutôt qu'il n'émet pas, autovoilée par sa trop belle clarté même.

Car, dans la disposition si spéciale de Raoul de Warren, c'est le contraire de ce qui se passe quand on regarde le soleil en face, ou

la mort : ici, je dis que c'est l'anti-soleil que l'on est convié à regarder en face, et une mort autre, la mort de la mort, dans le sillage à la fois rougeoyant et obscur de ce que Maître Philippe de Lyon appelait, lui, le *soleil des morts*).

(Or cette simplicité d'aveuglement, qui est le dédoublement ontologique d'une non-simplicité abyssale, n'y est elle-même que la couverture extérieure, que l'apparence récitative, la fascination et le vertige hypnotiques d'une tentative de dévoilement occultiste et théosophique de très haut niveau : il s'agit de l'instruction à couvert de ce qu'il est convenu de considérer comme étant la quatrième voie du Tantra, ou la *voie des gouffres ultimes*, que bien peu sont parvenus à connaître).

(10)

L'obtention de la troisième épouse, tenue pour immortelle alors que, en fait, et malgré tout, elle ne l'est pas ni ne saurait l'être car tel n'est pas son ministère propre, mais considérée ainsi parce que devant se situer, à un moment donné, hors des allégeances du temps et, aussi, hors des limitations de l'identité personnelle — l'épouse, donc, dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*, en provenance du passage de Marina et de Marie-Catherine à l'état d'un troisième personnage, émergeant de ce passage même, Marina-Catherina — l'obtention de la troisième épouse, dis-je, par l'immolation ardente de la première et de la deuxième, l'une et l'autre confondues, ensemble, dans le Même Feu, engage, cependant, une opération tout à fait spéciale et tout à fait tragique, opération dont on ne saurait en aucun cas parler, que ce fût en termes d'enseignement, ou en termes de confession, sans que d'assez immenses périls viennent se mobiliser aussitôt dans ses voisinages d'état, pour en troubler les champs et obscurcir le discours en action.

(H)

Ainsi la quatrième voie du Tantra n'est-elle, en fait, que la voie de la quatrième épouse. Car, au-delà de la troisième, il y a, encore

une quatrième et dernière épouse, la Dernière. Mais, de celle-là, Raoul de Warren ne dit *apparemment* rien, et pour cause.

(12)

Ou, plutôt, ne dit rien tout en le disant, car, pour un regard puissamment averti, au-delà de Marina-Catherina, au-delà donc de Marina et de Marie-Catherine confondues dans le feu, il y a, aussi, la *continuité en avant* de la vie de Marina Sloty, qui, devenue Marina-Catherina, c'est-à-dire sa propre grand-mère, s'échappe non seulement au-delà de sa propre vie, mais au-delà aussi de sa propre mort, survenue, selon la pierre tombale du cimetière de Millau, le 18 novembre 1933, pour devenir, pour redevenir, encore une fois, et comme à nouveau, sa propre petite-fille. En effet, c'est bien Marina Sloty qui, en 1959, vivante dans la vie de sa vie propre, prend connaissance, devant témoins, et quels témoins, du dépôt suprêmement confidentiel laissé par elle-même, à la veille de la mort de Marina-Catherina, entre les mains d'un grand notaire de Millau, dépôt constitué par les notes, le témoignage écrit de son séjour dans les temps de la vie de Marina-Catherina.

Sophia Aeterna

(13)

Et c'est ainsi que le mystère de cette quatrième identité existentielle d'une même personne absolue, transcendante, ou, si l'on veut aller plus loin encore, le mystère de cette quatrième personne vivant de la même identité dogmatique, abyssale, que les trois autres qui en constituent l'être et qui s'y perdent indéfiniment, vouées liturgiquement à un sacrifice perpétuel et qui, elles aussi, en vivent, et très glorieusement, c'est ainsi, dis-je, que l'avènement de la quatrième épouse rejoint — mystériosophiquement, et s'il y a lieu que cela se fasse, que cela vienne là, et s'y laisse surprendre — le mystère agissant de celle-là même que les théosophes jouissant des pouvoirs antérieurs à l'actuel obscurcissement

final des temps appelaient, parfois, du nom supra-divin de la *Sophia Aetema*, et que moi-même j'ai été fondé d'appeler, en ces temps d'aujourd'hui, du nom cosmologiquement régnant de Romaine.

Comprendre ce qu'il ne faut pas comprendre

(14)

Malgré ce que, très à dessein, Raoul de Warren a donc voulu faire ou fait semblant de vouloir faire au niveau du roman, au niveau d'un récit chiffré mais donné pour non-chiffré et qui, comme tel, se voit véhiculer par une écriture dégradée jusqu'à la banalité la plus significativement concertée pour qu'elle fût parfaite, cet écrit lui-même, *L'insolite aventure de Marina Sloty*, porte en lui une charge théurgique d'une assez hallucinante puissance de rupture intérieure de la réalité : une page de plus, une seule page de plus établissant, ou, en fait, accentuant d'une manière un peu plus explicite les implications dialectiquement déjà en action de l'avènement de la quatrième épouse, de la *seconde Marina Sloty*, et ce récit aurait pu être, en tant que tel, l'équivalent, au niveau du dogme et du rituel de la plus Haute Magie, du terrible *Nekronomikon* redécouvert par H.P. Lovecraft.

A moins que ce ne soit, très précisément, l'absence même de cette page qui en fasse un texte d'instruction et de surmanipulation infiniment redoutables, et cela dans la mesure où cette absence, voulue et prévue, d'une dernière page, d'une toute dernière page comprenant et poussant au jour l'aveu irrévocable, la suprême *mise en piste*, constituerait, de par elle-même, une preuve active et directe pour ceux qui s'y seraient aventurés en état de l'emporter, en état de *pouvoir passer*.

Comprendre ce qu'il ne fallait absolument pas que l'on comprenne serait alors, en fait, comprendre très justement ce qu'il fallait comprendre, et faire ce qu'il ne fallait absolument pas faire reviendrait, en dernière analyse, à la très limpide évidence d'avoir fait, somnambuliquement, tout à fait ce qu'il fallait faire.

Influences

(15)

(Cependant, la science mystériosopique et spirituelle ainsi véhiculée par Raoul de Warren ne lui appartient pas en propre, car il n'en est pas, lui-même, l'inventeur. Celle-ci vient de très loin et de très haut, et ses chemins ne sont pas, n'ont jamais été tout à fait les mêmes. Mais une influence secrète n'appelle-t-elle pas, souvent, une autre influence secrète, qu'elle s'emploie alors à faire émerger à travers elle-même, en transparence ?

Aussi certains n'auront-ils pas manqué de remarquer les ressemblances, qui représentent, au bout du compte, une certaine identification foncière de leurs vues les plus profondes, entre la doctrine non donnée pour telle qu'utilise — ou *qui l'utilise*, comment savoir — Raoul de Warren dans son exploration amoureuse de la libération dans la vie, de l'éveil à l'éveil dans l'éveil, et la doctrine tibétaine traditionnelle du Véhicule de Diamant, du *Vajrayana*, doctrine dite aussi du Véhicule Fulgurant ?

N'est-il donc pas salutaire, alors, de savoir que la *Vajrayana* se trouve, à l'heure présente, singulièrement bien implantée en terre française, puisque, ainsi que le montrait Yvan Diagerine dans *L'Autre Monde* de décembre 1981, à part le centre Dhgpo Kagyu Ling de Saint-Léon-en-Vézère, dans la Dordogne, placé, actuellement, sous la direction spirituelle du Lama Guendoun Rimpoché et du Khempo Tsultrim Gyamtso Rimpoché — mais qui fut fondé, en 1975, par la XVI^e réincarnation du fondateur de la lignée, le Bouddha Dordje Chang, autrement dit par Sa Sainteté Gyalwang Karmapa, maître suprême de la lignée Karmapa- Kagyupa professant la lumineuse science de la *Vajrayana*, prématurément disparu d'entre nous en novembre 1981 — des centres de la lignée Kagyupa sont installés aussi à Vitry-sur-Seine (Kagyu Dzong), au Château de Pleige, à Toulon-sur-Arroux (Kagyu Ling), à la Chartreuse de Saint-Hugon (Karma Ling), à Montchardon, Isère (Karma Mingyur Ling), ainsi qu'à Aix-en-Provence (Puntso Ling), et à Paris même ? Et que d'autres centres d'obédience au Véhicule Fulgurant seraient en cours de constitution, notamment dans la région parisienne ? C'est que, souvent, des implantations récentes justifient de certaines influences spirituelles fort anciennes, tout comme les signes nouveaux exaltent parfois des implantations d'ordre spirituel et mystique infini

antérieures à la naissance de ces signes. A cet égard, rappeler, aussi, l'étude que, sous le titre de *Asia Mysterosa*, j'avais moi-même consacrée à la désoccultation des significations abyssales à l'œuvre sous le fait désormais certain d'une vraie grande émergence de la *Vajrayana* en Occident, et plus particulièrement en terres françaises).

(A la faveur de quelles mystérieuses circonstances de vie, d'influence spirituelle directe ou indirecte, voire médiumnique, Raoul de Warren a-t-il été porté à recouper les sillons de la renaissance française du Véhicule Fulgurant? Le dira-t-il jamais? Essayer à tout prix d'en savoir plus, peut-être par l'intermédiaire de (), qui, elle, *sait lui parler*).

Le Procès Verbal du Sang

(16)

D'autre part, force m'est-il de m'arrêter sur le fait révélateur, et certainement fondamental, qui veut que les développements tantriques avancés par la doctrine implicitement contenue dans le récit de *L'insolite aventure de Marina Sloty* ne pussent pas ne pas porter Raoul de Warren à y revenir sur le personnage de Joseph Basalmo, prétendu comte de Cagliostro (1743-1795, peut-être), qui, par ailleurs, avait déjà constitué la figure irradiante au noir, emblématique en creux et malfaisante encore d'un autre de ses grands romans d'instruction voilée et de démasquage, *l'Énigme du mort vivant* (en fait, le vrai titre, le seul vrai titre de ce roman, titre assez démagogiquement dédaigné et par Bordas en 1947, et par L'Herne en 1979, restera, pour la confrérie agissante des amis de l'intérieur du cercle de feu en train de se refermer préventivement autour de Raoul de Warren, *Le Mystère de la Nativité Julienne*).

Or le contenu récitationnel de *L'énigme du mort vivant* (j'entends, bien entendu, du *Mystère de la Nativité Julienne*), se trouve souterrainement agencé de manière à ce que tout y soit amené à tourner autour d'un certain Procès Verbal, écrit avec du sang humain, qui éclaire et définit très circonstancièlement les

démarches intimes, le mystère théurgique et cosmologique suprême du Véhicule Fulgurant, démarches intimes, mystère qui sont ceux du *renouveau du rite*.

(17)

Précisons ainsi que le Procès Verbal de Sang dont Raoul de Warren fait état dans *Le Mystère de la Nativité Julienne*, procès verbal tenu « sous la présidence de Son Altesse Royale Monseigneur le Duc de Chartres, Prince de Sang-, à Paris, le 26 décembre 1783, « en la neuvième année du règne de sa Majesté Louis le Seizième, Roi de France et de Navarre », montre et prouve, de la manière la plus incontestablement limpide et certaine, qu'il s'agit, là aussi, d'une même *opération*, identique, en dernière analyse, à celle dont, à travers le concept théurgique suractivé dit de l'*accommodement*, on nous entrouve les terribles et trois fois mortels arcanes dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*. En fait, si le secret en action est le même, son Agent Absolu apparaît comme étant, lui aussi, tout à fait le même.

Raoul de Warren : • Ce secret était d'assurer la survie de certaines personnes d'un groupe déterminé grâce à la mort violente de l'une d'entre elles. Les quatre sujets de l'expérience de 1783 n'avaient-ils pas eux-mêmes absorbé un breuvage auquel était mêlé du sang humain ? En les réunissant dans la crypte et en leur enjoignant par suggestion hypnotique de se retrouver dans le même endroit tous les 80 ans, Cagliostro n'avait certainement pas d'autre but que d'assurer à l'échéance fixée la possibilité du renouvellement du rite».

Ces échéances, Raoul de Warren les arrête, dans son récit, aux années 1783, 1863, 1943 et 2023.

(18)

Car tout tient dans le *renouveau du rite*. Mais a-t-on déjà trop parlé ? En a-t-on dit bien plus qu'il n'en fallait dire, et dit précisément ce qu'il ne fallait surtout pas dire ? Qu'importe, puisque moi-même j'y engage ma propre responsabilité dogmatique à l'heure d'angoisse et de grandes ruptures où les choses des plus

extrêmes interdits théurgiques commencent à devoir réapparaître dans la bataille, se placer en première ligne de la même confrontation cosmogonique totale.

Et je le répète, toutes les clefs, sauf une, se trouvent clairement données, et très à dessein, par Raoul de Warren à travers le récit en marche de *L'insolite aventure de Marina Sloty*. La clef opérative de base est la suivante : il est impérativement nécessaire, si l'on s'avise de prendre le texte même de *L'insolite aventure de Marina Sloty* comme plate-forme d'action immédiate et directe, de ne rien entreprendre avant d'en avoir fait quatre lectures suivies, approfondies, ni sans se rendre compte de la montée en soi-même d'un vertige aussi transparent qu'irrévocable, le vertige même de la conscience dédoublée en elle-même.

(19)

Or ce processus de dédoublement de la conscience par la lecture suivie, circulaire de *L'insolite aventure de Marina Sloty* peut être tenu pour accompli à partir de l'instant où il apparaîtra comme devant tourner lui-même autour de la figure métasymbolique du • bracelet de famille • de Marina Sloty, bracelet dont nous avons déjà parlé, ici, et qui porte gravé, à l'intérieur, la date du 9 mars 1870. Insignifiant, le détail de cette date ? C'est là-dessus que, soudain, s'entrouvent — si cela doit se faire, et quand cela doit se faire — les gouffres cosmiques hantés en transparence par les plus Grands Veilleurs.

(20)

Or j'espère bien vivement que personne ne se risquera à prendre ces confidences à la légère, s'assujettissant ainsi, et de quelle manière inconsiderée, à des périls démesurés et auxquels on n'échappe que pour sombrer dans pire encore.

(21)

<Pour Marina — écrit Raoul de Warren, et il me semble que ce rappel est bien de circonstance — l'auberge de Sommelieu était

l'endroit où elle avait découvert la terrible vérité et où elle avait ressenti à en mourir cette impression de solitude effarante qui accable un être humain lorsqu'il constate qu'il est unique de son espèce, mort au milieu des vivants ou vivant au milieu des morts».

(A ce sujet, revoir, aussi, dans *Rendez-vous de sang à Rambouillet*, le passage où il est fait état de la lettre de Jenny Arrasse racontant le long rêve de son séjour dans le vestibule de la deuxième mort, et l'évasion de son amie Andréa qui, elle aussi, était une vivante égarée dans le monde des morts qui n'en finissaient plus de mourir de la conscience de leur mort).

(Raoul de Warren, dans *L'insolite aventure de Marina Sloty*: «Certains êtres — les possédés — se voyaient donc relégués au deuxième plan dans leur propre corps par d'autres êtres venus de l'avenir qui substituaient leur personnalité à celle de leurs malheureuses victimes. On n'avait jamais expliqué jusqu'alors la cause de ces changements prodigieux survenus inopinément dans le comportement de certaines créatures». Or, tout en tenant compte d'une certaine fausse naïveté, donné pour primaire mais qui, en fait, en est tout le contraire, fausse naïveté qui constitue la marque même des procédures d'occultation et de retrait mobilisées par Raoul de Warren dans son œuvre écrite, quelle plus parfaite définition du concept tantrique tibétain de *tulku*, voire même de *Vaiveisha* cité par Gustav Meyrink, ou du *dibbuk* hantant l'inconscient et les nuits de certaines communautés juives de l'Est. Car, si la *quatrième* est vivante à jamais, c'est dans la mesure où elle parcourt cosmologiquement les épouvantables abîmes nocturnes de la mort des *trois autres* : il faut trois épouses mortes pour faire une épouse se survivant sans fin à elle-même, et il est nuptialement prescrit que les trois mortes il faut les sacrifier, rituellement, de ses propres mains, de vie en vie, de mort en mort.

Je le sais, moi, je ne le sais que trop bien. Dans l'éternité, tout est possession, et toute éternité est une éternité de cadavre. Ce n'est que dans la mesure où l'on parvient à en accepter très amoureuxment la loi de honte et de ténèbres que l'on parvient à s'arracher aux boues philosophiques d'une certaine *fosse commune*, d'une piscine mortuaire située dans l'axe même de la tour des quatre vents, sur la terrasse d'en-haut).

Du retour de Laurence Frésolle

(22)

En plus, la lecture salvatrice de *L'insolite aventure de Marina Sloty* ne saurait se trouver placée sous le jour tranchant de sa propre charge vivante, médiumniquement active et en circuit d'influence immédiate, que si cette lecture est faite dans un état d'ouverture réverbérante et ardente avec *Le Mystère de la Nativité Julienne* et avec certains des enseignements qui s'y dissimulent, enseignements métapsychiques et théosophiques de très haut niveau opératoire.

Or, là, c'est bien le personnage de Laurence, de Laurence Frésolle, qui incarne et *soutient existentiellement* le porteur tout-puissant du rite en renouvellement et de tout renouvellement actuel du rite, ou du moins de toute tentative opérative envisageable ou à envisager à l'heure actuelle, ou dans des temps immédiatement à venir. Mais, de toute façon, quand on en arrive sur la ligne où le problème du renouvellement du rite se pose en termes d'action directe, on doit comprendre aussi que tout était prévu, commandé, suivi, déterminé et prédéterminé d'avance, occultement, et comme depuis toujours. Quand on a su cela, c'est que *l'on y est déjà*. Laurence Frésolle, dans *Le Mystère de la Nativité Julienne*: « Ne trouvez-vous pas extraordinaire que dans cette affaire les volontés humaines semblent ne compter pour rien et que les événements se produisent avec une sorte de fatalité désespérante? » Et il n'y aura pas de conclusion autre.

Et pourtant, ainsi que certains seraient quand même parvenus à ne plus l'ignorer, Laurence Frésolle — et même Laurence appelée autrement, je veux dire que même si elle avait été amenée à changer de nom, et de vie aussi, et de territoire de chasse, à changer même de la vie de sa vie de chasserresse dans l'espace sauvegardé de sa vie même — Laurence Frésolle, dis-je, existe, vit et existe très réellement, .quelque part en ce monde».

Issue par le lointain d'un sang très royal et très souterrain en provenance d'Irlande, elle détiendrait en elle, dans son être propre, fait de sa propre chair et de son souffle cosmogonique et si brûlant, tous les pouvoirs de sa mission occulte et rien, absolument rien ne saurait se vouloir entreprendre en dehors de la juridiction impériale, suprahumaine, divine et antihumaine gardée et

cachée, jour et nuit, en elle, par l'œuvre même de la mort, d'une *certaine mort*, présente en elle et autour d'elle, œuvre éveillée, permanente, surirradiante, limpide, mais comme à peine agissante.

Aussi est-ce aujourd'hui, et aujourd'hui même qu'il faudrait pouvoir et savoir *œuvrer, passer au travail*, tant que la soi-disant Laurence Frésolle est encore là, et tant que le principe dévastateur du renouvellement du rite persiste encore à se maintenir caché en elle, dans *une âme et un corps*. Tout le reste n'est que ténèbres dans les ténèbres, et ténèbres de ténèbres, sans fin et sans honneur.

Passer donc au travail, faire fondre la divinissime vergeoise des humeurs amoureuses qui sauraient lui redonner l'envie de s'en souvenir à nouveau, de tout reprendre à l'amnésie, sauvagement.

(23)

• Quelque part en ce monde-, a-t-il été dit. Or, précisons-le : à deux niveaux de considération légèrement différents, notre Laurence Frésolle risque de se trouver captive de l'intériorité, des moelles praticiennes d'une certaine muraille en épaisseur, celle-ci située ou bien à Quito, sur le Pacifique, en dissimulation subversive sous les fondations, peut-être exclusivement mentales, de l'ancienne Église de la Nuestra Senora de la Merced Grande, ou bien à Paris, sur les bords enfouis de la Seine, allongée, étincelante de blancheurs, ensommeillée, nue au creux de la couronne de blocs ensauvagés supportant le poids mystagogique le plus secret de l'Église de l'ancien cloître de Saint-Merri.

(24)

Dois-je le confier aux fourrés d'ombrage et si changeants, aux fourrés incertains de cet écrit en cours d'achèvement, écrit si délibérément opportuniste et mensonger à l'excès ?

Que ceux des nôtres qui s'invitent à se rendre subversivement à Saint-Merri, cherchent donc les traces ardentes et sanglantes de Laurence Frésolle à partir du vitrail consacré à Marie l'Égyptienne, -

et dans le fait surtout que celle-ci s'y trouve représentée sous les traits de Marie-Madeleine, et Marie-Madeleine sous ceux de Marie l'Égyptienne. Échange et renversement philosophique appelés à glorifier, en *trubar clos*, l'immémoire déchirante et si douce de l'unique Visage Adoré.

Dans le miroir d'un puits octogonal

(25)

Enfin, j'ajouterais volontiers que, dans une entreprise aussi scandaleusement peu en règle avec la part la plus conventionnelle, avec la part supposée rationnelle si ce n'est comme naturellement lumineuse du monde des apparences immédiates, apparences désarmées à l'enseignement du jour et réputées, toutes, vierges des mauvaises influences du monde des profondeurs et de ses pièges nocturnes, domaine préraphaélite, domaine faussement ancien, domaine infiniment équivoque de ce qui, sollicité à travers sa propre transparence d'état même, ne se laissera, cependant, jamais surprendre qu'entre chien et loup, dans une entreprise donc si aventureusement engagée sur le fil du rasoir que celle des Livres Noirs de L'Herne qui — singulier courage, témérité de somnambule ou même, peut-être, provocation manigancée de longue main — s'en viennent publier, et à l'heure actuelle, précisément, un ouvrage comme *L'insolite aventure de Marina Sloty*, le fait que l'on ait choisi de faire appel, pour la couverture de celui-ci, à une certaine peinture du préraphaélite Edmund Bume-Jones n'est décidément pas dépourvu d'importance, d'une importance à la fois très particulière et, comment dire, très *suspecte*. J'y surprends un signal des abîmes.

La couverture choisie par les Livres Noirs de L'Herne pour *L'insolite aventure de Marina Sloty* produit donc la figure paradigmatique centrale de la Tête Maléfique de Bume-Jones : une jeune femme de grande beauté qui, se mirant, à la fois altière et comme profondément fascinée, dans le plan d'eau d'un puits octogonal, y retrouve l'apparence de son propre visage dans une figure hermétiquement pourvue de trois autres visages, le même chaque fois

Suivant une procédure *d'entrée en matière* empruntée aux anciens philosophes, l'essentiel du roman de Raoul de Warren se trouve donc récapitulé par une figure à hauts pouvoirs d'invocation active, par une *paradigmata* désormais en action et vouée à s'auto-entretenir, d'elle-même, à l'infini de sa charge.

(A moins peut-être que ce livre lui-même, éventualité qui donne quand même le vertige, n'eût été écrit que dans le but d'expliciter la Tête Maléfique de Burne-Jones, auquel cas justice devrait être rendue à l'État des Lieux, si l'on voit ce que je veux dire par là).

(26)

Dans la peinture de Burne-Jones, une liaison supplémentaire, à la fois très hautement magique et d'incarnation directe dans le visible, semble s'établir entre les trois visages en reflet dans l'onde et leur identification par un quatrième, vivant celui-ci, avouable et réel, liaison supplémentaire confiée au signalement de deux mains qui s'empoignent à bout de bras, l'une sortie du puits lui-même, l'octogonal, le bleuâtre, le très limpide, et l'autre en provenance des ombres qui se refusent à tout nom : il y est donc dit que l'œuvre le plus grand réside dans l'entame des pauvres âmes en procession circulaire, *cominus eminus anima viae*. Dans le miroir immaculé de l'âme, l'entaille.

(27)

Marina Sloty, tout comme son double d'ombre, Laurence Frésolle, ce ne sont que des ombres, certes, mais des *ombres portées*. Des ombres tragiquement portées en avant par ce qui, à l'heure présente, est en train de se donner à être, à nouveau, et comme la toute première fois, • quelque part en ce monde • ; ainsi qu'il était prévu que cela dût se faire. Petite terrasse, immense tourbillon d'air : du plus profond de son sommeil, le digne de l'acceptation totale. «J'ouvre les portes de mon âme à deux battants», disait-elle.

Dans le miroir immaculé de l'âme recouverte par le nom de Romaine, l'entaille du quatrième réveil en appelle ainsi au terrible

réveil du quatrième feu. Mystère cosmologique ultime du nombre XXVII, et Mystère de l'Entaille.

Il n'en reste pas moins certain que, pareil à tous les autres romans initiatiques de Raoul de Warren, *L'insolite aventure de Marina Sloty* possède, ou se trouve lui-même possédé par une sorte d'arrière-interrogation aveuglante, aveugle elle-même et aveuglée à dessein, interrogation concernant, et de la manière la plus immédiatement, la plus directement activiste qui fût, ce que l'on peut considérer comme étant le tout dernier mystère de l'actuelle histoire occidentale de la fin : mystère d'une contre-identification nominale, et fin d'une histoire appelée à s'identifier, apocalyptiquement, à la fin ultime de l'actuel Manvantara dans son ensemble cosmique de principe et de manifestation. Cette interrogation est censée poser le problème de la légitimité impériale absolue de l'ensemble du cycle manvantarique actuel et du cycle conclusionnel de sa fin, autrement dit de la légitimité réelle en continuité souterraine, de la légitimité nominale et tout à fait occulte, ontologiquement occulte, qui fonde, éclaire, définit et véhicule le nom et jusqu'à l'être même du Chakravartin des Temps de la Fin.

Or, il se fait que, à l'heure présente, ce problème se doit d'être posé de deux manières différentes, mais complémentaires de par leur essence même et, déjà, peut-être, comme en voie de se confondre dans et par le feu des retrouvailles nuptiales qui en constituent l'aboutissement transhistorique et la seule raison de marche dans les années, dans les millénaires de tragédie et d'oubli sans merci. En premier lieu, au sujet du Chakravartin des Temps de la Fin et de sa lignée de continuité, enterrée, et comme de plus en plus profondément, dans les ténèbres de l'histoire occidentale à sa fin (le concept d'histoire occidentale signifiant, en l'occurrence, l'histoire universelle dans l'ancienne acception romaine du terme, dans son acception impériale et catholique la plus totale). Et, aussi, et comme en second lieu, au sujet de la lignée du double féminin de celui-ci, de sa Shakti principielle et qui, en ce terme ultime du cycle, sera appelée à réapparaître dans un être de chair et de souffle, que d'aucuns savent déjà qu'il faut désigner par le nom à couvert de Romaine, dans un être vivant et présent sur la ligne de rupture abyssale et d'auto dissolution apocalyptique avancée d'une histoire occidentale prête à s'effondrer dans le pouvoir de sa Maîtresse de la Fin (René Daumal : «Je t'aime plus loin qu'au fond des rêves, Maîtresse de la Peur, Maîtresse de la

Fin»). Deux manières apparemment différentes d'approcher l'heure et les dénominations d'un même dénouement.

Il reste à préciser que les romans à clef de Raoul de Warren s'efforcent de cerner, de prédéterminer sur un double mode, visionnaire et initiatique, le fait de l'émergence finale de la lignée chakravartinique féminine en Occident, immergée, engloutie dans les ténèbres de l'extinction du monde celtique et irlandais des origines, et qui doit y réapparaître, intacte, ou supposée telle, le jour voulu et prévu (voir aussi, à ce même sujet, le privilège spécial de continuité souterraine par la seule descendance féminine qui s'attache à la titulature, toujours active, du nom de Flavigny et des hautes influences qui en sont issues).

Car il se fait, en effet, très tard, extraordinairement tard. D'où il s'ensuit que l'action de la Puissance des Ténèbres, du Mystère d'iniquité à l'œuvre depuis déjà des siècles doit fatalement faire face, à l'heure actuelle, et concentrer toutes ses disponibilités de subversion et de crime spirituel de plus en plus à découvert, sur la nécessité d'un réaménagement en catastrophe de ses dernières instances de survie, à savoir sur la nécessité d'empêcher, ou, désormais, plutôt de *retarder*, jusqu'à la limite ultime, limite d'autorupture et d'imprescriptible cessation, l'émergence au grand jour du Seul Visage, à la fois voilé et fulgurant, de Celle Qui Règne, et par qui déjà Vient Le Règne, elle-même préfiguration transhistorique avancée du Règne de Marie et de Sa Paix Profonde, la *Pax Profunda* de ceux en qui nous nous reconnaissons si parfaitement.

Comment cette œuvre d'empêchement nocturne et d'oubli, comment cette œuvre de mise en retard et de retardement ontologique, indéfiniment recommencé, en vient-elle à se manifester *dans les faits*?

En agissant sur la conscience de celle que nous avons convenu d'appeler du nom de Romaine, qu'il s'agit de maintenir dans les ténèbres de son plus profond état d'amnésie.

Or ce sont bien les différentes modalités de cette si dramatique, de cette mortelle retenue en amnésie de celle que nous appelons Romaine — ou Laurence Frésolle, ou Marina Sloty, ou ses autres *porteuses chiffrées* — que Raoul de Warren s'est donné pour but de relever, d'inventorier dans les romans initiatiques où

il déploie sa science visionnaire et ses profonds secrets de famille. La mission d'une souche transhistorique ne saurait concerner que les commencements de l'histoire ou sa fin, ses *commencements absolus* ou sa *fin absolue*.

LE RECOURS A L'APPUI EXTERIEUR

L'engagement spirituel de celui qui se voit mystérieusement tenu de chercher en lui-même sa propre vérité vivante et la puissance cosmogonique de celle-ci n'implique en rien l'aboutissement final, la réussite, fût-elle partielle, de la recherche entreprise, ni ne saurait en tenir le résultat espéré pour donné d'avance. Au contraire, le chemin de la marche en avant se trouve presque toujours sournoisement dévié, interrompu ou obstrué de noir, suspendu sans fin devant la tragédie de l'obstacle imprévu et à jamais insurmontable qui représente *l'épreuve propre*, l'épreuve que l'on pourrait appeler fondamentale de tout passage à un stade irrévocablement supérieur de l'être. Il n'empêche que les ralentissements de la montée, les éboulements mystiques et les arrêts en chemin, les longs passages au noir, considérés dans le déploiement même de la spirale gnostique en marche, doivent être tenus pour autant d'épreuves, pour autant de stations initiatiques d'écartèlement sanglant et de passage par les fournaies intérieures de la croissance de l'éveil si l'on ne veut pas qu'ils deviennent, ces ralentissements, ces éboulements, ces arrêts, ces passages au noir, autant *d'arrêts de mort*, le brusque effondrement dans ce puits du néant défini comme l'irréversible même par tous ceux qui en sont venus à savoir de quoi ils parlent.

Cependant, l'épreuve, et quelle qu'elle fût, n'est jamais suscitée pour que l'on s'avise de la contourner subversivement, mais pour

quelle soit prise nuptialement, dramatiquement à bras le corps, assumée jusqu'à en faire une nourriture intérieure et un feu intérieur de ce contre quoi elle s'est trouvée appelée à agir là même où elle agit, en nous ou hors de nous. Toute grande épreuve est donc une chance vive, tranchante, l'offre unique d'amorcer une montée autre, de se hausser plus et encore, aventureusement, dans le perpétuel retournement sur soi-même de la spirale cosmogonique porteuse ; toute épreuve est sommation de gloire pour celui qui sait se résoudre à lui faire face héroïquement. Tel fut aussi le pouvoir du mot à couvert de ce qu'il était convenu d'appeler, l'heure venue, les vertus d'héroïcité dans la conception active et eucharistiquement vivante de la sainteté qui s'avère celle de certains ordres catholiques militants durant le grand été ontologique du moyen-âge (et même par la suite ; tout près de nous, n'instruisit-on pas les vertus d'héroïsme d'une Sainte Bernadette Soubirous, d'un saint Pie X, d'une sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, répondant tous d'une mystique, d'une vision spirituelle totale fondée exclusivement sur l'héroïsme). Aussi, dans la montée spirituelle, il n'y a jamais de retour en arrière, ni d'arrêt, l'un et l'autre étant chaque fois, le signe du glissement fatal, de l'abdication forcée devant la mort — ou, comme ils disent, devant la *seconde mort* — que craignent tous les grands confesseurs des voies ascensionnelles avant choisi le danger de la marche au bord du ravin qui longe l'irréversible. Alors ceux-ci se font-ils soutenir et porter, inconsciemment, par les souffles transcendants de Vâyû, le vent tout-puissant de abîmes ultimes qui, dans la tradition hindoue, hante les cieux intérieurs du Souffle Vital, les poumons embrasés de l'Unique Poitrine. Mais, longer ainsi le bord du ravin fatal est aussi la marche de concert avec la volonté occulte et immédiatement agissante de Dieu, ce que l'hindouisme traditionnel appelle du nom de *brahmachariya*, la marche du *brahmachari* avec Dieu, dont on devient alors le compagnon unique.

C'est là, pourtant, qu'apparaît le véritable vertige de l'interdit ultime : si nulle épreuve ne saurait être fatale en elle-même, parce que, chaque fois qu'elle se présente comme épreuve, elle se trouve située à peine un peu au-dessus de la ligne du plus extrême effort que l'on peut livrer de soi-même pour la dépasser, pour la *réduire*, le nombre de ceux qui parviennent à se hisser, exclusivement de par eux-mêmes, au-dessus précisément de ce léger surplus au-delà de leurs dernières forces, n'appartient plus, dans les sombres temps du Kâli-yuga, les nôtres, qu'aux plus grands, aux fondateurs éveillées des mondes en recommence

ment et des cycles d'illumination compassionnelle ou amoureuse d'un passé déjà immémorial ou qui resteraient à venir.

Car, en fait, nulle grande épreuve ne saurait être résolue sans le secours, sans l'appui extérieur d'une puissance occultement requise et engagée à cette fin décisive. Aussi le problème des terribles obstacles que l'on n'en finit plus de rencontrer dans la spirale du salut et de la délivrance de notre cheminement le plus intime, sera, à chaque fois, le problème de l'obtention du plus juste appui extérieur à l'heure la plus vide, à l'heure la plus noire. Appui extérieur nécessaire à l'effort d'au-delà de notre plus grand effort propre, appui extérieur qui seul peut tenter de renverser l'ordination négative constituée, au-dessus de nous-mêmes et jusqu'en nous-mêmes, par toute mise à l'épreuve qui se veut et qui parvient à se trouver posée comme tout à fait décisive. *Plus ses faveurs augmentent, plus vous devez être vigilante* écrivait la bienheureuse Marie d'Agréda, maîtresse de l'ascension spirituelle par excellence puisqu'elle instruisit mystiquement le mystère même de l'Assomption de Marie. Cependant, les termes de l'exhortation de Marie d'Agréda peuvent très bien être traduits sur mode négatif, et avancer ainsi que plus les épreuves sont grandes, insoutenables, plus on doit comprendre que le dessein très caché, que le très amoureux dessein à l'égard de l'être ainsi éprouvé est un dessein surélevé, celui-ci éprouvé par ce qu'il y a de plus impitoyablement déchirant dans sa marche, et parfois même par l'*inéprouvable* même.

Car une terrible chose doit enfin être dite : sans le secret spirituel de l'appui extérieur, il n'y a pas de vrai combat dans l'être, ni sur les hauteurs, ni dans les gouffres innommables de la même épreuve qui souvent se présente avec un double visage, rouge et noir. Le secret du passage de la ligne, c'est le secret de l'appui extérieur.

La Pierre du Néant

Vers quelle direction polaire ultime, quand et comment se dresser alors dans le brasier menacé de la foi, dans sa limpide et intraitable volonté de franchir l'interdit, pour demander, pour tenter d'arracher de force l'appui extérieur fondamental, l'appui extérieur à la fois salvateur et libérateur devant le mystère vivant

et non-vivant de la Pierre du Néant ? La sombre vérité reste cependant la suivante : dans les temps du Kâli-yuga, il n'y a plus, en Occident ni en Orient, de congrégation gnostique majeure ni de représentant qualifié de celui-ci, auprès de qui on pourrait implorer, ou exiger l'appui extérieur de la fin.

Alors, dans la saison terminale du Kali-yuga, il n'y a plus de salut, ni de délivrance, ni de libération dans la vie. Seuls obtiennent l'appui extérieur devant l'obstacle au noir de l'épreuve infranchissable, de l'épreuve décisive et plus que décisive, de l'épreuve *constitutive*, ceux qui servent, dans le visible et dans l'invisible, mais dans les deux cas très occultement, le seul dessein de la Divine Providence en action, les agents secrets de la marche en avant de l'histoire et qui agissent, déjà, non du point de vue de l'histoire elle-même, mais directement à l'avant-garde de la trahistoire, depuis le lieu-même où s'exerce l'attraction en spirale de la volonté de celui qui est chargé de tout mener amoureusement à son terme ultime.

Faut-il le répéter ? Au bout du cycle final entré dans sa phase la plus noire, il n'y a plus de salut, ni de délivrance sans *mission spéciale*. Heureux donc ceux qui ont déjà lavé leurs robes dans la bouilloire de leur propre sang, car c'est ainsi qu'il saura les reconnaître celui qui est le seul dispensateur de l'appui final dans les temps nocturnes du Kâli-yuga, lui-même étant le Tout Dernier.

Sur le concept théosophique de mission spéciale

Dans la mesure, cependant, où toute l'attention dont il semblerait que certains pussent encore se rendre aptes, ou redevables, ou conformes à l'égard de ce qui, dans ces temps tout à fait derniers, n'est absolument plus donné par grâce seule, ni proposé, ni même clandestinement permis d'envisager en termes de salut seul, de délivrance personnelle seule, apparaît, désormais, comme une attention illusoire, portée à vide, une attention sans nul étroit espace d'entrée laissé à la disposition de ceux qui n'y seraient pas comme engagés d'avance — et engagés d'avance qu'ils le voulessent ou pas, qu'ils en eussent la très claire conscience ou qu'ils y fussent, comme on le dit dans les services, en inconscients — force m'est-il de revenir, d'insister, de m'arrêter même — pour en surprendre et examiner le sens le plus direct, et l'ouverture opérative la plus immédiate — sur ce qu'il faut considérer comme le

concept théosophique suprême, à savoir le concept de mission spéciale. Or insister en revenant là-dessus, s'arrêter sur ce concept en provenance de l'autre monde n'est pas sans péril, un très grand péril. Plus tard on comprendra, peut-être, quels précipices cosmologiques je longe *en cet instant même*.

Dans l'accomplissement de son plan général de marche, qui n'en finit plus d'imposer aux développements visibles ou moins visibles de l'histoire actuelle les lignes de forces invisibles de la transhistoire et de son noyau magnétique central, infiniment occulté, en train d'achever, aujourd'hui, sa propre remontée vers lui-même, la Divine Providence n'arrête pas de choisir, de s'approprier très confidentiellement les humains sur lesquels s'appuie ainsi Son Action et qui, les choses en étant vertigineusement à la plus haute subversion, bénéficient, tels des agents secrets dans l'exécution de leur mission spéciale, de son terrible et si mystérieux appui extérieur n'arrivant que dans l'ombre, ne se proposant que dans l'ombre et n'agissant que dans l'ombre.

Certes, il n'y a rien en ce monde ni dans l'autre qui, à sa manière, ne concourût à l'accomplissement final du grand dessein - d'ensemble de la Divine Providence en marche vers Elle-Même, éperdument. Mais certaines tâches ardues, certaines missions spéciales et plus que spéciales exigent qu'il y ait, ou plutôt *qu'apparaisse*, dans leur accomplissement sur le tas, circonstanciel, immédiat, une très claire conscience des enjeux qu'elles impliquent. Cela, afin que la plus grande charité en action/ la charité qui se sait consciente d'elle-même, parvienne à savoir ainsi, à l'heure voulue, d'où il lui vient en elle et où va le feu à l'incandescence non pareille qui l'éprouve, l'exalte, l'enflamme cosmologiquement : car il s'agit du feu même de la Shekina, et la conscience finale de cette puissance devient ainsi surpuissance active de la surconscience des origines, principielle, immuable.

Tel est donc le sens activiste secret du concept théosophique de mission spéciale, que l'on doit tenir, ainsi que je viens de le dire, pour le concept théosophique suprême.

L'évangile de la plus haute illumination amoureuse ne s'est en tout cas pas privé de le révéler : *Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire*. Et aussi : *Nul ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par le Père*. Et encore : *Vous me connaissez et vous savez d'où je suis; et pourtant ce n'est pas de moi-même que je suis*

venu, mais il m'envoie vraiment, celui qui m'a envoyé. Vous, vous ne le connaissez pas. Moi, je le connais, parce que je viens d'après de lui et c'est lui qui m'a envoyé. Et ensuite : Pour un peu de temps encore je suis avec vous, et je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. vous me chercherez, et ne me trouverez pas; et où je suis, vous ne pouvez pas venir. Et ensuite : Vous, vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut. Vous, vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde. Et aussi : Je connais ceux que j'ai choisis. Et surtout : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi; mais c'est moi qui vous ai choisis et vous ai établis, pour que vous alliez et portiez du fruit et que votre fruit demeure Jean, VI, 44 ; VI, 64 ; VII, 28-29 ; VII, 33-34 ; VIII, 23 ; XIII, 17; XV, 16).

Car c'est bien comme autant de vagues en continuation à la suite de qui sait qu'elle immense tempête magnétique en provenance du Milieu du Ciel que les réverbérations de la parole johannique avancent, et pénètrent nuitamment au cœur de la conscience avertie des précipices qui gardent, de l'extérieur, ses propres limites, l'avènement incendiaire du train des paroles johanniques devant y susciter, aussitôt, et à supposer qu'il faille vraiment que cela se fasse là, le juste pressentiment des passes renforcées, des contre-voies mentales par où viennent à se faire reconnaître les mots d'ordre préontologiques, ineffables, aériens, les dispositions chuchotantes, chuchotées en vue des buts les plus immédiats de la mission impartie à qui s'en serait ainsi trouvé choisi et bel et bien visité, mais impitoyablement, comme par un • feu dévorant-, comme par le plus dévorant des feux dévorants du Saint-Feu.

Cette science est épouvantable, je le reconnais. Elle déporte hors de ce monde, et fait s'éteindre toute attente miséricordieuse : l'heure est aux ténèbres de la fin. Elle détruit tout espérance vivante dans les issues actuelles du travail spirituel et, bien pire encore, suspend toute raison de combat spirituel face à ce qui, dans un sens ou dans l'autre, doit se résigner, désormais, à l'inéluctable : c'est que le jugement que certains eussent tant craint s'ils en avaient su l'heure a peut-être déjà eu lieu, et que *tout est consommé d'avance*. J'ai peur aussi que nous ne soyons pas si loin de certaines horreurs relativement récentes, déjà éprouvées dans l'enceinte métapsychique de Port-Royal.

Sur les sommets de la spirale initiatique, deux choix restent donc disponibles aujourd'hui, à ceux qui parviennent aux dernières stations avant la ligne même: ou bien comprendre, et très

parfaitement comprendre tout ce que l'on vient de dire là, à savoir que, au dernier stade du Kâli-yuga, *il n'y a plus de passage*, et se résigner alors à rejoindre les rangs des Frères de la Consolation, ou bien se retrouver du petit nombre de ceux à qui une mission spéciale aura été imposée par le Saint-Feu, et se précipiter dans la fournaise de cette appartenance-là, entrer dans la Confrérie Prohibée du Saint-Feu, cette dernière siégeant à Versailles et se faisant aussi appeler, d'un nom à couvert, la Confrérie de la Salvation Prohibée.

Oublions donc les théurgies activistes et jusqu'à l'espérance même de l'Appui Extérieur, *toute théurgie et toute espérance* : les temps de notre génération ne prévoient le réveil des Confréries Ésotériques de la fin que suivant la prédétermination d'un choix absolument étranger à toute circonspection humaine, les Frères de la Consolation faisant face aux divins conspirateurs de la Confrérie de la Salvation Prohibée dans la même remontée du Saint-Feu vers les terrasses apocalyptiques de la fin de tout. En ces lieux, je préfère dire Saint-Feu plutôt que Saint-Esprit : on me comprendra mieux.

L'OMBRE DE L'UNIQUE

Que disait donc Mélanie, la grande voyante de La Salette, la foudroyée, Mélanie la si mystérieuse sanctionnée de Darlington, la suppliciée du Carmel ? Elle disait : *Les temps sont prêts, l'abîme s'ouvre*. Mélanie repose à l'ombre de la cathédrale impériale d'Altamura, dans les Pouilles, que l'on sait bâtie sous le règne philosophique et stellaire de l'empereur Frédéric II Hohenstaufen. Dans *Parole Donnée*, Louis Massignon avait produit, ainsi que certains devraient s'en souvenir encore, une photo récente du visage de Mélanie, temporairement ravie à son écrasant, à son si nocturne et si doux refuge de pierre. Nuptialement brûlée par le soleil impitoyable de l'Unique, elle est noire, Mélanie, ou plutôt noircie, mais d'une rayonnante, d'une mystérieuse et assez vertigineuse beauté noire. *Nigra sum, sed formosa*, chante le grand texte kabbalistique du Cantique des Cantiques. « Je suis noire mais belle, filles de Jérusalem ». En vérité, tout se tient. Car, si la *parole donnée* dont parle Louis Massignon est la parole même de la vie éternelle, qui a été offerte en partage aux trois communautés abrahamiques — Juive, Chrétienne, Musulmane — désignées, par le Quoran, comme *Ahl al-Kitâb*, comme les Communautés du Livre, l'écrit visionnaire de Louis Massignon constitue, lui, et nul ne saurait le nier impunément, l'acte de témoignage contemporain le plus ardent, le plus irrévocablement avancé en faveur du rapprochement vivant, du rapprochement final et, de par cela même, apocalyptique, des trois Communautés du Livre.

Or c'est bien ce rapprochement qui, dans l'histoire et à la fin de l'histoire, doit annoncer et inaugurer, face à la terreur de l'avènement mondial du non-être, le contre-avènement d'une nouvelle liberté absolue, d'une liberté vivante et qui nous rendra libres absolument.

Certains signes affirment, en effet, que ce contre-avènement doit être tenu, désormais, pour tout à fait imminent. Or, le tout premier de ces signes n'apparaît-il pas, précisément, avec les aurores de l'actuel réveil déflagrationnel de l'Islam, d'une part, et, d'autre part, avec la tendance, encore souterraine mais de plus en plus établie, certaine, illuminante, d'une nouvelle rencontre — des nouvelles retrouvailles, faudrait-il dire — de l'Islam et de la Chrétienté, ou tout au moins d'un certain Islam intérieur et d'une certaine Chrétienté intérieure ?

Cependant, les choses puissantes et grandes qui, et *quoi qu'il en fût*, décident, dans l'ombre, du réveil et de la remontée en première ligne de l'Islam d'aujourd'hui, pourraient peut-être ne pas se montrer, au bout du compte, si limpidement certaines et approchables que l'on voudrait bien le croire. Sait-on au juste ce que derrière les perturbations abyssales masquées par des apparences elles-mêmes perturbées, tourbillonnantes, l'Iran de l'aventure pseudo-mystique de Khomeiny fait pénétrer dans l'histoire actuelle, ce à quoi l'Iran d'aujourd'hui vient d'offrir une *chance de passage* inespérée ? A-t-on la moindre idée de qui, ou de ce qui se tient derrière Khomeiny, et derrière ceux qui se sont donnés pour but de l'utiliser à des fins encore insoupçonnables, essentiellement nocturnes ? Et, aussi, de ce qui se cache derrière ceux qui manipulent ceux qui manipulent ou se figurent encore manipuler Khomeiny ou ses doubles d'ombre ? Et pourquoi ne le saurions- nous pas, nous autres, qui, à la différence de tous les autres, connaissons, de l'intérieur, eucharistiquement, l'identité tout à fait ultime, l'identité vivante et très occultement meneuse de l'Unique Noyau dont peut se prévaloir, en ce monde et dans l'autre, le camp auquel nous appartenons, notre propre camp ?

D'autre part, dans un texte tout à fait visionnaire, et qu'il avait cru bon de dater soigneusement du 31 mars 1977, Henry Corbin écrivait: -Chez Sohrevardî, on peut comprendre que la relation • paternelle, de l'Archange Esprit-Saint s'étend à tous les prophètes en qui fut manifesté le *Christos* éternel. Ou bien l'on peut comprendre qu'elle se limite à la personne de Jésus fils de Maryam, désigné, en accord avec le Qoran et ses commentateurs comme avec certains de nos textes gnostiques, comme < fils de

l'Esprit-Saint • (ou *al-Ibn lî-Rûh al-Qods*). En tout cas, tous les versets de l'Évangile de Jean où est nommé le « Père », versets auxquels Sohravardî se réfère expressément, sont compris par lui comme désignant l'Archange Gabriel comme Esprit-Saint». Et ensuite: «On peut ainsi parler d'un johannisme *ishrâqî*, dont Sohravardî fut vraiment le premier à ouvrir la voie, une voie qui le mène expressément à une philosophie du Paraclet (ou *al- Fâraqltt*). Sa christologie d'un *Christos Angeles* du type judéo-chrétien est peut-être le sommet où culmine la rencontre entre l'angélologie zoroastrienne (l'idée de Fravarti) et l'angélologie néo-platonicienne. C'est un fait fondamental et spécifique de l'histoire spirituelle de l'Iran, à peine entrevu jusqu'ici, et dont les conséquences sont encore insoupçonnées • (dans *Le Paradoxe du Monothéisme*, L'Herne, Paris 1981).

On a en effet pu voir, ces derniers temps, quelles ont dû être, au niveau de l'histoire visible aussi bien que de l'autre, certaines de ces *conséquences insoupçonnées* entrevues et prédites par Henry Corbin. Dans son numéro d'octobre 1980, *Aurores* publiait l'essentiel d'une lettre du Rûhollâh Khomeiny au Pape Jean Paul II, lettre dont le sens illumine d'une assez énigmatique façon ces grandes choses spirituelles, désormais à peine voilées, qu'évoquait, le 31 mars 1977, l'auteur de *L'Archange empourpré*. Choses qui, par la suite et non sans mystère ni étonnement, peuvent se montrer fort différentes, voire entièrement contraires à ce que l'on eût cru qu'il faille en penser à partir de certains signes d'anticipation, aussi majeurs qu'évidents mais changés, maquillés peut-être, éhontément, tués et remplacés par d'autres signes de mise en avant, infiniment obscurcis, infiniment obscurs. Sur les sommets irrespirables de la plus grande science spirituelle, tout est dans le *discernement*.

Aussi, et malgré tout, pour le très petit nombre de ceux qui, à l'heure actuelle, se trouvent encore en état de regarder les choses de l'extérieur vers l'intérieur (*bâtin al-bâtin*, disent-ils), et de saisir ainsi ce qui n'est sujet qu'aux seules ordonnances de l'immuable, le secret apocalyptique de l'Islam — secret qui, dans le noyau caché de sa persistance théologale la plus vivante, la plus sauvegardée, se trouve amoureusement et, en quelque sorte, toujours, et sans arrêt, tourné, et orienté d'une manière polaire vers le cœur battant de l'espérance parousiale ultime de la Chrétienté — le secret apocalyptique de l'Islam, dis-je, est un secret qui ne date pas d'aujourd'hui et que rien, en fait, ne saurait aliéner ni souiller, un secret qui se déploie souterrainement avec la marche même de

l'Islam et dont il constitue peut-être bien l'inavouable *ghayb al- ghoyûb* de certains de ses gnostiques les plus extrémistes, le » mystère des mystères ».

Il y a sept siècles, le spirituel et visionnaire iranien 'Abd ar-Raz- zaâq al-Qâshâni, que l'on tient pour l'interprète essentiel de la pensée théosophique du grand Muhyi ad-din ibn 'Arabi, voyait très clairement venir la clôture du cycle prophétique et l'accomplissement final de celui-ci dans et par le second avènement de Jésus Christ, fils de Marie, l'« unique Mahdî». Dans la conclusion de son essai sur les commentaires ésotériques du Qorân faits par 'Abd ar-Razzâq al-Qâshâni, Pierre Lory précise, en effet : « La clôture du cycle prophétique muhammadien reviendra, Qâshâni l'écrit à de nombreuses reprises, au Mahdî, qui est le *sceau de la wilâya*. Il dévoilera au grand jour les dispositions contenues dans les Tables du Décret Divin (qadâ) et du Destin (qadar), et séparera les gens destinés au Paradis de ceux destinés à l'Enfer. Qâshâni ne donne aucun détail sur l'identité de ce personnage, en particulier sur son éventuelle ascendance imâmite. Il se borne à mentionner deux séries de traditions : l'une identifiant le Mahdî au Christ lors de son retour à la fin des temps (-11 n'y a d'autre Mahdî que Jésus fils de Marie», affirme un hadith); l'autre supposant qu'il serait une personne distincte du Christ, lequel viendra uniquement préparer son avènement. Le Mahdî serait alors le Pôle de son époque, le détenteur de la Mission de Sainteté, ou *cahib al-wilâya*- (dans *Les commentaires ésotériques du Coran d'après 'Abd ar-Râz- zaq al-Qâshâni*, Les Deux Océans, Paris 1980).

Ce sont donc, en principe, les retrouvailles actuelles de l'Islam et de la Chrétienté qui se trouvent vouées à établir, ainsi que nous venons de l'avancer, la poussée à la fois spirituelle et historique, la poussée suprêmement révolutionnaire du nouveau changement des temps qui doit pourvoir à l'avènement, ou plutôt au contre- avènement de cette nouvelle liberté vivante, de cette nouvelle liberté d'être destinée à faire face à l'affirmation de la terreur planétaire du non-être et dont l'identité à venir sera, d'une manière ou autre, la traduction déjà actuellement intelligible de la parousie totale, de l'irruption irrévocable de l'invisible dans le visible que l'Islam gnostique situe à la fois sous le signe du Mahdî et du dévoilement christologique final de celui-ci.

Cependant, à l'heure qu'il est, il apparaît comme non moins fondamental de pouvoir comprendre et de savoir reconnaître aussi que la vocation christologique de l'Islam de nouveau en 200

marche, de l'Islam le plus grand et le seul qui fût hors d'atteinte, de l'Islam qui, dans ses états les plus intérieurs, se tient sans arrêt tourné et comme apocalyptiquement orienté vers l'être encore voilé de l'espérance, de l'attente vivante et agissante de la Parousie christologique, se trouve elle-même dédoublée, cette vocation si dramatiquement nuptiale, puisqu'elle préfigure et reproduit l'appel cosmologique portant sans fin la Lune vers le Soleil, dédoublée, dis-je, par un mouvement en sens inverse, par un mouvement d'approche charitable et amoureuse aimantant l'identité théologale et spirituellement donc la plus légitime de l'Occident éternel vers le cœur battant de l'Islam, vers cet Orient occulte de la gnose sans nom ni lieu ni obédience temporelle que certaines confréries ésotériques soufies appellent la gnose de la Lumière Levante, la gnose *Ishrâqî*.

La procession apocalyptique cachée mais permanente de l'Islam vers l'Occident se dédouble ainsi par la confluence active et, dans les profondeurs, non moins ininterrompue, d'une procession portant, et le mouvement étant peut-être le même, l'Occident vers l'Islam.

Or, de cette procession portant donc l'Occident vers l'Islam, il m'est comme infiniment loisible d'invoquer ici deux instances de témoignage, séparées l'une de l'autre par sept siècles de déchéance occidentale, par sept siècles d'obscurcissement et de mise en oubli ontologique. Il s'agit de la révélation extatique vécue par Frédéric II Hohenstaufen, le matin du 18 mars 1229, à Jérusalem, et, sept siècles plus tard, des déclarations faites, et bien ouvertement — sur la convergence et sur la communauté de leurs destinées spirituelles ultimes, sur le secret de la prédestination providentielle (ils disent *sirr al-qadat*) d'un certain Occident et d'un certain Islam — par les responsables actuels de l'Ordre du Temple, qui, en tant que tel et malgré le sommeil dogmatique de ses états extérieurs, veille, veille, veille, veille et sait toujours prier là, précisément, où il est encore et toujours habilité à pouvoir le faire.

Mais de quel Ordre du Temple s'agit-il au juste en cette occurrence, ne manquera-t-on pas de demander. Et ma réponse, alors, sera la suivante : d'un parmi d'autres postulants actuels à la même dénomination prestigieuse et sainte, mais en même temps le seul peut-être qui sût se reconnaître comme réellement autorisé à tenter de s'y conformer entièrement, voir même de tout recommencer un jour.

Ce fut le matin radieux du 18 mars 1229 que Frédéric II Hohenstaufen, empereur du Saint-Empire Romain Germanique et roi de Jérusalem, autrement dit premier et dernier *Imperator Mundi* de souche occidentale détenant son pouvoir directement du Christ Pantocrator, est allé visiter le Dôme du Rocher à Jérusalem, accompagné, lors de cette cérémonie sans pareil, par l'envoyé extraordinaire du sultan Al-Khamil, le cadî de Naplouse, Chems ed-Dine. Sur le sommet du Mont Moriah, à l'ombre de l'octogone cosmogonique du Dôme du Rocher rappelant l'architecture transcendantale du Castel del Monte, l'*Imperator Mundi* Frédéric II Hohenstaufen devait alors proclamer les premières retrouvailles, les retrouvailles *in principium*, des trois Communautés du Livre, des *Ahl al-Kitâb*.

Je cite Jacques Benoist-Méchin qui, sous l'emprise de quelle haute inspiration, écrivait dans son admirable et sombre *Frédéric II Hohenstaufen ou le rêve excommunié*: «Précédé de Chems ed-Dine, Frédéric pénétra dans le sanctuaire. Tout son centre était occupé par un rocher creusé en forme de grotte, mais si exigü que deux personnes pouvaient à peine s'y tenir à la fois. Une inscription était gravée dans chacun de ses six angles inégaux. • *Ici a pénétré Abraham*, dit Chems ed-Dine à voix basse en désignant tour à tour chacun d'eux. *Ici a prié David. Ici, Salomon. Ici, Elie. Ici, Jésus. Ici, enfin, Mahomet, le Sceau de la Révélation* •. Et ensuite : «A ce moment Frédéric se tourna vers Hermann de Salza qui l'avait accompagné aussi et lui dit, le visage chaviré par l'émotion : • Voyez ! C'est aujourd'hui le jour de la Rédemption ! (*Sieht ! Es ist heute der Tag des Heils!*), voulant signifier par là que c'était le jour où se réalisait la conjonction de l'immanence et de la transcendance, du visible et de l'invisible*.

Sept siècles plus tard, répondant, en mars 1974, à une enquête sur la situation actuelle de l'Ordre du Temple, certains responsables de la perpétuation à couvert de celui-ci, dont son vingt-troisième Grand Maître, devaient déclarer: «Si la structure apparente de l'Ordre fut détruite, jamais le fil de sa mission ne s'est trouvé rompu, en dépit de son occultation. A rechercher absolument sa «transmission - historique, l'on s'égare. De 1314 à nos jours, il n'y a eu aucune manifestation de l'Ordre en tant que tel. Ceux qui prétendent le contraire mentent ou s'abusent. Après avoir sauvé ses trésors spirituels, car «Jacques de Molay savait bien à l'avance la date de sa perte-, l'Ordre a simplement laissé

des jalons, déchiffrables par les initiés seulement, qui devaient lui permettre de renaître « lorsque les temps seraient venus, selon les lois de son cycle ». Archi-Maître de l'Ordre, Dante Alighieri aurait travaillé à l'« occultation » de la confrérie en faisant parvenir aux générations futures un message ésotérique : • La Divine Comédie », œuvre à clef, à trois degrés de lecture, commandée par trois chiffres cabalistiques, et pierre de touche du grand dessein templier».

Prétendant ainsi à la filiation directe de Jacques de Molay, le vingt-troisième Grand Maître expose ensuite les sept buts de l'Ordre du Temple recommencé, à savoir : (1) rétablir la notion exacte d'autorité (spirituelle) et de pouvoir (temporel) dans le monde ; (2) affirmer la primauté du spirituel sur le temporel ; (3) redonner à l'homme la conscience de sa dignité ; (4) aider l'humanité en son passage ; (5) participer à l'Assomption de la Terre sur ses Trois Plans : Corps, Âme, Esprit ; (6) concourir à l'Unité des Églises, œuvrer à la jonction Islam-Chrétienté ; (7) préparer le Retour du Christ en Gloire Solaire.

Et ce qui me paraît bien plus important encore: «Comme le Christ, le Temple, avec Jacques de Molay, a vécu sa passion. Il en sera de même pour l'humanité. La mission de l'Ordre est donc d'assister l'humanité dans ce passage, dans cette *passion* proprement dite».

Et aussi : « Pour les templiers du temps présent, l'Unité des Églises et inéluctable : depuis Abraham, Isaac et Ismaël, la Chrétienté et l'Islam ont deux missions complémentaires à accomplir pour leur finalité commune. Et Mahomet, marié à une Juive, ne fut-il pas amené au monothéisme par le rabbin de Médine ? Le retour du Christ « en Gloire Solaire », *septième but* de l'Ordre du Temple auquel concourent les *six premiers*, est annoncé dans les Ecritures ».

Sans fin, donc, en route l'un vers l'autre, l'Islam et la Chrétienté ne peuvent cependant s'attendre à pouvoir se rejoindre qu'au-delà de l'histoire. Ce qui veut dire aussi que ce sont bien leurs retrouvailles qui doivent marquer l'heure de la conclusion gnostique de l'histoire, son accomplissement à venir et sa fin.

Il n'empêche que le souci final de la présente incursion dans l'au-delà de l'histoire spirituelle d'un Occident abruptement interpellé par l'Orient intérieur de son épreuve d'être la dernière et la plus tragique, l'épreuve de la prochaine saison de rupture et de changement des temps, est un souci qui se désire redevable d'une

interrogation concernant l'actualité la plus directe, engageant la situation la plus immédiatement actuelle faite et imposée, aujourd'hui, à l'Occident, dans et, aussi, par un monde réduit à ne plus être, dans sa totalité planétaire, rien d'autre que la figure obscure de sa propre aliénation définitive et de son propre désastre spirituel et historique.

Or, assez paradoxalement, c'est surtout par rapport à l'Islam, spirituellement si proche de l'être de ses propres profondeurs cachées, que l'Occident se trouve aujourd'hui en état d'infériorité et même, dans un certain sens, dans un état de déchéance que l'on doit s'habituer à tenir pour irrémédiable.

La succession de ruptures intérieures qui, ces dernières années, sont parvenues à obtenir de l'Islam qu'il se résigne à se faire, à se rendre de plus en plus aux raisons de présence et d'action révolutionnaire directe exigées par son retour à la «grande histoire» ont, de par cela même, mobilisé et fait brutalement monter en première ligne des puissances irrationnelles tout à fait insoupçonnées, aux dimensions à la fois transhistoriques et planétaires, des puissances commandées exclusivement par l'identité la plus dissimulée, par la plus occulte identité des théosophies vivantes qui en alimentent la marche dans le visible et dans l'invisible. Ce n'est donc plus l'Islam extérieur qui, désormais, devrait pénétrer et s'installer dans l'histoire, mais l'Islam intérieur : et c'est bien l'Islam intérieur qui, aujourd'hui, devrait interpeller en force l'histoire mondiale, et s'apprêter à exiger que celle-ci se rende à ses plus inavouables raisons théosophiques d'agir. Mais en est-il ainsi ? En est-il *vraiment* ainsi ? Et là, comment ne pas céder à la seule évidence qui s'impose, une terrible évidence, faite de honte, d'impuissance, de trahison et de mort, qui est celle de la réponse essentiellement négative qu'il faut donner à cette question ?

D'autre part, face à ce qui eût dû être la montée révolutionnaire de l'Islam intérieur, sa double montée historique et transhistorique, l'Occident ne sait en appeler, toujours, qu'à la seule réalité extérieure de son propre être et de ses propres destinées actuelles ; être et destinées irrémédiablement assujettis à une vision du monde matérialiste, anti-traditionnelle, subversive et, pour tout dire, manipulés à découvert par les puissances négatives du non-être et des nuits antérieures de l'être. L'âyatollah ■ Khomeiny, pour une fois assez puissamment inspiré : • L'Amérique est l'outil de la Puissance des Ténèbres, l'Amérique est l'incarnation -

la plus actuelle de Satan, Prince des Ténèbres». L'Islam devient donc aujourd'hui, pour l'Occident, son signe de salut en même temps que la preuve agissante de sa condamnation sans appel. Ce paradoxe est un paradoxe tragique, qui dévoile le péril immense du porte-à-faux dans lequel l'Occident se retrouve à l'heure même où tout doit se décider, à l'heure précise où tout se décide. Un abîme sans visage sépare, en cette instance de fatalité déjà désormais sans heure, l'Occident extérieur de l'Islam intérieur qui se font face, dramatiquement, dans le champ pertinent d'une même histoire mondiale. Car c'est en lui-même que l'Occident actuel porte la rupture fatidique : c'est en lui-même que celle-ci en appelle aux précipices ultimes qui séparent l'Occident extérieur, politico-historique, de son propre Orient intérieur, auroral et dogmatique, infiniment virginal malgré tout.

Mais l'Islam intérieur lui non plus n'est pas présent là où on voudrait prétendre qu'il le fût, et où, en réalité, je le crains de plus en plus, je le crains au désespoir et à l'épouvante, seules dominent à présent les ténèbres de la contre-façon et de l'aliénation la plus poussée, la nuit pétrifiante de la haute trahison spirituelle et de la basse inconscience la plus achevée.

De toute façon, l'Occident extérieur et l'Islam intérieur, quelle plus terrible figuration de non-rencontre. Le monde de l'un est l'anti-monde de l'autre, son histoire est, pour l'autre, l'anti-histoire, et sa lumière, ténèbres ; son être lui est non-être, sa raison, démente, et son espoir vivant et le plus limpide lui apparaît comme le dernier degré de la désespérance la plus noire. N'est-il pas dit dans les Écritures *qu'y a-t-il de commun entre les ténèbres et la lumière ? Et aussi : Si la lumière qui est en toi est ténèbres, quelles ténèbres.*

Aussi l'Occident actuel, qui est l'Occident extérieur, et *extérieur à lui-même*, ne peut-il absolument plus rien comprendre, absolument rien, aux entreprises historiques et politico-révolutionnaires de l'Islam intérieur qui s'est remis en marche, ou qui, en principe, n'aurait pas dû manquer de le faire.

Inexorablement, la profonde vision révolutionnaire incluse par notre cher, par notre grand John Buchan dans son *Manteau Vert* — évidemment, j'entends *Greenmantle* — est bien en train de s'accomplir, et loin au-delà de ce qu'en avait pressenti John Buchan lui-même. Lors du III^e sommet islamique de Taef, près de la Mecque, sommet qui s'est tenu en janvier 1981, le mot d'ordre révolutionnaire de sept cent millions de musulmans n'annonçait-il pas le début d'une *renaissance totale* de l'Islam ?

De par cela même, il devient parfaitement évident que c'est bien cette *renaissance totale* de l'Islam intérieur, que c'est avant tout cette surmontée, cette domination rénovée de l'Islam extérieur par l'Islam intérieur, cette mise en éminence de l'Islam ésotérique, occultiste, théosophique et amoureux, par rapport à l'autre, par rapport à l'Islam démocratique et occidentalisé jusqu'au rejet de soi-même, jusqu'au vomissement ontologique et la paranoïa de l'autodestruction, que *Vautre puissance*, l'*innommable*, que la Puissance des Ténèbres, s'efforcera, par tous les moyens, d'interdire; d'en massacrer les germes de vie nouvelle, d'en détourner et aliéner le courant visible et invisible ; de faire qu'en pourrissent, du dedant, les noyaux d'être et de renouvellement; d'étouffer, et de contre-empoisonner les souffles d'ineffable fraîcheur venant des hauteurs les plus grandes. Interdire le salut et la délivrance de l'Islam intérieur, ou en retarder, indéfiniment, la venue, n'est-ce pas interdire la délivrance et le salut du monde qui se tient pour extérieur à l'Islam, et qui, en fait, n'en est que l'ombre que celui-ci déverse subversivement, catastrophiquement sur le monde ? Car, encore une fois, cette renaissance totale, cette *seconde naissance* de l'Islam ne saurait pouvoir se proposer de dominer en puissance l'histoire du monde dans ses actuelles dimensions planétaires que si elle se veut et se donne, avant tout et fondamentalement, pour la seconde naissance d'un Islam intérieur, pour l'ombre de l'Unique s'étendant sur la face de la terre.

Comment, dans ces conditions, l'Occident actuel, comment l'Occident extérieur peut-il encore nourrir la prétention de comprendre quoi que ce soit aux changements révolutionnaires imposés, par exemple, en Iran, par l'âyatollâh Khomeiny ?

Comment, dans ces conditions, l'Occident extérieur peut-il espérer comprendre le sens transcendantal d'un concept comme celui de guerre continentale et planétaire de libération, de guerre sainte spirituelle, de guerre métapolitique et sacrificielle qui seul explique et peut véhiculer les entreprises révolutionnaires des Confréries Secrètes ayant circonstanciellement délégué leurs pouvoirs à Mouammar Kaddafi ? Car là ce ne sont absolument plus les faits qui comptent, les faits seuls, ainsi que le veut et le proclame l'Occident extérieur, mais leur sens transcendantal, tel que le conçoit la volonté visionnaire de l'Islam intérieur, la gnose agissante des théosophes de l'*Ishrâqi*, de l'Orient Éternel, ou, plus en justice, de l'Éternelle Aurore, la même que cette *Aurora Consurgens* -

attendue, aussi, et invoquée sans arrêt par les gnostiques anonymes de l'Occident intérieur.

Mais n'y a-t-il pas aussi, et désormais sans nulle mesure supportable, les glissements de l'Islam vers l'extérieur de son propre être, vers les orbites du non-être proposées à son attention par les modèles hypnagogiques de la plus grande subversion mondiale de la fin ? N'y a-t-il pas, surtout, un Islam de la trahison alimenté, par en-dessous, par la trahison même d'un certain Islam ?

Ainsi, ayant épousé le point de vue nihiliste de l'aveuglement occidental le plus douteux et le plus déplorable, Abdelaziz Dahmani, un Arabe étranger à l'actuelle émergence de l'Islam intérieur, écrit-il à ce sujet des choses extraordinairement révélatrices, et il reste fort significatif de s'apercevoir que, dans cette optique déformée par le fait de son aliénation nihiliste sans retour — et sans retour parce que, déjà, entièrement obédiente à l'appel de *l'autre puissance*, que l'on dit à jamais aveuglée — ce qu'il écrit il s'offre de l'écrire comme une dénonciation, dans un but de négation subversivement critique et de soi-disant mise en garde.

Abdelaziz Dahmani écrit, en contempteur des autres: «Surtout, Kaddafi a créé à Tripoli un Centre de recherches historiques, pourvu d'un gros budget, avec mission d'étudier particulièrement la dynastie libyenne des Chesnuk qui, au IX* et VIII siècles avant Jésus Christ, a régné sur l'Égypte et au-delà ». Et ensuite : « Pourquoi un nomade lybien du xx* siècle ne rassemblerait-il pas au moins, à son tour, les 8 millions de kilomètres carrés du grand désert saharien ? De Nasser, Kaddafi a tout de même conservé la politique des « trois cercles » : arabisme, islamisme et panafricanisme. Les siens ayant pour noms Jamahirya islamique ou États unis du Sahel pour le premier ; Jamahirya islamique pour le second, et Union des Jamahiryas socialistes du Sahara pour le troisième. Le premier cercle contient le Tchad (du moins jusqu'à N'Djaména), le nord du Mali et du Niger, le sud de la Tunisie, le Sahara ex-espagnol, la Mauritanie (dans sa partie Maure), l'est du Soudan et de l'Égypte. Le deuxième cercle comprend le nord du Cameroun et du Nigeria, en passant par le sud du Tchad et du Niger ; le Maroc jusqu'à l'oued Drâa, au nord de Tantan, et une grande partie du sud de l'Algérie. Quant au troisième cercle, il doit atteindre la mer Rouge à l'est, en réduisant l'Égypte au delta du Nil et en absorbant le Soudan et l'Érythrée jusqu'à Djibouti. A l'ouest, cet immense empire inclurait le Sénégal-

musulman et la Gambie». Et à Abdelazis Dahmani de conclure, non sans une certaine ambiguïté : • Rêve fou, dira-t-on ». Et je préciserai que cet écrit de dénonciation voilée a été publié, en janvier 1981, par *Jeune Afrique*.

Rêve fou, alors? Tout au contraire. Rêve visionnaire, rêve éveillé en train de poser les fondations révolutionnaires d'un autre recommencement de l'histoire actuelle du monde.

Mais tout cela avait déjà été dit dans *Greenmantle* de John Buchan, et si je tiens à le répéter ici c'est comme une invocation propitiatoire et de soutien face au tranchant du danger suprême : *A chaque tournant de l'histoire, chaque fois que l'humanité paraît sur le point de sombrer dans la médiocrité, c'est du désert et de l'Orient que s'élève un souffle purificateur.*

Et pourtant, à l'heure présente, les malversations de l'Islam extérieur sont en train de faire muraille, et d'une manière de plus en plus inexpugnable, face aux derniers réduits de l'Islam intérieur, une nouvelle muraille de Chine, bâtie, dans l'invisible, de ténèbres sur ténèbres. Car pourquoi ne pas s'interroger, aussi, sur le sens du rabaissement, du dénigrement si abjectement nocturne et obscurantiste de la femme, et, surtout, de la jeune femme, la fiancée, la jeune femme libre, la jeune épouse plutôt que la mère, déjà impropre, celle-ci, à la consommation amoureuse, rabaissement, dénigrement pratiqués avec entrain et fanatisme par les séides de l'âyatollâh Khomeiny perdus dans leurs procédures fantasmagoriques et sanglantes. Comme si l'on pouvait encore ignorer que c'est Marie qui est ainsi visée, Marie dans la gloire de Sa Chair Immaculée, dans la resplendissante clarté de Son Cœur Immaculé.

Mais la réponse, l'Unique Réponse à ces tentatives de très haut niveau de subversion ontologique et théologique ne se trouve-t-elle pas donnée, et comme une fois pour toutes, à Fatima, au Portugal ? L'appel sémiologique au tréfonds de l'Islam intérieur qui retentit à Fatima ne finira-t-il pas, un jour, par suspendre la trahison, le crime théologique dans lesquels l'Islam extérieur n'en finit plus de s'engouffrer?

Le grand dessein de renversement et de dénégation pré-apocalyptique poursuivi aveuglément par l'autre puissance, l'innommable, par la Puissance de l'Ennemi, tentera donc de substituer, partout et aussi profondément que possible, à la réalité et à la présence vivantes, à l'être et à l'action de l'Islam intérieur, la seule

influence, les seules matérialisations équivoques et lugubres, aussi meurtrières qu'*obscènes*, dans lesquelles se reconnaît et s'auto- exalte l'Islam extérieur.

Aussi la grande ligne de rupture apocalyptique finale ne passe- t-elle plus, aujourd'hui, entre ce qui avait fait l'antagonisme, la confrontation religieuse visible de la Chrétienté et de l'Islam, mais entre, d'une part, les territoires de mystère où se sont réfugiées les intériorités à jamais immuables de la Chrétienté et de l'Islam, et, d'autre part, l'immense désert sous-ontologique où résident actuellement les épouvantables extériorités de la Chrétienté et de l'Islam piégés par la Puissance de l'Ennemi, leurs *écorces mortes*.

C'est de cette analyse exclusivement que devront donc émaner toutes les contre-stratégies théologiques, tous les grands mouvements de contre-renversement théosophique au service de la contre-offensive finale des forces humaines et suprahumaines dans la seule obédience de l'Unique et de sa Divine Maîtresse, virginalement présente à ses côtés et dont la Claire Présence incendiera les cieux et la terre. Car *un signe grandiose apparut au fond du ciel, une femme que le soleil enveloppe, la lune sous ses pieds et que douze étoiles couronnent* (l'*Apocalypse*, XII). Et n'est-ce pas la douceur astrale de Gabriel, l'Archange de l'Annonciation, qui nourrit le profond secret du cœur de l'Islam intérieur ? Tout cœur est du Cœur Même.

LE RÉVEIL DES CONFRÉRIES ÉSOTÉRIQUES

Lumière d'ailleurs

Après le très exceptionnel Cahier que les Éditions de L'Herne lui avaient consacré en janvier 1981, Henry Corbin retrouve l'actualité avec un essai gnoséologique, *Le paradoxe du monothéisme*, qui, chez le même éditeur, est appelé à constituer le premier titre d'une nouvelle collection d'études et de recherches. Celle-ci, intitulée *Bibliothèque des Mythes et des Religions*, sera dirigée, personnellement, par le directeur des Éditions de L'Herne, Constantin Tacou. Placée sous l'enseigne de Parménide, dont elle s'approprie significativement l'intelligence théogonique de l'être, *claire dans la nuit, autour de la terre errante, lumière d'ailleurs*, cette nouvelle collection de L'Herne se propose d'explorer, les yeux grand ouverts sous le voile ensoleillé d'Athéna, le domaine mystériosophique du salut et de la délivrance vécus directement et immédiatement, en tant qu'expérience transfigurante, personnelle, et chaque fois unique, de ce qui se situe indéfiniment au-delà de soi-même. «Au-delà de ton Dieu, dit un dialogue ismaélien, il y a celui qui est pour ton Dieu tel que lui-même est par rapport à toi, un Unique pour un Unique».

Car, ainsi entamé, le processus de cette recherche ne supportera pas, espérons-le, de s'en tenir aux seules habitudes intellectuelles de ce qui représente, aujourd'hui, le front, et comme l'arrière-garde déclinante de la dernière conscience occidentale de l'être et de ses déchirantes dramaturgies de dédoublement (de ses dernières *dramaturgies théogoniques* eût dit Henry Corbin).

En effet, si la spirale occulte de toute grande montée théosophique est réputée sans fin, c'est que son nom assumptionnel est, à la fois virginal et restaurateur, chaque fois le nom même de l'éternité. Mais qu'est-ce qu'une éternité non-vécue, et qu'est-ce que la gnose si ce n'est l'enseignement des voies mêmes de l'éternité, l'enseignement de l'éternité dans ses voies vivantes et dans l'œuvre de vie de ses voies les plus secrètes ou, plutôt, les plus *protégées* ? Or *Le paradoxe du monothéisme* se doit d'être tenu, à ce qu'il me semble, pour un traité d'établissement dans les chemins vivants de la montée à l'Unique, pour le portulan à peine chiffré de ceux qui se laissent appeler au supplice de la montée dans les voies protégées de l'éternel interdit, dans les voies du pacte sans retour avec les Dominations et, au-delà des Dominations, avec Lui-Même, l'Ange de la Face.

Les remparts du ciel

Derrière les apparences, la réalité de ce monde et de l'autre est une même réalité : tout est guerre spirituelle, et dans cette guerre tout est appel, prédestination, mais aussi, libre choix et choix libre.

Choix libre, mais à exercer au croisement de quels chemins alors que l'heure s'annonce où tous les chemins s'évanouissent, et qu'il n'y a plus de choix qu'entre le précipice de devant et celui de derrière, celui par qui la marche se doit d'être continuée *coûte que coûte* ? Car, maintenant, n'importe qui peut s'aventurer à le dire: tout est perdu, totalement et définitivement perdu sur la terre comme au ciel. Au terme de la dernière partie d'un cycle ontologiquement et historiquement révolu, et suivant le mouvement secret d'une spirale descendante de plus en plus vertigineusement engagée dans sa course aveugle et sur-aveuglante, tout va à la Grande Dissolution, tout va à la *Mahaparakaya*. Or, si tout est perdu, ce n'est pas parce que tout aura été perdu d'une quelconque manière, supposée impardonnable, mais parce que tout se devait d'être perdu.

Cependant, une toute dernière alternative est laissée au petit nombre apocalyptique de ceux qui, en ce monde et dans l'autre, confrérie ésotérique sans nom ni visage ni lieu ni aucune généalogie avouable, seront appelés à essayer de conjurer l'inconcevable catastrophe de la fin intégrale d'un monde et de son engouffrement dans les ténèbres de son propre néant antérieur.

L'opportunité de cette alternative tragique sera quand même saisie, on le sait déjà, et une immense bataille spirituelle nous en viendra. Une bataille spirituelle devant avoir lieu dans l'invisible, dans les hauteurs ultimes du ciel, et dont les réverbérations dans le visible, sur la terre et à l'intérieur de l'histoire du monde en voie d'achèvement, seront, à elles seules, aussi épouvantablement éprouvantes que la fin même du monde qu'il s'agit de conjurer, *d'empêcher* par l'engagement d'une bataille de barrage métastratégique ultime et totale.

Conçue pour avoir lieu en ce monde et dans l'autre, la grande bataille de barrage métastratégique devant décider de tout fera donc appel à des combattants en état de participer d'une nature de double appartenance, terrestre et céleste. Or cette nature de double appartenance n'est à rechercher qu'à l'intérieur des confréries ésotériques aujourd'hui à nouveau en réveil, et c'est à très juste titre qu'Henry Corbin rappelle, à ce sujet *d'actualité brûlante*, le concept gnostique des anciennes théosophies shî'ites Ismaéliennes concernant les *fravartis*, que l'on dit être les doubles célestes, ou, plutôt, les identités dogmatiques des âmes appelées, prédestinées et combattantes en ce monde et pour le salut et la sauvegarde de ce monde.

Henry Corbin : *Ohrmazd a convoqué à son aide tous les fravartis; sans leur aide il n'aurait pas pu défendre les remparts du ciel.* Et ensuite : *Le Dieu de Lumière a besoin de tous les siens, tant la menace est terrifiante. Dès lors se noue un pacte de solidarité chevaleresque entre le Seigneur Sagesse (Mazda) et toute sa Chevalerie Céleste. L'idée de ce pacte chevaleresque se retrouve dans la solidarité mystique du Rabb et du Marbûd, du Seigneur et de Son Vassal, chez Ibn'Arabi, et partout où apparaît l'idée de fotowat, en persan javânmardî, ou chevalerie spirituelle.* Mais Henry Corbin va infiniment plus loin dans l'aventure de son discours de dévoilement : *La mission prophétique commence ainsi «dans le ciel».* Elle se prolongera sur terre, et le rythme en sera réglé par la correspondance entre la hiérarchie céleste et la hiérarchie terrestre de la confrérie ésotérique.

La correspondance entre les deux hiérarchies combattantes, la céleste et la terrienne, Henry Corbin voudra la surprendre, en pleine action, dans la science shî'ite ismaélienne du drame de l'humanité, du sens de sa plus grande histoire secrète. Et la cosmologie active de cette science, ou sa dramaturgie théogonique, il la verra comme agencée « par une succession de cycles d'épiphane (kashf), pendant lesquels l'Antagoniste et ses démons restent cachés et inoffensifs, et des cycles d'occultation (satr) pendant lesquels les forces de lumière s'occultent devant les puissances démoniaques déchaînées». Et Henry Corbin poursuit : < De cycle en cycle, il s'agit pour l'Archange de l'humanité de reconduire tous les siens, partenaires d'un même combat, à la reconquête de leur rang céleste dans le paradis perdu. De cycle en cycle, toute la chevalerie ismaélienne s'exhausse d'un degré dans la structure du «Temple de Lumière de l'Imâm», l'Imâm étant le substitut terrestre de l'Archange primordial».

Derrière le troisième sommeil

Hiérarchie céleste, hiérarchie terrestre : quand on connaît de l'intérieur, et irrévocablement, le secret du ressourcement vivant, limpide, et toujours éveillant d'une science comme celle dont Henry Corbin fait état dans *Le paradoxe du monothéisme*, c'est un fait d'évidence extrême que ces deux hiérarchies se retrouvent en action, et sans nulle solution de continuité, dans une même confrérie ésotérique. Et c'est aussi, peut-être, la raison pour laquelle je me fais un devoir de conscience de témoigner pour l'importance absolument exceptionnelle du signe salutaire qui s'attache à la parution de ce livre. L'intelligence approfondie du discours spirituel, de la terrible donation gnoséologique et libératrice qui en embrase souterrainement l'écriture constitue la meilleure introduction, et la plus sûre, pour toute tentative de pénétration dans le cercle magnétique de ce que Henry Corbin appelle, lui, la confrérie ésotérique. La gnose n'est pas une aventure mentale, ni, seulement, une ouverture de conscience : la gnose est expérience directe, passage, immédiatement et dangereusement vécu, par les voies qui mènent hors de ce monde, au-delà de ce monde.

Aussi, pour tous ceux qui se trouvent déjà dans ces voies, mais pour ceux-là seuls, *Le Paradoxe du Monothéisme* dit-il très providentiellement,

aujourd'hui, à l'heure la plus noire, la démarche doctrinale d'appel en avant et de support qui arme et qui éclaire le travail direct. Des révélations tout à fait décisives s'y trouvent consignées au sujet des cheminées intérieures de l'angélologie, ainsi qu'au sujet de l'espace docétique de derrière le troisième sommeil, au sujet de l'espace ensoleillé et certain de notre toute- puissante *dokêsis*. En effet, s'il y a un secret suprême de l'ascension spirituelle, un secret toujours en action, celui-ci ne se trouve que dans l'angélologie et dans les «procédures interdites* de l'angélologie. De Martinez de Pasqually aux agents théosophiques de la *Golden Dawn in the Outer*, nous l'avons toujours su et pratiqué ainsi.

Là, tout est fait pour s'ouvrir aux puissances non-mentales en action dans l'espace d'ensoleillement docétique situé derrière les montagnes du troisième sommeil, et où parfois s'avance aussi, la Divine Maîtresse. Car c'est bien par l'angélologie que nous avons brisé le *dernier interdit*, et que nous le briserons à nouveau.

Atalanta Fugiens

Sous le signe brûlant et flamboyant de l'Atalante soudain entravée, dans sa folle course mercurielle, par les trois pommes de braises aurifères sur-ravivées aux soins si hautement médiumniques de notre *Golden Dawn in the Outer* — et cela s'étant parfaitement bien fait, je m'en porte garant, dans l'espace docétique de derrière les montagnes du troisième sommeil ainsi que, en même temps, dans la cour de l'hôpital Ambroise Paré à Boulogne, en un certain endroit tout recouvert d'une petite herbe vive — le réveil des confréries ésotériques saura donc interdire et arrêter la montée des puissances négatives du chaos et du non-être. La sémantique angélogique s'est mise en marche, et elle ne s'arrêtera plus : rien ni personne ne l'arrêtera, elle, en ce monde ni dans aucun autre monde.

Est-ce bien vrai ? En sommes-nous donc déjà là ? Lire et relire l'*Atalanta Fugiens* de Michael Meier. Un grand malheur nous a été en effet imposé en héritage, qu'il nous faille tout donner de nous, des moelles ultimes de notre plus ancien sang, de notre souffle métallique et astral, de notre dernière mémoire en chambre amoureuse et royale, d'avant la *passe obscure*, tout donner, et sans rien recevoir en échange, jamais, pour que se fasse et refasse

indéfiniment l'œuvre de réitération au service de quoi s'en tient au rouge embrasé, d'écarlate alourdi et profond, pour dire la parole de reconnaissance antérieure qui doit entrouvrir l'entaille en biais du Cœur Flamboyant. Et celui-ci se réfléchissant d'incandescence dans le miroir limpide du Cœur Immaculé, qui se situe, Lui, en tant que soixante-treizième, au cœur des soixante-douze miroirs enflammés de la vision de Haydar Amolî. Or que dit-il, Haydar Amolî ? Il dit : • Chez les Imâms Immaculés de la Maison du Prophète, il y a cette tradition : l'image de ma maison (de ma famille, de mon temple, *mîthl bayti*) est pareille à l'Arche de Noé. Quiconque s'y embarque est sauvé. Quiconque reste en arrière, est englouti».

Et Henry Corbin : • L'Arche de Noé n'est pas simplement une 73^e arche dans l'ordre arithmétique. Elle est le *centre unique*. Les 72 cessent d'être des voiles, lorsque, à partir de l'un ou de l'autre, on gagne le centre. La question n'est pas de passer, de se «convertir» d'une case à une autre, mais de gagner le centre, car seul le centre donne sa vérité à l'ensemble et à chacune des 72 cases. Être dans la vérité, c'est avoir gagné le centre (la *comprésence* du centre). C'est cela prendre place dans l'Arche de Noé. On peut s'embarquer à partir de chacune des 72 cases. Elles sont mêmes faites pour cela ». Et Henry Corbin y ajoute, aussi, le mot suivant : • Irradiation de l'Un dans les unités ».

Seule comptera donc la soixante-treizième confrérie ésotérique, celle dont on a dit qu'elle pourrait s'appeler, aujourd'hui, la Confrérie de la Salvation Prohibée, et dont l'identité angélologique ultime se tient sous le voile indigo de l'*Atalanta Fugiens*, ou, quand elle se sera entièrement dénudée, notre jeune et si belle Romaine, la lactescente, l'agent secret de Bételgeuse.

JOHN BUCHAN, PROPHÈTE
DU RETOUR DES ANCIENS DIEUX.
SUR L'ACTION OCCULTE D'UNE
GRANDE SOCIÉTÉ D'INFLUENCE, LA
HERMETIC BROTHERHOOD OF THE
GOLDEN DAWN IN THE OUTER

C'est par l'éveil du dieu qui est en nous que nous redevenons nous-mêmes des dieux.

Dans la nuit de demain, rien ne sortira d'ici si ce n'est des Dieux.

Dieu ne nous avait pas abandonné. Je sus que Koré n'était pas seulement sauvée, mais qu'elle triomphait.

John Buchan

Les choses étant ce qu'elles sont, je crains bien fort que John Buchan ne soit encore entièrement à découvrir. En France, mais en Grande-Bretagne aussi. Ayant passé sa vie à se cacher, à brouiller les pistes derrière lui, John Buchan a-t-il, en fait, trop bien réussi son coup? Patron de l'intelligence Service et, ensuite, de certaines autres instances stratégiques, bien plus en retrait que l'intelligence Service, Lord Haut-Commissaire de l'Église d'Écosse, Gouverneur général du Canada, John Buchan fut un des grands décideurs

dans l'ombre, un des grands responsables occultes du XX^e siècle européen et de l'histoire occidentale du monde. Quelqu'un dont l'influence se perpétue, et agit encore dans les profondeurs.

*Nous enquêtons ici sur la face cachée de l'histoire et les grandes sociétés d'influence. Or il se fait que derrière la carrière spirituelle et métapolitique de John Buchan se tient la toute-puissante, la très occulte société d'influence qui, dans son identité la moins dissimulée, se faisait appeler The Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer, soit la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur. Déjà dans « Les Trois Otages » roman paru en 1924, John Buchan croyait pouvoir se permettre, par la bouche d'un de ses personnages, la confession suivante: *Je ferais preuve de fausse modestie si je ne disais pas que ma parole a plus de poids que celle de maints Premiers Ministres. Je travaille dans le sens de la paix du monde: c'est dire que j'ai pour ennemis tous ceux qui cherchent à perpétuer l'anarchie et la guerre ».*

Mais John Buchan fut aussi un romancier majeur, l'auteur d'une œuvre de haute portée visionnaire et, quantitativement, tout à fait considérable. Par quel incompréhensible décret de la très sombre imbécilité dominante en une époque dégénérée et futile, la littérature de John Buchan est-elle considérée, et jusqu'en Grande-Bretagne même, comme appartenant d'une manière exclusive au genre réputé subalterne du « roman policier et de mystère »? L'œuvre écrite de John Buchan se situe, de son droit le plus limpide, de son droit le plus certain, sur les sommets de la littérature anglaise et occidentale, et il faut que cette place finisse par lui être reconnue en force, et très ouvertement: ce sera la tâche de notre génération d'obtenir que cela se fasse. Aussi la présentation en profondeur que j'entreprends de proposer, aujourd'hui, ici, se veut-elle le coup d'envoi de la reconsidération finale, de la reconsidération décisive de l'œuvre écrite de John Buchan et, derrière celle-ci, de l'œuvre, toujours en action, de son destin le plus secret, de sa prédestination.

Ce fut Jacques Bergier qui, en France, a su le premier mobiliser l'attention éveillée d'un tout petit nombre sur le nom de John Buchan. C'est la raison pour laquelle le présent travail se veut dédié au souvenir de Jacques Bergier, qui est toujours des nôtres. Puisse-t-elle, la petite flamme de cet hommage discret et affectueux, le rejoindre subversivement dans le pays des ombres.

Dissimulations

Si certains, parmi les meilleurs et les plus grands des nôtres, s'avouent fascinés encore et toujours, et aujourd'hui même plus que jamais peut-être, par l'écriture de John Buchan, c'est qu'à travers le devenir nocturne et tumultueux de ses romans celui-ci se donne lui-même comme indéfiniment à déchiffrer, et qu'à travers les cheminements à la fois obscurs et signifiants des personnages de ses romans, et l'oeuvre du temps agissant en révélateur, John Buchan y apparaît donc, finalement, lui-même, ombre dignifiée de l'ombre de son ombre dans le siècle, lui-même suivant la ligne de crête de son destin le plus occulte.

Or que peut-on prétendre savoir au juste, à l'heure actuelle, de l'homme, du combattant de l'ombre, du haut initié, de l'élus, de l'homme John Buchan considéré dans la marche de sa propre existence d'homme, dans la figure encore à demi-voilée de sa véritable prédestination, qui dut concerner et qui, à n'en pas douter, continue d'influencer, souterrainement, la plus grande histoire du XX^e siècle dans ses rendez-vous clandestins avec la méta-histoire en action ? Rien qui ne fût ainsi exhibé à dessein, imposé à travers la grille de confession profonde que John Buchan s'aménagea, parallèlement à sa vraie vie, par son dédoublement sans cesse recommencé dans la vie de plus en plus vraie des personnages de ses romans. Quant au reste, il est à peu près certain que personne ne le saura jamais, offert d'avance en sacrifice à la part des ténèbres de l'histoire qui va.

Et ce sera donc ainsi que, tout comme John Buchan lui-même, les personnages de rechange qu'il s'était vu forcé de s'offrir à travers le périlleux subterfuge de ses romans d'enseignement, d'exhibition mystagogique, ne parviendront à l'existence qu'en prenant conscience d'eux-mêmes et de leur mission occulte, providentielle, et n'avanceront que sous la protection d'une étoile limpide et toute puissante, la *Spica Scintillans* peut-être, l'Épi de la constellation de la Vierge, l'étoile bleue de ceux qui sont appelés, prédestinés à faire l'histoire dans ses profondeurs, hors des petits jeux sordides et immédiats où se déroule l'histoire assujettie à ses seuls meneurs visibles.

Or, ayant, quant à moi, longuement et profondément réfléchi à l'inexplicable de l'emprise quasiment hypnotique exercée, sur certains des nôtres, par la prestation de John Buchan dans l'espace d'exhibition piégée de ses romans, j'ai quand même fini par comprendre que la fascination éprouvée, ainsi, par ceux qui

sont eux-mêmes comme secrètement, comme très personnellement concernés par cette écriture aux pouvoirs médiumniques et d'illumination providentielle, provient de la présence, dans son sein — présence, mystérieusement, toujours à l'œuvre, irradiante, et comme sans cesse suractivée — d'un archétype abyssal, d'une figure originelle et suprêmement polaire qui ne serait pas sans entretenir des relations privilégiées avec la doctrine traditionnelle concernant le Roi du Monde telle que celle-ci en vint à être réactualisée par René Guénon.

Des relations privilégiées ai-je dit, et j'entends le maintenir. Mais aussi privilégiées qu'elles le fussent, celles-ci n'en resteront pas moins assez *spéciales*. Car, dans l'œuvre de John Buchan, la figure traditionnelle du Roi du Monde, sa figure guénonienne, n'apparaît jamais directement, je veux dire en tant que telle. Omniprésente dans l'œuvre de John Buchan, la figure guénonienne du Roi du Monde s'y résignera, pourtant, à un statut spectral, nocturne, fondé en dissimulation. Un de ses plus grands romans ne s'appelle-t-il pas, précisément, *Le Prêtre Jean ?* Mais son Prêtre *Jean* est éthiopien, son Roi du Monde est noir. Noir, tout à la fois exhibé et dissimulé par les ténèbres de son royaume de ténèbres. Noir, pourquoi noir? John Buchan et les siens savaient-ils donc si parfaitement que *l'heure n'était pas encore venue*, qu'il ne leur fallait pas encore quitter l'abri de cette nuit noire, de cette si grande nuit-là, l'abri amnésique de *l'Ananavedya*? *C'est* ce qu'il nous faudra essayer de comprendre.

Astrum Argentinum

John Buchan feint de ne jamais songer à rejoindre le centre absolu, le Pôle Ultime des vastes machinations transhistoriques dont, cependant, il finit par se montrer, presque toujours, comme le haut responsable dans l'ombre, comme un autre Prêtre Jean dissimulé dans les ténèbres de sa clandestinité hors d'atteinte parce que hors de l'histoire (ou tout comme si elle l'eût été). Les personnages des romans de John Buchan — et, par conséquent, John Buchan lui-même — ne se veulent jamais que des délégués en place, des fondés d'un pouvoir souvent très haut situé mais à n'en plus finir *intermédiaire*, rigoureusement assujéti à la lieutenance et qui ne se laissera jamais surprendre sous l'identité polaire du Pouvoir Suprême. Les habilitations polaires des personnages

de John Buchan leur seront toujours déléguées, envoyées d'ailleurs, et la redoutable lumière qu'ils véhiculent parfois ne saurait être, en tout état de cause, qu'une lumière reflétée, essentiellement lunaire, la lumière même de l'*Astrum Argentinum*. Lumière qui est aussi, et pourquoi ne pas le relever, la lumière intérieure des voies les plus escarpées du Tantra. Dans le miroir fulgurant du cœur immaculé de l'Unique Maîtresse, sachons voir, comme en rêve, la blanche lumière argentine de la lune de notre éternel septembre.

Et si les romans de John Buchan sont plongés dans la lumière scintillante de la lune, et si ses personnages négocient et proposent une lumière qui ne leur vient que de John Buchan lui-même, lumière indirecte, déportée, médiumnique, c'est qu'ils sont maintenant à dessein dans l'aveuglement théurgique de la non-venue du soleil, dans l'*attente de l'heure à venir* et que, dans cette attente, • Osiris est un Dieu Noir». Et Hans Carossa : « Là, ce qui fut abandonné peut se reposer dans l'attente d'une forme nouvelle, jusqu'au jour où une autre jeunesse en rêve de nouveau. Cacher et conserver, c'est aux sombres époques le seul office sacré».

Une question, alors, devrait se poser assez fatalement : les rapports que John Buchan entretient avec les personnages de ses romans, qui le représentent ou, plutôt, qui l'y représentent, seraient-ils les mêmes que ceux qui régissent la distance cosmologique unissant John Buchan lui-même et le Roi du Monde ? Et aussi : John Buchan est-il, dans son œuvre écrite, dans son œuvre de destin, la représentation lunaire, subversive et agissante de quelqu'un d'autre ? John Buchan, dans *La Centrale d'Énergie* : «Quant à moi, je n'avais pas à révéler ce mystère. L'eussé-je même tenté que je n'y serais pas arrivé, car personne ne m'aurait cru sans preuves, et celles que je possédais ne pouvaient être produites en public». Mais, dit-il aussi, *le parte doit durer jusqu'à ce qu'il y ait un antipacte*.

Encore une fois : John Buchan n'a jamais prétendu être autre chose qu'un délégué intermédiaire du Pôle Ultime, l'ombre à peine de son ombre. Ainsi la responsabilité qui fut sienne, en seule lieutenance, dans le déroulement des manœuvres et des contre-manœuvres qui n'avaient quand même pas pu empêcher la neutralisation politico-historique d'Édouard VIII et son abdication de 1936 ne relèverait pas d'un échec lui revenant en propre, mais du secret même de la fatalité supérieure de cet échec. En tous cas, c'est bien par la si mystérieuse abdication d'Édouard VIII que le Pacte fut brisé par l'Antipacte, et que s'est vu défaite l'œuvre de

salut et de délivrance cosmologique et métahistorique entreprise, à l'aube du XX^e siècle, par la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur, organisation d'action théurgique à l'intérieur de laquelle l'Adeptus *Exemptus* John Buchan répondait au nom secret de *Astrum Argentinum*. Or dans l'institution pontificale, très innommable encore, qui unissait dans son sein — je veux dire qui leur faisait un pont intérieur — et la Franc-Maçonnerie nationale de Grande-Bretagne, dont Edouard VII était, de son plein droit, le Grand Maître à vie, et la Confrérie Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur, Édouard VIII était lui-même appelé du nom mystique de *Astrum Argentinum*, tout comme John Buchan dans l'Aube Dorée. Troublante coïncidence, s'il en fut.

Lumière venue d'ailleurs, astrale, lumière portée, lumière reportée vers l'aube : le soleil, l'unique soleil qui s'était très secrètement éteint à ce moment-là — dans les temps de l'abdication d'Édouard VIII, en 1936 — en faisant s'obscurcir, aussi, le double *Astrum Argentinum* de sa plus haute délégation occulte, devra donc rester innommable et innommé *jusqu'à la fin*, jusqu'à ce qu'un autre soleil nous vienne d'où le précédent a été mis en extinction.

Il n'empêche qu'en 1924 et sous le seul couvert de la convention romanesque, convention ambiguë et entachée de toutes les suspensions du double jeu, John Buchan pouvait bien déclarer : «Je ferais preuve de fausse modestie si je ne disais pas que ma parole a plus de poids que celle de maints Premiers Ministres. Je travaille dans le sens de la paix du monde : c'est dire que j'ai pour ennemis tous ceux qui cherchent à perpétuer l'anarchie et la guerre».

Les armes de la virginité

Tout commence et tout finit, chaque fois, par le retour à une montagne cachée, par le retour à la « citadelle du vertige » située, ontologiquement, «quelque part dans le Grand Nord». Dans un texte initiatique fondamental, puisqu'il s'agit des instructions d'Abdoul Fazl à Hassan, fils de Sabbah, ce dernier plus connu comme le Vieux de la Montagne, grand maître caché de l'Ordre des Assassins et seigneur, précisément, de la «citadelle du vertige • d'Alamoût, il est écrit : « T'en souviens-tu ? Je t'ai parlé d'une montagne tout au Nord. Je vais te dire comment t'y rendre. Il faudra

que tu marches longtemps. Mais avant même que tu y sois, les vrais maîtres de l'Iran seront prévenus, et t'attendront*. Les «vrais maîtres de l'Iran» ou, plutôt, les vrais *maîtres du monde*, tant est-il qu'il n'y a, et qu'il n'y a jamais eu de vrai pouvoir qu'absolu, et que tout pouvoir absolu est un pouvoir occulte. Ainsi quelqu'un veut, quelqu'un se veut, quelqu'un est très occultement le maître absolu d'un groupe de commandement caché, et ce groupe, comme de par cela même, dirige souterrainement, exerce son pouvoir inconditionnellement dans ce monde-ci et dans l'autre. Tout pouvoir total est occulte, tout pouvoir occulte est pouvoir total. Mais tout groupe de pouvoir sur terre n'est-il pas, aussi, la figure voilée d'une constellation vivante dans les hauteurs ?

Dans une page que je tiens très certainement pour définitive, Julius Evola s'emploie à cerner d'aussi près que possible ou, mieux dit, d'aussi près qu'*avouable*, le concept transcendantal de confrérie occulte, celle-ci considérée comme un groupe de mobilisation spirituelle, d'influence et de contrôle qui, vivant et agissant à couvert, exerce son pouvoir à la fois dans le visible et dans l'invisible. Cette adresse se trouve à la fin de *La Tradition Hermétique*, et concerne donc plus particulièrement la confrérie transhistorique de ceux qui se voient parvenus au terme de ce qu'il est convenu d'appeler *l'œuvre philosophique*, œuvre dont l'inconnu du Palais-Royal disait qu'elle doit rendre, et même ramener, chaque fois, • l'Ecosse aux Stuarts, l'Ile-de-France aux Valois et la Sicile aux Hohenstaufen».

Car c'est bien vers l'intérieur que portent ces chemins, et même vers l'intérieur de l'intérieur. Toute nébuleuse de sang en continuité, toute communauté de civilisation et de destin profond compte, au plus intérieur, au plus interdit de son noyau d'affirmation ontologique dans l'histoire et au-delà de l'histoire, un groupe, une confrérie dont le ministère occulte assure la perpétuation de la forme originaire, la continuité du sens et de la parole génétique de son immaculée conception, de sa limpide nativité préontologique. Or c'est bien là, au niveau du vide du vide original, qu'apparaît et s'impose, inexorablement, la différence abyssable entre ce que le théosophe supérieur Henry Corbin appelle, lui, le *nihil a quo omnia fiunt*, «le néant à partir duquel toutes choses adviennent», et le *nihil a quo nihil fit*, «le néant dont rien ne procède », et où tout tend à retomber et à disparaître. Le premier de ces deux néants préontologiques, le *nihil a quo omnia fiunt*, en appelle tragiquement aux valeurs permanentes de la vie

dans son identité la plus profonde, du dépassement héroïque de soi-même et de la survie en tant que but ultime de l'existence ouverte au péril. Le deuxième, par contre, le *nihil a quo nihil fit*, mobilisera une conspiration permanente pour la mort. Sa figure allégorique majeure se trouve, peut-être, dans Franz Kafka: «Le signe d'une connaissance naissante, c'est le désir de mourir». Faut-il répondre à celle-ci, et sans interruption, par la figure agissante du désir héroïque, du désir tragique et suprahumain de la survie en tant que passage, en tant que dépassement vécu de la mort ? Hans Carossa, *A celui qui viendra* : « Et si tu trouves des traits gravés dans les pierres, sous la poussière des routes, foulés par des pas innombrables — nul ne sait plus que ce sont des Runes Sacrées, elles avaient jadis grande signification et maintenant tous ont désappris le chant qui donnait à ces signes une vivante puissance magique — alors, surtout, ne montre pas tes larmes. Recueille ces trouvailles et consacre-les silencieusement au Royaume des Mères. Là, ce qui fut abandonné peut se reposer dans l'attente d'une forme nouvelle, jusqu'au jour où une autre jeunesse en rêve de nouveau. Cacher et conserver, c'est aux sombres époques le seul office sacré». Aujourd'hui, les Runes Sacrées, seule peut les atteindre, dans l'occulte, la lumière indirecte de l'*Astrum Argentinum*.

Ainsi, dans l'espace intérieur de la tragédie de l'oubli de l'être qui véhicule les destinées visibles ou cachées de l'actuelle déchéance nihiliste de l'Occident, déchéance dont les origines se situent très loin derrière les fondations impériales tardives qui, à Rome, annonçaient non point le sommet du cycle en déploiement mais comme son tout dernier souffle de conscience, de volonté d'être et d'honneur avant l'entrée dans la saison finale des ténèbres, de nos ténèbres, le signe révélateur de l'appartenance secrète au groupe vital de commandement original, à la confrérie transhistorique de ceux qui, d'âge en âge, sont appelés à veiller sur la marche des changements de l'être sera, toujours, l'ouverture intime, existentielle, vers ce que Goethe avait pressenti comme le mystère de l'Éternel Féminin, vers ce que Hans Carossa nous montre sous la forme pacifique et pacifiée du Royaume des Mères, et John Buchan sous le visage limpide, irradiant, de la Virginité en Armes.

Dans *Le vingt-sixième rêve*, John Buchan écrit : • Il s'agissait de se débarrasser une fois pour toutes du fardeau de son passé et de justifier ainsi sa pureté forcenée, cette virginité de l'esprit hors de toute atteinte matérielle ou humaine ; il s'agissait d'ouvrir la porte

devant laquelle il avait attendu toute sa vie et de valoriser la longue préparation de sa jeunesse. Chacun d'entre eux avait suivi sa propre destinée, et à présent ces destinées se rencontraient et devaient se poursuivre ensemble. Cela ne se discutait absolument pas, on ne pouvait même pas y penser; cela devait être virginalement accepté, comme le soleil qui se lève. Et je ne crois pas qu'ils aient été conscients du risque encouru dans les ténèbres de ces profondeurs». Et ensuite, et plus clairement encore : «Je me souviens d'une phrase que Vernon avait prononcée au sujet de la • vierge armée». Cela convenait à cette jeune fille et je commençai à prendre conscience de la signification de la virginité. La véritable pureté, me dis-je, que ce soit chez un homme ou chez une femme, allait bien au-delà de l'étroite conception simplement sexuelle qu'on lui attribue d'ordinaire. Cela voulait dire se garder, comme dit la Bible, de toutes les souillures du monde, rester libre de toute terreur et de toute tache, qu'elle soit du corps ou de l'esprit, empêcher l'univers entier de toucher ne serait-ce que les abords du sanctuaire que constitue l'âme.

Cela devait être un défi, ayant non la pureté passive du cristal, mais celle de l'épée, brillante, foudroyante. La virginité ne signifiait rien si elle n'était par armée».

La • citadelle du vertige » d'Alamoût, infiniment hors d'atteinte, n'était-elle pas, ainsi, la citadelle de la virginité en armes ? Car, si ce n'est pas la haute virginité de la citadelle qui la situe hors d'atteinte, quoi ?

Lever de soleil sur la Baltique

Au-delà des contingences, et même des plus obscures, au-delà des interdits, au-delà des antagonismes les plus paroxystiques et les plus immédiats, au-delà de toute fatalité et de tout oubli, ceux qui sont conviés à être de la confrérie directement assujettie à celui que le théosophe shi'ite Sayyed Haydar Amoli appelait, au XIV^e siècle, dans le *Texte des Textes*, dans le *Nass al-Nosûs*, du nom vertigineux d'Agent Absolu, portent la marque virginale d'une prédestination amoureuse sans merci, plus brûlante et plus dévorante que la mort. Leur carrière existentielle profonde ne saurait se nourrir que par les canaux invisibles qui les maintiennent en contact avec la Grande Maîtresse, ou avec ses «pauvres servantes » auxquelles, quand cela doit impérativement se faire, la

Grande Maîtresse donnera délégation pour qu'elles agissent en son nom et sous ses armes virginalement nuptiales. Des êtres marqués, des êtres brûlés, des êtres voilés, des êtres amenés ailleurs et qui n'en sont revenus qu'en apparence, des êtres de pouvoir absolu et de missions absolues.

Convenons-en, les appartenances au groupe de commandement occulte, appartenances dont le signe de reconnaissance le plus brûlant sera donc, en toute circonstance, celui de la fidélité transcendante, aussi totale qu'impitoyable, à la figure astrale de la Grande Maîtresse, ne peuvent pas ne pas être des appartenances voilées. Mais est-il chose vraiment grande qui ne se doit pas d'être vue comme à travers un quadruple voile ? Aussi les quelques lignes qui suivent, extraites du roman de John Buchan intitulé *Manteau Vert*, doivent-elles être considérées comme l'étoile polaire de l'ensemble de son œuvre. L'aveu de son identité la plus astrale, de son identité dogmatique, y transparait comme un appel d'au-delà de ce monde. Certes, cette page risque d'apparaître comme bien banale aux regards de quelqu'un qui ne sait pas ces choses si difficiles à savoir quand ce sont précisément des choses qu'il ne faut surtout pas tenter de savoir. Ainsi n'y a-t-il peut-être jamais eu de page d'auto-dénonciation plus *surchiffrée*, et surchiffrée au niveau même où tout devient à la fois limpidité extrême et très extrême interdiction, ouverture limpide vers le non-dicible et danger très extrême de cette ouverture elle-même quand soudain elle apparaît dans la voie de qui aura choisi d'y aller vraiment.

- Les femmes, écrit donc John Buchan dans *Manteau Vert*, ont acquis une espèce de logique implacable que nous ne comprendrons jamais. Certaines d'entre elles, et je parle des meilleures, prennent la vie beaucoup trop au sérieux, presque au tragique, alors que l'homme s'en tire trop souvent par des subterfuges. Ces femmes d'élite atteignent à un degré de connaissance infiniment supérieur à celui des hommes les plus doués parce qu'elles pénètrent droit au cœur des choses. Jamais il n'y eut d'être plus proche du divin que Jeanne d'Arc. De même, elles sont plus capables que nous de se damner et précisément parce qu'elles se prennent trop au sérieux. Aucune entrave intrinsèque ne les gêne. Jamais elles n'arrêtent leur course de météore pour faire le point. Elles sourient pour séduire, pour donner, pour humilier, jamais en se jugeant elles-mêmes. Il n'y a pas de surhomme. On trouve bien, ça et là, quelques inconscients qui font des efforts désordonnés, surhumains presque, pour le devenir. Mais plus ils croient réussir,

plus la médiocrité les afflige. Le type le plus courant de ces agités, c'est celui qui prétend devenir Napoléon rien qu'en fusillant le duc d'Enghien. Mais il y a une surfemme. Elle s'appelle Hilda von Einem •.

Et comment est-elle donc, cette mystérieuse Hilda von Einem, déléguée suprême, à ce qu'il faudrait croire, de la Grande Maîtresse ? . Le visage de Hilda von Einem me fascinait. J'ai déjà dit que c'était une reine, et je le maintiens. Elle avait une âme de conquérant.. Et aussi: «Svelte hiératique, longs cheveux lustrés, ovale très pur du visage, yeux d'un gris aussi lumineux qu'un lever de soleil sur la Baltique».

Dans *Manteau Vert*, cheville ouvrière du projet de chemin de fer transcontinental Berlin-Bagdad, Hilda von Einem et une agente secrète des services politico-stratégiques de l'Empereur Guillaume II, et agit sous les ordres directs du colonel de Nicolai.

L'Aube Dorée à l'Extérieur

Excessivement peu, et, surtout, mal connue en France, l'œuvre écrite de John Buchan, pourtant plus que fournie, et même tout à fait notoire — intitulées *Memory Hold-the-Door*, ses admirables *autobiographical reminiscences*, parues pour la première fois en 1940, à Londres, comportent déjà une trentaine d'éditions — œuvre comportant des grands romans, des nouvelles, des mémoires et des essais, des travaux historiques et militaires, plusieurs approches autobiographiques, appartient entièrement à l'irrésistible lame de fond de l'activisme irrationaliste, mystagogique et très effectivement théurgique manipulé à couvert, entretenu et exacerbé par la société d'influence mystériosophique de la *Golden Dawn in the Outer* dont les buts, aujourd'hui encore, apparaissent comme persistant à garder intact leur éminent secret. Une irrésistible lame de fond irrationaliste dont la ligne de marche rassemblait, dans la Grande-Bretagne troublée et infiniment troublante de la fin du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle, des noms aussi prestigieux que ceux d'Arthur Machen, Algemon Blackwood, E.G. Bulwer-Lytton, Bram Stoker, Sax Rohmer, A.E. Waite, Aleister Crowley, Talbot Mundy, Dennis Wheatley, William Butler Yeats, ce dernier futur Prix Nobel, et bien d'autres encore. • Car le monde de John Buchan, écrivait le cher Jacques Bergier dans ses fascinantes *Admirations*, est le

monde réel, celui où ont lieu les grandes aventures et les grandes mutations de l'humanité, celui où se font et se défont les Empires».

Fondée en 1887 à Londres, par des migrants distingués de la *Societas Rosicruciana in Anglia* (SRIA), dont William Wynn Westcott et Samuel Liddell Mathers, le premier étant juge d'instruction et le deuxième occultiste professionnel, la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur reste, sans absolument aucun doute, le groupe spirituel d'influence et de contrôle occulte qui, à partir de la Grande-Bretagne — mais à partir aussi de la France, et, d'une manière bien plus protégée encore, de l'Allemagne — a le plus prédéterminé la marche invisible et à plus forte raison la marche visible de l'histoire mondiale du XX^e siècle. En effet, si c'est bien depuis Paris que, pour d'obscures raisons, l'*Imperatora* l'Aube Dorée à l'Extérieur, Samuel Liddell Mathers, conduisait, et de quelle main de fer, les destinées de sa confraternité hermétique, le personnage vraiment fondamental du «groupe de commandement» le plus intérieur dont Samuel Liddell Mathers avait lui-même reçu ses habilitations, était, à présent on le sait, une assez mystérieuse Allemande, nommée Anna Sprengel (< l'être le plus mystérieux de ce siècle » l'avait appelée Aristide Briand, qui en était un autre). Car, en fait, tout se passait comme si Anna Sprengel eût réellement été la seule détentrice des « pouvoirs ultimes » et, surtout, du secret des procédures — enochiennes, à ce qu'il me semblerait — permettant et maintenant le contact direct avec les Supérieurs Inconnus de la *Golden Dawn in the Outer*, avec les «Intelligences Extérieures», les «Grands Êtres» d'identité «galactique», ou «interstellaire», dont le séjour «suprapolaire» se situe «loin au dehors des dernières limites concevables de ce monde».

Cependant, il serrait, je crois, d'importance, il serait utile qu'on ne l'ignore pas: - Anna Sprengel, comtesse de Landsfeldt (disparue en 1891 ou, plutôt, «commise ailleurs»), était la fille naturelle du roi Louis I de Bavière et de la belle et malheureuse Lola Montés. Ces choses-là restent fort obscures. Aventurière mondaine et même demi-mondaine, danseuse, nécromante, agente secrète (double, triple, quadruple), outil médiumnique des sociétés de pensée, ou soi-disant telles, agissant dans le sillage des Illuminés de Bavière, que l'on sut stipendiés par Berlin, Lola Montés parut comme un météore fulgurant dans le ciel interlope du XIX^e siècle romantique et occultiste. Le fait d'avoir donné à Lola Montés le

titre héréditaire de comtesse de Landsfeldt, Louis 1^{er} de Bavière le paya de son trône. Machination vraiment supérieure, à rapprocher de l'abdication d'Édouard VIII, qui, comme on le sait, advint, tout au moins en apparence, pour des raisons assez analogues (tout se tient). Mais, si les chemins de la malheureuse Lola Montés, première comtesse de Landsfeldt, furent des plus équivoques, si ce n'est bien pire, sa fille, Anna Sprengel, fut appelée à d'autres destinées. Comme par rachat, Anna Sprengel, qui fut et qui ne fut pas des Wittelsbach, eut à connaître, elle, des chemins dont l'insoupçonnable échappée interstellaire lui restitua, et combien exaltée, l'entière élévation de sa royale provenance.

Comprenons-le, tout se passe, toujours, dans les coulisses. Et là, soudain, le mystère s'épaissit. La lumière de l'Aube Dorée a l'Extérieur serait-elle faite de ténèbres? «Si ta lumière est ténèbres, quelles ténèbres» (Mat., VI, 23).

« Le vrai savoir, le savoir redoutable, écrit John Buchan dans *La Centrale d'Énergie*, est encore tenu secret. Mais, croyez-moi, il existe». Car, affirme là John Buchan, si «la civilisation n'est qu'un pacte», il faut aussi savoir que «les plus grands esprits sont en dehors de ce que l'on nomme civilisation», et que leur rêve secret, que leur rêve de fer est celui de tout ramener, et le monde lui-même, à «l'âge de Saturne». Aussi, ces «intelligences anonymes, souterrainement à l'œuvre» dont parle John Buchan, revelent-elles, de temps à autre, leurs formidables concentrations de forces, leurs «commissions cosmologiques», par quelque «manifestation catastrophique». Au gigantesque tourbillon spirituel et théurgique provoqué, dans les profondeurs océaniques de la conscience occidentale, par les manipulations ardentes de la *Go den Dawn in the Outer*, répondait ainsi le contre-tourbillon révolutionnaire, métapolitique et cosmologique à découvert qui devait soulever l'Europe du XX^e siècle et l'embraser • de l'Atlantique à l'Oural » pour mieux la précipiter dans cette « manifestation catastrophique », comme l'eût dit, en l'occurrence, John Buchan, qu'aura été la terrible aventure supra-historique du Troisième Reich et de la sombre, de l'abyssale déviation hitlérienne dont nous eûmes à assumer la défaillance finale.

En tout cas, personne, à ma connaissance, n'a encore abordé, de face, abruptement, le problème de l'appartenance de John Buchan à la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur. Or c'est précisément cette omission qui risque le plus d'empêcher si ce n'est d'interdire que l'on en vienne à pouvoir identifier le véritable centre de gravité de l'œuvre, de la vie de

John Buchan et de son mystère propre. Car il y a, je l'ai déjà affirmé, un mystère de la personne même de John Buchan, de ses véritables activités et de ses options profondes, inavouées et inavouables, de sa *mission* enfin. De sa *mission*, je veux dire, en tant que prédestination, en tant que chiffre voilé d'une destinée totalement engagée à une tâche unique et grande. Dans *Les trois otages*, que je tiens pour celui de ses romans qui contient la clef la plus secrète de son entreprise, la clef même des modalités de mise en chiffre de son œuvre dans son ensemble, John Buchan écrit : - Je me suis fait une situation dans le monde, mais la figure que le monde entrevoit de moi ne représente qu'une très faible partie de moi-même».

Il est désormais établi que la *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer* refait surface, émerge de l'histoire en tant que nuit protectrice tous les vingt ans: 1922, 1942, 1962, 1982. C'est le renouvellement du rite qui l'exige, sous peine d'extinction. C'est aussi grâce au renouvellement du rite que, depuis 1982, John Buchan invite, avec une si belle exigence, à une revisitation décisive de sa grande, de sa très grande assignature.

Biographiques

Fait baron Tweedsmuir of Elsfield en 1935, après avoir été Lord Haut-Commissaire de l'Église d'Écosse, John Buchan est né le 26 août à Perth, fils du Révérend John Buchan de Boughton Green (Peeblesshire), pasteur de l'Église Libre de Perth, d'obédience calviniste, et d'une mère issue des rudes fermiers des confins des Lothians, au sud du golfe de Forth. Le futur auteur de l'extraordinaire *The courts of the morning* épousera, en juillet 1907, Susan Charlotte Grosvenor, personne d'autant plus fascinante qu'elle a toujours su se maintenir en dehors des remous écumeux, des pièges terribles de la double vie de l'homme auquel elle allait donner cinq enfants.

Car il se fit aussi que, parallèlement à sa carrière d'homme de loi, d'éditeur et de romancier à succès, John Buchan fut très tôt happé par le vertige tout à fait particulier du monde du renseignement, ou plutôt du «grand renseignement», ce qui n'est peut-être pas entièrement la même chose : il y vint en 1901, à l'âge propice de vingt-six ans, l'âge du *vingt-sixième rêve*, quand Lord Milner le fit venir avec lui en Afrique du Sud. Et, une fois introduit dans la

confrérie seigneuriale des - hommes de la nuit», il n'en sortit plus jamais (personne, d'ailleurs, une fois dedans, n'en sort ni n'oublie). Directeur des services stratégiques et de la propagande dans le cabinet Lloyd George après avoir eu à couvrir, avant la guerre, des missions opérationnelles dans le sud-est européen — Budapest, Belgrade, Bucarest, Sofia, Istamboul, Odessa, le -grand quadrille » — et, pendant la guerre, des tâches assez spéciales dans l'*Intelligence Corps* du Grand Quartier Général britannique en Europe, John Buchan est nommé Gouverneur général du Canada en 1939- Il meurt à Montréal le 11 février 1940, dans des conditions qui, et aussi désolant que cela puisse paraître, ne laissent quand même pas de comporter une certaine part d'incertitude.

Si, en effet, comme le souligne Jean-Pierre Deloux, John Buchan nourrissait - le vif sentiment que la Première Guerre Mondiale, guerre civile européenne, marque le début de la décadence des pays de l'ancien continent et, surtout, la fin d'une conception humaniste du monde, correspondant à la fin du christianisme », on peut se figurer sans trop de difficulté quelle devait être l'attitude intime, voire même les choix secrets, dramatiques, éminemment dangereux à ce moment-là, du baron Tweedsmuir of Elsfield, Gouverneur général du Canada, envers la ligne atlantique anti-continentale qui, après 1939, était celle du nouveau pouvoir politique en place à Londres, au Foreign Office et surtout à l'intérieur des services politico-stratégiques en train de s'engager, sous l'influence néfaste de Lord Rothschild et de son âme damnée, Kim Philby, dans une bataille sans merci contre les positions grand-continentales de l'Allemagne. A travers les machinations ayant débouché sur l'abdication, infiniment suspecte, d'Édouard VIII, les forces obscures au service du néant et des « sombres entités extérieures » à l'œuvre, depuis longtemps, à Londres, avaient pu s'aménager une voie d'accès en ligne droite, inarrêtable, vers la terrible catastrophe planétaire de la conflagration de 1939-1945, conçue pour aboutir à l'effondrement politico-historique de l'Europe, et qui l'obtint. Le nouveau pouvoir politique mis en place, à Londres, après l'abdication d'Édouard VIII, avait choisi, en sous-traitance mais irrévocablement, la guerre à outrance, la guerre planétaire totale. Or le double profond de John Buchan avait, depuis longtemps aussi et non moins irrévocablement, choisi, lui, la paix, à outrance, la paix coûte que coûte, la paix inconditionnelle du parti total de la paix totale. Ce que l'ancienne *Societas Rosicruciana in Anglia*, matrice originelle de la

Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer, appelait la *Pax Profunda*. C'est ce choix qui devait lui coûter la vie, et je ne suis pas tout à fait le seul à le savoir. D'autres en parleront.

Dans *La Trois Olaga* déjà, roman paru en 1924, John Buchan fait faire, à un de ses personnages, cet aveu prophétique, et, comment dire, lourd de conséquences, et ce sera pour la troisième fois que je le cite, ici même, cet aveu, et bien à dessein pour une troisième fois : *Je ferais preuve de fausse modestie si je ne disais pas que ma parole a plus de poids que celle de maints Premiers Ministres. Je travaille dans le sens de la paix du monde : c'est dire que j'ai pour ennemis tous ceux qui cherchent à perpétuer l'anarchie et la guerre. Là tout est dit, et avec une clarté, en tout état de cause, indépassable. Le reste en vint fatalement.*

Appelé à vivre et à agir dans l'œil du cyclone, au cœur même du tourbillon des forces visibles et invisibles dont la confrontation décide des destinés du monde, là même où, sur le fil du rasoir, ont lieu, ainsi que le disait Jacques Bergier, • les grandes mutations de l'humanité•, où • se font et se défont les Empires •, John Buchan s'est forgé, de par la force même des choses, une vision de la marche du monde et de l'histoire essentiellement et comme fatalement différente de celle que l'on s'évertue à imposer aux masses, pour les aveugler et pour mieux les manipuler, pour mieux les amener à la boucherie, une vision en quelque sorte gnostique, une vision transcendante des vraies raisons, des antagonismes irréductibles qui marquent dramatiquement les étapes du combat final pour la domination totale de l'histoire et du monde. C'est de cette vision transcendante, vision des infrastructures décisives de l'histoire, que l'œuvre écrite de John Buchan se propose de fournir un témoignage inestimable, et peut-être à nul autre pareil. Car cette œuvre prophétique et solitaire véhicule une science et des secrets dont on est vraiment très loin de soupçonner les dimensions réelles, la terrible charge à couvert qui attend l'heure et les compétences immédiatement opérationnelles de ses redoutables utilisations à venir. C'est un report à longue échéance qui amorce le mécanisme de cette œuvre piégée au niveau des plus grandes options planétaires, des changements encore imprévisibles qui vont devoir redéfinir la face du monde à la fin de ce millénaire, et ce report mesure sans doute les derniers délais de notre propre destin en suspens.

Romans

En dernière analyse, l'œuvre écrite de John Buchan suivrait donc quatre directions principales d'intérêt et d'attraction, quatre pôles d'investigation et de témoignage, à savoir (I) la direction visionnaire et géopolitique, et *géopolitique* dans le sens à la fois le plus élevé et le plus subversivement activiste, axée, cette première direction, sur la montée planétaire des nationalismes non-européens, -anticolonialistes-, que, bien plus tard, un Mao Tsétoung devait appeler, lui, les nationalismes révolutionnaires des • zones de tempête, anti-impérialistes, Afrique, Asie, Amérique Latine, (H) la proposition essentiellement théologique d'un *nouvel avènement* des forces spirituelles fondamentales de la «-grande race », celles-ci antérieures non seulement au christianisme mais à la «spiritualité occidentale, dans son ensemble métahistorique et métareligieux le plus exhaustif, préannonce d'un nouvel avènement de l'éthos originel des nations européennes et de leurs dieux immémoriaux, anamnésiques (*Les Trois Otages*.'« Quelque chose est en train de jaillir de nos sources les plus profondes et les plus cachées, quelque chose qui trouble et obscurcit, quelque chose qui, à nouveau, devra tout changer.), proposition où, à travers le génie intime de John Buchan, se loge en dédoublement provoqué le génie revivifié et revivifiant de la «grande race antérieure», (III) le compte rendu chiffré, et le plus souvent chiffré très en profondeur, comme dans, précisément, *Les Trois Otages*, d'un certain nombre de *dossiers politico-stratégiques* d'importance, comme ils disent aujourd'hui, «stratosphérique», et dont toute approche non-réservée serait, même à l'heure actuelle, soit inconcevable, soit extrêmement aléatoire, soit mortellement dangereuse encore, (IV) une définition activiste des nouvelles structures du pouvoir politique confidentiel, exclusivement occulte, qui sera le *pouvoir final* à l'ère de ses déploiements planétaires, et dont les préliminaires engagent déjà les premières grandes batailles de la guerre métapsychologique et idéologique, en attendant l'heure, désormais déjà présente, des batailles spirituelles et théogoniques pour la domination totale du monde et de l'histoire mondiale à sa fin, batailles dont les lignes de force encore cachées nous prédéterminent dans les profondeurs depuis les débuts du XX^e siècle.

La montée planétaire des nationalismes révolutionnaires du Tiers-Monde, du monde de la poussée planétaire non-européenne, John Buchan la présente, d'une manière visionnaire tout

à fait d'avant-garde, dans *Manteau Vert* (1916), et dans *Le Collier du Prêtre Jean* (1910).

Dans *Manteau Vert*, John Buchan prévoyait, en 1916 déjà, l'actuel éveil planétaire de l'Islam, et annonçait avec une fascinante clairvoyance des événements qui, soixante-dix ans plus tard, à l'heure présente, deviennent les événements même de l'histoire en cours. «L'Orient, écrivait John Buchan, attend une révélation qui lui a été promise, un avènement. Il attend une étoile, un homme, une prophétie nouvelle, n'importe quoi. Et l'Occident n'en sait rien. Alors que les Allemands, eux, ne l'ignorent pas-. Et aussi: «L'Islam connaît en ce moment les états d'une immense agitation intérieure. Quelque chose le bouleverse dans les tréfonds. Il se trouve en pleine crise cyclique, vous savez ces crises, ces montées de mysticisme qui le font flamber périodiquement. D'ailleurs les gens du peuple ne dissimulent rien de ce projet. Ils sont tous d'accord pour annoncer l'apparition prochaine d'un Sauveur, qui restituera le califat dans toute sa gloire et l'Islam dans toute sa pureté initiale. Cette promesse court de bouche à oreille dans tout le monde musulman et chacun la chérit en son cœur comme une espérance nouvelle-.

Et d'une manière plus précise encore : « Les musulmans d'Iran fomentent des troubles. Un vent sec souffle à travers l'Est, et l'herbe desséchée n'attend plus qu'une étincelle. Mais le vent souffle aussi aux environs de la frontière indienne. D'où vient ce vent, de votre avis,». La thèse visionnaire de John Buchan avançait que le soulèvement mystico-spirituel de l'Islam ne serait concevable que s'il était provoqué, politiquement, de l'extérieur. Pour John Buchan ce soutien extérieur ne pouvait être que celui de l'Allemagne impériale des Hohenzollem. «Le Kaiser, écrit John Buchan, déclare la guerre sainte, s'appelle lui-même Hadj- Mohammed Guillaume, et prétend que les Hohenzollem descendent du Prophète-. Le grand dessein géopolitique de Berlin adombrait, en l'occurrence, • toute l'Europe et le Moyen-Orient, du Rhin à l'Iran-, Ce que John Buchan appelait «le rêve de Guillaume II - comportait, en effet, • les Empires de Charlemagne et de Haroun al-Rachid, réunis sur l'axe Berlin-Bagdad, ou plutôt Hambourg-Bassora». Certes, le dessein impérial des derniers Hohenzollem n'est même plus du domaine du rêve mythomane- que, mais la pétition géopolitique fondamentale préfigurée par John Buchan dans *Manteau Vert* reste intacte en tant que structure politico-stratégique d'action transcontinentale, et, si l'Europe de l'Ouest ne s'en aperçoit toujours pas, l'Europe de l'Est y vient,

à l'heure actuelle, en force. Pour le constater, il suffit de se tourner vers l'actualité politique la plus immédiate. Mais tel n'est pas notre propos, soucieux comme nous le sommes exclusivement des répercussions possibles de la métapolitique, et de la métapolitique seule.

Dans *Le Collier du Prêtre Jean*, c'est bien le processus de la libération nationale et continentale, de la décolonisation la plus profonde, décolonisation métapsychologique si ce n'est, déjà, spirituelle de l'Afrique Noire qui est prophétiquement entrevu par John Buchan (or, encore une fois, ce livre est paru en 1910). C'est la preuve par le temps qui décide de la valeur intrinsèque des prophéties.

Le Collier du Prêtre Jean

• J'espérais voir, écrit John Buchan, le jour où l'Afrique appartiendrait à nouveau aux maîtres de ses profondeurs légitimes-. Car l'Afrique nouvelle, dans la vision révolutionnaire de John Buchan, est aussi l'Afrique la plus ancienne, l'Afrique antérieure à la dégradation de ses fondations transhistoriques par l'aliénation de son assujettissement occidental, - démocratique et chrétien». • Un autre Empire éthiopien sera érigé, si puissant que l'homme blanc en redouterait le nom en tous lieux», y lit-on. -Au nom des esprits des grands morts», le chef charismatique du rassemblement impérial des nations Cafres, héritier de la souche occultée du Prêtre Jean et réincarnation de l'Ancien Serpent *Umkoulou- koulou*, dieu tellurique des Grands Noirs du Nord, s'adresse ainsi à ses guerriers peints de sang frais : • Qu'avez-vous gagné au contact des Blancs? Une civilisation bâtarde qui a énervé votre virilité ; une religion de mensonge qui n'a d'autre objet que de river sur vous les chaînes de l'esclavage. Vous, les anciens maîtres du pays, vous êtes aujourd'hui les domestiques des oppresseurs. Pourtant, les oppresseurs sont peu nombreux et, au fond d'eux- mêmes, ils ont peur de vous. Ils festoient dans les palais des grandes cités, mais ils lisent l'inscription tracée sur le mur et leurs yeux se tournent avec inquiétude vers la porte où leurs ennemis sont peut-être déjà». Au sujet de cette - inscription sur le mur», Jean-Pierre Deloux précisait dans sa préface à la dernière édition du *Collier du Prêtre Jean* : • L'inscription à laquelle se réfère le pasteur noir est ce mystérieux < Mané, Thécel, Pharès» (Compté,

Pesé, Divisé) qu'écrivit sur le mur, en traits de feu, une main invisible, alors que Balthazar, dernier régent de Babylone, se livrait à une ultime orgie et que Cyrus le Perse s'emparait de la ville. Mais personne dans Babylone ne pouvait pénétrer le sens de ces mots, sinon à l'heure même où tombait la ville. Certains ésotéristes affirment que l'homme moderne, l'homme d'aujourd'hui, naquit dans la naissance de Babylone*. Or, si Babylone est ainsi profondément cachée en chacun de nous, la plus noire des Ethiopies l'est aussi. Car, maintenant, en nous-mêmes et autour de nous, tout est ténèbres, et tout nous est Ethiopie. Et, sans le savoir, ne sommes-nous pas tous des Ethiopiens Noirs ? Aussi la dernière phrase d'un autre vaincu suicidaire, consignée dans son dernier livre — il s'agit de Moeller van den Bruck — était-elle, dramatiquement, la suivante : • La bête, dans l'homme, s'approche en rampant. L'Afrique obscurcit l'Europe. Nous devons être les gardiens postés sur le seuil des valeurs dernières».

Mais le -grand éveil, n'est-il pas, aussi, dans chacun de nous, et comme *avant tout*, l'œuvre au noir de l'éveil du Serpent Ancien, de l'*Umkouloukoulou*, dont la mission occulte est celle de préparer les voies de l'éveil, les voies de l'avènement, en nous, de • l'esprit incarné du Prêtre Jean ? ».

Le Collier du Prêtre Jean est un livre aussi fascinant que périlleux à approcher *vraiment*, un livre destiné à véhiculer, dans son écriture même, une certaine puissance magique. Une puissance magique dont l'être propre et la poussée vitale, séminalement investie en elle, ne peuvent plus cesser d'être actuels, ou actualisables à tout instant, ni de réagir sous l'influence bien ordonnée d'un récitatif approprié. Une porte est laissée là entrouverte, suivant un plan bien arrêté, sur les espaces intérieurs d'un pouvoir que l'on doit tenir pour abyssal, situé d'emblée à la limite la plus immédiate de l'intolérable et de l'extériorité absolue de ce qui est appelé à s'y annoncer à s'y déployer et même, très éventuellement, à s'y *montrer*.

John Buchan y donnera la description médiumniquement soutenue, ou vue dans le sommeil le plus profond, du sacre du pasteur noir Jean Laputa, dernière incarnation légitime de l'*Umkouloukoulou*, dans les sombres entrailles de la Montagne Sainte de l'ancien Empire d'Ethiopie, au cœur de la grotte secrète de Rooirand : ■ Soudain, le prêtre aveugle poussa un cri d'allégresse : *Dieu a parlé* !, dit-il. Le chemin est libre. Le Serpent retourne à la maison d'où il est issu. Prêtre et roi il a été, roi des rois, grand chef des armées, maître de la terre. Lorsqu'il est monté aux cieux, il a

laissé à son fils le Serpent sacré, symbole de son courage, comme don du Très-Haut et comme gage d'amour au peuple élu». Et le même prêtre aveugle continua : - Au nom de Dieu, je délivre à l'héritier de Jean le Serpent de Jean». «Héritier de Jean, dit alors le pasteur noir Jean Laputa lui-même, héritier de Jean je suis à présent devant vous comme prêtre et comme roi. Roi, je le serai demain. En ce moment je suis prêtre et j'intercède pour mon peuple». Et John Buchan ajoute, au sujet du nouvel élu : «Il pria comme jamais je n'avais entendu prier auparavant, et il adressa ses prières au Dieu d'Israël ! Ce n'était pas un fétiche payeur qu'il invoquait, mais un Dieu qu'il avait souvent prêché dans les églises chrétiennes. Je reconnus des passages d'Isaïe, des Psaumes, des Évangiles, et surtout des deux derniers chapitres de l'Apocalypse. Il supplia Dieu d'oublier les péchés de son peuple et de faire cesser l'esclavage de Sion. D'une voix de bronze, il entonna alors l'hymne traditionnel de l'éminence absolue d'Israël sur les autres nations».

Théurgiques

Au-delà donc des annonces, procédures et élévations que l'on peut plus ou moins situer dans la lignée du *Dogme et Rituel de la Haute Magie* d'Eliphas Lévi, on surprend, dans le cérémonial fondationnel médiumniquement perpétré dans la grotte de Rooirand, les lignes de force théurgiques et comme l'*influence même*, tout à fait directe et même comme tout à fait vivante encore, des anciens rituels cosmogoniques — ou cosmologiques, parfois — destinés à conférer l'identité ultime, le « nom secret • et tous les hauts pouvoirs occultes des grandes dominations légendaires, transhistoriques à leurs débuts, qui avaient institué l'ordre du monde, l'ordre des mondes avant le glissement fatal dans le cycle d'amointrissement ontologique dont le dernier sous-cycle actuel, le Kâli-Yuga, nous est donné en partage à nous autres • hommes des temps des ténèbres».

Pour, en quelque sorte, conclure, disons aussi que le contenu voilé, hautement ésotérique du *Collier du Prêtre Jean*, comporte deux niveaux de lecture empêchée, deux niveaux de lecture et d'approche surchiffrées en profondeur. D'une part, on y trouve l'annonce, ouvertement prophétique, de la prochaine remontée des puissances telluriques abyssales, des puissances cosmologiquement

vivantes de la terre originelle et du sang original, dont la venue, a-t-il été dit, changera encore une fois la face du monde. Or ce changement ne saurait être qu'apocalyptique, personne n'en doute plus à l'heure présente. Mais, d'autre part, *Le Collier du Prêtre Jean* ainsi que toute l'œuvre écrite de John Buchan (et l'autre œuvre aussi, d'ailleurs) font partie d'un ensemble d'action souterraine qui, à travers les écrits des grands éveillés de la *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer* mobilisés à cette tâche depuis déjà la fin du siècle dernier, ont été voués à ramener au jour la certitude nouvelle, la souvenance transcendante de la survivance cachée, mais, désormais, de plus en plus active, de certains êtres transhumains, de certaines entités galactiques appartenant à des époques depuis longtemps révolues, cosmologiquement déportées hors des espaces de notre vie mais qui attendent patiemment leur heure, ou plutôt l'heure de leur Ancienne Étoile, évanouie, mais *qui reviendra*.

L'aventure suprahumaine et peut-être même, au bout du compte, déjà antihumaine, entamée par le visionnaire noir appelé Jean Laputa — et, dans "Jean Laputa-, je m'obstinerai à identifier la figure pressentie, mais *pressentie au noir*, sur un mode prophétique de renversement abyssal et de préservation nocturne, infernale, de *quelqu'un d'autre*, qui, lui, vint effectivement, et qui, tout comme -Jean Laputa-, perdit tout et, avec lui, nous fit nous perdre nous-mêmes totalement, et nous perdre peut-être à jamais, nous aussi — ne pouvait finir que dans les ténèbres, et dans un désastre à la mesure de sa gloire interdite. Aussi Jean Laputa avait-il décidé d'exhiber, avant de se précipiter dans l'abîme d'un puits sans fond, la pierre sur laquelle il avait fait graver, d'avance, l'épithaphe de sa toute-puissance impériale perdue aussitôt qu'entrevue: *Sub bis conditorio situm est corpus Joannis, magni et orthodoxi Imperatoris, qui imperium Africanum amplavit, et nullus per annos mundum feliciter rexit*. Ce qui reproduit l'épithaphe du tombeau de Charlemagne.

Nul ne viendra après moi, s'écrit donc, à la fin, Jean Laputa, le dernier sauveur d'une race perdue, et sauveur perdu lui-même. *Nul ne viendra après moi. Les hommes de ma race sont condamnés et, d'ici peu, ils auront oublié mon nom. Moi seul j'aurais pu les sauver. Maintenant, ils vont où tant d'autres sont allés, et les guerriers de Jean deviendront des serves et des esclaves*. Mais n'est-ce pas là, aussi, la sentence finale du crépuscule de l'Occident, la figure prophétique de la fin actuelle de la Grande Europe ?

Devant la fin inéluctable, Jean Laputa s'incline, assume son

ombre destin. • Désarme, Éros ! s'écrierait-il alors. Ta longue journée de labour est accomplie. Le Serpent retournera à la maison d'où il est venu. L'héritier de Jean va rejoindre ses ancêtres-. Et ensuite, dit John Buchan, -il se précipita dans l'abîme-.

Mais, peu à peu, tout finira par réapparaître à la lumière du jour. La *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer* a su poursuivre le secret vertige de son projet jusqu'à la fin, jusqu'au-delà de sa fin. Mais derrière les grandes spirales des nébuleuses antigalactiques, dans le lointain le plus interdit, persiste encore et persistera toujours la mince entaille de - l'ancien sentier aryen, que l'on avait cru oublié» évoqué par la Brihadâranyaka Upanishad.

Sommeils Profonds

Cependant, comment John Buchan arrivait-il à réconcilier son calvinisme de très belle si ce n'est de stricte observance avec son attention obédientielle, ouvertement déclarée et poursuivie jusqu'à l'obsession, avec son intérêt, jamais démenti dans la pratique, pour les instructions du mystique post-élisabéthain John Bunyan (1628-1688), dont le *Pilgrim's Progress*, ainsi que le montre Jean-Pierre Deloux, -fut son livre de chevet et son compagnon de route, à tel point que *La troisième aventure de Air. Constance* en reflète d'une certaine manière et l'esprit et la composition dans un texte ouvertement référentiel • ?

Aussi ce sera l'ambiguïté même de son attitude envers son propre calvinisme (envers son soi-disant calvinisme) qui nous rapprochera le mieux de la partie vraiment la plus nocturne de l'œuvre de John Buchan, partie foisonnante d'ardente passion et de mystère tour à tour apollinien, dionysiaque et orphique, mais relativement en marge, qui comprend les romans, les nouvelles à travers lesquels, à l'instar d'Arthur Machen, l'Algernon Blackwood, il s'avoue intimement persuadé de l'imminence, voire même de la permanence d'un éternel retour, d'un avènement toujours nouveau des entités, sombres ou radieuses, des grandes puissances spirituelles européennes antérieures au *saeculum christianitatis*, antérieures à l'extinction des divins chuchotements dans le bocage.

Car, sous la terrible lumière irradiante de l'Unique Maîtresse préfigurée, à l'heure présente, par Notre-Dame sous le Vent, ce

sont les anciens dieux occidentaux qui reviennent, pour soutenir, de leur souffle de vie retrouvée, le travail de renouvellement parousial commandé, au sein du christianisme, par l'Unique Maîtresse elle-même, réapparaissant à la veille des immenses changements cosmologiques dont l'imminence n'est même plus du domaine du secret. C'est que tout ce qui n'est pas en état d'entraîner, dans le changement, la chair et le souffle eucharistiques du christianisme romain, le seul vivant, n'est rien, et *n'est pas*: c'est ainsi. Hors du rayonnement de la Réapparaissante, rien. Rien.

Or, néanmoins, les anciens dieux seraient-ils sans cesse en train de revenir à nous, vers nous? Dans *The dancingfloor* (1926), oratorio mystagogique développant, à travers un assez sombre cérémonial de groupe et dans l'espace toujours originel des Iles Grecques, l'*anamnesis* agissante de l'ancien feu salvateur, de l'*Ekpiro- sis*, tout comme dans l'admirable *The witch wood* (1927), liturgie déchirante, à bout de souffle, des poursuites à la fois amoureuses et meurtrières de Diane, ou dans *The Path of King* (1921), variation tragique sur la figure de l'empereur endormi», de la souche de sang salvatrice et impériale qui s'est mystériosophiquement enfouie sous les sables de l'oubli, de la sous-histoire et de la mort videuse, John Buchan se fait le témoin médiumnique et le doctrinaire de la fin du long sommeil dogmatique des dieux dont nous portons en nous la souvenance vivante et parfois même aussi puissante que le jour.

Dans la version française que viennent de nous proposer les Nouvelles Éditions Oswald, *The dancing floor* s'intitule *Le vingt- sixième rêve*: livre fondamental dont ici même, nous venons d'être amenés à parler à plusieurs reprises. Et le jour viendra, je l'espère bien ardemment, où je pourrai dire tout, mais vraiment tout ce qu'il faudrait dire sur ce livre d'exaltation virginal et de traversée du feu, et qui m'a moi-même ramené à la vie, au vertige héroïque de la vie sur l'autre rive. Tout dire, aussi, sur la nébuleuse des romans mystagogiques et amoureux, orphiques, appartenant au même courant souterrain, mais combien lumineux, de l'œuvre à demi-révée de John Buchan : s'il y a un salut, une libération vraie, une délivrance encore, c'est bien par là qu'il faut en chercher les très étroits sentiers à flanc de falaise, au-dessus des précipices.

Cependant, pour que l'œuvre de John Buchan puisse être enfin reconnue en France, il est nécessaire qu'une demi-douzaine de titres soient, encore, traduits et publiés. Cette tâche d'élite et d'inspiration, seuls Hélène et Pierre Jean Oswald peuvent l'entre-

prendre aujourd'hui : préparés de longue date, et choisis conspirativement pour cela, ils le feront. Les «grandes intelligences extérieures • l'exigent avec diligence et retenue, avec une affectueuse et fort belle fermeté.

On l'aura donc compris, dans son ensemble l'œuvre de John Buchan apparaît, et sans doute se veut-elle, en toute conscience, comme la partie visible, comme le sillon laissé par une longue et puissante tentative d'éveil, d'exploration abyssale de cette saison de terrible et de noire déchéance historique et spirituelle qui est la saison cosmologique des temps actuels, mais dont le «secret ultime» n'est autre, précisément, que celui de l'inconcevable réveil, de l'irrépressible désir inconscient, irrationnel, interdit et sans cesse dissimulé derrière ses propres nuits qui est son désir d'arrachement aux ombres, aux ténèbres du non-être qui lui dérobent l'entrée, le retour au jour, à la nativité indéfiniment recommencée de l'être dans l'horizon auroral de son propre avènement.

Mais il ne faut pas manquer de le dire : c'est surtout dans *Les Trois Otages* que John Buchan s'est employé à dissimuler le faisceau de procédures, celles-ci empruntées, comme il le dit lui-même, aux écrits du mystagogue et nécromancien élisabéthain Michael Scott, procédures qui doivent servir à l'appropriation de ce « secret ultime • (la *hermeneuma*, eût dit Michael Scott, de la *secreta secretarum*, en provenance de l'enseignement définitivement caché des Thérapeutes), «secret ultime» que nous venons d'identifier comme celui de la marche à suivre pour obtenir le retour des dieux, pour faire que les dieux, que le dieu revienne en nous. Car, souvenons-nous en, *c'est par l'éveil du dieu qui est en nous que nous redevenons nous-mêmes des dieux*. J'ajouterai que la *passé interdite* est livrée par la connaissance, par l'expérience vécue de celui qui parvient à explorer, en lui-même, les étages ontologiques de ses propres états de conscience, autrement dit par la science des dédoublements de soi et de leur contrôle éveillé, en soi-même et en dehors de soi-même. Les sentiers escarpés de ce que nous appelions le «pouvoir absolu» passent également par là, et par là seulement. Plus proche de nous encore, G.I. Gurdjieff, aussi, l'avait singulièrement bien montré à certains (à certains, et à d'autres pas). Et Julius Evola. A ce sujet, voir ses commentaires techniques sur *l'Opus Magicum*, dans les écrits du groupe UR. «Dans l'obscurité du jour, au sein de laquelle je m'éveille alors, écrit Julius Evola, demeure toutefois l'écho de la lumière sidérale, du soleil de minuit, dans le sens où

c'est moi qui suis le porteur de cette lumière, où celle-ci est désormais intériorisés, résidante dans mon cœur».

Le soleil de minuit

Miséricordieusement et suivant donc, ainsi, les commandements fluidiques de nos Thérapeutes, aujourd'hui bien oubliés, ces commandements, *Les Trois Otages* porte en lui-même, dans les champs magnétiques de son écriture sa propre grille de déchiffrement, et c'est dans la juste utilisation de celle-ci que réside la procédure de l'appropriation du «secret ultime», donné d'avance pour irréductible, qui s'y trouve logé et dont ce roman, en tant qu'écriture, en tant que vertige médiumnique de l'expérience directe, intime, d'une écriture seconde, en constitue, lui-même, le chiffre en action. Or, cette grille de déchiffrement intérieur, dont tout dépend en l'occurrence, apparaît, en effet, comme une sorte de cantilène hypnagogique dans le genre des anciennes incantations gaéliques :

• *Cherchez, sous le soleil de minuit,
Là où les tardives moissons sont clairsemées,
Où le semeur lance son grain
Dans les sillons des prairies de l'Eden,
Cherchez, près de l'arbre sacré,
La fileuse qui prophétise et ne peut rien voir'*

Ne rien voir, tout voir. Car, est-il dit dans *Le vingt-sixième rêve* de John Buchan, et que n'y trouvons-nous pas nous-mêmes notre propre compte, « dans la nuit de demain, rien ne sortira d'ici si ce n'est des Dieux ».

LE TALISMAN DE SET ET LES PORTES DE L'ABIME

Là où s'était trouvé le cœur, était posée la Pierre aux Sept Étoiles.

Bram Stoker

Le quatorzième morceau

Une ancienne et très grave dette d'honneur m'oblige personnellement envers le roman occultiste et initiatique de Dennis Wheatley, *The Devil rides out*, dont le titre devient, dans sa version française, et fort heureusement peut-être, *Les Vierges de Satan*(1).

A travers une certaine approche de John Buchan, nous nous sommes déjà intéressés au sujet des activités occultes des grandes sociétés d'influence, à l'investissement souterrain, à la fin du XIX^e et pendant la première moitié du XX^e siècle, d'une certaine partie de l'histoire occidentale par la Confraternité Hermétique

1. Dennis Wheatley, *Les Vierges de Satan*, roman en deux volumes. Nouvelles Éditions Oswald, Paris 1984. Traduit de l'anglais et présenté par François Truchaud dans la collection de romans occultistes dirigée par Hélène Oswald. Couvertures originales de Jean-Michel Nicollet.

de l'Aube Dorée à l'Extérieur, la *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer*. Investissement que, d'ailleurs, rien ne saurait empêcher de se perpétuer, encore et toujours, dans les profondeurs océaniques, abyssales, d'une certaine histoire occidentale du monde, à la fois « planétaire » et « finale ».

Or non seulement Dennis Wheatley ne fut lui-même de la *Golden Dawn*, mais *Les Vierges de Satan* véhiculent, et cela, d'évidence, dans un dessein concerté et de très longue portée à venir, l'historial à peine chiffré de la dernière grande bataille entreprise, par les responsables cachés de l'Aube Dorée, pour la sauvegarde métahistorique et la plus simple liberté d'être de la Grande Bretagne et partant de l'Europe dans son entier. Une bataille, pourtant, qui, malgré la conclusion salvatrice du roman de Dennis Wheatley, n'aura été gagnée en principe que pour mieux finir par être perdue au niveau de ce qui allait devoir réellement se passer par la suite.

En effet, ajoutant foi aux confidences tardives d'un ancien ambassadeur de mes amis, qui s'était trouvé en poste, entre les deux guerres, à Londres, et qui eut ainsi à connaître de bien de choses redoutables et obscures, le roman de Dennis Wheatley que nous présentons ici serait, en réalité, quelque chose comme le ■ journal de bord, de la terrible confrontation ayant amené à s'opposer directement et très impitoyablement, encore que dans la clandestinité la plus rigoureuse, les hauts responsables du parti de la Puissance des Ténèbres à ceux du parti de la Puissance de la Lumière. Ou, pour utiliser le vocabulaire même de Dennis Wheatley, ceux du .sentier de Gauche, à ceux du «sentier de Droite.. Ou encore, et si l'on tenait à faire appel aux terminologies consacrées de saint Ignace de Loyola et de la Société de Jésus — après tout Dennis Wheatley, lui, emprunte ses termes à certaines doctrines tibétaines — ceux qui, dans la Méditation dite des Deux Étendards, se rangent sous l'Étendard de Satan, et ceux qui se rangent sous l'Étendard du Christ.

Quoi qu'il en soit, dans le roman de Dennis Wheatley, *Les Vierges de Satan*, les deux partis, les deux camps ontologiquement irréconciliables, car il s'agit, en fait, du camp du non-être et de celui de l'être, se trouvent portés à mesurer dramatiquement leurs forces dans le visible et dans l'invisible autour d'un objet disposant d'un pouvoir d'irradiation cosmologique tout à fait démesurée, à savoir le mystérieux Talisman de Set.

Or en quoi consiste-t-il, ce redoutable Talisman de Set ? Aussi inconcevable que cela puisse paraître, Dennis Wheatley n'hésite

guère à le révéler dans *Les Vierges de Satan*, en toute clarté, croyant sans doute, et peut-être à juste raison, que *l'on n'y verra que du feu*. Empereur d'origine divine et solaire et dieu lui-même, Osiris, seigneur polaire de l'Égypte Antérieure, est traîtreusement assassiné par son propre frère, le guerrier, le chasseur Set. Isis, épouse impériale et divine d'Osiris, elle-même déesse polaire, maîtresse de la voûte étoilée, retrouve et sauve la dépouille d'Osiris et, pour sauvegarder la lignée divine, se fait magiquement ensemercer par celle-ci : de ces noces nécromantiques et divines néanmoins naîtra Horus, le grand Dieu Faucon de l'Égypte impériale des origines. Set, cependant, finira par s'emparer, une seconde fois, de la dépouille d'Osiris, et, pour s'assurer de sa désintégration magique dans le néant, la dépècera — suivant la plus épouvantable des liturgies cosmologiques vouées au noir — en quatorze morceaux, qu'il s'empressera de disperser et de faire cacher, enfouir dans quatorze endroits différents de la terre d'Égypte.

Pour la suite, je laisse la parole à Dennis Wheatley lui-même, qui, par la bouche du duc de Richleau — responsable suprême du groupe d'agents de la Puissance de Lumière que Dennis Wheatley nous présente, en pleine action, dans *Les Vierges de Satan* — sera amené à nous faire des révélations peu communes. Ces révélations, les voici :

• Des années plus tard, Horus, le fils d'Isis, le Grand Dieu, le Faucon de la Lumière, qui répandit ses bienfaits sur l'espèce humaine et releva le voile de ténèbres que la trahison de Set avait fait tomber sur le monde, devenait maître de l'Empire. Alors Isis parcourut le pays, à la recherche des différentes parties du corps de son époux. Elle ne tenta pas de les réunir de nouveau, mais, à chaque fois qu'elle trouvait l'une d'entre elles, elle érigeait un grand temple à sa mémoire. Finalement, elle réussit à retrouver treize morceaux du corps, mais elle ne trouva jamais le quatorzième. Celui-ci, Set l'avait fait soigneusement embaumer et l'avait précieusement gardé. C'est pour cette raison que, bien qu'il mît Set en déroute au cours de trois batailles successives, Horus ne parvint jamais à l'abattre complètement. La partie que Set avait conservée constituait le plus puissant de tous les enchantements. Le phallus de son frère, le Dieu Mort. Dans les histoires secrètes de l'ésotérisme, nous apprenons qu'il fit parler de lui, depuis lors, à de nombreuses reprises. Pendant de longues périodes au cours des siècles, sa trace fut complètement perdue. Mais, toutes les fois

qu'il fut retrouvé, il apporta maux et calamités profondes sur le monde-.

L'Œil de Horus

Mais ce que Dennis Wheatley omet de dire, et peut-être bien volontiers, c'est que les treize endroits choisis pour contenir les restes du Dieu Dépecé — ou quatorze, si l'on compte le Tombeau Vide que Set n'avait pas manqué de faire creuser et établir pour le Phallus d'Osiris, qu'il gardait fanatiquement par devers lui — constituaient, ensemble, la figuration sur terre — et cela sans que le sombre Set et les siens eussent la moindre conscience de ce qui les poussait, alors, à procéder ainsi — d'une très lointaine constellation polaire. Au tréfonds des cieux, celle-ci devait maintenir vivante, faite, dans les quatorze millénaires à venir, de quatorze astres de feu, immobiles et pourtant en marche, la *figure de rappel* du jour et de l'heure où le Dieu Dépecé devra retourner à la vie, retrouver son propre corps et son propre souffle glorieusement intacts dans leur unité originelle, afin que le Dieu Reconstitué puisse ainsi ramener à nouveau, sur terre, la lumière évanouie de l'Ordre Antérieur, dont il avait été à la fois l'« impériale victime, la couronne et le soleil ».

Quelle est donc, va-t-on se demander, cette lointaine constellation polaire constituant la *figure de rappel* qui garde le secret du retour impérial d'Osiris, ou de ce que ce retour signifiera à *ce moment-là* : 'Cela, ce fut et reste encore un des plus grands secrets théurgiques et cosmologiques de l'Aube Dorée à l'Extérieur et, à ma connaissance, seul Bram Stoker, autre grand responsable de celle-ci, a quelque peu soulevé le voile noir et vert recouvrant, depuis si longtemps, ce problème. Encore que Bram Stoker lui-même ne parvint à le faire que d'une manière détournée, disant les choses à moitié et comme renversées et prenant, néanmoins, des risques fort considérables. En tout cas il le fit, et cela dans un de ses romans les plus connus, *The Jewel of Seven Stars* (paru, en français dans une excellente traduction de Jacques Parsons, et sous le titre, pour une fois conforme, *Le Joyau des Sept Étoiles*).

Enfin, si c'est l'Œil de Horus qui, par la suite, longtemps après, deviendra le symbole agissant de la reconstitution dernière du corps, de l'être d'Osiris suppliciés, divisés dans la mort, c'est parce que l'Œil de Horus représente aussi, et très précisément, le symbole -

occulte de la lointaine constellation qui, dans le plus Grand Nord céleste, veille sur l'impérial retour d'Osiris au bout des quatorze millénaires fatidiques.

D'autre part, c'est encore l'Œil de Horus qui va devoir constituer le signe de ralliement intérieur de la *Golden Dawn* qui, elle aussi, se propose de reconstituer hermétiquement l'unité perdue et comme indéfiniment empêchée du plus grand Empire Antérieur : l'Égypte est là, ou tout au moins *cette Égypte-là*, chaque fois que l'unité retrouvée d'une conscience en éveil devient la conscience de l'unité d'un monde qui se retrouve.

Ainsi c'est bien l'Œil de Horus qui, dans les millénaires de ténèbres, maintient, lui-même escarboucle ardente, la flamme inextinguible de l'immémoire dogmatique de l'Ordre Antérieur et de la trace hyperboréenne d'Osiris, et ce que l'Œil de Horus est dans les Abîmes d'En-Haut, le Talisman de Set l'est aussi dans les Abîmes d'En-Bas. A l'intérieur de certains milieux, qui passent pour singulièrement compétents, on affirme que le dernier détenteur égyptien du Talisman de Set avait été la grande reine Hatshepsout, et qu'avec la disparition de celle-ci, dont personne n'a su retrouver la dépouille, si dépouille il y a, la > toute-puissante relique noire • — ou, plutôt, *convertie au noir* d'une manière si tragique, subversive et impie — se serait elle-même évanouie dans l'invisible, pour ne plus réapparaître qu'à cinq ou six reprises avant les temps actuels. Aussi je rappelle que l'action du roman de Dennis Wheatley, qui en reparle au présent, se situe à Londres, en 1934. Et que le grand combat divin et cosmologique dont traite *Les Vierges de Satan* n'est donc, en tout état de cause, que l'aboutissement récent d'un combat cosmogonique déclenché il y a quatorze mille ans, et qui ne prendra fin que dans un avenir qui, pour être, désormais, tout à fait imminent, n'en reste pas moins essentiellement indéfini, faisant l'objet d'un profond interdit de savoir.

La dernière fois qu'on le vit historiquement en action, le Talisman de Set se trouvait encore entre les mains d'Attila, Roi des Huns et « Fléau de Dieu*, à qui il fut, cependant, fort audacieusement dérobé par un agent secret de Byzance, en « mission diplomatique • à sa cour. Or Attila se fit dérober la « toute-puissante relique noire* en 451, juste à la veille de la bataille continentale des Champs Catalauniques où Aetius devait le défaire définitivement, et tailler en pièces ses grandes «armées des steppes*. Car telle est la loi du Talisman de Set : qui le détient détient tout, qui le perd perd tout.

Hypnotiques

Agissant sous la direction effective de l'ex-chanoine Damien Mocata, défroqué à Lyon en 1892, le groupe d'action supérieure, pratiquant le - Sentier de Gauche-, dont Dennis Wheatley dévoilera, dans *Les Vierges de Satan*, le incroyables projets, s'apprête à faire le nécessaire pour qu'une porte cachée puisse être ouverte, à l'intention des puissances et des constitutions de la Puissance des Ténèbres, dans les enceintes de défense invisible de notre monde. Ouvrir une porte secrète devant les Puissances du Dehors, tel était donc le but ultime de l'entreprise noire dirigée, en première ligne tout au moins, par l'ex-chanoine Damien Mocata : cette ouverture eût permis aux Puissances du Dehors d'investir invisiblement le monde dont nous sommes, de le subvertir et de l'aliéner pour, finalement, le livrer au néant et à l'*anéantissement*. Et cela, notamment, par les moyens du déclenchement d'une nouvelle guerre mondiale. Nous sommes, dans *Les Vierges de Satan*, à Londres, en 1934. C'est de la guerre planétaire de 1939-1945 qu'il s'agissait : le groupe des agents secrets de la Puissance des Ténèbres travaillant sous la direction de l'ex-chanoine Damien Mocata se battaient pour en provoquer l'avènement, alors que ceux de la Puissance de la Lumière, assemblés sous les ordres du duc de Richleau, entendaient s'y opposer par tous les moyens. Tout comme John Buchan, le duc de Richleau pouvait en effet avouer, lui aussi : -Je travaille dans le sens de la paix du monde, c'est dire que j'ai pour ennemis tous ceux qui cherchent à perpétuer l'anarchie et la guerre-. Si la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur professait une doctrine d'action métahistorique d'ensemble, celle-ci ne pouvait se vouloir que l'arme active du concept hermétique de Paix Profonde, la mystérieuse *Pax Profunda* des anciens Rose-Croix.

Or, pour qu'ils parviennent à pouvoir ouvrir cette porte fatale, l'ex-chanoine Damien Mocata et les siens, irrévocablement résolus à *faire passer*, à faire pénétrer, dans l'enceinte à peine encore sauvegardée de notre monde, les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, de la *Mahapralaya* — ou Grande Dissolution — avaient besoin d'un point d'appui théurgique et cosmologique à la hauteur vertigineuse de la sombre tâche qu'ils s'étaient donnée : cet appui ne pouvait être, en l'occurrence, que celui du Talisman de Set. Mais encore eût-il fallu qu'ils le retrouvassent, et que ceci fût fait avant tout autre chose.

A ce sujet, Dennis Wheatley produit, dans *Les Vierges de*

Satan, la mise en dialogue suivante : « Le Talisman de Set, répéta de Richleau, presque dans un chuchotement. Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse. La Guerre, la Peste, la Famine et la Mort. Nous savons tous ce qui s'est passé la dernière fois que ces quatre terribles entités furent libérés pour obscurcir les cerveaux des hommes d'État et des gouvernants*. «Vous faites allusion à la Grande Guerre, je parie, dit Rex». «Bien sûr, et tous les initiés savent qu'elle a commencé parce que l'un des plus effroyable satanistes qui aient jamais existé découvrit l'une des portes secrètes par laquelle faire passer les quatre cavaliers et les lancer sur le monde. Ce fut le plus grand Magicien Noir que le monde ait connu depuis des siècles. C'est lui qui découvrit l'une des *portes* par laquelle faire venir les quatre cavaliers afin qu'ils puissent se rassasier de sang et de destruction, et je sais que le Talisman de Set est une autre *porte*. L'Europe est mûre à présent pour de nouveaux troubles et, si les quatre cavaliers sont libérés une nouvelle fois, ce sera l'*Armageddon* final. Nous devons abattre Mocata avant qu'il réussisse à s'emparer du Talisman et l'empêcher ainsi de plonger le monde dans une nouvelle guerre-. François Truchaud, le traducteur des *Vierges de Satan*, propose, en sous-sol, la note suivante : • Soulignons au passage la prémonition de Dennis Wheatley quant à la deuxième guerre mondiale (l'Allemagne nazie de 1934 était déjà bien menaçante), bien que, en dépit de la suite des événements que relate ce livre, il semble que *d'autres Mocata* aient pris le relais pour faire éclater un second conflit ».

Mais, ainsi que nous venons de le voir, le Talisman de Set était perdu, s'était évanoui sans traces depuis quinze siècles. Pour le retrouver, l'ex-chanoine Mocata et ses • éthiopiens noirs • ne pouvaient plus avoir recours qu'à la voyance, à la plus grande voyance.

Au terme de longues années de recherches astrologiques et médiumniques, l'ex-chanoine Damien Mocata devait cependant finir par approcher quelqu'un de tout à fait unique pour les destinées de son œuvre de ténèbres : le jeune banquier londonien Simon Aron, dont le ciel de naissance, présentant une conjonction Mars-Saturne infiniment *significative*, renforçait considérablement ses qualités médiumniques, des plus extraordinaires, en en faisant ainsi un canal de conduite, une voie d'accès absolument irremplaçable vers l'*endroit perdu*, vers l'*endroit même* où le Talisman de Set devait se trouver encore en dissimulation. Par la bouche du duc de Richleau, Dennis Wheatley précise « Ils comptaient se servir de la conjonction de certaines étoiles qui se produisit -

à la naissance de Simon, et *cette nuit pour une seconde fois*, afin de lancer une invocation à travers lui. Pour faire venir quelque sombre démon familial, un esprit élémentaire, un être lié à la terre ou même quelque terrible intelligence venue de ce que nous connaissons sous le nom de l'Enfer, dans l'espoir d'obtenir certaines informations qu'ils requièrent-.

Or voici, précisément, ce que, plongé en hypnose profonde et gardé, dans son glissement, par les hypnagogies plombières du Rituel de Saturne, Simon Aron devait révéler à l'ex-chanoine Damien Mocata — et toujours d'après les renseignements produits par Denis Wheatley — quant à l'endroit de l'occultation actuelle du Talisman de Set: - A la mort d'Attila, le Grec le dissimula et l'amena dans son propre pays. Dans la ville de Janina, dès son retour, il devint possédé par des démons et fut remis aux moines du monastère qui se trouve au-dessus de Metsovo, dans les montagnes, à vingt miles à l'est de la ville. Ils ne réussirent pas à chasser les démons qui habitaient son corps et ils l'enfermèrent dans une cellule souterraine. C'est là qu'il enfouit le Talisman, avant de mourir. Sept années plus tard, les cellules furent démolies et remplacées par une crypte qui fut construite sur le même site, en dessous de la grande église. Le Talisman demeura intact dans sa cachette originale. Son pouvoir peu à peu pervertit l'ensemble de la communauté, insufflant aux moines des désirs lubriques et avides, à tel point que cet ordre se désagrégea et fut finalement dissous avant l'invasion turque. La chapelle sur la gauche de la crypte fut bâtie sur l'emplacement où le Talisman est enfoui ».

Simon Aron avait été, pour Mocata, sa plus grande chance de réussite. Mais ce fut aussi Simon Aron qui le perdit : car ce n'est que dans l'intention de sauver celui-ci de l'influence fatale de l'exchanoine Mocata que le duc de Richleau se vit dans l'obligation d'attaquer le défroqué sataniste de Lyon et ses *cercles d'utilisés*, et, s'attaquant à lui, de découvrir quels étaient ses véritables buts de guerre dans l'invisible, ses ultimes desseins cosmologiques et apocalyptiques occultes.

Car ce que l'ex-chanoine Mocata ignorait, et il n'aurait vraiment pas dû se permettre de ne pas le savoir, c'est que le jeune Simon Aron appartenait déjà aux proches immédiats du duc de Richleau lui-même.

Ensuite, la seconde faille secrète dans la forteresse médiumnique de l'ex-chanoine Damien Mocata, bien plus imprévisible encore que celle que vint à y provoquer Simon Aron, fut celle de

son propre médium de travail, une jeune aristocrate anglo-hongroise, Tanith. Celle-ci, d'une beauté et d'une jeunesse éblouissantes, devait être *retournée* par le duc de Richleau au moment même où elle s'apprêtait à recevoir la marque satanique de la part même du Bouc de Mendès et, par la suite, poussée à assumer, d'une manière assez confidentielle — et cela jusque dans la relation même qu'en fait Dennis Wheatley, où le véritable travail de Tanith est quelque peu passé dans l'ombre — le ministère dévastateur de celle-là même qui, dans L'Apocalypse de saint Jean, apparaît comme la *Femme avec un Manteau de Soleil*. Qui écrasera, de Son Talon, la Tête du Serpent. Et dont la véritable identité, son identité à la fois abyssale et dogmatique, tout en n'étant pas très exactement celle que l'on pourrait être tenté de croire, justifie, dans les lignes précédentes, l'utilisation apparemment excessive d'un mot comme *même*, à haute puissance de clôture.

Tanith, ou les Invocations Interdites

J'ajouterai, néanmoins, que la description de Tanith par Dennis Wheatley est plus que révélatrice, trop révélatrice, peut-être, pour qu'elle ne puisse pas ne pas passer pour inaperçue, ou en tout cas *comme inaperçue* : « Comme le duc admirait ses cheveux brillants et ses yeux tranquilles, pendant un instant il pensa à un tableau de Botticelli. Elle avait, trouva-t-il, ce regard angélique qui n'a rien de religieux en lui, propre aux femmes qui sont nées en dehors de l'époque qui aurait dû être la leur; la vierge blonde, pour un œil superficiel, dont les veines sont parcourues par un feu liquide qui ne demande qu'à s'allumer. Un modèle rare du *cinquecento* qui aurait dû vivre dans l'Italie des Borgia ».

Au début de cet article, j'avouais qu'une profonde dette d'honneur m'attache personnellement à certaines des choses que Dennis Wheatley avait eu à dévoiler dans *Les Vierges de Satan*.

Deux batailles décisives auront à opposer, dans ce livre, les partis du non-être et de l'être, incarnés, respectivement, par le camp de l'ex-chanoine Damien Mocata et par celui du duc de Richleau.

La première de ces batailles a lieu dans un vieux manoir de la campagne anglaise, le *Cardinale Folly*, et la deuxième dans les ruines chaotiques d'un ancien monastère orthodoxe perdu dans les montagnes au-dessus de Metsovo, en Macédoine. Chaque fois la bataille commencera par être comme irrémédiablement perdue

par le camp du duc de Richleau, et chaque fois l'intervention d'un Au-Delà de lumineuse miséricorde arrache, reprend la victoire aux commanditaires nocturnes du camp de l'ex-chanoine Damien Mocata. Et c'est dans la deuxième de ces batailles, dans le couvent en mines des montagnes de la Macédoine, que l'ex-chanoine Damien Mocata, en sanction de sa défaite, est bestialement piétiné, rompu par l'incarnation satanique du Bouc de Mendès.

Lors de chacune de ces batailles — car, dans un certain sens, *Les Vierges de Satan* n'est qu'une relation de guerre — c'est à l'instant même où tout est sur le point d'être perdu pour le camp du duc de Richleau, ou même en train de se perdre, que celui-ci fait appel à des Entités Lumineuses disposant d'inconcevables pouvoirs de dévastation spirituelle, des pouvoirs galactiques, supra- cosmiques. Les risques de dissolution personnelle, d'évanouissement cosmique sans retour que l'appel salvateur à ces Entités Supra-Cosmiques comporte et suscite seront, à chaque fois, au moins aussi grands que ceux qu'impliquent les malversations épouvantables de la Puissance de Ténèbres contre laquelle on les aura invoquées au moment où tout semblait perdu. Mais se perdre dans la lumière est-ce la même chose que se perdre dans les ténèbres ?

Dennis Wheatley, rendant compte de la fin de la bataille du manoir, au *Cardinals Folly*. •!! semblait bien que leur dernière heure était arrivée. Alors, le duc utilisa ses ultimes ressources et fit une chose *qui ne doit jamais être faite sauf dans les situations désespérées les plus horribles, lorsque l'âme elle-même est en grand danger d'être perdue*. D'une voix claire et assurée, il prononça les deux derniers versets de l'effroyable rituel Sussamma.. Et ensuite: <11 savait que, par cette invocation extrême, ils avaient été transportés hors de leurs corps vers le cinquième niveau astral. Son cerveau conscient lui dit qu'il était improbable qu'ils reviennent jamais. Invoquer l'essence même de la Lumière demandait un courage surhumain, car Prana possède une énergie et une force qui échappent entièrement à l'entendement humain. Comme il peut disperser les ténèbres par son éclat, auprès duquel le faisceau lumineux produit par un million de bougies ne serait qu'un pâle rayon, il peut également attirer à lui toute lumière inférieure et l'emporter vers des royaumes dont l'homme infinitésimal ne peut même pas rêver. Un instant, il sembla qu'ils avaient été emportés hors de la pièce et qu'ils abaissaient leurs regards vers elle. Le pentacle était devenu une étoile flamboyante. Leurs corps étaient des silhouettes obscures groupées en son centre.

Une quiétude et un silence de mort les enveloppèrent en des grandes ondes absorbantes. Ils se trouvaient au-dessus de la maison de Cardinals Folly qui devint un point noir et minuscule dans le lointain. Puis tout disparut. Le temps cessa et il sembla que pendant des milliers et des milliers d'années ils flottèrent, atomes de matière resplendissante, dans un immense vide incommensurable, tournant pour toujours dans la stratosphère silencieuse, privés de tout sentiment et de toute sensation ». Mais le retour vint aussi. Puis, après l'écoulement d'éons en temps humain, ils aperçurent de nouveau la maison, infiniment lointaine au-dessous d'eux. Leurs corps gisaient à l'intérieur du pentacle, dans cette pièce obscure. Dans un silence extrême et inconnu, la poussière des siècles tombait».

Lors de la deuxième et dernière bataille du duc de Richleau et de son groupe de soutien médiumnique contre Mocata et ses conjurés noirs, bataille qui vit aussi l'exécution de l'ex-chanoine Damien Mocata par la Puissance Extérieure à laquelle il avait voué les siens et s'était voué lui-même, l'invocation salvatrice ne fut pas faite par le duc de Richleau lui-même, mais par une des jeunes femmes de son groupe, la princesse Marie-Louise Shulimoff, dont la fille se trouvait sur le point d'être égorgée rituellement, par Mocata, en offrande exaltatoire à celui qui se cachait derrière l'ombre du Bouc de Mendès.

La princesse Marie-Louise Shulimoff avait vu en rêve, la veille, un grand livre ancien aux caractères inconnus, dans lequel on ne pouvait lire que si l'on se faisait enserrer très fortement la tête dans un cercle de fer. Il s'agissait — le duc de Richleau devait le lui dire par la suite — du Livre Rouge d'Appin, propriété des Dispensateurs d'Invernhyale, depuis longtemps disparus, eux-mêmes et Leur Livre. La seule phrase du Livre Rouge d'Appin dont la princesse Marie-Louise Shulimoff arrivait à se souvenir était la suivante : *Ceux-là seulement qui Aiment sans Désirs se verront octroyer toute puissance à [Heure la plus Sombre. Or quand l'heure la plus sombre vint, en effet, pour elle, la princesse Shulimoff se souvint que l'invocation Salvatrice des Dispensateurs d'Invernhyale consistait dans la répétition mentale de cette phrase, et de la prononciation à haute voix, ensuite, d'un mot inconnu de cinq syllabes, un seul mot mais disposant d'une puissance assez limpide et grande pour faire que les Enfers se rompissent en deux : c'est ce qu'elle fit alors, et d'un seul mot elle brisa la Puissance des Ténèbres.*

La dette d'honneur qui m'attache aux *Vierges de Satan* de Dennis -

Wheatley, à présent je peux le confesser, concerne, précisément, l'invocation des Dispensateurs d'Invernhyale et, surtout, la phrase inscrite dans le Livre Rouge d'Appin. Je ne connais pas le mot de cinq syllabes si puissamment salvateur qu'utilisa la princesse Marie-Louise Shulimoff à l'heure la plus sombre, mais je sais dans quelles terribles circonstances j'ai été amené à vérifier de par moi-même la surpuissance d'irradiation cosmologique immédiate émanant de l'invocation qui dit que *ceux-là seulement qui Aiment sans Désirs se verront octroyer toute puissance à l'Heure la plus Sombre*. Invocation où, si l'on comprend et pratique le sens caché de l'obligation de la lecture la tête enserrée dans un cercle de fer, les mots deviennent autres, s'empourprent et flambent, s'écoulent rapidement comme une rivière de flammes vives, dispensent miséricordieusement la redoutable science de ceux qui s'étaient fait appeler, à juste titre, les Dispensateurs d'Invernhyale. Comment en dire plus ? Ce n'est pas non plus sans un dessein caché que j'ai tenu à mettre en relation la figure de Taniith, et ce qu'elle représente à la pointe de certaines recherches philosophales, et la zone de problèmes hermétiques et cosmologiques directement concernés par les grandes ruptures des mondes visibles et invisibles des Invocations Interdites apparaissant dans *Les Vierges de Satan*.

Messages du lointain

Cependant, ce que je comptais faire dans cette brève analyse des *Vierges de Satan*, c'était surtout montrer quelle était la véritable atmosphère, et le véritable niveau des préoccupations tout à fait spéciales dans la vie intérieure des groupes les plus avancés de la *Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer*, dont ce roman témoigne avec une justesse de laquelle je me porterai personnellement garant. Car cette justesse est celle de l'authenticité la plus dramatiquement certaine, telle qu'en avait connu et dont avait témoigné, aussi, dans ses *écrits intérieurs*, Samuel Liddell Mathers, quand il devait rendre compte de ses rencontres avec les Supérieurs Inconnus. Mais ces choses-là se passent-elles encore de nos jours ? Dans *Les Vierges de Satan* encore, Dennis Wheatley fait dire au duc de Richleau : *J'ai conversé avec trois hommes dont vous ne mettriez jamais en doute la raison: un Anglais, un Italien et un Indien, qui, tous les trois, furent pris en charge par des guides*

envoyés pour les conduire jusqu'à la vallée cachée sur les hauts plateaux du Tibet, où certains lamas ont atteint un tel degré d'illumination qu'ils peuvent prolonger leur vie à volonté et accomplir aujourd'hui tous les miracles que vous avez lus dans la Bible. C'est là-bas que le feu sacré de la vérité a été préservé pendant des siècles, à l'abri de la folie brutale et mercenaire de notre monde moderne.

Le secret d'Elyôn, l'ombre de Shaddaï

Mais, à vrai dire, il y a bien plus encore que cela dans *Les Vierges de Satan*. Dennis Wheatley, très charitablement, y fait également don à ses lecteurs, à ses *suiveurs*, de deux autres révélations opératives, dont force m'est-il de reconnaître le caractère parfaitement magistral.

Dennis Wheatley montre comment, et *jusqu'à quel point*, l'utilisation défensive et même, en quelque sorte, directement offensive de la récitation judicieuse du Psaume XCI — souvenons-nous en, *Qui habite le secret d'Elyôn, passe la nuit à l'ombre du Shaddaï* — arme les combattants spirituels en situation d'avoir à faire face aux Puissances Négatives de ce monde, et de n'importe quel autre monde accessible ou apparemment inaccessible aux nôtres et aux leurs. D'expérience propre, je peux témoigner ici que les pouvoirs disponibles dans les entrelacs occultes de la récitation judicieuse du Psaume XCI sont des pouvoirs cosmologiquement et spirituellement irrécusables et tout à fait souverains, les pouvoirs mêmes du plus Grand Recours.

D'autre part, dans le cours du récit de support autour duquel s'organise, magnétiquement, l'action théurgiquement en marche des *Vierges de Satan*, Dennis Wheatley fait ouvertement appel aux lumières ultra-spéciales d'une conception tantrique absolument occulte — absolument *interdite* dirais-je, plutôt — une conception tantrique envisageant la suspension de fait et le *changement* même non seulement du cours de l'histoire, mais jusqu'à sa substance même, suspension, changement pouvant être obtenu par l'œuvre d'une certaine volonté initiatiquement appropriée ou, si l'on préfère, « tantriquement suprahumaine ».

A ma connaissance personnelle, seul Mircéa Eliade s'est aventuré, en Occident, à ce jour, à faire état de cette *conception tantrique ultra-spéciale* (comment dire autrement). Il en avait parlé

dans un livre paru à Bucarest, en 1939, en roumain, qui comprenait deux nouvelles, *Minuit à Serampore* et *Le Secret du Docteur Honigberger*, livre dont il existe aussi une excellente traduction en français de Albert-Marie Schmidt, parue, sous le titre de *Minuit à Serampore*, à Paris, chez Stock (1956 et 1980).

Quelle est donc cette conception « tantriquement suprahumaine » de la suspension, du changement non seulement du cours, mais de la substance même de l'histoire ? Dans la partie finale de la bataille cosmologique située, par Dennis Wheatley, au manoir de *Cardinals Folly*, le personnage féminin central, le personnage nuptial du récit, la jeune aristocrate anglo-hongroise appelée Tanith, médium supérieur manipulé par Damien Mocata et *retourné* par le duc de Richleau, épuisée par la double sollicitation à laquelle l'exposait son état médiumnique de frontière entre l'être et le non-être, perd la vie, et s'éloigne définitivement dans la mort, définitivement captive du « royaume des ombres ».

Or, au terme de la deuxième bataille fondamentale du récit, bataille ayant lieu, nous l'avons vu, dans les souterrains d'un ancien monastère des montagnes de Metsovo, quand la princesse Marie-Louise Shulimoff en vient à faire appel à l'invocation immémorable du Livre Rouge d'Appin, propriété des Dispensateurs d'Invernhytle, Tanith est ramenée à la vie non parce qu'elle eût été arrachée, *reprise* à la mort, au « royaume des ombres », mais parce que le *cours même de l'histoire* en vint à être changé, et *autrement recommencé*, une autre histoire, une *histoire tout autre* prenant la place de l'*histoire ayant été*, une autre histoire à l'intérieur de laquelle la jeune Tanith n'était pas morte, ni ne devait mourir.

L'histoire n'étant ainsi que la projection d'une certaine volonté « tantriquement suprahumaine », une autre volonté « tantriquement suprahumaine » peut à tout instant vouloir faire que l'histoire soit ce qu'elle veut qu'elle soit : l'histoire, en fait, n'est ainsi que la projection de la volonté « tantriquement suprahumaine » qui parvient à s'imposer comme la plus forte par rapport à toute autre volonté d'histoire. Mais, dans cette épreuve cosmique permanente, quelle est la place de la Divine Providence ? La volonté « tantriquement suprahumaine » en état de l'emporter sur toutes les autres volontés d'histoire sera, précisément, celle qui recevra l'Appui Extérieur de la Divine Providence.

G.L GURDJIEFF ET LA FRATERNITE DES POLAIRES

«... si proche de Lui que j'oubliai mon nom •

Al Hallâj

Le complot des prisonniers méritants

L'intolérable scandale des choses basses et parfois même subversives et très sales, des choses d'intention nuisible que l'on n'en finit plus de dire sur G.L Gurdjieff n'a d'égal que la misère morale du non-dit, du creux d'ombre que d'aucuns parmi ceux qui savent ont assez mystérieusement laissé se constituer derrière la figure si hautement lumineuse de l'hôte spirituel, du Frère Illuminé de l'Asie qui vint s'arrêter, pour si peu de temps, au Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau. Pourquoi cela? Et jusqu'où, cette œuvre de ténèbres ? Jusqu'à la fin. Ce qui veut dire, aussi, quant à nous autres, que c'est bien jusqu'à la fin de tout qu'il nous faudra faire face, tenir, nous battre le dos au mur et seuls.

G.L Gurdjieff ne parlait-il pas d'un *funeste dieu auto-tranquillisateur*? Si, tout à l'opposé du vœu pieux, obscurantiste et si dramatiquement irresponsable de ceux qui ne savent rien et croient tout savoir, les temps actuels — ce qu'il faut théologiquement appeler les *temps actuels* — loin de promouvoir on ne sait même

plus quelle *convergence montante* de certains états spirituels de ce monde, se veulent, en réalité, et savent très bien se montrer, de par leur propre corruption finale, irrémédiable, accélérée, déjà tout à fait nocturne, des temps très durs, des temps de plus en plus durs, transparents à leur seule fatalité de désastre mais absolument impitoyables envers toute pétition spirituelle vivante et vraie, fût-elle le plus virginalement désarmée ou, si l'on veut, la plus sainte, le devoir spirituel de témoignage ne se doit-il pas d'être plus dur encore, plus exigeant et plus brûlant pour ceux qui croient humblement ne rien savoir mais qui, néanmoins, sont portés à connaître d'avance tout ce qu'il leur faut savoir pour se sauver eux-mêmes et agir pour le salut des autres et du monde dans ses élévations cosmologiques ultimes ?

Ainsi se fait-il que, malgré l'obscurcissement sans espoir de ces temps de la fin, le devoir spirituel de témoignage, vertu appartenant au patrimoine voilé des libérés dans la vie, des *jivan-mukti*, quelques-uns s'obligent à l'assumer encore.

Mais a-t-on dit, à l'heure présente, tout ce qu'il fallait dire sur la situation et sur l'intelligence actuelles de l'action salvatrice qu'avait eu à entreprendre, en Europe occidentale et, dans une bien moindre mesure, aux États-Unis, le grand initié d'Alexandropol, action qu'il dut assumer sur quelles injonctions cachées, et d'autant plus irrésistibles qu'elles s'identifiaient d'avance avec la marche même de son propre destin ?

Commençons par dire que, dans un des rares écrits réellement gurdjieffiens disponibles à cette heure, c'est de la manière suivante que Nicolas Tereschenko définit la raison d'être et les bases actives de l'enseignement du maître thérapeute du Prieuré d'Avon : « Le salut ne peut être assuré par nul autre que soi-même. Le sauveur par procuration n'existe pas. L'homme qui ressent le besoin féroce et impérieux d'évasion doit, pour apprendre ce qu'il faut savoir pour s'échapper, s'adresser à un homme qui a déjà réussi à le faire, qui a recouvré sa liberté et qui est prêt à aider les prisonniers méritants-. Et aussi: - L'enseignement de G.I. Gurdjieff montre que la vie dans laquelle un homme se trouve est la situation la meilleure pour procéder au travail de façon efficace et que rien n'est à changer dans son existence ordinaire et quotidienne, tout au moins dans les premiers temps. Chaque individu a reçu la vie comme un bien propre pour en faire usage, et tous les chagrins et bêtises d'un homme, tout ce qu'il y a de bon dans sa vie ainsi que tout ce qui y est désagréable,

sont l'expression des besoins de cet homme particulier, besoins qui lui permettent d'acquérir une plus haute conscience. Tout ce qui lui arrive peut alimenter son moulin. Nous devons continuer à vivre d'une manière plus intense qu'auparavant, faisant bon usage de tout ce qui nous afflige aussi bien que de ce qui nous plaît en profitant de tous deux pour notre travail intérieur •. Et ensuite : • Il nous montre le mur, décrit la matière dont il est composé et nous indique ses points de moindre résistance. De plus, il nous prévient de ce que nous trouverons de l'autre côté*. Mais, poursuit Nicolas Tereschenko, «ce n'est que par nos propres efforts que nous pourrions franchir le mur, et nous devons le faire les yeux ouverts par l'entraînement administré, conscients en tous temps de chaque situation où nous nous trouvons et sachant bien et très exactement ce qu'il faut faire pour surmonter les obstacles et éviter les pièges*.

Mais au-delà de l'enseignement gurdjieffien, tel que certains l'avaient connu directement, et au-delà aussi de ses perpétuations actuelles, car il y en a, et apparemment de fort importantes, une ombre irréductible persiste et parfois même se laisse encore pressentir, l'ombre puissante, indomptable et sereine de celui qui fut G.I. Gurdjieff lui-même dans sa propre vie, dans son identité intérieurement immuable et dans son existence agissante et qui, entièrement mobilisé par les commandements de sa mission, avait pesé d'un poids si terriblement exigeant sur le devenir spirituel de quelques-uns et partant sur les destinées visibles et surtout invisibles de l'histoire actuelle dans ses dimensions les plus décisives.

Car l'heure est peut-être enfin venue où l'on devrait pouvoir s'interroger non seulement sur les attributs missionnaires directs et avouables de l'enseignement de G.I. Gurdjieff, mais aussi sur le sens providentiel, sur le sens à la fois suractivant et, à l'heure actuelle, encore et toujours occulte de son avènement de fait au moment précis où il vint témoigner, en Europe occidentale, pour quelque chose qu'il eut à garantir de sa propre vie si tragiquement faite et dé faite à cette tâche que l'on peut soupçonner à la hauteur du sacrifice ainsi sollicité de lui, c'est-à-dire tout à fait immense.

Mais rien n'est peut-être assez grand dans la spirale montante du travail engagé pour la libération finale des «prisonniers méritants • : tel est, aussi, l'enseignement le plus interdit de la Miséricordieuse Couronne du Tantra. Cependant, rien ne dit que ce fut ce à quoi G.I. Gurdjieff eut à s'employer *vraiment*.

Labourer secrètement le champ

Et pourtant, malgré le statut relativement confidentiel, les exigences et les prétentions exorbitantes que G.I. Gurdjieff avait imposés à l'enseignement dispensé par les groupes de travail conçus et soutenus, assumés, par lui-même, à cette même fin — groupes d'apprentissage et de travail sur soi dont la démarche intime n'était pas sans rappeler un dispositif de roues tournoyant à l'infini sur elles-mêmes, ce tournoisement devant entretenir, précisément, le feu intérieur de la spirale de leur élévation cachée, et cachée avec acharnement — malgré le statut relativement confidentiel, dis-je, de l'enseignement gurdjieffien dans ses groupes de support, force nous est-il de comprendre que le véritable centre de gravité, que l'épicentre transcendantal de la grande action d'éveil théurgique entreprise par G.I. Gurdjieff en Europe occidentale et ailleurs devait être tout autre. Situé *ailleurs*, et autrement gardé de tout regard, de toute approche, de toute atteinte spirituellement illégitime.

Car il est peut-être grand temps qu'on se l'avoue : le secret assez durement soutenu mais, au bout du compte, non infranchissable de ce qui se passait au niveau de ces groupes d'enseignement engagés dans l'instruction libératrice, dans le déconditionnement total de soi-même n'était que la couverture extérieure du secret autrement profond, et très puissamment immuable, dont les impositions d'arrêt interdisaient tout passage vers ce qui avait lieu à l'intérieur le plus gardé, le plus inaccessible du foyer de la nébuleuse spirituelle en marche, théurgiquement animée, celle-ci, par la simple et si abyssale présence, par l'être si ardent et le souffle même du grand initié d'Alexandropol, et conçue pour qu'elle ramenât l'incendie en ce monde et dans l'histoire de son sombre devenir actuel.

Mais comment dire cela d'une manière qui fût à la fois exempte de toute obscurité et pleinement habilitée à divulguer ce qui ne saurait l'être, la transparence même du discours y faisant fonction de voile et appelée à en préserver ainsi, cette transparence troublante mais non troublée, la belle intégralité de son dépôt soudain périlclité par le feu dévastateur de la vérité mise à nu sans égards, et celle-ci, avait-on dit, plus aveuglante que dix mille soleils ? Si Muhyu-d-dîn Ibn Arabî disait que la mise en limpidité n'est elle-même qu'une façon de parler subversive et dissimulante, *aç-çafâu ibârah*, ne disait-il pas, aussi, que les habitants du Paradis sont couverts d'un voile, tout comme le sont ceux

qui se trouvent relégués dans l'inextinguible feu des fournaies infernales ? Car il n'y a d'extrémité que dissimulée, ni de tranchant qui ne se voulût à découvert.

C'est que, d'un point de vue traditionnel, l'éveil à la réalité ultime d'un certain nombre d'êtres, et quels qu'ils fussent ceux-ci, n'a aucune espèce d'importance en soi, et apparaît même comme proprement inconcevable : il n'y a d'action spirituelle profonde et réelle que dans le champ d'une volonté providentielle en action, et dans le but préconçu de la réalisation des desseins cachés de celle-ci. Rien n'existe ni ne saurait exister que par «le seul dessein secret du roi». Par contre, les choses s'éclairent comme de par elles-mêmes si l'on parvient à comprendre que l'action spirituelle de G.I. Gurdjieff en Europe occidentale se doit absolument d'avoir été conçue suivant la dialectique du dédoublement ontologique par le secret, qui seule définit et dénonce toute entreprise profondément occulte à l'œuvre dans l'histoire, ou mieux dit qui se trouverait subversivement engagée dans ce qu'il est convenu d'appeler, après Nietzsche, la «grande histoire».

Car tout se passe comme si, mandaté par de très hauts concessionnaires, G.I. Gurdjieff s'était rendu en Europe occidentale avec la mission de labourer secrètement le champ spirituel lui permettant d'y installer, ultérieurement, un groupe de réception, de présence et de protection rapprochée, un groupe de témoignage à l'intérieur duquel il eût été prévu qu'un jour, quand les temps eussent été accomplis, quelqu'un de très libre et de très grand se laisse apparaître et entame une carrière d'éveil révolutionnaire, de délivrance et de salut de dimensions cosmologiques tout à fait ultimes. Et c'est pour couvrir opérationnellement, pour abriter le groupe d'élection à l'intérieur duquel eût dû se faire l'avènement salvateur, la très limpide nativité sidérale ainsi prévue, que G.I. Gurdjieff avait été tenu de monter l'ensemble de son dispositif d'enseignement et de travail sur soi dont on a eu à connaître, plus ou moins discrètement, à travers les témoignages et les confessions de ceux qui, hôtes du Prieuré d'Avon, de Dresde ou d'ailleurs, s'étaient crus au centre d'une immense aventure spirituelle alors qu'ils n'en avaient eu, et dans quel admirable et dramatique aveuglement sacrificiel, que la seule garde extérieure, *eyeless in Gaza at the mill with slaves*.

Si, de toute évidence, il est d'une assez extrême vanité de s'interroger sur l'identité déjà présente ou qui resterait encore à venir de *ce quelqu'un* pour qui tout aura été ainsi conçu et mis occultement en place, on peut néanmoins envisager de comprendre

quelle aura pu être la centrale d'influence transhistorique, elle-même interdite d'approche, inéluctablement hors d'atteinte, d'où G.I. Gurdjieff lui-même nous fut envoyé, mandaté par des «supérieurs inconnus», par des «maîtres cachés, siégeant en dehors des barrières ontologiques de ce monde.

Or c'est encore ce que Nicolas Tereschenko affirmera, lui aussi, dans la conclusion de son écrit si vivifiant, quand il révèle, et cela tout en étant en droit de le faire, que «les paroles de G.I. Gurdjieff » n'ont été, en elles-mêmes, rien d'autre que les fruits directs d'un certain appel permanent à la « saine raison » — et là, pour cette mystérieuse • saine raison », voyons aussi sa réplique visionnaire dans l'*intelletto sano* prêché par Dante — appel à la «saine raison» pouvant être intercepté et reconnu pour tel, précise Niçois Tereschenko, dans l'action occulte de cette «voix du silence» qui, en provenance d'un «centre caché du monde » interpelle, en chacun de nous, notre propre «centre caché ». C'est aussi ce que Nicolas Tereschenko appelle, lui, le fait d'être «en liaison avec le centre».

Pendant, être • en liaison avec le centre », avec ce que Nicolas Tereschenko appelle le • centre caché du monde », n'est-ce pas, aussi, et surtout, le canal et la manière par lesquels il peut nous être donné d'entrer en contact avec les ■ maîtres cachés » de ce centre, avec ses «supérieurs inconnus», avec les Seigneurs du Pôle et l'invisible, la très occulte Fraternité Polaire qui leur sert à la fois d'enceinte de protection vers l'extérieur et de communauté de support mystique, nuptiale et eucharistique ?

Mais comment parler de ces maîtres cachés, de ces suprêmes directeurs d'influence qu'un René Guénon avait accepté d'appeler les Supérieurs Inconnus ? Dans un livre paru il y a plus d'un demi-siècle et réputé introuvable, l'Américain Talbot Mundy (1877-1940), ancien agent supérieur de l'*Intelligence Service* britannique aux Indes (et ailleurs) raconte, sous le voile singulièrement équivoque de la fiction romanesque, l'immaculée conception initiatique d'une jeune fille à la fois choisie et prédestinée, une orpheline d'origine anglaise, disparue, cachée, mise en conditions par les Maîtres Inconnus en vue d'une grande mission de rédemption et de délivrance eschatologique aux Indes, et ensuite en Occident. Ce roman à clefs visionnaires s'intitule, en anglais, *Om*, et le fait que l'on vient de le republier en français n'est sans doute pas dépourvu d'une certaine signification (la version française en a changé le titre en *L'Œuf de Jade*, et ce sont les Nouvelles Éditions Oswald qui la publient). On y parle, précisément,

des Maîtres Inconnus et de leur mystérieux envoyé vers le monde obscur des vallées d'en-bas, le lama Tsiang Sandup.

Talbot Mundy, dans *L'Œuf de Jade*: «Il paraît qu'il existe des êtres à qui Tsiang Sandup peut aller demander conseil. Je ne sais pas qui ils sont, ni où ils sont. Je crois qu'il a fait allusion à eux deux ou trois fois au plus depuis tout le temps que je le connais, et seulement pour me faire comprendre qu'il n'est absolument pas libre d'agir à sa guise. La conclusion que j'ai pu tirer de ses allusions voilées, c'est qu'il agit sous sa propre responsabilité, mais qu'il perdrait le privilège de conférer avec ces inconnus s'il se laissait guider par des considérations personnelles. Encore n'est-ce là qu'une conjecture. Il ne m'a rien dit de défini ». Et ensuite: «Les maîtres!» Je parierais qu'il connaît quelques-uns des Maîtres!».

La question qui se pose, à ce qu'il me semble, est celle de savoir si l'on peut, si l'on doit s'aventurer à penser que les grands • supérieurs inconnus», que les «Maîtres» hors d'atteinte dont témoigne Talbot Mundy, n'eussent pu être les mêmes que ceux qui, par la suite, et notamment au niveau le plus souterrain, le plus subversivement occulte de l'action occidentale de G.I. Gurdjieff eurent à intervenir directement en Europe, et plus particulièrement en France. • C'est en France que je me sens dans mon vrai pays », dira G.I. Gurdjieff.

Mais le tout n'est-il pas de savoir, avant tout, ce qu'il nous faut comprendre, en l'occurrence, par ce «centre caché du monde» dont parle Nicolas Tereschenko et dont le lama Tsiang Sandup aussi bien que G.I. Gurdjieff — à moins qu'ils ne fassent qu'un, en réalité — n'auront été que les envoyés secrets, les • chargés de mission» vers «le monde obscur des vallées d'en bas», notre monde ? C'est pourquoi il est indispensable, je crois, qu'à ce même sujet, et tout en exhaussant le débat à un niveau gnostique directement transcendantal, l'on en vienne, pour conclure, aux révélations de ce que l'on s'est habitué à appeler, en Occident, *Le Livre d'Enoch*: «Et moi, Enoch, je fus ainsi dans le plus haut des cieux, et là, au milieu de cette Lumière, je vis comme une Demeure bâtie en blocs de cristal, et parmi ces blocs de cristal, il y avait comme des langues de Feu Vivant. Et je vis alors les Fils des Anges saints marcher sur les flammes; leurs vêtements étaient blancs ainsi que leurs tuniques, et leurs Faces resplendissaient comme du cristal ».

L'initiation de la Prêtresse

Bien de gens avancés dans la voie du retour sur eux-mêmes, dans la voie de ce que Nicolas Tereschenko appelle, lui, la - liaison avec le centre-, ont pressenti, vivement, que la mort de la jeune et si belle Katherine Mansfield au Prieuré d'Avon cachait un mystère profond, et qu'un malheur à venir, sombre, inconcevable, immense, devait avoir trouvé ses fondations actives dans la consommation de ce mystère à l'heure où cela se fit, le 9 janvier 1923 -à la tombée de la nuit-.

Sur certaines des choses simples et tragiques qui s'étaient passées au Prieuré d'Avon dans les derniers jours de la vie de Katherine Mansfield, un témoin majeur, James Moore, auteur d'un livre fondamental à ce sujet, *Gurdjieff and Mansfield* (Londres et Boston, 1980), écrit :

«Après une longue journée de travail, Gurdjieff enseignait les Mouvements et les Danses Sacrées. Il était debout devant ses élèves, assumant son rôle avec sa manière d'imposer, d'exiger. Nuit après nuit, Katherine Mansfield est là. Elle regarde. Hiératique, inexplicable, elle est assise sur la chaise la plus proche du feu, au salon. Élégante dans la simplicité de sa robe, le visage plein d'intensité, avec juste assez de rouge pour relever sa pâleur. A ses grands yeux intelligents aucune nuance n'échappe.. Et ensuite: - Elle parle d'une ancienne danse assyrienne, extraordinaire. • Je n'ai pas de mots pour la décrire. La voir semble changer tout mon être pour le moment». Mais un des Mouvements qui lui apportait un message spécial, c'était l'« Initiation de la Prêtresse », fragment d'un mystère. Il provenait d'un temple souterrain de l'Hindou Kush. La femme de Gurdjieff, Madame Ostrowska, dansait le rôle de la Grande Prêtresse».

Or, si la jeune Anglaise Katherine Mansfield en vint à être amenée au Prieuré d'Avon, ce fut, m'a-t-on assuré, parce que l'on avait reconnu, en elle, le souffle et l'identité dogmatique de celle qui, à ce moment-là, • jeune servante envoyée là par son Indicible Maîtresse», devait occuper, en Occident, une place tout à fait analogue à celle que Talbot Mundy avait compris que certains «supérieurs inconnus» préparaient, à la fin du siècle dernier, quelque part sur les contreforts de l'Himalaya, pour la «jeune orpheline anglaise » dont il nous entretient dans son *Œuf de Jade*.

Des puissances obscures, asservies au chaos et à la négation, en vinrent à empêcher que cela se fasse, et cet empêchement,

Katherine Mansfield dut le payer, aussitôt, au moins de sa propre vie. Et pourtant, au Prieuré d'Avon même, n'avait-elle pas eu l'inspiration d'écrire *plus que jamais je sens que je peux développer une autre vie en moi, une vie que la mort ne pourra pas détruire*.

Moins d'un an après — sept mois après, exactement — G.I. Gurdjieff eut lui-même à en subir le choc en retour, lors de son terrible accident d'auto de Fontainebleau, et l'aventure du Prieuré d'Avon prit fin abruptement. Une grande lumière secrète s'éteignait en Occident, défaite aux conséquences incalculables et dont l'immense vague de fond n'a pas fini de submerger les réduits de nos derniers points de résistance.

Les feux de la Grande Ourse

Rappelons-nous donc, aussi, qu'une antique prophétie gnostique, aujourd'hui bien oubliée, liait la réapparition d'Enoch et l'établissement de sa régence apocalyptique finale aux destinées occultes de l'ancienne Cappadoce, terre hantée depuis toujours par les puissances du feu spirituel des origines, du Feu Vivant, dit *Le Livre d'Enoch*, Feu Vivant dans lequel il s'agit de reconnaître la préfiguration cosmologique fondamentale du Saint-Esprit.

Or G.I. Gurdjieff n'était-il pas lui-même originaire, précisément, de la Cappadoce ? Tout a commencé, tout finira en Cappadoce, cœur vivant et battant de cette zone mystérieuse et toujours virginalement refermée sur elle-même qui, par les rivages escarpés de la mer Noire, domaine de l'ancienne Maîtresse Pontique, l'unique, la sombre, l'extatique, la sanglante, fait se rencontrer, aujourd'hui encore, mais dans les souterrains de quel terrible, de quel vertigineux secret au noir, l'éthos visionnaire et cosmologique du Sud-Est européen avec celui, non moins hanté, non moins embrasé et embrasant, des hauts lieux prédestinés d'Asie Centrale, du Nord de l'Inde, de la Chine et du Japon, l'un et l'autre entièrement assujettis au souvenir immémorial de leurs provenances de la Grande Ourse. Or ce faisant, la Cappadoce n'en finit plus de reconstituer, dans l'invisible, l'unité originale de ce qui avait été et qui n'est plus, mais qui reviendra à nouveau quand les temps seront prêts. Il y a, en effet, un mystère actuel, et même extraordinairement actuel de la réapparition, suractivée, et, au regard de quelques-uns, déjà paroxystique, de l'Eurasie antérieure, dont la nouvelle émergence s'annonce, précisément, au

niveau d'un certain réveil spirituel, d'une certaine attente aurorale, d'une certaine conscience révolutionnaire gnostique et, de par cela même, transhistorique. Or, de toute évidence, c'est le mystère de cette nouvelle émergence transhistorique de l'Eurasie antérieure en termes de réveil, d'attente, de conscience que G.I. Gurdjieff avait été chargé de véhiculer, de faire pénétrer eucharistiquement dans la conscience occidentale de l'Europe actuelle, de l'Europe de la fin, de l'Europe souterraine dont le futur éveil à l'Esprit, au Feu Vivant, incendiera le monde à nouveau, et tous les deux. Faut-il encore le préciser ? Ce futur éveil de la conscience occidentale de l'Europe de la fin, si dramatiquement mis à feu par le ministère occulte de G.I. Gurdjieff, doit comporter aussi, et c'est ce qui sera, une nouvelle dimension religieuse, fondamentalement gnostique et cosmologique, et bien plus encore, une nouvelle religion de salut, une nouvelle religion salvatrice, vivante, catholique et agissante. Or celle-ci ne saurait être, en tout état de cause, que la religion du Feu Vivant qui se cache, depuis si longtemps, derrière les révélations incendiaires du *Livre d'Enoch*.

Ainsi, pour ceux qui sauraient s'y aventurer spirituellement, une définition topologique active de cet espace interdit, de ce vaste territoire transcendantal qui recouvre et entretient le mystère vivant de la plus grande Cappadoce et de ses terres pontiques originales, se trouve charitablement dissimulée dans *Rencontra avec des hommes remarquables*, le seul livre vraiment initiatique de G.I. Gurdjieff, mais, aussi, le seul livre occidental contemporain bénéficiant d'une lecture chiffrée au niveau de l'être, d'une mise en chiffre ontologique et dont les clefs de déchiffrement impliquent et exigent l'utilisation de la constellation de la Grande Ourse *en tant que telle*.

La place que l'on quitte

G.I. Gurdjieff a-t-il pu entièrement accomplir sa mission spéciale ? Il se peut qu'il nous soit interdit d'en douter. Mais une mission entièrement accomplie implique, aussi, un passage de pouvoirs. La flamme doit être souterrainement transmise, qui vient des ténèbres et y retourne dans l'attente de l'heure prévue.

Aussi, dans un travail de témoignage intitulé *René Daumal, du Grand Jeu à Gurdjieff*, Bruno François établit-il un rapprochement

des plus révélateurs quand il met en présence un texte de René Daumal et un passage de *Fragments d'un enseignement inconnu* où Piotr D. Ouspensky rapporte une confidence décisive de G.I. Gurdjieff lui-même. René Daumal: <Je veux m'étendre tout particulièrement, pour finir, sur une des lois du Mont Analogue ; pour atteindre le sommet, l'on doit aller de refuge en refuge, l'on a le devoir de préparer des êtres qui doivent venir occuper la place que l'on quitte. Et ce n'est qu'après les avoir préparés que l'on peut monter plus haut». Et G.I. Gurdjieff, d'après le témoignage écrit du fidèle Piotr D. Ouspensky : • Personne ne peut s'élever à un degré supérieur de l'escalier avant d'avoir mis quelqu'un à sa propre place •.

Qui donc, après la disparition de G.I. Gurdjieff, a pris très secrètement sa place ? Derrière les survivances éparées et relativement équivoques des groupes de travail œuvrant encore dans les sentiers à nu du déconditionnement de soi, quel est le vrai groupe de témoins enochiens s'utilisant à la mise en piste, à la mise en avènement de celui par qui, le jour venu, tout devra changer, et tout changera dans le visible et dans l'invisible ?

Et que sont devenus, entre bien d'autres, sans doute, les Polaires, dont les destinées et la vocation apparentes se trouvent définies dans le livre de Zam Bhotiva *Asia Mystertosa*, mais dont fort peu de gens sont en état de soupçonner, aujourd'hui, les relations de couverture et de soutien parallèle, caché, qui furent les leurs avec les cercles les plus intérieurs de la nébuleuse gurdjieffienne en action, et qu'ils perpétrèrent jusqu'à ce qu'ils soient appelés à disparaître à nouveau, comme ils étaient venus, et dans quelles fertiles tourbières d'alternance au noir?

En tout cas, aujourd'hui, en Europe occidentale, une lignée énochienne veille et travaille à couvert pour préparer les chemins polaires du proche avènement de quelqu'un, lignée dont la miséricordieuse fondation fut l'œuvre eucharistique et sacrificielle du grand G.I. Gurdjieff, en qui certains saluent la mémoire toujours agissante d'un de ces Frères Illuminés de l'Asie dont le passage annonce, chaque fois, un changement total de la face du monde.

Les chemins polaires du proche avènement

La dernière fois que je l'ai vu à Rome, en octobre 1968, Julius Evola s'était obstiné à ramener sans cesse notre conversation sur

la Fraternité Polaire, tout comme s'il avait su, lui, que nous n'allions plus nous revoir — peut-être — en cette vie, et qu'il fallait qu'il me signifie ainsi la direction de notre *suprême attente à venir*, de ses chemins polaires et du proche — désormais — *avènement salvateur*.

L'histoire actuelle de la Fraternité Polaire commence, en Occident, par l'énigmatique aventure de ce qu'allait devenir l'implantation parisienne des • polaires > et de leurs successives enceintes de dissimulation, l'ensemble de l'organisation visible vite engloutie par le tourbillon des événements ayant balayé le continent européen il y a une cinquantaine d'années. Mais comment va-t-elle finir, la grande histoire occidentale de la Fraternité Polaire ? Comme il a été prévu, et dans les temps prévus.

A l'heure présente, cependant, des influences polaires du plus haut niveau spirituel et cosmologique hantent médiumniquement les cieux intérieurs d'une certaine conscience occidentale en éveil, en France et ailleurs en Europe, et ces influences proviennent, toutes, le plus souvent par les canaux du rêve abyssal, du *quatrième rêve*, d'un endroit se situant non plus au Tibet, mais quelque part en Chine continentale, dans les montagnes enneigées du grand Nord-Ouest. Et que nous dit-on ? Que déjà les temps du plus Grand Retour deviennent proches, voire imminents, que les destinées polaires du monde occidental vont à nouveau devoir briser la marche fatale de l'histoire mondiale vers la Grande Dissolution, vers la *Mahapralaya*.

LE RETOUR DE LA SYNARCHIE

— *Créer un Ordre, c'est une grande chose, dis-je alors.*

— *C'est le Grand Œuvre de demain. Le seul.*

Et aussi :

— *Nous n'allons qu'au peuple invisible, celui qui survivra et qui sera chargé de repeupler le monde. C'est à nous, à notre Ordre, qu'il incombera de découvrir, de retenir, de résumer l'acquis des derniers millénaires, dix mille ans peut-être, et de le passer à la nouvelle terre. Alors, pour ceux-là, je veux bien faire le militant, tu comprends. Je n'appelle plus ça de la politique.*

Raymond Abellio, *Heureux les Pacifiques*

• *Le Groupe des Polaires sera sous la haute protection de l'Étincelle d'un Sage Rose-Croix et, comme l'indique un article du Statut Ésotérique, son Commandant Spirituel suprême sera « Celui qui Attend », l'envoyé de l'Asia Mystériora ». Le rêve de l'illuminé, de Saint-Yves d'Alveydre commence à se réaliser ».*

Zam Bhotiva, *Asia Mysteriosa*

Pas de comptes à rendre

Conjuration, dans ses profondeurs ultimes, d'ordre essentiellement métahistorique, il semblerait que la Synarchie — mais appelons-là, conventionnellement, et puisque cela s'était fait

ainsi. Mouvement Synarchique d'Empire — se serait partiellement laissée attirer, lors de la dernière guerre mondiale et dans les années ayant précédé celle-ci, par l'appel direct, immédiat de l'histoire, ou de la politique même, et qu'elle y aurait trouvé sa fin, «une fin définitive» a-t-on dit. Dans un certain sens c'est en effet ainsi, et ce n'est que justice : ce que les gnostiques nommaient les *eaux inférieures* emportent et anéantissent irrémédiablement dans leur courant quiconque s'aventure à en connaître la fascination et les tumultes.

L'histoire, cependant, chose passagère et appartenant au seul domaine de l'action, ne peut rien sur la métahistoire, chose supérieure, relevant des espaces de la vision transcendante, hors d'atteinte. L'effondrement à terme, ou plutôt l'autodissolution du Mouvement Synarchique d'Empire ne saurait donc avoir, en aucun cas, des raisons, des origines, des causes d'ordre historique direct, et bien moins encore d'ordre politique : la disparition de celle-ci, sa « liquidation » politico-historique, provient du retrait des habilitations occultes qui lui avaient été concédées, au moment voulu, par son noyau métahistorique invisible, extérieur aux tumultes et aux tragédies qui avaient fini par l'emporter.

D'ailleurs, et s'il fallait que l'on s'en tienne à des explications d'un ordre exclusivement politico-historique, le Mouvement Synarchique d'Empire n'avait, en fait, rigoureusement rien à craindre, rien à perdre du cours des événements ayant eu à conclure de la dernière guerre mondiale. Si une importante fraction du Mouvement Synarchique d'Empire avait, jusqu'à un certain moment tout au moins, collaboré à fond, à Paris, avec les représentants du Troisième Reich, fraction s'étant fait connaître sous le nom de Mouvement Social Révolutionnaire (MSR), il n'est pas moins certain que, au même moment, des fractions non moins importantes du même Mouvement Synarchique d'Empire s'étaient rangées en force dans l'autre camp, à Berne, à Londres, à Lisbonne, à Alger, alors qu'à Vichy même des éléments supérieurs de celui-ci avait mis en place des réseaux de renseignements stratégiques contre le Troisième Reich auxquels la Résistance Nationale de l'intérieur en vint à devoir beaucoup, si ce n'est tout. Sans parler, aussi, du réseau Alliance du commandant Loustaunau-Lacau qui, rattaché directement à *Y Intelligence Service* de Londres, mobilisait en termes de guerre souterraine les anciennes structures de la Spirale, organisation militaire — agissant exclusivement à l'intérieur des Forces Armées — ayant fait partie du *bras séculier* du Mouvement Synarchique d'Empire, plus

communément appelé la Cagoule. Or le commandant Loustau-nau-Lacau, héros de la Résistance, déclarait, en 1949, ce qui suit : < Quant à la Cagoule, j'estime que sans ces gens entraînés dès avant la guerre à la lutte clandestine, le 18 juin 1940, de Gaulle, ce n'aurait été qu'un coup de clairoin inutile et sans résonance >.

Si le Mouvement Synarchique d'Empire s'est donc vu intimé l'ordre de faire le plongeon dans un long sommeil sans rêves à la fin de la dernière guerre mondiale, ce n'est guère faute de pouvoir procéder autrement : il aurait suffi, à supposer que ses > supérieurs inconnus > Tussent ainsi voulu, que, pour qu'il continuât sa marche à l'histoire^ celui-ci s'avisât de mettre l'accent grave sur une des fractions qui, à l'intérieur de son front de présence occulte sur l'ensemble de l'ouverture historique du moment, avait choisi le «camp des vainqueurs», tout en exigeant un -châtiment exemplaire • pour celles de ses appartenances par trop compromises avec le désastre final de l'aventure hitlérienne. Ce qui, dans un certain sens, avait failli être fait si, à Berne, l'influence occulte de certains envoyés spéciaux extraordinaires de Winston Churchill ne l'avait pas emporté sur la «mission Allen Dulles-, Mais ceci est peut-être une autre histoire.

Si les choses en fin de compte se sont donc passées autrement, ce n'est pas par la faute d'une quelconque impossibilité totale de manœuvre, mais à la suite d'une décision métapolitique, voire même supra-historique, lucide, impitoyable, hautaine, visionnaire, exigeant le retrait de l'histoire de ceux des éléments du Mouvement Synarchique d'Empire ayant pu administrer la preuve de leurs qualités spirituelles transcendantes dans le feu même de l'action, de leur *prédestination suprahistorique*, et le sacrifice, l'abandon de tous les autres. Ceci en vue de ce qui, bien plus tard, allait devoir signifier, très effectivement, la mise en œuvre subversivement cosmologique du plus grand Retour des Temps, le passage historique aux temps métahistoriques de la Fin des Temps.

Les organisations initiatiques supérieures n'ont pas de comptes à rendre à l'histoire, dont elles peuvent parfois investir et utiliser le domaine propre à des fins incompréhensibles pour les non-initiés et, une fois leur tâche confidentielle accomplie, se retirer à nouveau dans l'ombre impénétrable, dans les enclaves hors d'atteinte qu'elles savent s'aménager en marge du cours visible de l'histoire. Ce que nous appelons le Mouvement Synarchique d'Empire fut, il ne me semble pas tellement nécessaire de le cacher encore, l'émanation tout à fait immédiate, vivante, vivifiante

dans son temps, «royale», d'une instance initiatique supra- historique, «galactique-, aux origines aussi abyssales que persistent à l'être ses destinées à venir, et dont la *prochaine incursion* dans l'histoire ne manquera sans doute pas d'en signifier, amener, provoquer l'*achèvement*.

Une *prochaine incursion* dont l'avènement concernera d'une manière extrêmement directe non seulement les destinées de la France dans les quinze années à venir, l'échéance-charnière se situant en 1992, mais encore et surtout ce que l'on doit considérer comme sa *prédestination ultime*. C'est en France que le Mouvement Synarchique d'Empire s'est manifesté une première fois en ce siècle, et c'est en France qu'aura à s'incarner, dans les temps prévus et voulus mais en tout cas avant la fin de ce même siècle, le concept impérial absolu de l'intelligence Synarchique, étrangère à ce monde, «extra-galactique-. C'est encore en France que vint à apparaître et dut agir Saint-Yves, marquis d'Alveydre (1842-1909), doctrinaire et fondateur inspiré de l'intelligence Synarchique, auteur, en 1882, d'un livre intitulé *Mission actuelle des Souverains par l'un d'eux* (à Paris, Dentu, 1882). L'un d'eux ? Nous en reparlerons. Je dirais que, sous une certaine lumière, la souveraineté du marquis d'Alveydre relevait, très occultement, de l'énigmatique souveraineté post-mortem de Tout-ankh-Amon et de tous ceux qui régneront, invisiblement dans le visible, au nom d'une mission leur incombant de la part du centre même de l'Espace Cosmique en tant qu'être vivant, en tant qu'Être TransGalactique Suprême (je m'en trouve infiniment désolé, mais les mots déjà, à ce niveau, ne soutiennent plus la *charge* qui leur est imposée). Au sujet de la souveraineté transhistorique de Tout- ankh-Amon — modèle majeur de l'actuel cycle cosmique en voie d'achèvement — il m'apparaît important, voire même assez impérativement nécessaire, de citer ici ce qu'en dit Jean-Louis Bernard dans *Le Retour d'Isis* : • Ce pharaon missionné (comme notre Jeanne d'Arc, disent les ésotéristes) ne régna pas six ans et ne mourut pas à dix-huit ans. Son véritable règne commença au jour de sa mort à la terre, après le rituel de réanimation du double. Il régna sur l'Égypte en spectre : immobile dans sa sphère parallèle, sphère des doubles, il assura la décomposition finale de la pseudo-religion d'Aton, l'hérésie qui assassinait l'Égypte pieuse ou, du moins, faillit l'assassiner. Il régna jusqu'à l'arrivée au trône du «vengeur d'Amon-, c'est-à-dire Ramsès II ».

L'idée très haute que le Mouvement Synarchique d'Empire se faisait de la prédestination transcendante de la France vient, en

fait, de bien loin, et ne laisse d'invoquer des origines qui, pour certains, doivent apparaître comme puissamment révélatrices, des origines dont la marque infiniment royale éclatera, aussi, dans la confession de principe de Charles de Gaulle invoquant, à son tour, *une certaine idée* de la France. Puis-je rappeler, en cette occurrence, la longue poignée de main de Charles de Gaulle à Eugène Deloncle à la suite de l'entretien fondamental les ayant réunis, en la présence du général Henri Giraud, en 1936, à Nancy ? Eugène Deloncle, qui s'était fait accompagner par son adjoint, le général Henri Duseigneur, était, alors, le <commandeur, occulte du Mouvement Synarchique d'Empire, déjà organisé suivant le principe des hiérarchies parallèles., et le général Henri Giraud commandait la région militaire de Nancy.

Le nouvel épiscentre polaire

Les deux premiers grands romans de Raymond Abellio, *Heureux les Pacifiques* et *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, ainsi que ses livres de mémoires et certains de ses essais font état, d'une manière à la fois pathétique et comme déjà détachée, de l'atmosphère extrêmement particulière, illuminée, ayant régné, avant et pendant la dernière guerre mondiale, dans les rangs des dirigeants supérieurs des organisations polarisées, embrasées de l'intérieur ou influencées, «manipulées, par le Mouvement Synarchique d'Empire, ou qui en représentaient, tel cet héroïque et fort équivoque Mouvement Social Révolutionnaire (MSR), une de ses incarnations politico-historiques *de circonstance*.

- Entre-temps, le Comité Directeur de notre Ordre s'était réuni plusieurs fois, et comme Michel l'avait désiré, la séance de fondation avait eut lieu la nuit de Noël. *Il s'est élevé une lumière sur les bons aux milieu des ténèbres*. Nous avions derrière nous beaucoup d'échecs, pourtant nous nous sentions encore émus par ce symbole. C'était le moment de la plus longue nuit, mais il suffit d'une étoile., lit-on dans *Heureux les Pacifiques*.

Cette mystérieuse Étoile n'est-elle pas signifiée par la XVII' Lame du Tarot ? Et ne sommes-nous pas, à nouveau, *encore une fois* dirais-je, à *l'heure de l'Étoile*? L'heure, précisément, où l'écartèlement intérieur et la montée paroxystique des conflits de rupture ontologique du visible, de l'histoire et du monde se déclarent

d'une façon à la fois immédiate et irrémédiable et où, sur l'abîme même qui s'ouvre de par cette *déclaration* même, qui nous livre à la négation et aux ténèbres du chaos de la fin, vient à se lever, soudain, et visible aux seuls prédestinés du combat d'après tout combat, de l'action d'après l'extinction de toute possibilité d'action, l'éclat encore et toujours inconcevable de ce que les nôtres savent déjà qu'ils devront appeler l'Étoile Verte.

Aussi lit-on dans *Heureux la Pacifiques*: • C'est la disgrâce et la chance de la France d'être le pays où ces conflits vont se produire en premier lieu et prendre le maximum d'acuité. Avant d'être l'épicentre du réveil spirituel, nous serons celui du séisme matériel, ce qui est normal. Nous sommes juste à mi-chemin des deux grandes forces antagonistes, l'Amérique et la Russie, au point d'écartèlement maximum. *La France sera crucifiée sur le cercle, sur la grande roue du monde* ». Et ensuite : « Mais la vérité ne s'incarne pas aujourd'hui au niveau de la politique, elle le fait bien plus haut. Ce n'est pas un Parti qu'il faut créer, mais un Ordre ». Et surtout : « *Pour qu'une telle société fonctionne, il suffira d'un homme. L'épicentre n'est pas un lieu, c'est un homme qui est en communication avec les forces cosmiques et divines et les transmet aux autres. Cet homme, est-ce moi?* ».

Mais, dira Raymond Abellio, dans *Heureux la Pacifiques* toujours, « ceux qui viennent après nous sont plus puissants que nous ».

Le nouvel épicentre polaire des temps de l'achèvement qui nous sont désormais promis comme déjà imminents, et qui engagent les années décisives de notre destinée propre face à l'histoire visible et invisible d'un monde dont on nous aura voulu et dont on nous tient, d'avance, pour entièrement responsables, le nouvel épicentre polaire de la prochaine transmutation apocalyptique du monde et de son histoire sera donc constitué par l'avènement historique d'un homme providentiel, de celui-là même qu'un Zam Bhotiva appelait l'« envoyé de l'*Asia Mysterosa* », ou « Celui qui Attend », et que, de son côté, le Mouvement Synarchique d'Empire avait cru devoir reconnaître, en précurseur, en figure prophétiquement paradigmatique, dans la personne de Saint- Yves d'Alveydre.

Le visionnaire, le mandaté de l'Agartha

Joseph-Alexandre Saint-Yves, fils d'un médecin aliéniste, est né à Paris, rue de l'Échiquier, le 26 mars 1842. Pour des raisons qui ne sont peut-être pas celles que l'on s'est habitué à avancer, le futur doctrinaire et témoin secret de *La Mission actuelle des Souverains par l'un d'eux* se vit placer, vers sa quinzième année et sur les dispositions de son propre père, dans une « colonie agricole » d'Indre-et-Loire, à Mettray, institution au statut voisin de celui d'une maison de correction, manifestant des rigueurs répressives bien plus poussées, plus *spécialisées* qu'ailleurs. Bien des fils de famille plus ou moins dévoyés y vinrent se faire briser la superbe.

Or, par une sorte de miracle aussi admirable que, finalement, fort mystérieux, le jeune Joseph-Alexandre Saint-Yves devait tomber, du premier coup, entre les mains d'un anciens Conseiller à la Cour d'appel de Paris, Frédéric-Auguste Demetz (1797-1873), fasciné — ou faisant semblant de l'être — par le « redressement paternel » de l'enfance délinquante. L'énigmatique, le grand Frédéric-Auguste Demetz était, au demeurant, très à l'affût — dans les termes d'un immense dessein secret, aujourd'hui oublié, éteint, dessein dont il n'est pas question que l'on causât ici, mais dont on peut quand même dire, en passant, qu'il avait consciencieusement et fort étroitement intéressé le duc Decazes, Alexis de Tocqueville, le banquier François Delessert et bien d'autres personnalités aux responsabilités si ce n'est aux activités des plus confidentielles — très à l'affût, dis-je, de jeunes caractères indomptables et bien trempés, des intelligences les plus éveillées. L'attente de Mettray ne fut pas longue.

Le jour où Frédéric-Auguste Demetz rencontra Saint-Yves, il sut que ses amis de l'ombre et lui-même venaient de gagner le pari de l'incroyable, de la terrible attente messianique à laquelle ils avaient voué le grand travail de leurs vies. La vénération mystique et religieuse que Saint-Yves devait vouer, jusqu'au jour de sa propre mort, au souvenir du Conseiller Frédéric-Auguste Demetz parle d'elle-même : c'est en effet le directeur de Mettray qui, ayant su reconnaître en Saint-Yves celui que lui-même et les siens attendaient, guettaient même, avait su aussi lui montrer la juste voie, et faire ce qu'il fallait qu'il fasse pour que celui-ci y entrât irrévocablement et en pleine conscience. Bien plus encore, c'est le Conseiller Frédéric-Auguste Demetz qui, de par son propre travail spirituel, avait creusé, dans l'invisible, le canal par lequel

Saint-Yves allait recevoir les influences, les émanations, le souffle direct appartenant à sa situation occultement polaire, à sa souveraineté médiumnique et cosmologique totale. C'est le ministère sacerdotal assumé par le Conseiller Frédéric-Auguste Demetz et par ses mandataires sans nom auprès du jeune Saint-Yves qui, à l'origine des temps actuellement *au travail*, eût à jeter les fondations cachées des formidables changements suprahistoriques dont le Mouvement Synarchique d'Empire ne fut qu'un premier chapitre, *l'ombre des choses à venir*.

Les études et recherches biographiques efficaces et relativement nombreuses entreprises, à ce jour, retiennent le passage de Saint-Yves par l'infanterie de marine, et son entrée à l'École de médecine navale de Brest, diplômé ou pas. Ensuite, ce qui n'a pas fini d'étonner certains, Joseph-Alexandre Saint-Yves, futur marquis d'Alveydre, refait surface à Jersey où, fréquentant des cénacles confits dans la ferveur hugolâtre et s'adonnant à la nécromancie, il finit par s'approcher, plutôt assez sérieusement, de l'ancienne maîtresse, égérie, inspiratrice de Fabre d'Olivet, Virginie Faure, d'un âge, pourtant, plus que théosophique. Se souvenant des incitations de son maître spirituel Frédéric-Auguste Demetz, Saint-Yves s'acharnera alors à l'étude des doctrines théosophiques de Fabre d'Olivet, dont il parvint à s'approprier l'essentiel (d'autant plus que, dira Pierre Mariel, celle-ci lui aura confié des manuscrits inédits de Fabre d'Olivet, des manuscrits « du plus haut intérêt »).

La guerre de 1870 ayant, à ce qu'il semblerait, dérangé certains de ses arrangements, Saint-Yves, qui avait dû quitter Jersey pour Paris, obtint de se faire engager au Ministère de l'intérieur, dans un service attaché à la surveillance des affaires dites de presse (sûrement une couverture, comme cela se fait, mais n'insistons pas ; d'ailleurs, Jean Saunier lèvera, à ce sujet, dans *La Synarchie*, un lièvre d'une assez redoutable taille).

Convenons-en, Saint-Yves menait, à cette époque-là, une existence des plus troubles. Mais n'est-ce pas un signe ? Car c'est bien ainsi que les choses doivent se passer, toujours, pour ceux que *l'étoile à marqué*, secrètement, de ses feux ardents et brûlants.

Près de l'Étoile

C'est en 1876 que Saint-Yves devait en effet rencontrer, dans le salon de son ami l'écrivain occultiste Paul Lacroix, à l'Arsenal,

une belle dame de la haute, fort riche et comme inquiète du surnaturel, Marie-Victoire de Risnitch, une petite nièce de Madame Hanska, et qui venait tout juste de divorcer du comte Edouard Fiodorovich Keller, conseiller privé du Tsar, sénateur et chambellan de la cour impériale de Saint Petersburg. Le coup de foudre ayant aussitôt joué avec une belle violence, ils se marièrent, discrètement, en Grande-Bretagne (le 6 septembre 1877, à Westminster). Le couple mystagogique et solaire, le *couple impérial* ainsi *reconstitué*, vint s'installer à Paris, près de l'Étoile (au 27 de la rue Vernet).

Marie-Victoire de Risnitch avait la cinquantaine bien sonnée, mais, d'après un témoignage cité par Jean Saunier dans *La Synarchie* — il s'agit d'un roman à clefs, paru en 1886, *Monsieur le Marquis, Histoire d'un Prophète*, signé par une « Claire Vautier, de l'Opéra », en fait, nom de guerre, dit Jean Saunier, d'une •demoiselle Vigneau», ancienne maîtresse enragée de Saint-Yves — était extrêmement *prédisposante*. La comtesse Keller, écrivait la Vautier, • avait conservé, en dépit des années, les restes d'une beauté jugée célèbre à l'époque du dernier empire. Très grande, élancée, le visage un peu amaigri sous le fard qui en dissimulait habilement les rides, l'œil noir et profond rendu plus expressif par l'estompe qui en accentuait le dessin, la comtesse portait haut sa tête héraldique et imposait à tous par sa grâce fière et souveraine. Des violents orages avaient traversé sa vie. Elle avait inspiré de grandes amours, de puissantes haines, semé sur sa route de nombreux bienfaits, récolté de noires ingratitude. Elle s'était mêlée à des hardies entreprises financières et politiques et avait même joué, dans la dernière guerre de l'Allemagne avec la France, un rôle assez important pour qu'il ne fût pas oublié ».

Ce fut aussi par l'acquisition, en 1880, d'une terre dans la région de Trieste à laquelle le titre de marquis d'Aleydre se trouvait attaché que Saint-Yves put devenir, lui-même, marquis d'Alveydre (ce que l'on sait moins, c'est que, camérier secret du Pape, il avait précédemment reçu un autre titre, celui-ci de grande, puissante et belle importance, mais dont il avait été convenu de taire l'accession *jusqu'à une certaine date*). Le couple émigrera ensuite à Versailles, où ils s'installeront — précise Jean Saunier — dans l'ancien hôtel de Mademoiselle, 9 rue Colbert.

Marie-Victoire de Risnitch s'y éteindra le 7 juin 1895. Saint-Yves d'Alveydre transformera la chambre de son épouse en chapelle

ardente pendant de longs mois, et, ensuite, en sanctuaire, le sanctuaire d'un culte secret, sophianique et nuptial aux grandes implications, aux grandes réverbérations cosmologiques et dont l'affirmation cérémoniale parviendra, au bout d'un certain temps, à obtenir l'annulation magique, et même *l'annulation de fait* du mur réputé infranchissable séparant la vie de la mort et la mort de la vie. Une opération analogue est relatée par Gustav Meyrink dans le *Visage Vert*, les procédures théurgiques utilisées dans les deux cas faisant appel au tantrisme hermétique dit de l'Appel d'Isis la Grande. Pendant une dizaine d'années, le marquis d'Alveydre avait ouvert, à Versailles, dans l'ancienne chambre de sa femme, dans l'aile occidentale de l'hôtel de Mademoiselle, une porte, une faille induite vers l'autre monde, lui-même vivant dans les deux mondes, ou plutôt faisant comme s'il était encore de ce monde-ci. Si le monde pouvait savoir ce qui s'était fait, ce qui s'était passé, il y a une soixantaine d'années, rue Colbert, à Versailles, il en tremblerait sur ses fondations de conscience, d'assurance face à la simple lumière du jour. De tout cela, j'ai donné moi-même une relation voilée, allégorique, dans un roman à clefs intitulé, précisément, *Conspirations à Versailles*, inédit à cette heure, et qui risque de le rester encore bien longtemps.

La frontière Nord se défend encore avec acharnement et décision, et les forces attachées à sa garde ne sont absolument pas disposées à le céder en rien.

Les Missions de Saint-Yves d'Alveydre

On sait que Saint-Yves d'Alveydre a conçu une trentaine, peut-être même une quarantaine d'ouvrages, dont, à ce qu'il me paraît, les plus importantes seraient, d'une part, *Mission de l'Inde en Europe. Mission de l'Europe en Asie. La question du Mahatma et sa solution* (livre détruit par l'auteur lui-même, et repris, dans des conditions critiques, en 1910 et 1949), et, d'autre part, *L'Archéomitre. Clefs de toutes les religions et de toutes les sciences de l'Antiquité. Réforme synthétique de tous les arts contemporains* (Paris, 1911, et chez Dorbon en 1934).

Les quatre *Missions* publiées par Saint-Yves d'Alveydre concernent, respectivement, les Souverains, les Ouvriers, l'Inde et les Juifs.

Dans la *Mission des Juifs*, il écrira : Je démontre, appuyé sur l'histoire du monde, que la synarchie, le gouvernement arbitral

trinitaire, tiré des profondeurs de l'initiation de Moïse et de Jésus, est la promesse des Israélites comme la nôtre et le triomphe même d'Israël par la chrétienté». Mais, au-delà d'Israël, Saint-Yves d'Alveydre s'adresse à l'Égypte antérieure, et, au-delà de l'Égypte des origines, aux plus Grands Antérieurs, les innommables, aux Anciens Grands Galactiques dont il est interdit de parler, et même d'y penser. Un homme comme Barlet (Albert Faucheux), représentant en France et en Europe de l'« Hermetic Brotherhood of Luxor » a déjà tout dit sur la doctrine synarchique de Saint-Yves d'Alveydre, déjà en 1910 (*Saint-Yves d'Alveydre*, et, aussi, *L'Évolution Sociale*). D'autres aussi, et d'une manière de plus en plus exhaustive, raisonnée, soutenue et claire. Ce qui me dispense de le faire moi-même, et cela d'autant plus que cette fameuse doctrine synarchique se doit d'être considérée — dans le cas tout à fait spécial de Saint-Yves d'Alveydre tout au moins — comme la face extérieure, visible, avouable, décente et désamorcée de tout autre chose. S'il n'en était pas ainsi, notre attention à l'égard de Saint-Yves d'Alveydre ne serait absolument pas ce qu'elle est. Car, comme son nom ne l'indique surtout pas, la doctrine synarchique de Saint-Yves d'Alveydre, loin de promouvoir la conception d'un gouvernement communautaire, ne fait, en réalité, rien d'autre que préparer subversivement les voies cosmologiques, métahistoriques, les voies transcendantales d'un nouvel avènement de *Imperium Mundi*, figure historique du *Regnum Sanctum* tel que l'entendaient les Gibelins de la haute observance.

Dans sa rencontre nuptiale et cosmologique avec Marie-Victoire de Risnitch, Saint-Yves d'Alveydre avait réussi à constituer — ou plutôt à reconstituer — au terme de l'histoire occidentale du monde en voie d'achèvement, une Fondation Impériale Finale aux habilitations polaires et dogmatiques irrévocables et qui se trouvent toujours en action, cette réussite ayant d'ailleurs été préconçue de longue date, dans l'ombre, par des intelligences supérieures et fidèles, et abritant leurs agissements, le plus souvent, sous la couverture sociale que pouvait leur offrir la Bibliothèque de l'Arsenal. Ce qu'a dit, écrit, manifesté, ce qu'a fait et ce que n'a pas pu faire Saint-Yves d'Alveydre ne possède, désormais, qu'une importance de plus en plus relative, peut-être même en voie d'effacement. Par contre, ce qu'il a été en lui-même et à travers Marie-Victoire de Risnitch — la première grande envoyée de l'Arre *Mysteriosa* — ne cessera désormais de grandir en importance, en actualité, en tragédie suprapolitique déjà à l'œuvre.

A-t-on fait tous les rapprochements qui s'imposent sur les révélations faites par Saint-Yves d'Alveydre dans les pages qui, dans sa *Mission de l'Inde*, concernent, précisément, le centre occulte de l'Argartha et ses canaux de contact en action, à travers certains témoins d'état polaire, avec les groupes de décision métahistorique à l'œuvre en Occident, et les révélations de même nature apportées, plus tard mais dans la même lignée d'action, par les Fraternités Polaires ? C'est cette dernière interrogation qui doit fournir comme une première lumière de déchiffrement en profondeur, et même très en profondeur, à ce qui, dans l'aventure politico-historique du Mouvement Synarchique d'Empire, persiste à rendre incompréhensible la situation, les buts, le sens même de l'action de ses «supérieurs inconnus» et des hiérarchies parallèles qui, au sein même du front des organisations parfois antagonistes qui en constituaient le *corps de combat* à l'œuvre aux avant-gardes les plus périlicées, imposaient des canaux de présence et de commandement ultra-occultes, d'influence plus médiumnique et seconde que directe.

C'est aussi dans ce sens que nous avons pu citer Eugène Deloncle comme le «commandeur» vraiment caché — et caché au sein même des hautes structures de commandement de sa propre organisation — comme le «commandeur » vraiment caché, dis-je, du Mouvement Synarchique d'Empire et, aussi, de ce qui se tenait derrière celui-ci, en des profondeurs de dissimulation successive, jusqu'au pôle immuable placé, médiumniquement, sous la figure du double impérial de Saint-Yves d'Alveydre et de Marie-Victoire son épouse hermétique, porteuse, en elle, du mystère cosmologique de l'Étoile Verte. « Frères, c'est ainsi que le cercle fut clos d'amour ».

Les dimensions rituellement secrètes, indicibles, du meurtre à couverture politico-révolutionnaire qui fut, en 1944, celui d'Eugène Deloncle, devaient, en fait, marquer le retrait des habilitations polaires majeures qui, à travers Eugène Deloncle, assuraient au Mouvement Synarchique d'Empire son contact, son soutien avec le *pôle immuable* de son intégration cosmologique vivante, ses mystérieuses *Lebensnotwendigkeit*, ses « raisons vitales les plus profondes ».

Le retour de la Synarchie

Le propre d'une fondation métahistorique vivante est toujours celui d'en appeler à une autre, de pourvoir elle-même à sa propre succession à travers le mystère de son autodissolution liturgique, de sa disparition et de son retour d'au-delà des temps de sa propre fin. L'histoire la plus secrète du Mouvement Synarchique d'Empire et de l'intelligence Synarchique dont il vint à être l'incarnation de circonstance sera donc l'histoire de son prochain retour en puissance, retour qui, cette fois-ci, sera appelé à décider du sens et de la lumière propre de l'achèvement même de l'actuelle histoire occidentale du monde.

Des signes, des appels, des réverbérations médiumniques très hautes précisent que les temps prédestinés de ce Retour des Temps sont prêts, et que ce qui viendra sera conçu suivant la figure de ce qui ne vint que pour disparaître et ne disparut que pour se donner, ainsi, les armes métahistoriques d'un *ultime retour*.

La quatrième fois

Une fort pathétique, une sombre confidence de Victor-Emile Michelet me poursuit depuis longtemps. « Si prudent qu'ait été Saint-Yves dans la révélation de sa science — et cette prudence est une vertu inhérente à la véritable maîtrise — il laisse un œuvre qui, quelque plein qu'il s'offre, demeure mutilé. L'hostile génie des ténèbres s'acharna contre lui. Saint-Yves fut avant tout préoccupé de montrer les ressorts secrets des grandes civilisations antiques pour faire bénéficier de cette connaissance la société anarchique qui est la nôtre. Peut-être un jour me sera-t-il permis de raconter comment, en 1919, ces enseignements du passé faillirent pénétrer dans une reconstruction de l'Europe, et comment l'adverse génie de la terre y apporta sa victorieuse opposition ».

Et je tiens à reprendre, et à souligner avec force le propos final de Victor-Emile Michelet : *Peut-être un jour me sera-t-il permis de raconter comment, en 1919, ces enseignements du passé faillirent pénétrer dans une reconstruction de l'Europe, et comment l'adverse génie de la terre y apporta sa victorieuse opposition.*

Ainsi, par trois fois, la grande ombre persistante en astral, la grande ombre souveraine et endeuillée rappelée à la vie, appelée à l'*existence* à travers le couple impérial original reconstitué, au-delà de la vie, au-delà de la mort, par Joseph-Alexandre Saint-Yves d'Alveydre et Marie-Victoire de Risnitch, l'« envoyée de l'Asia *Mysteriosa* », la « descendue du Pays des Hauteurs », s'est vu interdire le passage salvateur par les Portes du Retour. Chaque fois, celui que Victor-Emile Michelet appelle *hostile génie des ténèbres* et l'*adverse génie de la terre* avait su imposer sa volonté d'impuissance, de détournement et de néant, faire que sa *victorieuse opposition* ait eut par trois fois le mot de la fin.

Car ce qui ne s'était pas fait dans les années vingt ne s'est pas fait non plus dans les années quarante, ni dans les belles années soixante quand, se retrouvant de concert dans un suprême effort de volonté, d'espérance métapolitique et de lucidité à couvert, Charles de Gaulle et Konrad Adenauer avaient failli obtenir que cela se fit, assez subversivement d'ailleurs, ou en tout cas d'une manière assez puissamment protégée à l'extérieur.

Mais il doit y avoir une quatrième fois, l'*ultime retour* dont l'heure me semble imminente.

Des choses immenses dans l'ordre cosmique et spirituel de l'astral devront se passer, bientôt, à Versailles, au premier étage de l'ancien hôtel de Mademoiselle, 9 rue Colbert, tout près de la royale Place d'Armes.

Des choses dont le *mot de reconnaissance* ne m'est pas étranger et qui, je crois pouvoir en faire état, sera le suivant : *Long a été le chemin.*

LA SECONDE RÉSURRECTION DE PADRE PIO

La doctoresse de Cracovie

C'est par une fort abrupte décision personnelle du Souverain Pontife régnant que, le 20 mars 1983, la cause du procès en béatification du Padre Pio de Pietrelcina, le capucin stigmatisé de San Giovanni Rotondo, a été *débloquée*. C'est dire que de puissantes influences négatives s'y opposaient, et qu'il avait fallu l'exercice total* de l'autorité pontificale pour faire sauter les verrous de l'interdit obscur encerclant la figure ardente, illuminante et irradiante du plus grand spirituel, théologue et mystique, du plus grand thaumaturge, du plus haut porteur des Divins Mystères en action que l'Église Romaine ait connu depuis la Contre-Réforme. Vu, cependant, l'état de putréfaction avancée, de haute trahison et de parjure, de crime spirituel permanent et responsable, lucide, acharné à la tâche, qui apparaît comme étant celui de certaines hiérarchies catholiques situées au cœur même de la place, c'est bien plutôt le contraire qui eût été étonnant.

En sommes-nous donc là, vraiment ? Oui, et dans les profondeurs les choses sont infiniment pires encore. Doit-on alors, déjà,

se résigner à tout dire ? Cacher partiellement, faire semblant de maintenir en surface des nécroses agissant de part en part est-ce sauvegarder, ou tout au moins gagner du temps ? Où est, en l'occurrence, le bon choix, le seul choix légitime ?

Interrogé, en 1983, sur les raisons ayant tant empêché, tant retardé, tant obscurci l'introduction du procès en béatification de Padre Pio, le R.P. Bernardino da Siena, postulateur des causes de l'Ordre des Capucins, n'a plus cru devoir se retenir d'affirmer que, selon lui — et qui, mieux que lui, connaîtrait donc le dossier du stigmatisé de San Giovanni Rotondo — ce furent précisément les pressions négatives, les résistances, les conspirations de ceux qui, craignant, à l'intérieur même des hiérarchies supérieures de l'Église, que l'élévation de Padre Pio à l'autel n'apporte un démenti irrévocable et comme déjà un terrible jugement en disqualification, si ce n'est pire, aux actions par eux menées, dans le passé, et jusque dans le passé le plus récent, contre le thaumaturge miraculé qui nous vint des vignes de Pietrelcina, se sont si bien arrangés, si parfaitement ligüés pour y faire barrage. Vanité imbécile et démente de ceux qui s'utilisent à élever des barrages contre la volonté du ciel.

Le R.P. Bernardino da Siena : • La vie de Padre Pio n'a été faite que de mystère. Pour lui, il n'y avait jamais eu de frontière entre notre monde et le monde de l'au-delà. Padre Pio n'est pas devenu saint, il l'a été depuis toujours. Saint depuis les premiers jours de son existence*.

D'ailleurs, et d'une manière singulièrement révélatrice et pénible, les frontières visibles et invisibles du camp des accusateurs de Padre Pio, dont certains iront jusqu'à le traiter de *posseduto da Satana*, apparaissent comme étant tout à fait les mêmes que celles du camp des ennemis personnels de Jean Paul II et de son actuelle action d'assainissement intérieur de l'Église.

Faut-il relever que la vénération spéciale et, à proprement parler, unique, dont Jean Paul II auréole, ouvertement, la figure du capucin stigmatisé de San Giovanni Rotondo, n'est pas du tout chose récente ? C'est en 1947 que, jeune étudiant à l'Angelicum de Rome, Karol Wojtyla devait rencontrer, pour la première fois, Padre Pio. On sait, aujourd'hui, que non seulement celui-ci lui avait prédit — mais ne devrais-je pas plutôt dire *annoncé* — sa future élévation au Siège de Pierre, mais aussi le fait que son blanc habit pontifical serait orné des « roses pourpres du martyre », ce qui, d'évidence, concernait l'attentat du 13 mai 1983,

quand Jean Paul II eut miraculeusement la vie sauve sur l'intervention directe de Notre-Dame de Fatima. Par la suite, Karol Wojtyla, archevêque de Cracovie, allait se trouver dans l'obligation désespérée de recommander très particulièrement à l'attention du thaumaturge stigmatisé de San Giovanni Rotondo le cas d'une de ses protégées, une doctoresse atteinte d'une tumeur cancéreuse de la gorge, à la progression foudroyante et contre laquelle, comme on dit, la science ne pouvait plus rien entreprendre. Alors que le mari de celle-ci avait été supplicié à Dachau, dans des conditions assez étrangement analogues à celles qui, à la même époque, instituaient le martyr exemplaire du futur saint Maximilien Marie Kolbe, le travail qu'elle poursuivait, à Cracovie, sur les dispositions confidentielles de l'archevêque Karol Wojtyla, dans le cadre de l'Action Catholique clandestine et surtout dans l'affaire dite du Séminaire des Aveugles — affaire n'ayant pas du tout été ce que laisserait plus ou moins entendre la manière dont on la désigne — en faisait la cheville ouvrière de l'ensemble du dispositif mystique souterrain que l'archevêque Karol Wojtyla était en train de mettre en situation à ce moment-là.

Or Padre Pio fit aussitôt ce qu'il fallait qu'il fasse pour que la doctoresse de Cracovie soit sauvée sur le coup même. Dans l'histoire confidentielle de l'Église combattante, cette guérison miraculeuse obtenue par le thaumaturge de San Giovanni Rotondo représente un moment d'une importance extraordinaire (plus tard, peut-être, on saura, aussi, le sens, les raisons cachées d'une importance si extrême). Et quand, peu de temps après, Padre Pio recevait la lettre de remerciements que lui envoyait, au sujet de la guérison miraculeuse de la doctoresse de Cracovie, l'archevêque Karol Wojtyla, il confiait à un de ses proches: *A celui-ci* — à Karol Wojtyla — *je ne pourrai jamais rien lui refuser*. J'ajouterai que ce sont les évêques de Pologne qui, après la mort de Padre Pio, mirent en branle la cause de sa béatification, par une lettre collective à Paul VI, lettre d'une grande et belle fermeté d'inspiration, où l'on perçoit le souffle et jusqu'à la dictée même du futur Jean Paul II.

Pour aussi confidentielle qu'elle fût, et plongée dans le mystère, la guérison miraculeuse de la doctoresse de Cracovie marquera un tournant salvateur, irrévocable, fondamental dans le devenir historique de l'Église d'aujourd'hui, la ligne de démarcation et de rupture à partir de laquelle commence, dans l'invisible, le reflux de la puissance agissante de l'Ennemi Intérieur. Dans le plus intime secret de la Divine Providence, ce fut le jour de la

guérison miraculeuse de la doctoresse de Cracovie que l'archevêque Karol Wojtyła fut appelé à assumer sa si grande destinée pontificale, le jour du salut, en lui, et par lui, de sa propre Shekinah. En lui, par lui et pour lui. Et, à travers lui, désormais, pour tous les nôtres. Toute prédestination divine en appelle au salut de la Shekinah.

La forteresse des hauts charismes

De son vrai nom Francesco Forgione, Padre Pio est né le 25 mai 1887 à Pietrelcina, province de Benevento, et, ordonné prêtre le 10 mai 1910, il fut rappelé à Dieu le 23 septembre 1968. Seul prêtre stigmatisé de toute l'histoire de l'Église, Padre Pio a vécu pendant une cinquantaine d'années avec, dans sa chair, sanglantes, les cinq plaies majeures du Crucifié. Invisibles pendant un certain temps, les cinq plaies sanglantes des stigmates de Padre Pio apparurent vite pour ce qu'elles étaient, à savoir la reproduction réverbérante des cinq horribles blessures de Jésus cloué sur sa croix et ferraillé par Longinus. Et si, pendant une cinquantaine d'années Padre Pio a donné chaque jour de son sang vivant pour soutenir et signifier l'éternelle perpétuation du sacrifice imputé, amoureuxment, au Crucifié, avec quelle stupéfaction, avec quelle horreur sacrée ses compagnons ne durent-ils assister, le jour de sa mort, à un nouveau miracle, inattendu : les cinq blessures de ses stigmates avaient disparu sans trace, à peine un vague voilage en rose pâle.

Cependant, comme autant de flammes innombrables émanant

— visibles, certaines de ces flammes, et d'autres absolument pas

— d'un même foyer central, d'un même soleil ardent et brillant, à partir, aussi, du miracle fondamental des stigmates sanglants de Padre Pio, eurent à émaner, violemment, pendant tout le long parcours de sa carrière spirituelle, des charismes également innombrables, dont l'importance immédiate et providentiellement plus lointaine, dont la qualité d'action supranaturelle n'en finissent pas — n'en finissent toujours pas — de faire reculer les dernières limites de l'incroyable. Charismes tournés exclusivement vers l'extérieur de lui-même, et constituant, chaque fois, autant de miracles de la miséricorde, de la pitié, de la vivante charité envers ceux qui souffrent, envers les affligés, envers les plus grands éprouvés de la chair, de l'âme ou de l'esprit. Les charismes donc lui furent comme autant de vives flammes entourant, en

une couronne de charitables ardeurs, le foyer incandescent, visible et invisible, où se perpétuait le sacrifice ardent de ses stigmates, foyer sacrificiel et charitables flammes ardentes constituant ainsi, ensemble, cette mystérieuse Forteresse des Hauts Charismes qu'il avait élevée et maintenue, sa vie durant, et qu'il s'emploie peut-être à maintenir encore, sur les flancs escarpés du Mont Gargano.

La spirale montante, en lui, de sa vocation sacerdotale sans retour, *sacerdos in aeternum* a-t-il été dit, Padre Pio l'a vécue d'une manière à la fois permanente et totale en ayant accepté de devenir lui-même, dans sa propre vie et jusque dans la vie immédiate de sa chair, le Tabernacle Sanglant d'un sacrifice dont la perpétuation sur-signifiante, très visible mais aussi très tragique, *dévoilait autrement*, lors de sa célébration quotidienne de la messe, le fait de la transsubstantiation appelée, par lui, à se faire là, et là peut-être plus qu'ailleurs.

Or je persiste à être, quant à moi, existentiellement certain que, sans la célébration, au jour le jour, de la messe catholique régulière, le plancher fragile, et de plus en plus vertigineusement fragile sur lequel ce monde se trouve assis au-dessus des précipices du néant originel aurait déjà dû céder, que le monde s'y serait depuis longtemps déjà effondré dans le trou noir anti-cosmogonique de son propre néant. Or telle était, aussi, l'insoutenable, la dramatique, la crucifiante science de Padre Pio. Exaltant, portant à son ultime paroxysme, *dédoublant* le foyer incandescent de sa propre vie posée en Tabernacle Sanglant, la messe que Padre Pio disait chaque jour illuminait, et portait un témoignage *secrètement centrificateur* sur l'ensemble des messes régulièrement célébrées, le même jour, partout dans le monde.

Or il est tout à fait essentiel qu'on le comprenne: des cas comme celui de la grande guérison miraculeuse de la doctoresse de Cracovie ne sont jamais, en fait, que la seule conséquence charismatique, mais active et visible, de l'exacerbation cosmique, et même supra-cosmique, de la vocation sacerdotale de Padre Pio conçue en tant que Tabernacle Sanglant. Car nous l'avons déjà vu, des cas comme celui de la guérison miraculeuse de la doctoresse de Cracovie il y en a comme une foule innombrable, comme autant de flammes vives autour d'un foyer indéfiniment exalté. La liste des actions miraculeuses de Padre Pio ne sera sans doute jamais dressée exhaustivement. De toute façon, pour la cause en cours de sa béatification, seuls peuvent compter les miracles obtenus par lui, ou à travers lui, après l'instant de sa mort.

Voyance, la voyance la plus grande, prophétie métahistorique, le pouvoir de se dédoubler à volonté, de se déplacer dans le temps et dans l'espace, d'être présent, à la même heure, dans plusieurs endroits à la fois, guérisons miraculeuses à la limite du croyable, transmission de la pensée et lecture profonde des consciences, dans les destins, dans les existences, dans le secret le plus gardé des vies occultées par leurs appartenances au mal supérieur, le pouvoir aussi de la confession libératrice dans les profondeurs, de l'obtention de la conversion sur l'avant-garde même de la puissance des ténèbres à l'œuvre en ce monde, et des guérisons encore, des guérisons inouïes, terribles : autant de conséquences charismatiques, et rien que des *conséquences* de l'accession de Padre Pio à l'état de Tabernacle Sanglant, de son élévation au grade de gouverneur général de sa propre Forteresse des Hauts Charismes.

Comme il fallait s'y attendre, une richissime littérature s'utilise, depuis pas mal de temps, à essayer de tenir à jour une somme suivie des miracles du stigmatisé de San Giovanni Rotondo. A ce niveau du problème, l'entreprise à la fois la plus importante et la plus humble me semble être celle du chroniqueur officiel de San Giovanni Rotondo, Alberto del Fante, lui-même un ancien *retourné* de Padre Pio.

Cependant, outre celle de la doctoresse de Cracovie, je n'entends relever, ici, qu'une seule des grandes guérisons miraculeuses imputables à Padre Pio : celle de la petite Gemma di Georgi.

Le Séminaire des Aveugles

Gemma di Georgi, née aveugle — et aveugle parce que, de naissance, dépourvue de prunelles — reçut la vue, et la vue entière, comme si de rien n'était, le 18 juin 1947, après avoir communiqué, à San Giovanni Rotondo, de la main même de Padre Pio. Du point de vue de la science médicale, Gemma di Georgi est encore et toujours aveugle, car, toujours dépourvue de prunelles, elle ne devait absolument pas être en état de voir. Or, depuis le 18 juin 1947, Gemma di Georgi voit. Elle a pu suivre ses études de la manière la plus régulière et normale, et va dans les chemins de sa vie en jouissant d'une vue parfaite. «Cela, ce n'est pas moi qui l'ai faite voir, disait Padre Pio, c'est bien la Madone, la Madone elle-même >.

Or, si j'ai choisi de parler, parmi tant d'autre cas, seulement de celui de la petite Gemma di Georgi, de *l'aveugle qui voit*, c'est parce que cela permet de projeter une *lumière autre* sur quelques-unes des entreprises spéciales de l'Action Catholique polonaise clandestine — ou parallèle, à mieux dire — dont avait à s'occuper, sous la direction confidentielle de l'archevêque Karol Wojtyla, la très mystérieuse doctoresse de Cracovie au moment même où elle vint à être foudroyée — et cela s'appelle choc en retour — par le mal noir dont devait la guérir, miraculeusement, Padre Pio. Et pourquoi, précisément, *choc en retour*? J'ai déjà dit que la doctoresse de Cracovie avait plus particulièrement à sa charge une institution nommée le Séminaire des Aveugles. En fait, il s'agissait de la direction d'une structure clandestine de «groupes de prière» destinés à obtenir, précisément, que les aveugles voient. Je m'entends : les grands aveugles politiques, les plus grands aveuglés de la puissance des ténèbres. On conçoit que je n'ai pas la possibilité de trop m'étendre, ici, sur ce problème. Les dirigeants ganglionnaires des hautes hiérarchies communistes au pouvoir en Pologne, en URSS et partout dans le monde où règne l'occupation subversive du marxisme, devaient subir, dans l'invisible, l'incessante et la très dure, soutenue et exacerbée, la très limpide attaque des «groupes de prière*» attachés, par le soin du Séminaire des Aveugles en place à Cracovie, à leurs personnes, attaque modulée, dans chaque cas, par la doctoresse de Cracovie elle-même, et qui, dans chaque cas, visait à obtenir que *l'aveuglé voit*. Que l'aveuglé soit donc arraché, de l'intérieur de lui-même, aux ténèbres opaques, épaisses, de son aveuglement moral et méta- psychique et, finalement, de son aveuglement politique, arraché à la domination, en lui, sur lui, de la puissance des ténèbres. Aussi m'a-t-on donné l'assurance que, parmi bien d'autres actions spéciales du Séminaire des Aveugles de Cracovie heureusement menées à leur terme, il faut tenir compte du changement secret, intime, profondément inavouable, et probablement — jusqu'à un certain point — inconscient, ayant fait de Leonid Brejnev ce que peu d'hommes sont en état d'en connaître à l'heure actuelle, et l'ayant ainsi poussé, entre autre actions, infiniment plus occultes, à recevoir, en envoyés personnels de Jean Paul II, le groupe de membres de l'Action Catholique internationale chargés de l'entretenir de la paix du monde, et, aussi, de porter à sa connaissance les informations les plus réservées de Rome sur les prophéties apocalyptiques de Fatima.

Pour vraiment comprendre, dans toutes leurs profondeurs, les

choses si difficiles dont il est question ici, il apparaît, en effet, comme encore une fois nécessaires de se reporter aux enseignements métahistoriques des révélations mariales de Fatima, et aux promesses de conversion de la Russie Soviétique faites, à Fatima, par la Vierge Marie, promesses valables sous la condition d'une consécration catholique inconditionnelle de la Russie Soviétique à son propre Cœur Immaculé.

La stratégie métahistorique des « groupes de prière » utilisée, à grande échelle, par le Séminaire des Aveugles de Cracovie, trouvait ses origines dans certaines illuminations restées, à ce jour, entièrement confidentielles, de saint Maximilien Marie Kolbe — canonisé par Jean Paul II — et vint également à constituer un des points forts, si ce n'est l'axe même de l'action la moins connue du grand stigmatisé de San Giovanni Rotondo. Au sujet donc des « groupes de prière », Padre Pio devait lui-même déclarer, en mai 1966 : *Je vous demande de devenir des Foyers de Charité et de Foi, au milieu desquels le Christ puisse se rendre Lui-Même présent chaque fois que vous vous rassemblez dans un esprit de prière et pour que vous partagiez, ensemble, en Frères et sous la conduite de vos supérieurs et de vos responsables spirituels, la Cène d'Amour.* Concernant, toujours, la stratégie nouvelle des « groupes de prière », Maria Winowska écrit, elle aussi, dans son admirable *Le vrai visage de Padre Pio* : « Les groupes de prière qui noyaient le monde sont nés de son cœur « enflammé d'amour », en réponse aux appels, de plus en plus pressants, des papes ». Car le stigmatisé de San Giovanni Rotondo avait une conception aiguë, visionnaire et tragique, des épreuves présentes et à venir de l'Église en péril, et c'est pourquoi la fidélité à Pierre devait non seulement constituer la pierre d'angle de sa théologie de l'histoire et de sa doctrine métahistorique directe, mais semble de plus en plus devenir, après sa mort, le but de ses interventions providentielles sur le front de l'immense bataille en cours, bataille à la fois ultra- secrète et de moins en moins secrète, pour le salut et le renouvellement salvateur de l'Église, ou pour l'auto-dissolution de celle-ci, auto-dissolution subversivement conçue et perpétrée par certains, L'objectif contre-stratégique fondamental du combat pour l'Église est, aujourd'hui, vient de déclarer l'évêque émérite de Strasbourg, Mgr Elchinger, celui d'*éviter sa dissolution.* Et aussi : *Il y a en France une campagne orchestrée contre Rome.*

Ainsi Padre Pio écrivait-il en 1968, quelques jours avant sa mort, dans ce qu'il faut bien considérer comme son testament spirituel et religieux, ces lignes pathétiques et visionnaires, adressées

au Pape : • L'Ordre des Capucins fut toujours en première ligne d'amour, de fidélité, d'obéissance et de dévotion à l'égard du Saint-Siège. Je prie le Seigneur pour qu'il en soit toujours de même».

Et si l'Église est en train de subir, à l'heure actuelle, une telle offensive en auto-dissolution putréfactionnelle, offensive manipulée et exaltée par les agents à couvert de l'Ennemi Intérieur, que ne faudrait-il pas dire du monde lui-même? La stratégie des • groupes de prière», si puissamment armée, soutenue et suivie, de son côté, par l'Église de la Fin — Église apocalyptique de Fatima, Église de saint Maximilien Marie Kolbe et de Padre Pio, Église de Marthe Robin, Église de Medjugorje et de Notre-Dame sous le Vent, Impératrice de la Paix Profonde — ne cesse de promouvoir, comme on l'a vu à Medjugorje, une stratégie offensive, une contre-stratégie générale des «bases libérées, dans l'espace même des dominations les plus nocturnes du monde d'aujourd'hui, - bases libérées» à l'intérieur desquelles la Foi, l'Amour et l'Espérance doivent l'emporter à nouveau sur la toute- puissance des ténèbres et de l'aliénation suicidaire commandée par le non-être. Le grand combat, le seul combat de l'Église de la Fin et de sa catholicité renouvelée de l'intérieur est le combat direct contre l'action visible et invisible de la puissance des ténèbres, le combat spirituel poussé jusqu'au cœur même de la nuit du non-être.

Avec les sombres changements intervenus dans la régie subversive de ces temps qui sont nôtres, Padre Pio ne parlera donc plus que de «notre Dieu Crucifié au milieu des Ténèbres», dont le Règne, en ce présent, n'est plus fait que de < mort, agonie, ténèbres, dérélition ». Mais ne disait-il pas aussi que *je me tiendrai aux Portes du Paradis, et n'y entrerais pas avant que mes enfants soient tous entrés.*

Elie revient-il ?

D'une lettre de Padre Pio à un groupe de tertiaires, datée du 28 septembre 1915 et citée par Maria Winowska dans *Le vrai visage de Padre Pio* ; «Vous vous plaignez que je ne satisfasse pas à toutes vos demandes et vous m'en faites de gentils reproches. Il ne me reste donc rien d'autre que de vous faire mes excuses. Sachez que,

depuis quelque temps, *je* souffre de certaines amnésies, malgré tout mon désir de vous satisfaire. Mais *je* m'aperçois qu'au fond c'est une grâce bien grande que le Seigneur ne rappelle à mon souvenir que les personnes et les choses qu'il veut. Car c'est lui, le Seigneur, qui, à maintes reprises, me présente des personnes que je n'ai jamais vues de ma vie et dont jamais je n'ai entendu parler, à cette seule fin que je prie pour elles ; et, dans ce cas-là, il m'exauce toujours. Par contre, lorsque le Seigneur ne veut pas m'exaucer, il me fait oublier de prier même pour les personnes que j'avais le ferme propos de mettre dans mes intentions. Mon amnésie s'étend parfois jusqu'aux choses de première nécessité, comme de boire, de manger et choses semblables. Toutefois, je rends grâce à la Providence de n'avoir jamais permis que j'oublie les devoirs de mon état». Et Maria Winowska d'ajouter le commentaire suivant: - Les étranges *amnésies* dont il se plaint ne sont rien d'autre que des crans d'arrêt dans le programme providentiel de son apostolat. Telles âmes lui sont expressément confiées. D'autres, non. Il a beau faire : ceux et celles dont il n'est pas *chargé* ne laissent même pas, dans sa mémoire, trace de leurs noms».

A un tel niveau d'engouffrement mystique total, à un tel niveau de suridentification spirituelle du supplicié et du suppliciant, de l'amour éperdu et de l'objet fuyant et caché de son amour, de celui qui agit et de celui qui s'en trouve agi, niveau auquel le grand stigmatisé de San Giovanni Rotondo apparaît comme une simple et claire idée agissante de son Seigneur dans le secret insondable de sa propre conscience de Lui-Même, comme l'agent secret de la pensée, du vouloir et du désir en action au sein de ce monde, comment ne pas en venir à nous demander qui, en fait, aura été celui que nous connûmes sous les apparences lumineuses, et si royalement humbles, du Padre Pio de Pietrelcina ?

Celui-ci fut-il une incarnation charismatique, irradiante, de l'annonce du retour final d'Élie, fut-il lui-même, à nouveau, Élie ?

La seconde résurrection de Padre Pio

Tout comme sainte Thérèse de l'Enfant Jésus — pour laquelle il confessait une vénération exceptionnelle, aussi ardente que mélancolique — Padre Pio considérait, pourtant, son séjour sur la

terre, en ce monde-ci — des textes singulièrement bouleversants le manifestent — comme une épreuve crucifiante, se mourant indéfiniment de ne pas pouvoir mourir, et tenant le seuil de son entrée dans la mort pour le moment même de sa résurrection, de sa *première résurrection*. Dans ce sens, la première résurrection de Padre Pio aura donc eu lieu le jour de sa mort à la terre, le 23 septembre 1968, et sa *seconde résurrection* — de même que, suivant la haute science des gnostiques, il y a une *seconde mort*, dont parle, aussi, l'Apocalypse de saint Jean, je dirais qu'il y a, aussi, une *seconde résurrection* — aura lieu lors de son élévation à l'autel, jour tout à fait proche, espérons-le. <Ne perdons plus un seul instant, s'est écrié Jean Paul II au moment de l'ouverture du procès en béatification du capucin stigmatisé de San Giovanni Rotondo.

Car, pour qu'il puisse vraiment agir en ce monde, agir d'une manière immédiatement apocalyptique dans le cadre d'un immense dessein de redressement intérieur de l'Église dont, de son vivant déjà, il avait mis les premières pierres de fondation dans le visible et dans l'invisible, Padre Pio se doit d'être manifestement reçu dans la communauté des saints et reconnu comme tel, passer par le mystère ecclésial, par le mystère cosmique de sa seconde résurrection. Tel est l'enjeu occulte des procédures en retardement que l'on essaye d'opposer à son élévation à l'autel et telle est, aussi, la raison de l'impétueuse décision de Jean Paul II à ce sujet, sujet brûlant s'il en fut.

Tout comme sainte Thérèse de Lisieux, Padre Pio de Pietrelcina avouera qu'il *passera son ciel à faire le bien sur la terre*. C'est dans le cadre donc d'un dessein providentiellement habilité à ne plus prendre en compte la ligne de séparation, la frontière ontologique, abyssale, entre ce monde-ci et le monde de l'au-delà, que Padre Pio avait pris soin de faire s'élever, à San Giovanni Rotondo même, sur les flancs sacrés du Mont Gargano, haut-lieu michaëlique, les murs visibles et invisibles de sa *Casa di Solievo délia Sofferenza*, de sa mystérieuse *Maison pour la Transmutation de la Souffrance*, foyer central de l'Œuvre Padre Pio. Sur sa *Casa di Solievo délia Sofferenza*, Padre Pio devait déclarer; <Les membres de l'Œuvre trouveront ici le point de ralliement central de leurs «groupes de prière». Les prêtres trouveront id le lieu de leur communion profonde. Les membres de l'Œuvre en action id même — hommes, femmes, religieux, religieuses — doivent y activer leur formation spirituelle dans le secret de leur Montée vers Dieu».

Aussi dans la *Casa di Solievo délia Sofferenza* de San Giovanni Rotondo le regard habitué à pénétrer au-delà des apparences données pour visibles de ce qui ne l'est guère saura-t-il reconnaître comme la matérialisation secrètement vivante et rayonnante de cette Forteresse des Hauts Charismes dont je parlais au début du présent écrit. Forteresse des Hauts Charismes qui, au milieu des ténèbres de ce monde retombé sous la régence aliénante de la toute-puissance des ténèbres, représente, déjà, une « base libérée. dans le visible et dans l'invisible, foyer d'inextinguible lumière spirituelle et charitable et place forte de ce qui, déjà, à travers les «groupes de prière, de l'Œuvre Padre Pio et à travers, aussi, d'autres groupements de combat, bien plus en retrait, bien plus occultes, poursuit, à l'heure présente, la bataille apocalyptique finale mise en œuvre par Padre Pio et la longue lignée cachée de spirituels à laquelle lui-même se trouve si activement rattaché.

Un puits ancien et incroyablement profond, un puits contenant une eau originelle, d'une limpidité, d'une fraîcheur, d'une scintillance extraordinaires se cache, nous sommes quelques-uns à le savoir, sous les fondations de la *Casa di Solievo délia Sofferenza* di San Giovanni Rotondo, le puits central de l'invisible enceinte de la Forteresse des Hauts Charismes et qui en fait le siège de ralliement de tous les nôtres. C'est au fond de ce puits que git, depuis le 22 juillet 1253, la couronne occulte des Hohenstaufen, que certains ont entrevue en rêve. Encore un an. Car la vertu finale est la vertu du nombre treize, vertu qui reviendra.

Pour qu'elle ait la vie

Car, derrière les murs invisibles de la Forteresse des Hauts Charismes, c'est bien un Divin Cœur qui bat. Padre Pio : « Vivez avec une héroïque tranquillité dans votre propre vie, et reposez- vous sur ce Divin Cœur, sans aucune crainte, puisque là on y est à l'abri des tempêtes, et que pas même la Justice de Dieu ne peut arriver jusque-là..

Encore une fois: qui donc aura été, dans le mystère encore vivant de son dernier passage, celui que nous dûmes appeler Padre Pio? En ce qui me concerne, et très personnellement, je

crois être en état de pouvoir répondre, *à la fin de tout* et en utilisant, à dessein, sa propre parole à lui, la propre parole de Padre Pio, *celui qui l'a aimée et qui est mort pour qu'elle ait la vie*.

Le grand stigmatisé de San Giovanni Rotondo, gouverneur occulte, au-delà de la vie, au-delà de la mort, de la Forteresse des Hauts Charismes, aura-t-il donc eu à bénéficier jusque de la vertu ultime du suprême charisme, qui est la vertu de pourvoir à la résurrection d'entre les morts ? Pourvoir, je ne le sais encore, mais je puis témoigner d'avance que *celui qui l'a aimée et qui est mort pour qu'elle ait la vie* n'a pas manqué de présider, d'intercéder, de soutenir la marche de la spirale cosmologique dont l'aboutissement, en train de se faire, qui vient même d'être fait, marque, précisément, son retour à la vie, son retour d'entre les morts par les voies ardentes et brûlantes que seule illumine l'étoile Bételgeuse. Ceci étant dit à l'attention du R.P. Bernardino da Siena, qui devra en tenir compte, et qui en témoignera.

SUR LA REAPPARITION DU VISAGE VERT

Entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous pour y faire un mariage indissoluble.

Louis-Claude de Saint-Martin

Livrer passage

Ainsi que prend soin de la préciser Christian Jacq dans l'avant-propos, réfléchi et passionné, qu'il donne à la nouvelle édition du *Visage Vert* de Gustav Meyrink récemment publiée par les Éditions du Rocher, c'est en 1916 que ce roman est paru pour la première fois, chez Kurt Wolff, à Leipzig. Est-ce un signe ? Ce très grand livre sur la fin du monde paraît donc en pleine guerre, au beau milieu de ce tourbillon de fer, de sombre horreur et de feu qui devait amener la fin d'un monde. Sur le *Visage Vert*, Christian Jacq précise encore : « La première traduction, due à E. von Etthofen et à M. Perrenoud, a été publiée chez Émile Paul en 1932. Une nouvelle traduction a été établie par A.D. Sampier-ri ; parue d'abord à La Colombe en 1964, puis chez Retz en 1975, elle connaît une nouvelle résurgence avec la présente édition ».

Certains, dont je suis, considèrent le *Visage Vert* comme le chef-d'œuvre de Gustav Meyrink. Sur Gustav Meyrink, cependant, bien des choses restent à dire. Et, en premier lieu, faire état quand même de Tassez mystérieuse incompatibilité régnant avec force, avec persistance et malignité, entre la valeur de *présence réelle* des grands romans initiatiques de Gustav Meyrink et la situation de désintérêt flagrant qui lui est faite par l'attention quelque peu condescendante — par la singulière *inattention* — de ceux qui, en France, se targuent d'être très au fait des champs d'investigation actuels, des aboutissements les plus avancés d'un certain ésotérisme occidental. Malgré le fascinant Cahier de l'Herne consacré à Gustav Meyrink par Yvonne Caroutch et le D'Arnold Waldstein, malgré le fait, aussi, que tous les romans et même les nouvelles de Gustav Meyrink sont depuis longtemps déjà traduits en français et facilement disponibles, l'auteur du *Visage Vert* n'est guère connu, il *ne passe pas*.

Et pourtant, et malgré l'obstination mauvaise du refus qui se trouve ainsi indéfiniment opposé à l'œuvre de Gustav Meyrink, l'heure est venue enfin, sans crier gare, ou l'obligation devient incontournable, pour nous, de rendre justice, une justice entière et, désormais, de plus en plus activiste, à la somme de révélations d'ordre spirituel et cosmologique — des révélations, chaque fois, *absolument décisives* — qui s'abritent mystériosphiquement au sein de l'archipel constitué par ses romans, j'ai nommé l'Archipel de la Délivrance.

Mais il s'agit avant tout que l'on s'entende sur les termes mêmes du très nécessaire, du très salvifique, du très vital rétablissement de la science spirituelle et cosmologique de Gustav Meyrink à la place qui est exclusivement la sienne. Car il n'est pas question, en aucun cas, de tenter je ne sais quelle réhabilitation littéraire. La littérature, pour un Gustav Meyrink tout comme pour un H P. Lovecraft, n'est rien, ou rien d'autre qu'un porteur asservi, le véhicule de proposition et de mise en chiffre d'un message essentiel, dissimulé derrière son propre porteur, derrière son propre véhicule mais qui, lui, est de nature surnaturelle, voire divine. Le véritable centre de gravité de l'œuvre toujours en marche de Gustav Meyrink se situe ailleurs, infiniment ailleurs que dans les parages de ce que nous conviendrons à tenir encore pour sa littérature.

En ce qui me concerne, *je* n'hésite pas à l'affirmer, et de la manière la plus tranchante qui soit : approchée sous l'angle de lecture de sa meilleure, de sa plus secrète appropriation

spirituelle, l'œuvre de Gustav Meyrink apparaît, aujourd'hui, à la lumière de certains changements du mental occidental relativement récents, comme infiniment plus salvatrice, plus révélatrice même, que n'ont aucunement pu l'être les sillons du rétablissement traditionnel tracés par le travail d'un René Guénon, d'un Julius Evola. Certes, s'il n'y avait pas eu, en leurs temps, les si hauts travaux de mise en éveil, de dramatique remise en conscience de l'Occident promus et poursuivis par René Guénon, par Julius Evola — dont la *complémentarité* implicite, souterraine, n'en finit plus de réconcilier la figure sacerdotale de l'Esprit en Armes, théosophiquement représentée par René Guénon, et celle des Armes de l'Esprit, royalement produite par Julius Evola, figures théosophique et royale, hermétique, d'un même *Imperium*, mais apparemment séparées de par le mystère même de la réaffirmation en fin de cycle, en fin de la Saison Noire — il n'y aurait pas non plus de fruition à exploiter, à l'heure actuelle, pour ceux qui se trouvent invités à chercher, et à trouver, dans l'œuvre de Gustav Meyrink, les réponses actives, immédiates et directes, les sentiers de passage occulte et les portes à la fois interdites et entrouvertes que la mise en conscience traditionnelle obtenue par René Guénon, par Julius Evola, n'avait fait qu'annoncer, et comme *donner à soupçonner*, mais jamais pu offrir en termes d'utilisation vécue, de procédure de passage à la disposition de ceux des nôtres parvenant en bout de chemin.

Les grands romans initiatiques et occultistes de Gustav Meyrink sont, on le sait, au nombre de cinq : *Le Golem*, *La nuit de Walpurgis*, *L'Ange à la fenêtre de l'Occident*, *Le dominicain blanc* et *Le Visage Vert*. Dans chacun de ces romans, Gustav Meyrink offre charitablement, et d'une manière à peine chiffrée, tout ce qu'il est réellement nécessaire de savoir pour celui qui se trouve déjà en fin de sentier. Afin que celui-ci puisse se mettre en état de franchir, comme de par lui-même, la ligne de séparation du visible et de l'invisible, de l'impuissance existentielle et de la toute- puissance ontologique, de la non-conscience prévenue et de la surconscience éveillée, du principe de l'acceptation héroïque au sein de la Confrérie des Grands Éveillés, des « Intelligences Extérieures », et du fait de s'y voir attiré, aspiré, vivant, dans son souffle vivant, dans son souffle vivant et dans son propre corps vivant, par le Gouffre Vivant de ces assemblées cosmiques et de leur propre Corps Vivant. Dans *Le Golem*, Gustav Meyrink livre les derniers affranchissements des voies les plus occultes de la Kabbale Judaïque, en ouvre les dernières portes et rompt les

dernières ombres d'empêchement de ses usagers. Dans *La nuit de Walpurgis*, il instruit les codes expérimentaux ultimes du grand chamanisme altaïco-européen. Dans *L'Ange à la fenêtre de l'Occident*, Gustav Meyrink fournit les procédures finales des aboutissements héroïques et solaires de l'alchimie dans ses voies transmigrationnelles et cosmiques, alors que, dans *Le dominicain blanc*, il dévoile la démarche royale la plus occulte d'un certain taoïsme de la « passe à l'Ouest », qui est la passe « du sceptre et de l'épée ». Enfin, dans *Le Visage Vert*, il montre l'art et les manières d'accéder, pour ceux qui se trouveraient secrètement pressentis à le faire, à l'état de la double appartenance ontologique, état de ceux qui sont en même temps de ce monde-ci et de l'autre, mortels et immortels, vivants et déjà éternels. L'état de ceux qui parviennent à se faire admettre dans la présence même de la Suprême Maîtresse de ce monde et de l'autre, Maîtresse Éternelle de la vie éternellement sans fin, l'Isis dédoublée et s'incarnant très amoureuxment dans le fait de chair de celle par qui Isis condescend à venir là, et à se donner, vivante, aux choisis de ses propres enceintes nuptiales.

Je cite les dernières lignes du *Visage Vert* : « Il vit reparaître au travers des murailles du temps les murs nus de sa chambre ; la déesse souriait toujours sur son trône, mais, tout près de lui, se tenait, bien vivante et réelle, une jeune femme, resplendissante, qui était comme le sosie terrestre de l'apparition d'Eva. « Eva ! Eva ! ». Avec un cri de joie et de ravissement indicibles il la pressa contre lui et couvrit son visage de baisers. « Eva !... ». Il demeurèrent longtemps devant la fenêtre, étroitement enlacés, contemplant la ville morte. Il perçut alors une pensée intérieure, comme si c'était la voix de Chidher le Vert qui s'adressait à lui : « Aidez, comme moi, les générations futures à bâtir un monde nouveau avec les éclats de l'ancien, afin que le jour vienne où je pourrai moi-même ressortir. Cependant, la chambre et le temple étaient redevenus distincts l'un de l'autre ». Et ensuite : « Comme la tête de Janus, Huberisser pouvait plonger ses regards à la fois dans l'au-delà et dans le monde terrestre, et en discerner nettement les détails et les choses : *ici-bas et dans l'au-delà, il était le même Vivant* ».

A bon entendeur salut

Or j'en suis moi-même parfaitement conscient, les affirmations que je viens d'avancer ici risquent de paraître tout à fait

inacceptables à tous ceux qui, jusqu'à présent, étaient habitués à trouver leurs lumières initiatiques dans la seule pratique du témoignage traditionnel de René Guénon, ou dans les propositions de l'activisme traditionnel de Julius Evola. Aussi voudrais-je accentuer encore plus durement la part de ce qu'il me revient de faire comprendre à ceux qui se trouveraient déjà préparés à le comprendre.

Ce qu'il faut donc savoir chercher dans l'œuvre de Gustav Meyrink, je le répète, c'est la réponse directe et immédiatement utilisable aux questions de ceux qui, peu contents de la seule approche intellectuelle du mystère initiatique traditionnel, se sentent tragiquement sollicités, en eux-mêmes, pour qu'il *passent à l'acte*, pour qu'ils vivent totalement, clairement, dans leur être même, ce dont le seul enseignement doctrinal ne saurait leur fournir qu'une figure mentale, l'ombre de l'ombre, le reflet d'un reflet lui-même réfléchi.

Grand est, en effet, le nombre de ceux qui en viennent un jour à se plaindre, en disant : après avoir lu tout René Guénon, j'ai sombré dans le désespoir ; car, si j'ai peut-être très bien saisi les principes de l'enseignement d'ensemble qu'il me fallait ainsi comprendre, je n'y ai guère trouvé, par contre, la moindre lumière pouvant me permettre de réaliser moi-même la vérité vivante de cet enseignement, la vivre dans l'expérience propre, directe, de ma propre vie, de mon propre être dans les profondeurs.

A ceux-là je répondrai que, s'ils ont vraiment compris l'enseignement que René Guénon avait été chargé de leur transmettre, le moment est aussi venu pour eux de lire, sans perdre un seul instant, les grands romans initiatiques de Gustav Meyrink, et qu'alors seulement ils comprendront, d'une fulguration soudaine, *comment il faut faire pour passer*.

Car la tâche mystériosophiquement fondamentale de Gustav Meyrink est celle de *livrer passage* à ceux qui doivent passer.

A bon entendeur salut.

Mobiliser l'amoureuse structure contre l'Apocalypse

Instruit par les puits de science dont il avait été fait, d'emblée, l'unique bénéficiaire secret, Gustav Meyrink ne pouvait pas ignorer que sur la plage finale des temps de Kâli-Yuga tous les canaux du salut personnel se referment, que la délivrance cesse

d'être concédée ; qu'une barre de ténèbres sans merci empêche les passages vers la réalité vivante, vers les espaces d'ensoleillement inouï de l'au-delà ; que cette barre-là, édifiée tout en ténèbres, interdit que la ligne du salut et de la délivrance fût encore franchissable pour qui que ce soit, et marque la limite à partir de laquelle les temps de la charité sont très abruptement suspendus. Pour qui que ce soit d'autre que le tout petit nombre de ceux qui, à des fins concernant la marche de l'ensemble même du cycle actuel dans les chemins de sa conduite et de son accomplissement providentiels, s'en trouvent très occultement mobilisés — là où ils se trouvent, et parfois là où ils ne se trouvent même pas — pour des missions singulières, et dont l'aboutissement concerne, chaque fois, le sort du monde à la croisée de ses chemins les plus périlleux, voire le secret même du salut dans sa totalité suprahumaine (exclusivement d'ordre divin, celle-ci).

Et, de toutes façons, même les choisis en haute prédestination de ce tout petit nombre ne pourront pas envisager, et absolument pas, qu'ils sauraient parvenir à se sauver sans l'appui d'un secours mystérieusement extérieur ; sans que, chaque fois, quelqu'un ne soit commis, depuis le tréfonds des cieux, vers celui qui fût en passe de se sauver, afin qu'il le rejoigne à la moitié du chemin, et le soutienne surnaturellement dans la zone de l'infranchissable absolu qui sera celle de la dernière partie de sa propre spirale ascendante.

Dans la saison finale du Kâli-Yuga, seuls les missionnés personnels de la Divine Providence parviendront, donc, à penser encore, ceux qui se trouvent engagés dans ses voies les plus actives et les plus cachées, les plus protégées.

Aussi lit-on, dans le *Visage Vert*, ces paroles si troublantes que le vieux Jan Swammerdan, « le roi Salomon », adresse à Eva van Druysen : « Le sentier qui conduit à la vie éternelle n'est pas plus large que le tranchant d'une lame. Vous ne pouvez pas aider les autres quand vous les voyez chanceler, et vous ne devez non plus attendre d'eux aucune aide. Celui qui regarde aux autres perd l'équilibre et tombe dans l'abîme. Dans ce domaine il n'y a pas, comme dans le monde, de marche en avant collective, et c'est pourquoi on ne peut absolument pas se passer d'un guide : il faut qu'il vienne vers nous du royaume de l'esprit ».

Du fond de son réduit pragois, Gustav Meyrink, néanmoins, savait parfaitement que les voies de salut et de délivrance spécifiquement entrouvertes devant les pressentis occidentaux en cette fin du monde, imminente et comme déjà en train

d'achèvement, sont au nombre de cinq, et qu'elles représentent autant de réajustements occidentaux de cinq très anciennes voies royales de passage ; voies qui avaient été glorieuses et puissantes en début du grand cycle cosmique actuellement en voie de refermement, d'extinction ; qui, par la suite, s'étaient obscurcies, et perdues dans l'oubli, dans l'impuissance la plus profonde ; et qui seulement à l'heure présente — à présent, quand tout prend fin, et que la fin elle-même se doit de célébrer ses retrouvailles nocturnes avec ses propres commencements — retrouvent, à l'intention de certains, pour ceux-là mêmes qui, ensuite, constitueront le « tout petit nombre », leurs anciens pouvoirs de mise en délivrance et de salut providentiel.

Or, ainsi que nous venons de le dire, à chacune de ces cinq voies de complaisance apocalyptique et providentielle correspondent, et sans doute bien à dessein, un des cinq romans initiatiques de Gustav Meyrink. Ainsi, ce à quoi je voudrais ardemment arriver, c'est de dégager, ne fût-ce que dialectiquement, une structure opérationnelle également agissante, et comme également présente et *irradiante* dans les tréfonds inapprochables de ces cinq grands romans initiatiques constituant l'œuvre pontificale de Gustav Meyrink. Quoi de plus différent, en surface tout au moins, que les récitations si différentes contenues dans, par exemple, *Le Golem* et *La nuit de Walpurgis*, ou *Le Dominicain blanc* et *L'Ange à la fenêtre de l'Occident* ?

Et pourtant, une commune structure d'instruction me semble, en fait, préexister tant par rapport à leur ensemble que dans ses relations avec chacun de ces cinq romans. Cette commune structure des cinq grands romans initiatiques de Gustav Meyrink, comment la définir ? Nous est-elle *saisissable* ? Concevable, même ?

1. Il s'agit, en tout premier lieu, d'une situation générale de rupture, de dissolution, où l'histoire du monde se trouve dans l'imminence catastrophique d'une de ses conclusions tout à fait finales, et où le monde lui-même paraît sur le point de basculer dans l'irréversible de la Grande dissolution, dans le néant de la *Mahapralaya*.

2. Le seul problème fondamental qui, à chaque fois, vient ainsi à se poser, au paroxysme de la tragédie imminente ou comme en cours d'achèvement, sera celui de savoir s'il s'agit de la *fin du monde*, d'un désastre cosmique ultime et total, ou bien de la *fin d'un monde*, fin d'un monde dont la consommation ne serait alors que la figure prophétique, que l'affirmation préontologique d'un

plus grand désastre cosmologique à venir, ultérieurement, en des temps certains mais *autres*.

3. Or, toujours, le choix entre la fin du monde et la seule fin d'un monde apparaît comme réservé, comme assujetti aux destinées ultimes d'une *confrontation amoureuse*, dont l'issue — ou bien salvatrice, ou bien débouchant sur le néant — sera appelée à décider, de par elle-même, si ce monde doit disparaître à jamais dans le néant, ou, au contraire, qu'il recouvre, après avoir passé l'épreuve nocturne de l'auto-dissolution, de la mort et de l'oubli, les pouvoirs d'être d'un autre recommencement, auroral, d'une cosmologie renouvelée, sauvée, impériale et solaire.

4. Tout se trouve donc ainsi réduit au devenir, à la tragédie nécessaire d'une rencontre amoureuse, et des plus occultes destinées de celle-ci. Une amoureuse rencontre arrangée, inspirée préontologiquement, prévue donc comme « depuis toute éternité ». Or, celle-ci, une fois consommée en tant que rencontre nuptiale logée dans l'exaltation de deux chairs devenant une seule chair, sera mystérieusement amenée à pénétrer dans le très étroit passage nocturne de la séparation, de la mort et de l'oubli, de la déprédation irrémédiable de son amoureuse unité d'être. Mais une fois plongé dans les ténèbres abyssales, dans les ténèbres encloses et certaines de la mort et des logis mortuaires cosmologiquement assimilables à la mort, l'être de l'amour ainsi éprouvé sera sommé de tenter de recouvrir, de par la seule vertu de sa propre identité nuptiale, son ancienne mémoire immémoriale de lui-même, et tous les pouvoirs d'être inclus dans la conscience de cette immémoire à nouveau éveillée à elle-même, se mettant ainsi en situation de l'emporter sur la mort et ses régimes de néant et d'oubli ontologique profond et noir. Conduit dans une situation qui, en principe tout au moins, peut lui faire recouvrir la vie, l'être de l'ancien amour en perdition éternelle saura se donner alors à lui-même les armes cosmologiques de son retour à la vie. Et la vie ainsi renouvelée par la mort, la survie éternelle, donc, et hors de toute atteinte, de ceux qui parviennent à outrepasser en force les interdits, la nuit et jusqu'à la réalité même de la mort, sera porteuse de cette mystérieuse et fulgurantissime couronne de l'invincible Amour qui vient à être offerte, chaque fois, à ceux dont le renouvellement amoureux aura su briser la mort et imposé le rétablissement, au-delà des montagnes noires de la mort, de la temporalité absolument nouvelle et des espaces absolument nouveaux de l'*Imperium Redevivus*, du *Sanctum Regnum* couronnant la très hermétique *Novissima Renovatio*.

Aux termes donc d'une lecture qui pourrait se vouloir aussi attentive que prévenue de l'ensemble des romans initiatiques de Gustav Meyrink, l'adéquation, j'en suis bien persuadé, ne saurait absolument pas ne pas apparaître, et d'une précision tout à fait signifiante, entre le discours, entre la récitation discursive de chacun de ses romans et la grille de décodage dont on vient de dégager les quatre thèses opératives. En fait, Gustav Meyrink n'a jamais dit qu'une seule et même chose : je tiens cela pour une certitude parfaitement établie, voire même pour une catégorie apriorique d'intelligence, d'appropriation vivante et active de l'ensemble de son œuvre. Tous ses romans ne font qu'un seul roman, et celui-ci ne confessa, mais toujours voilée, qu'une seule science amoureuse, l'*amoureuse science* elle-même.

Dans *Le Visage Vert* : « Notre symbole est le Phénix, symbole du rajeunissement, l'aigle du ciel légendaire en Egypte, l'aigle au plumage pourpre et doré qui se consume dans son nid de myrrhe et sans cesse renaît de ses cendres. Je t'ai dit que le commencement du chemin est ton propre corps ; celui qui sait cela peut commencer son voyage à n'importe quel moment ». Et aussi : « Tu es admis aujourd'hui dans notre communauté, et tu es un nouvel anneau de la chaîne qui s'étend d'éternité en éternité ».

Or il se fait alors que le mérite de la fort particulière excellence du *Visage Vert* en vient à s'imposer à nous comme un fait d'évidence à partir, précisément, de ce que l'amoureuse structure commune de l'ensemble des romans de Gustav Meyrink s'y laisse surprendre pour ainsi dire *en surface*, et que le *Visage Vert* finit par nous être quelque chose comme la structure même, comme la structure première de l'*amoureuse structure* opposant l'œuvre de Gustav Meyrink à l'œuvre de la mort et aux ravages nocturnes, aux avancées fatales d'un glissement apocalyptique porteur de toutes nos déchéances, de toutes nos abdications sans retour.

Au bord du lac de Staremborg

Combien de fois n'ai-je eu moi-même à assumer, personnellement, les récriminations hagarde, pitoyables et assombrissantes de certains des nôtres, toujours les meilleurs, les plus purs et les plus décidés, je veux dire, par là, les plus désespérés aussi, qui n'en pouvaient plus, qui ne savaient plus comment soutenir l'assaut anéantissant de l'évidence, en eux, d'un certain *interdit final* leur signifiant, sans espoir ni merci, le refus intraitable d'un

aboutissement salvateur de leur quête, de leur héroïque cheminement dans les années perdues, dans les vies apparemment en vain sacrifiées, dans la honte et dans le spasme silencieusement pétrifié du dernier cri *au bord du cela*, du dernier sanglot au bord d'un précipice entrevu, parfois, un rêve, un précipice dont tous nous eûmes à connaître un jour ou l'autre.

Or c'est bien à ceux-là que vont mes plus belles complaisances, à ceux des nôtres qui eussent pu craindre de tomber avant l'aube. A l'aube du 4 décembre 1932, Gustav Meyrink, seul au bord du lac de Staremborg, la poitrine dénudée, a parfaitement su comment faire pour passer irrévocablement la ligne de l'horizon empourpré par la divine naissance du jour nouveau, la ligne, disait-il, de l'« équinoxe spirituel ». Mais avant de partir, il s'était arrangé pour dire, en appelant à des dissimulations en rien excessives, tout ce que ses pareils doivent connaître pour qu'arrivés au bord d'un certain ruisseau à moitié desséché ils puissent, impunément, *sauter le pas*. Impunément, ou presque.

Double message polaire

J'avoue : dans *Le Visage Vert*, j'ai moi-même trouvé la confirmation éclatante de mes propres aboutissements face à l'insurpassable et, face aux *blocages ultimes*, comme un double message polaire m'intimant à la fois *d'oser comprendre* et, surtout, *d'oser me porter de l'avant*, marcher, éveillé, sur les ténèbres mêmes de l'inconcevable le plus au noir.

Ce que Gustav Meyrink m'avait ainsi obligé à mieux comprendre, concernait la mort même de qui, Eurydice à l'envers, devait m'accompagner en me précédant, sacrifiée, exaltée, prédestinée, glorifiée, dans ma propre expérience directe de la mort et de sa plus occulte traversée nuptiale.

Tout comme Eva van Druysen dans *Le Visage Vert*, « celle qui doit pénétrer dans le mystère de la mort » ne doit en réalité pas mourir. Morte, sa mort n'est pas entièrement ni tout à fait la mort, mais autre chose que la mort tout en participant du plus profond mystère de la mort. Mystère qui, dans la lumière assourdie de l'amoureuse science, apparaît comme étant celui de la séparation des amants prédestinés à l'épreuve de la mort, de leur plongée cosmologique dans les précipices obscurs de l'immémoire de leur propre amour et de l'amnésie sans faille ni merci qui accompagnera, toujours, l'expérience ardente, l'amère, la très amère expérience

de cette plongée océanique sans heure ni espérance ni plus aucun but, éperdument abandonnée à elle-même, « sans retour ».

Sous les apparences plus ou moins conventionnelles de la mort donnée à traverser comme une fausse semblance, comme une sorte de fantasmagorie funéraire voisine de certains rituels maçonniques — voir, à ce sujet, les funérailles mystagogiques d'Eva von Druysen, la nuit, dans l'église Saint-Nicolas, patron secret, comme nous le savons, de toutes ces *procédures spéciales* — « celle qui doit pénétrer dans le mystère de la mort » va devoir subir, en fait, un déplacement nocturne dans l'espace intérieur de son propre être, une occultation rituelle se traduisant, à l'extérieur, par sa « disparition ». Car elle sera tenue de se cacher « quelque pan dans la ville », disparaître des chemins de sa propre vie tout comme Eva van Druysen devait disparaître, un soir d'été, dans le quartier mal famé du Zee Dijk, à Amsterdam. Disparaître sans retour, définitivement. Car, à son retour, elle sera *autre*, tout en étant apparemment encore elle-même, autre abyssalement.

Ainsi, secrètement reçue « dans un couvent », à 1' « hôtel des pauvres » et même, parfois, dans une maison de tolérance — et cela, nous enseigne-t-on, « sous un autre nom », sous une « identité d'emprunt » scellée par l'amnésie — « celle qui doit pénétrer dans le mystère de la mort » s'exercera avant tout à disparaître des chemins de sa propre vie d'une manière assez irrémédiable pour que sa disparition s'apparente à la mon, reproduise en elle-même le mouvement intérieur de la mort en tant que séparation, en tant que disparition. Ne dit-on pas la *chère disparue* ? Résorbée par l'être, l'existence se voile farouchement, s'interdit à toute approche, à toute souvenance, se veut et devient amnésie profonde, ontologique, amnésie abyssale. Cependant, dans le *Visage Vert*, on lit : « Nous n'avons rien à faire avec l'empire des morts. Notre but est la vie éternelle ». Et plus clairement encore : « Je sais que vous n'avez en ce moment qu'un seul désir : rechercher Eva. Néanmoins, ce que vous *devez* faire, c'est ceci : rechercher la force magique qui peut dans l'avenir éviter encore un malheur à votre fiancée. Autrement il se pourrait que vous ne la retrouviez que pour la perdre, tout comme les humains se trouvent sur la terre pour être séparés par la mort. Il faut donc que vous la retrouviez non comme on retrouve un objet perdu, mais d'une manière nouvelle, et doublement ». Car, demandera Chidher le Vert, *veux-tu aller dans l'empire des morts pour y chercher les vivants* ? Et Chidher le Vert encore : « Celui

qui n'apprend pas à "voir" sur la terre ne l'apprendra pas de l'autre côté. Penses-tu, parce que son corps semble mort, qu'elle ne pourra plus revivre ? Elle est vivante, c'est toi seul qui es encore mort. Celui qui, une fois, est devenu vivant comme elle, ne peut plus mourir, mais celui qui est mort comme toi peut devenir vivant ». Et ensuite : « Aussi vrai que tu peux maintenant mettre ta main dans mon côté, tu seras uni à Eva quand tu auras la nouvelle vie spirituelle. Que les gens la croient morte, que t'importe ? On ne peut demander à ceux qui dorment de voir ceux qui sont éveillés ». Et c'est alors que Chidher le Vert va livrer les clefs ultimes de l'amoureuse science dont témoigne *Le Visage Vert*. Chidher le Vert: «Tu as appelé l'amour qui passe (il désigna l'endroit où s'était dressée la croix décapitée, passa le pied sur la tache de moisissure, et la tache disparut). Je t'ai apporté l'amour qui passe, car je ne suis pas resté sur la terre pour prendre, mais pour donner. A chacun ce qu'il désire. Mais les hommes ne savent pas ce que leur âme désire : s'ils le savaient, ils seraient des *voyants* ». Eva van Druysen, par contre, avait parfaitement su, elle, ce qu'il lui fallait savoir désirer, *quel vœu secret formuler*. « Eva a désiré l'amour qui ne passe pas. Je le lui ai donné, et je te le donnerai aussi à cause d'elle. L'amour qui passe est un amour fantomatique. Lorsque sur la terre je vois germer un amour qui s'élève au-dessus de celui des spectres, je tends mes mains comme des branches protectrices au-dessus de sa tête pour le préserver d'une mort prématurée, car je ne suis pas seulement le fantôme au visage vert, je suis aussi Chidher, l'arbre éternellement vert ».

Sur la juste formulation de son vœu secret, sur Eva van Druysen, « celle qui doit pénétrer dans le mystère de la mort », et sur l'instant même de la formulation de ce vœu : « Dans l'excès de sa souffrance, elle appuya son front à la grille et, les lèvres crispées, cria une prière muette : que le plus petit de ceux qui ont traversé par amour le fleuve de la mort lui apparaisse pour lui montrer le chemin qui conduit à la mystérieuse couronne de vie, afin qu'elle puisse la prendre et la donner. Comme si une main avait touché ses cheveux, elle leva la tête et vit que le ciel avait subitement changé ».

Amenée par les voies les plus invouables — et, d'ailleurs, absolument non avouées — à formuler ainsi le seul vœu nuptial qui fût parfaitement juste, Eva van Druysen, « celle qui doit pénétrer dans le mystère de la mort » — et, à l'image de celle-ci, toutes ses pareilles sans nom et sans visage dans la chaîne occulte

de l'imperium Amoris, jusqu'à la très énigmatique princesse Laure d'Altavilla, si proche pourtant de nous, de nos temps — va donc devoir se laisser prendre et porter par les courants du grand fond de l'immémoire et de ses précipices obscurs, de la séparation et de ses ténèbres, tout perdre, tout oublier, se perdre et tout perdre jusqu'au dernier degré de l'anéantissement existentiel de soi, se donner elle-même à la mort, entrer dans la mort, disparaître

Ceci dans l'attente du jour de sa réapparition, jour secrètement prévu d'avance, où elle dévoilera le terrible interdit de son identité occulte, dogmatique, sa Divine Appartenance.

Dans *Le Visage Vert*, il est dit : « Comme à Job, tout ce qui t'aura été ôté te sera rendu au centuple. Alors tu seras de nouveau où tu étais autrefois. Ils ne savent pas que rentrer chez soi après un long séjour à l'étranger est tout autre chose qu'être toujours resté à la maison ».

Est-il vraiment nécessaire que je le précise ? En essayant d'exploiter ici, jusqu'à la limite de ses dernières implications, le dit, le sous-dit et le non-dit même du récit proposé par *Le Visage Vert* de Gustav Meyrink, je n'interpelle — me dispensant d'en faire la présentation au premier degré, le « récit du récit » — que ceux qui en ont déjà pris connaissance et qui, de ce roman, connaissent déjà le si fort buissonnement intérieur, et la très dramatique, la vertigineuse spirale récitative qui l'anime. S'ils veulent y venir eux aussi, que ceux qui n'ont pas lu *Le Visage Vert* commencent donc par le faire.

La clandestine

Je reprends. Le parcours initiatique proposé par le récit du *Visage Vert* se trouve donc entièrement axé sur le mystère de la disparition, de la « mort au visible » d'Eva van Druysen, et son aboutissement final conduit à l'apparition de celle-ci — à sa réapparition, je veux dire — sous une nouvelle identité, transcendante, et même directement divine, parce que, dans les dernières pages du roman, Eva van Druysen se voit identifiée à la plus Grande Isis, l'Isis Parturiente adorée mystérieusement par toute la lignée impériale et hermétique de Ptolémée Sôter.

Une lecture superficielle du *Visage Vert*, une lecture non- prévenue, fera croire qu'Eva van Druysen avait été la victime des convoitises criminelles d'un roi-sorcier zoulou égaré dans le monde interlope d'Amsterdam des années vingt. Un roi-sorcier

zoulou appelé Usibepu, lequel, après qu'il l'eût souillée, se fût confidentiellement débarassé de sa dépouille, ou pire encore, gardée, en lieu sûr, pour donner cours, sur elle, à ses noires pratiques.

En fait, le roi-sorcier zoulou Usibepu, lui-même violemment épris d'Eva van Druysen, n'était pour rien dans la description de celle-ci, disparition dont le mystère se laissera surprendre comme étant — nous le savons déjà — d'une nature infiniment plus profonde que celle d'un « fait divers » d'ordre exclusivement criminel. Au contraire, une fois Eva van Druysen disparue « un soir d'été à Zee Dijk », Usibepu n'avait pas cessé, lui aussi, de la chercher avec une inlassable ardeur. Mais inutilement. Usibepu, double abyssal, double au noir, magistrat des ténèbres.

Je cite. « Nuit après nuit, après avoir échappé aux matelots, il avait erré en vain par les rues pour la retrouver : pas une des femmes qui, dans l'obscurité, attendaient des hommes, n'avait pu lui dire où elle se trouvait ». Et ensuite : « Chassé du cirque et sans argent, il devait être renvoyé en Afrique. Non comme roi, mais comme mendiant. Il avait sauté par dessus bord et gagné la rive à la nage. Caché, le jour, dans des canots, la nuit il parcourait le Zee Dijk pour la chercher, elle qu'il aimait plus que la savane, plus que ses femmes noires, plus que le soleil au ciel, plus que tout ». Usibepu, double abyssal au noir de Fortunat Hauberisser, qui apparaît, lui, comme la *face* radieuse, solaire, de celui pour qui Eva van Druysen avait nuptialement choisi de traverser le mystère de la mort, son « éternel amant » dans la spirale montante, assumptionnelle, de l'*Imperium Amoris*.

Lors de son premier retour clandestin à la vie, lors de sa première « évasion réussie » de sous l'empire de la mort, mais, elle-même, encore et toujours clandestine dans les voies de sa propre vie retrouvée, Eva van Druysen fera des confidences décisives. En parlant à son amant, Fortunat Hauberisser, elle désignera, ouvertement, Chidher le Vert comme son maître spirituel occulte, comme son sauver des entrelacs de la mort, comme son « libérateur infiniment suprahumain ». Le dialogue des deux amants, provisoirement vainqueurs de la mort, ou plutôt de la séparation imposée par la mort, constitue un moment unique dans le devenir actuel d'une certaine supra-connaissance occidentale, essentiellement secrète, « clandestine », et dont Gustav Meyrink représente, *je* crois, à ce jour, la pointe la plus avancée.

Dans les brumes laiteuses du petit jour, des paroles sont dites qui semblent mystérieusement compléter, achever l'Évangile de

saint Jean. Dans la citation du *Visage Vert* qui suit, chaque mot en situation possède une charge didactique propre, encore que singulièrement voilée, une disposition d'enseignement absolument décisive, mais qui ne saurait se laisser utiliser que par ceux qui se trouveraient, eux-mêmes, déjà, tout à fait au bout de leur terrible, de leur tragique parcours philosophique. Qui croirait que sous le tissu mélodramatique de cette saynète, digne des envolées les plus ineptes d'un Maurice Dekobra, une insoutenable lumière parvient à se tenir cachée, une lumière qui aveugle et qui tue, la lumière même de ces choses de la fin de tout dont il m'appartient d'aménager le premières entailles de passage ? Je n'écris que pour ceux qui ont un besoin de vie ou de mort de m'entendre dire ce qu'il m'a été donné de leur laisser découvrir à l'orée de mon propre retour de sous les sombres cieux de la mort. Et comme je les ai moi-même reconnus ces mots, ces gestes ardents, ces confidences, ces circonstances et leur part d'ombre et de glissement, ces appels d'air, ce cri final si impossible à étouffer. Tout, et presque tout à fait ainsi. L'insoutenable même.

« La porte de la maison était grande ouverte : le brouillard épais, impénétrable, avait absorbé toutes traces de l'homme. Il voulait déjà se retourner, lorsqu'il entendit tout à coup un pas léger et, l'instant d'après, Eva émergeait de la vapeur blanchâtre et se dirigeait vers lui.

Avec un cri de ravissement, il la prit dans ses bras, mais elle paraissait complètement épuisée, et ne revint à elle que lorsqu'il l'eut portée dans la maison et déposée doucement sur une chaise.

Puis ils se tinrent longtemps, longtemps enlacés, le cœur battant, incapables de saisir l'excès de leur bonheur. Il était à genoux devant elle, muet, incapable de parler : elle avait pris tendrement son visage entre ses mains et le couvrait de baisers ardents ».

« Le passé était pour lui un rêve oublié. Toute question au sujet de la longue absence d'Eva et de tout ce qui s'était passé lui aurait semblé dérober quelque chose au présent.

— Eva ! Eva ! Ne me quitte plus jamais !

Elle entoura son cou de ses bras, colla sa joue contre la sienne :

— Non, non, je resterai toujours auprès de toi. Même dans la mort. Je suis si heureuse d'avoir pu venir à toi !

— Eva, Eva, ne parle pas de la mort ! s'écria-t-il, sentant que ses mains subitement étaient froides. Eva ! Eva !

— N'aie pas peur. Je ne peux plus te quitter, mon bien-aimé. L'amour est plus fort que la mort. C'est lui qui l'a dit. Il ne ment

pas ! J'étais morte, et il m'a rendue à la vie. Il me rendra toujours la vie, même si je devais mourir à nouveau.

Elle parlait comme sous l'emprise de la fièvre. Il la souleva, la porta sur le lit.

— Il m'a soignée lorsque j'étais malade. Pendant des semaines j'ai été comme folle, et je suis restée accrochée par les mains à la lanière rouge que la mon porte autour du cou. J'étais ainsi suspendue entre ciel et terre. Il a brisé la lanière ! Depuis lors je suis libre. N'as-tu pas senti que j'étais auprès de toi heure après heure ? Mais pourquoi, pourquoi les heures passent-elles si vite ?

La voix lui manqua. Elle dit ensuite :

— Laisse-moi, laisse-moi devenir ta femme ! Je veux être mère quand je reviendrai vers toi !

Ils s'enlacèrent alors dans un amour sauvage, infini, se plongeant, les sens égarés, dans un océan de félicité ».

Le cercueil vide

Mais, deux fois morte, Eva van Druysen se devait aussi d'être deux fois ressuscitée : si, comme il est dit, « dans l'éternité, seule compte la deuxième mort, qui est la seule décisive », on peut aussi bien comprendre que seul va compter, à la fin, le combat pour la deuxième résurrection.

Aussi l'affrontement qui mobilise face à face la deuxième mort et la deuxième résurrection appellera-t-il, toujours, au soleil vertigineusement limpide du Jugement Dernier, et son issue engagera, chaque fois, au tréfonds des cieux, les prodromes occultes de l'avènement final de l'Apocalypse.

Il n'en reste pas moins certain que c'est bien la première résurrection qui constitue et assoit les fondements, qui avance la garantie vécue des plus hauts combats pour la deuxième résurrection, le combat pour ce que Eva van Druysen appelait « la mystérieuse couronne de vie ».

Enfin, il est, à ce qu'il me semble, fort puissamment nécessaire de préciser que le combat pour la deuxième résurrection se pose avant tout dans les termes d'une épreuve d'admissibilité dont les résultats sont prévus d'avance, ou plutôt *arrêtés d'avance*, et que son suprême symbole de couronnement est celui du « cercueil vide ».

Ce sera donc au symbole hermétique du « cercueil vide » que,

dans *Le Visage Vert*, va aboutir l'épreuve mystériologique de la deuxième résurrection d'Eva van Druysen, et c'est précisément parce qu'il s'agit d'un symbole empruntant des voies philosophiques des plus clandestines, situées à l'ombre de notre Hermes Trismegistus Mercurius, que le haut rituel de sa mise en action utilisera les dénominations figuratives de l'« ancienne Egypte ».

Les révélations médiumniques fournies par Gustav Meyrink dans *Le Visage Vert* sont donc à prendre tout à fait à la lettre, à méditer et à visualiser avec la rigueur la plus dure, la plus intraitable, avec un acharnement se plaçant d'emblée au niveau même de ce dont il s'agit de briser l'encerclement sans faille, la mort.

Je cite, et tout rentre à nouveau dans la zone de l'attention suprême où se tiennent, immobiles, les anciens de la *Catena Aurea* : le récit qui suit est un récit sacré.

Dans l'église Saint-Nicolas, à Amsterdam, le corps inanimé d'Eva van Druysen repose sur un catafalque blanc, entouré de hauts cierges dorés.

« Lorsqu'il tourna de nouveau la tête vers la dépouille sereine d'Eva van Druysen, un trône de pierre s'élevait à la place du cierge vacillant. Sur ce trône était assis un être mince, de taille surhumaine, coiffée de la couronne de plumes du Juge des Morts, immobile, le corps nu et les reins ceints d'une Ceinture bleue et rouge, avec une Crosse et un Fouet à la main : un dieu égyptien. A son cou pendait une Chaîne d'or, avec une Tablette également d'or. En face du Juge des Morts, au pied du cercueil, se dressait un homme brun à Tête d'ibis tenant dans sa main le signe de vie égyptien, la croix surmontée d'un anneau, symbole de la vie éternelle ; et de chaque côté de la bière, une silhouette, l'une à Tête d'Épervier, l'autre à Tête de Chacal ».

« En tunique collante, coiffée d'un bonnet, la déesse de la Vérité arriva par l'allée centrale et s'avança vers la morte, qui, face à elle, se souleva avec raideur. La déesse, alors, lui enleva le cœur de la poitrine, et le posa sur une Balance.

L'homme à la Tête de Chacal mit sur l'autre plateau une statuette de bronze. L'homme à la Tête d'Épervier vérifia le poids de la statuette. Le plateau de la Balance portant le cœur d'Eva s'abaissa profondément. L'homme à la Tête d'ibis inscrivit en silence le poids du cœur d'Eva, sur une tablette de cire, avec un roseau ».

« Alors le Juge des Morts dit :

Elle fut sur la terre la pieuse servante du Maître des Dieux. En récompense, elle atteindra le Pays de la Vérité et de la Justice.

Elle s'éveillera divinité vivante et rayonnera dans le chœur des dieux qui se tiennent sur les Hauteurs, car elle est de Notre Race.

Ainsi est-il écrit dans le Livre de la Demeure Cachée ».

« A la suite de quoi, le Juge des Morts, lentement, s'enfonça dans le sol. Eva, les yeux fermés, sortit de la bière. Les deux dieux la prirent entre eux. l'homme à la Tête d'Épervier en avant, traversèrent silencieusement les murs de l'église, et disparurent.

Les cierges se changèrent en silhouettes brunes dont la tête était surmontée de hautes flammes, et posèrent le couvercle sur le cercueil vide ».

Sur le *cercueil vide*, y est-il dit. Et là, Gustav Meyrink ajoute cette précision, infiniment troublante, au sujet de la fermeture définitive du *cercueil vide* : « Un grincement se propagea dans l'espace quand les vis pénétrèrent dans le bois ». Car il faut très bien le comprendre, ce n'est pas dans le rêve de la réalité du rêve que vient d'avoir lieu l'enlèvement d'Eva van Druysen, mais dans la réalité même du rêve de la réalité, qui est le rêve même de notre réalité ou, si l'on veut, le rêve perpétuel de la réalité de notre vie et de notre mort.

C'est dans sa propre chair qu'Eva van Druysen est partie vers le Pays des Hauteurs, car c'est la vivante réalité de la chair qui constitue la seule preuve d'une éternité vécue, d'une éternité vivante, non-révée, divine. A la fin, c'est la chair qui vivifie le souffle et même, pourrait-on dire, seule la chair est éternelle. La chair vivante d'au-delà des gouffres ultimes de la mort, du néant et de l'oubli, la chair dogmatique de l'éternelle *anamnesis* couronnant les retrouvailles existentielles, vécues ici et maintenant, de ceux qui parviennent à s'emparer, amoureuxment, de la « mystérieuse couronne de vie » dont parlait Eva van Druysen.

La réapparition de Chidher le Vert

La donation essentiellement didactique et compassionnelle de l'œuvre de Gustav Meyrink apparaît, dans *Le Visage Vert*, avec une clarté qui ne cesse de me fasciner, avec une clarté d'autant plus redoutablement périlleuse qu'elle s'ouvre non seulement sur l'expérience immédiatement suprahumaine de ce qui tend au dépassement abrupt, irrévocable et total de la condition humaine à

sa limite ultime, mais encore et surtout sur les états véritablement tout derniers de cette expérience au stade de sa conclusion.

Dans les sentiers de l'amoureuse pénétration, de la montée nuptiale et tout autant clandestine — et suprêmement clandestine — vers ce que l'on trouve implicitement désigné, dans *Le Visage Vert*, comme étant le Pays des Hauteurs, les temps de l'arrivée au niveau des dernières terrasses avant le passage au sommet, voire même les temps de l'arrivée au niveau de la dernière terrasse elle-même, sont annoncés par l'apparition du Visage Vert ou, si l'on préfère, par la réapparition de Chidher le Vert. Mais qui donc est Chidher le Vert ? Dans *Le Visage Vert*, Gustav Meyrink fait assez énigmatiquement dire à sa bouche d'ombre: «Je veux t'apprendre encore à quel signe tu reconnaîtras si tu es appelé à recevoir un jour, à l'époque du « grand équinoxe », le don des forces miraculeuses. L'un de ceux qui conservent les clefs des mystères de la magie est demeuré sur terre pour chercher et rassembler ceux qui sont appelés. De même que lui ne peut mourir, la légende qui a cours sur lui ne peut mourir non plus. Les uns murmurent qu'il est le Juif Errant ; les autres l'appellent Elie ; les gnostiques prétendent que ce serait Jean l'Évangéliste. Chacun de ceux qui l'ont vu le décrit différemment. Ne te laisse pas égarer si, dans les temps qui s'annoncent, tu rencontres des hommes qui te le décrivent ainsi. Il n'est que naturel que chacun le voie autrement : un être tel que lui, qui a changé son corps en esprit, ne peut plus être lié à aucune forme arrêtée ». Et l'on se souviendra aussi du fait que, dans les dernières pages de *Visage Vert*, une immense tempête dévaste la ville d'Amsterdam et partant le monde entier, et qu'au milieu de cette tempête procédant apocalyptiquement au nettoyage par le vide seul tient, reste debout, hors d'atteinte, un mystérieux pommier vert. Aussi lit-on dans *Le Visage Vert* : « Seul un pommier demeurerait immobile comme un îlot protégé des vents par une main invisible, et pas une de ses fleurs ne bougeait ». Et ensuite : « Les paroles de Chidher le Vert, *je te donnerai pour amour d'Eva l'amour qui n'a point de fin*, résonnèrent à son oreille comme si elles lui parvenaient du pommier en fleurs ». Et aussi : « Un printemps plein de magnificence comme un avenir devenu visible planait au-dessus de tout, le pressentiment d'un ravissement indicible lui traversa le cœur. Tout ce qui l'entourait semblait vouloir se changer en une vision d'une limpidité cristalline. Le pommier en fleurs n'était-il pas Chidher le Vert lui-même, l'arbre éternellement vert ? »

Au point où en viennent les choses, le devoir m'est donc intimé,

incontournable, d'essayer de déchiffrer ici le sens cosmologique- ment opérationnel de ce qui se trouve impliqué dans la figure de la « réapparition de Chidher le Vert » : il y va du sens ultime, du sens même de ma présente approche de ce roman de Gustav Meyrink dont le titre constitue, à lui seul, et c'était voulu, un fait d'annonciation voilée mais active, un fait d'annonciation en marche car, je l'affirme en pleine connaissance de cause, *Le Visage Vert* fut vraiment, en l'heure de sa venue, de sa *parution*, quelque chose comme une nouvelle annonciation cosmique à l'intention de ceux qui eussent pu s'en approprier la très certaine lumière secrète.

Je viens de dire, ou de laisser entendre, que les chemins qui sont nôtres ne peuvent pas ne pas s'avouer comme étant ceux-là mêmes qui passent dans l'ombre de notre Hermes Trismegistus Mercurius, les chemins hermétiques de l'amoureuse science, qui n'est autre que la science même de l'ancien Art Royal.

Or, si la spirale active, et combien suractivée, de la démarche amoureusement hermétique est dite devoir prendre fin, se voir heureusement « couronnée de succès » au terme de son quatrième régime, celui de l'« œuvre au rouge », ou de la *losis*, pour ceux qui sont amenés à s'y trouver il apparaît chaque fois que seul un cinquième régime, celui de l'« œuvre au vert », peut définitivement délivrer, faire que l'œuvre du feu retentisse *jusque dans la vie même* de celui à qui l'« œuvre au rouge » aura déjà tout livré en principe. Mais en principe seulement, *in principium*.

Car il ne suffit guère d'avoir clandestinement recouvert le pouvoir cosmologique de « commander aux éléments et aux astres » : il faut que ce pouvoir s'engage à commander, qu'un commandement soit prononcé et qu'à la suite de celui-ci il y ait changement, renouvellement abyssal de la vie et de la réalité du monde, « recommencement virginal des cieux, du monde et de son histoire ».

Aussi la figure métapsychique de la « réapparition de Chidher le Vert » annonce-t-elle, installe et assigne, chaque fois qu'elle se trouve appelée à se donner à voir, le passage sous le porche tout à fait dernier de l'« œuvre au vert ». La désignation et jusqu'au nom même de « Chidher le Vert » concernent donc, avant tout, un certain état final de l'assomption hermétique, ou philosophale, de l'existence engagée dans l'œuvre du feu et partant du monde de la réalité où cette existence se projette et déploie ses pouvoirs ou, selon l'expression même de Gustav Meyrink, le « don des forces miraculeuses » qui lui est fait. Assomption obtenue par les procédures spéciales de l'Art Royal, état final qui en constitue la

conclusion coronaire, l'« œuvre au vert » est œuvre de vie et de survie : comme tel, cet état sera porté à s'« incarner », à « prendre visage » et à se rendre, en signe annonciateur, en garantie emblématique et en très secourable appui, auprès de qui s'apprête à en connaître la Définitive Clémence.

Les quatre premiers régimes de l'œuvre du feu, de l'œuvre philosophique par excellence — je nomme le *nigredo*, *Valbedo*, le *citredo* et le *rubedo*, soit la *melanosis*, la *leucosis*, la *xanthosis* et la *losis* — se doivent d'être franchis de par la seule vertu philosophique prédestinée de celui qui opère suivant les règles. Le cinquième régime, par contre, celui de l'« œuvre au vert », ne peut en aucun cas être connu ni franchi de par la seule vertu philosophique de celui qui, à son heure, s'y verrait aboutir : pour qu'il se fasse connaître et se laisse franchir, le cinquième régime exigera le « secours extérieur » de quelqu'un qui s'avérera être, chaque fois, Chidher le Vert. L'« œuvre au vert » ne saurait se parfaire qu'avec et sous la protection, par le portement de quelqu'un que l'on envoie, à la rencontre de qui s'y serait aventuré, depuis l'autre côté de la ligne de passage, depuis le cœur même du Pays des Hauteurs. Sans le recours extérieur du passeur régulier de la ligne, pas de passage au régime de l'« œuvre au vert » : c'est Chidher le Ven qui, à chaque tentative de passage clandestin vers le Pays des Hauteurs, vient y assumer le ministère du Passeur Voilé. Cette procédure ne peut absolument pas souffrir d'exception.

Dans *Le Visage Vert*, c'est le mystique Jan Swammerdam qui semble être le porte-parole de Chidher le Vert. Or, au sujet de son propre ministère, Jan Swammerdam dira ce qui suit : « Trois prophéties concernaient mon avenir le plus lointain. De ces trois prophéties, la première était celle-ci : que *par mon entremise, un chemin spirituel enfoui depuis des millénaires serait ouvert à un jeune couple, et deviendrait accessible à beaucoup dans les temps à venir*. C'est le chemin qui seul donne à la vie sa vraie valeur, et un sens à l'existence. Et cette promesse est elle-même devenue le seul contenu de ma propre vie ».

Et pourtant, ce n'est pas parce que, au plus noir de la saison finale des ténèbres, quelqu'un réussit à se faire admettre au régime de l'« œuvre au vert » que le monde doit changer, se renouveler de fond en comble. Au contraire : c'est à l'heure où le monde doit se renouveler, s'illuminer de l'intérieur, changer du plus haut des cieux jusqu'au tréfonds de ses précipices ontologiques les plus interdits que, mystérieusement, quelqu'un est à chaque fois appelé

à se faire admettre à franchir l'infranchissable, à connaître le passage au cinquième régime, à l'« œuvre au vert ».

Chaque fois donc que l'impénétrable Chidher le Vert réapparaît, c'est que la fin d'un monde est imminente, et que l'avènement d'un monde autre se fait imminent aussi. *Le Visage Vert* : « Ne sens-tu pas quelque chose dans l'air, quelque chose qui peut-être ne s'est jamais fait sentir aussi fort depuis que le monde existe ? Prophétiser la fin du monde est chose impensable, on l'a trop fait au cours des siècles pour que la crédulité ne soit pas éteinte. Je crois néanmoins que celui qui sent l'approche d'un événement de ce genre est dans le vrai. Ce ne sera pas obligatoirement tout de suite la destruction de la terre, le déclin d'une conception du monde traditionnel est aussi une fin du monde ».

Ce n'est pas l'impétrant qui peut désirer l'entrée sous le régime de l'« œuvre au vert », c'est l'insondable mystère de l'« œuvre au vert » qui en appelle à la montée occulte de qui doit en connaître, héroïquement, le très intime espace d'ouverture. Certains, néanmoins, auront tenté de forcer le passage à l'« œuvre au vert » sans y être appelés à le faire, et leurs cadavres jonchent pitoyablement les parages médiumniques de la ligne de passage. De ceux-là, dans *Le Visage Vert*, Gustav Meyrink dira qu'« ils ne possédaient pas les armes voulues pour prendre d'assaut la forteresse, et leur appel au combat n'a pas réveillé les dormeurs ». Car « être éveillé est tout ». L'attention paroxystiquement mobilisée de celui qui se trouve engagé dans le sentier ardent de l'œuvre philosophique ne doit se trouver concernée que par la seule attente de l'apparition de la ligne de passage au cinquième régime. *Le Visage Vert* : « Jusque-là, tu ne sauras pas si tu es le plus heureux ou le plus malheureux des hommes. Mais ne crains point : aucun de ceux qui ont pris le chemin de la grande veille, même s'il s'égare, n'a pas été abandonné par ses guides ». Sur le plan cosmique aussi bien que sur le plan de la montée spirituelle des grands appelés occultes, la saison de l'« œuvre au vert » finit par arriver, toujours, à l'heure prévue. Mais il faut savoir l'attendre, cette heure de plus en plus lointaine. « Ne t'ai-je pas dit qu'il te faudrait d'abord perdre tes yeux anciens à force de pleurer, avant de pouvoir recevoir des yeux neufs ? ».

Le secret de l'heure prévue

Il est remarquable et il a été remarqué jusqu'à quel point on a pu me tenir rigueur du fait que, dans les déclarations sur mon propre

cheminement hermétique, plutôt osées, que j'avais faites, interrogé par le D¹ Arnold Waldstein, dans *L'Autre Monde* de juillet 1984, je n'avais pas cru pouvoir aborder, aussi, la zone de problèmes concernant le cinquième régime de l'œuvre philosophique du feu, le régime existentiel de l'« œuvre au vert ». Mais il y a bien plus encore. Car c'est le D¹ Arnold Waldstein lui-même qui, par la suite, devait aller se ranger au premier rang de ceux qui eurent à déplorer si vivement l'absence, dans notre entretien philosophique, d'une partie finale portant sur les secrets de l'« œuvre au vert ». Or, lui avais-je répondu alors, « ce n'est que partie remise ».

Féru lui-même des grands et des petits mystères véhiculés par l'extraordinaire *Dus grüne Gesicht* de Gustav Meyrink, le sombre, l'énigmatique et le si courtis D'Arnold Waldstein eut très certainement aimé que dans la suite piégée des propos que je lui avait tenus au cours de notre entretien dans *L'Autre Monde*, je me laisse à invoquer, en concluant, l'autre rivage de l'œuvre philosophique du feu, que j'y fasse donc ouvertement apparaître le symbole de haute provocation, le signe emblématique toujours si redoutablement en action qui est celui du Visage Vert, le terrible et fascinant *Grüne Gesicht* de Gustav Meyrink.

Cependant, cela n'eut pas été sans de grands, sans de très grands périls sur l'heure même : il se fait que les temps d'une légitime invocation de l'« œuvre au vert » n'étaient absolument pas encore venus, à ce moment-là — en juillet 1984, je veux dire — dans le développement existentiel de mes propres chemins philosophiques soumis aux feux les plus immédiats de l'œuvre. Les fruits du sombre brasier du désir sans désir n'étaient pas encore tout à fait à point. Et moi-même je n'étais pas prêt.

Mais, d'autre part, le fait de la parution, dans les troubles années vingt, d'un roman intitulé *Le Visage Vert* ne constituait-il pas déjà, en lui-même, quelque chose comme un symbole de provocation, et cela d'autant plus que ce roman traitera, précisément, de l'apparition du Visage Vert en tant que signe, en tant qu'annonciation cosmologiquement active et comme, d'un seul coup, assez étrangement suractivée ?

Car c'est depuis longtemps que nous avons soigneusement appris à ne pas l'ignorer : l'apparition du Visage Vert établit, chaque fois qu'elle en vient à se laisser surprendre, l'heure privilégiée, spasmodique et flamboyante, mais aussi, et le plus souvent, révocable, à laquelle le cinquième régime de l'œuvre philosophique, celui de l'« œuvre au vert », parvient à se faire tenir à la fois pour cosmiquement acceptable et pour cosmologiquement

accepté et, par conséquent, à se révéler, soudain, comme le produit d'une complaisance unique, et qu'il s'agit de saisir à l'instant même où, dans le « feu de l'action », celle-ci s'offre à « maintenir entrouvertes les portes d'air du passage de notre Lion Vert ».

Au niveau donc de ce que Gustav Meyrink appelait, lui, dans *Le Visage Vert*, le « monde des causes premières », monde que l'on doit tenir pour très parfaitement caché, où s'exercent en direct les désirs les plus occultes de la Divine Providence en action, c'est bien sur la ligne des années vingt — années qui virent la parution du *Visage Vert*, précisément — que l'on doit situer le commencement, l'origine cosmologiquement justifiable de nos *temps actuels*. Et cela, loin, bien loin au-dessus de l'horizon abritant les événements de l'histoire contemporaine perçue dans son identité visible, et comme tout à fait en dehors, par exemple, de l'immense catastrophe politico-historique et métapolitique de 1945, catastrophe continentale et planétaire ayant sonné si dramatiquement le glas d'une certaine conception occidentale du monde.

Et pourtant, à mesure que le monde et que son histoire la plus grande semblaient s'engouffrer de plus en plus irrévocablement dans le tourbillon de l'entrée sous la loi des ténèbres du Règne de l'Anti-Monde, quelque part, à la fois en ce monde et hors de ce monde, un contre-feu était providentiellement allumé, sur la ligne de ces mêmes années vingt, en prévision, déjà, des renversements salvateurs qui, au-delà de la terrible saison nocturne en cours de développement fatidique, impérial et dominateur — il s'agit, on l'aura compris, de l'actuel Empire Noir de la domination des ténèbres et de ses actuels développements sans freins ni plus aucune mesure — allaient devoir marquer, un jour, le temps d'arrêt révolutionnaire de la déchéance du monde et de son agonie sans heure, ordonner la réouverture des Portes de la Délivrance. Ces années vingt furent des années-charnière : jamais la puissance des ténèbres ne parut plus ostensiblement installée sur les sommets de l'histoire visible de ce monde, jamais la petite flamme vive de la volonté providentielle de salut ne fut plus parfaitement cachée derrière sa propre insignifiance apparente.

Tout semblait perdu, alors que rien ne l'était. Le seul vrai mystère de la marche de ce monde est celui du développement caché du salut, de la croissance occulte de l'« enfant du miracle », du *Filius Salis et Lunae*. Or cet enfant de la double lumière, lumière du soleil et contre-lumière de la lune, beau et merveilleux fruit des brèves époques propices aux fécondations charismatiques, c'est au tréfonds des âmes favorisées par le passage ardent de

Chidher le Vert qu'il naît et qu'il se fortifie, loin des exacerbations infanticides de ce monde.

Le Visage Vert : « Il y a une croissance interne, secrète. Durant des années il semble que tout s'arrête, puis soudains, d'une façon inattendue, souvent par suite d'un événement insignifiant, l'enveloppe disparaît, et un beau jour une branche chargée de fruits mûrs jaillit dans notre existence. Nous n'en avions jamais remarqué les fleurs et nous voyons que nous étions, sans le savoir, les jardiniers d'un arbre mystérieux ».

Encore une fois : l'origine ontologiquement occulte, tout à fait insoupçonnable, des temps qui, à l'heure actuelle, sont nôtres, temps de salut, d'espérance charismatique et d'attente éperdue face à un changement sans nom encore ni visage, se situe, très précisément, dans la période tumultueuse, pleine de sombres orages, que traverse, en fulguration secrètement signifiante, la ligne fatidique des années vingt, la ligne même des temps de la parution du *Das grüne Gesicht* de Gustav Meyrink.

Mais que s'était-il donc passé de si prodigieusement décisif, de si prodigieusement caché dans les années vingt ? Un Mircea Eliade — entre bien d'autres, et quels — ne le savait, lui, que trop bien, qui eut tant à méditer sur ce que l'on appelait, déjà à ce moment-là, le « mystère de la génération de 1922 ».

La parution du *Visage Vert* de Gustav Meyrink ainsi que, par la suite, ses « réapparitions » successives, marqueront, toujours, des étapes, l'heure des tournants fatidiques du devenir abyssal du monde occidental et de son histoire avançant dans l'invisible. *Das grüne Gesicht* paraît, on l'a vu, chez Kurt Wolff à Leipzig, en 1916, en pleine guerre civile européenne : d'une manière singulièrement prophétique, stupéfiante, son action se situe, et se déroule entièrement, dans les années vingt, dans le monde complètement changé et tout à fait insoupçonnable de l'après-guerre. A ne considérer que la succession de ses parutions en français, *Le Visage Vert* annoncera, chaque fois, quelque chose comme le passage même de Chidher le Vert. Chez Émile Paul en 1932, à La Colombe en 1964, chez Retz en 1975 et, surtout, au Rocher en 1985, on y reconnaît les étapes marquant le devenir profond d'une certaine conscience hermétique française et occidentale en pleine maturation souterraine, les hauts tournants d'un devenir « philosophique » dont la spirale en action semblerait régie, dans l'ombre, par des influences, par une inspiration voisines des avancées doctrinales d'un Fulcanelli, si l'on voit ce que je veux dire.

Réverbérations

Disposant d'informations particulièrement fiables sur la vie personnelle de Gustav Meyrink — par ma tante G.T., il se trouve que je suis moi-même apparenté à la famille de l'auteur du *Visage Vert* — je peux soutenir de la manière la plus formelle que rien dans la vie du solitaire des bords du lac de Staremborg ne saurait supporter le moindre soupçon quant à l'éventualité d'une quelconque implication d'ordre autobiographique dans l'institution du récit de son roman sur l'avènement de Chidher le Vert si, toutefois, cet avènement en appelle à la figure d'Eva van Druysen et à tout ce qui se trouve si providentiellement rassemblé sous l'identité dogmatique de ce personnage aux irradiations platoniciennes ou, plutôt, néoplatoniciennes, voire « alexandrines ». Tout y est — dans *Le Visage Vert*, et si *Le Visage Vert* ne s'utilise qu'à faire paraître Eva van Druysen dans la lumière surnaturelle de Chidher le Vert — tout y est, dis-je, produit de la seule activité médiumnique de Gustav Meyrink, compte rendu de sa conception visionnaire d'une histoire, d'un monde qui, en fin de course, agonisants et comme déjà morts, reçoivent le secours extérieur — devraient recevoir le secours extérieur — d'une puissance salvatrice en provenance de l'au-delà transcendantal, surnaturel et divin de ce monde et de son histoire visible, immédiate, « certaine ». Dans *Le Visage Vert*, tout ce qui est dit — ou sous-dit, ou même comme non-dit — constitue le fruit d'une inspiration, d'un *fait d'influence* aux origines indiscutablement suprahumaines. Car c'est bien la réapparition même de Chidher le Vert qui risque d'avoir inspiré, si ce n'est dicté, insoufflé à Gustav Meyrink la vision qui transparaît hypnagogiquement dans le récit de la carrière divinisante d'Eva van Druysen, dans l'aventureuse figure d'une grande métanoia si admirablement proposée par son roman aux buts secrètement didactiques. Dans *Le Visage Vert* il ne faut donc surtout pas tenter de surprendre la confession d'une expérience existentielle propre, mais la seule figure vivante, la

seule figure agissante d'un envoi en provenance du tréfonds de cette conscience commune, ou mieux dit de cette *conscience communiant* des humains en laquelle, par la bouche de l'illuminé juif Ismaël Sephardi, Gustav Meyrink fut si près de découvrir, à son propre compte, la dialectique activiste de ce qu'Edmund Husserl avait appelé, au terme de sa quête phénoménologique, le «Je transcendantal».

Dans *Le Visage Vert*, Gustav Meyrink fait dire à un de ses personnages : « Il suffit absolument qu'un seul se transforme jusqu'au plus profond de son être. Alors ses œuvres ne passeront jamais, que le monde en ait connaissance ou non. Il aura ainsi creusé dans ce qui existe un trou qui ne peut plus que grandir, qu'on le remarque tout de suite ou des millions d'années plus tard. Ce qui s'est produit une fois ne peut disparaître qu'en apparence. Faire ainsi un trou dans le filet qui retient l'humanité captive, non pas en prêchant en public, non : en dénouant les mailles qui m'emprisonnent moi-même, voilà ce que je veux faire ». A ce même personnage, on pose ensuite la question suivante : *Vois-tu une relation de cause à effet entre les catastrophes extérieures que tu pressens, et la modification possible des conceptions de l'humanité ?* Et à celui-ci de répondre : *Ce sera toujours comme une catastrophe extérieure, par exemple un grand tremblement de terre, qui donnera l'occasion à l'homme d'un « retour sur soi-même »*. Certains comprendront, je l'espère, la raison terrible pour laquelle j'entends retenir, relever avec force le fait de cette réponse aux dimensions prophétiques dont l'actualité vient encore de se vérifier à travers les dires des jeunes voyants de Medjugorje et qui, désormais, scelle si épouvantablement notre destin. L'avènement de Chidher le Vert, à la fois imprévisible et, peut-être, prévisible, va-t-il pouvoir faire faire à l'humanité, actuellement au bord du précipice final, l'économie d'une glissade sans retour ni plus aucun salut concevables ?

Enfin, les personnages centraux du *Visage Vert*, dont Eva van Druysen et Fortunat Hauberisser, s'inquiètent, devant Ismaël Sephardi, du sens qu'ils leur faudrait donner au fait de l'apparition, dans leurs existences, du porteur du Visage Vert, dont le passage a complètement changé leurs vies : « Comment expliquez-vous, Monsieur Sephardi, cette coïncidence extrêmement extraordinaire ? Comme une *pensée nouvelle* pour chacun de nous, que nous ne serions pas capables de comprendre par des mots, mais seulement par une image qui se présente à notre œil intérieur ? Pour ma part, je croirais plutôt que c'est une même

créature fantomatique qui est entrée dans notre vie ». C'est Fortunat Hauberisser qui vient de parler.

Ismaël Sephardi, alors, répondra : « La coïncidence que vous me demandez d'expliquer me semble prouver qu'il s'agit d'une même *pensée nouvelle*, qui a voulu s'imposer et tenter de se faire entendre à vous trois et le fera encore. Que le fantôme apparaisse sous la forme d'un homme primordial, signifie, à mon avis, tout simplement qu'un savoir, une connaissance, peut-être même une faculté spirituelle extraordinaire, qui a existé jadis à une époque très reculée et qui est tombée dans l'oubli après avoir été connue, cherche à se faire jour à nouveau, et sa venue s'annonce par une vision à quelques rares élus. Comprenez-moi bien, je ne dis pas que le fantôme ne *pourrait* pas être une entité ayant une existence indépendante. Au contraire, je prétends même que chaque pensée est une entité. Le père de mademoiselle Eva van Druysen l'avait d'ailleurs affirmée : *Lui, l'homme primordial, le Précurseur, est le seul homme qui ne soit un spectre* ». Et ensuite, et toujours par la bouche d'Ismaël Sephardi : « Si quelqu'un devient immortel, mademoiselle Eva, il subsiste comme pensée impérissable ; peu importe qu'elle cherche à pénétrer dans notre cerveau sous la forme de mots ou d'images. Si les hommes qui vivent sur terre sont incapables de la capter ou de la « penser », elle ne meurt pas pour autant ; seulement elle s'éloigne d'eux ».

A la limite, les voies de l'avènement de Chidher le Vert en ce monde ne sont autres que les voies mêmes de la réverbération intérieure, en nous, de son propre désir de nous : seule la charité est agissante, l'amour s'exigeant à jamais immobile. « Car je vous dis que Dieu peut, des pierres que voici, faire surgir des enfants à Abraham » (Luc, III, 8).

Una

D'ailleurs, en parlant de Mircea Eliade comme je viens de le faire, en parlant, je veux dire, de lui-même et de ses méditations tragiques sur le « mystère de la génération de 1922 » — il est de fait que tous ses grands romans roumains d'avant la guerre, non encore traduits, dont l'extraordinaire *Retour du Paradis*, ou *Les Houligans*, vraiment *insoutenable*, instruisent pathétiquement le procès de cette génération de hauts mystiques sacrifiés dans un dessein très occultement providentiel, et qui eurent à subir, en

quelque sort, l'épreuve de l'immolation sanglante jusqu'à l'avoir eux-même inexorablement *attirée sur eux* — je ne fais en réalité que me rappeler à moi-même les circonstances fragiles, aériennes, de ma propre rencontre inaugurale, de ma « première rencontre » avec la figure pneumatique de Chidher le Vert.

C'est en lisant, adolescent encore, *Le Retour du Paradis* de Mircea Eliade que j'avais en effet pris conscience des pouvoirs suprahumains contenus dans un hymne orphique de Dan Botta, qui s'y trouvait cité (sans doute très à dessein, je ne le sais plus).

Quarante ans après, des fragments de l'hymne orphique de Dan Botta viennent me hanter encore :

*exposé sur les hauts vents
un orphique tumulte j'entends
quand elle dresse soudain sa lyre,
la fille verte de mon délire
Una, et qu'en moi se tend
la pierre rouge de son sang*

La lecture donc du roman de Mircea Eliade, *Retour du Paradis*, qui m'avait fait connaître l'hymne orphique de Dan Botta, avait brusquement changé, décidé à jamais du cours de ma vie à venir : c'est là que j'ai été profondément, irrémédiablement mordu par le très goethéen Serpent Vert, c'est là que, par réverbération spirituelle et charismatique secrète j'ai antérieurement rencontré, vu et reconnu la grande lumière verte au milieu de laquelle flamboyait, métasymboliquement, le Visage Vert. Ce fut à l'instant même de la *première lecture* de l'hymne orphique de Dan Botta que Chidher le Vert est venue *se saisir de moi*, porté par le sommet d'une immense vague de lumière verte, supracosmique, lumière ontologique fondamentale non de la Voie Lactée, qui préside aux destinées cosmiques de l'humanité prisonnière de son cycle actuel d'involution et d'espérance aveugle, mais de la Voie Deltaïque, qui concerne l'humanité dans les cycles de son devenir impérial occulte d'avant et d'après le cycle actuel, Voie Deltaïque régie, dans les abîmes, par la divine Una, la jeune femme verte, la vierge supracosmique dont le nom et la figure irradiante se perpétuent irrationnellement dans les remanences carpathiques de l'ancien culte du dieu Zamolxis. D'ailleurs, juste avant la dernière guerre, Mircea Eliade n'avait-il pas commencé l'édition

d'une collection de cahiers de l'histoire des religions intitulée, précisément, *Zamolxis* ?

Et je poursuis mes aveux : à partir de la *première lecture* de l'hymne orphique de Dan Botta, invocation, en fait, de la déesse verte Una, mon existence devint, et de quelle soudaine, fulgurante manière, une simple instance de ce qui, au début du présent article, j'avais appelé *l'amoureuse structure*. Et pendant quarante ans, déjà, toute ma vie ne fut donc plus rien d'autre que poursuite secrète d'un cheminement cosmologique me portant à faire ce qui devait être fait pour que le jour prévu — en cette existence même, ou ailleurs, ou au-delà même de toute existence — j'en vienne à être en état de pouvoir rencontrer, sous le souffle ardent d'un face à face de vraie vie, de vie suprahumaine, de claire et certaine supraconscience vivante là, en termes de Présence Réelle, la déesse verte Una, et de recevoir, de ses propres mains, ce qu'Eva van Druysan appelait, dans *Le Visage Vert*, la « couronne de vie ».

L'hymne orphique de Dan Botta ne clamait-il pas, dans l'exaltation de sa conclusion théologale débouchant sur l'embrasement du cri final, *j'ai hâte, j'ai hâte de porter Sa Couronne* ?

Et puisqu'on y parle de conclusion cosmique, d'« aboutissement de la course », qui doit-on oser *reconnaître* dans l'identité la plus actuelle d'Una, qui doit-on pouvoir se mettre en état de *reconnaître* dans l'historial confidentiel de ses « dernières apparitions » avant qu'il ne soit décidé de l'heure de *sa venue même* ? L'attribut cosmologique fondamental d'Una, déesse verte des plus limpides tumultes orphiques, porteuse de la Couronne des Hauts-Vents, n'est-il pas, très précisément, son amoureuse seigneurie de la meute des vents visibles et invisibles, des hauts courants médiumniques dont la toute-puissance franchit en chantant — Orphée lui-même n'aura été que chant — les inconcevables distances internes d'une cosmologie qui, au-delà des beaux déversements de la Voie Lactée, réverbère nuptialement le *secret du cœur même* de la Voie Deltaïque et de la couronne d'aboutissements qui l'entoure, qui le *ceinture* à la manière dont Orion lui-même se trouve ceinturé de ses feux ?

« Dernières apparitions » ai-je dit, « avant qu'il ne soit décidé de l'heure de *sa venue même* ? Dans son discours si tendrement chuchoté aux jeunes voyants de Medjugorje, celle que l'on a déjà appelée Notre-Dame sous le Vent ne confessait-elle pas que ses actuelles apparitions de Medjugorje seront tout à fait les dernières, ses « dernières apparitions sur la terre » ?

Le 15 février 1984, celle que j'en suis venu à appeler

Notre-Dame sous le Vent, et qui est Marie, la Vierge Marie ou, comme elle se nommait elle-même, la « Reine de la Paix, la *Regina Paris*, avait dit ceci, à Medjugorje : *Le vent est mon symbole. Je viendrai dans le vent. Si le vent souffle, sachez que je suis avec vous. Vous avez appris que la Croix représente le Christ. La Croix que vous avez dans vos maisons en est le symbole.* Et, ajoutera-t-elle, *mon symbole est différent.* Car, effectivement, elle venait de le dire, et je recite ses propres paroles, d'immense importance à venir, *mon symbole est différent.*

La Pierre Deltaïque, le Refuge du Cordonnier

Tout comme le Chidher le Vert lui-même, ces choses, on le voit, nous viennent de loin, de très loin, du plus extrême lointain hyperboréen et supragalactique.

Or je viens de le dire : si, pendant une quarantaine d'années, toute ma vie d'homme, je n'ai fait que suivre le sentier initiatique, les *instructions intérieures* de Chidher le Vert, ou du Visage Vert, mon cheminement ne me paraît toujours pas près de rencontrer son aboutissement ultime, non, pas encore tout à fait prêt à me porter de l'autre côté de la ligne.

Cette amertume n'est pourtant pas seulement mienne, elle aura toujours été le signe d'élection des nôtres, la mutilation atroce de Jacob dont le nerf de la hanche se dessécha sous l'invisible morsure de l'Ange. Ou bien alors, au niveau initiatique opposé, au niveau des « cioux sous la nuit sans étoiles », la marque de la « déesse d'argent », de la lèpre philosophique dévorant à l'infini, immuable, glacée, lumineuse, le pied gauche de l'envoyé des Dominations Noires auprès du D*John Dee dans *L'Ange à la fenêtre de l'Occident*, le grand roman occultiste consacré par Gustav Meyrink au maître elisabethain de Mortlake. Tous, nous porterons toujours, en nous, visible, invisible, le *signum*.

Pendant ces longues quarante années d'épreuve impitoyable, d'ascension menée en spirale sous des cioux d'absence de tous cioux et où l'ombre n'en finit plus de succéder à la lumière et la lumière à l'ombre, l'essentiel de mon expérience du sentier ardent s'est trouvé consignée, d'obédience, dans un cahier d'enregistrement et de témoignage intitulé, en un certain lieu, le *Mémorial Hohenstaufen*. Un cahier dont, à l'heure actuelle, je n'ai plus que très partiellement le contrôle et dont l'utilisation risque sans doute,

je le sais, de m'échapper entièrement avec la remontée en moi des anciens pouvoirs.

Dans la mesure, cependant, où je peux encore tenter de le faire plus ou moins impunément, je vais dégager là, du *Mémorial Hohenstaufen*, deux documents que j'estime en état de jeter une clarté toute particulière sur le cheminement en moi de l'influence cosmologique du Visage Vert. Je préciserai que, pour répondre à une certaine réglementation établie, dans les temps, par d'autres que moi et sans doute aussi pour d'autres que moi, les deux documents philosophiques ci-dessous exhibés — empruntés, comme je viens de le dire, au *Mémorial Hohenstaufen* — se présentent sous la forme succincte du récit de deux rêves, des rêves que j'avais faits moi-même. A dix années de distance, parce que le premier date du 7 juillet 1953 et le deuxième du 7 juillet 1963. Le premier de ces deux rêves philosophiques majeurs, ou dogmatiques, je l'avais fait à Versailles, et le deuxième à Madrid.

Je rappelle que, dans certains groupements spirituels des plus spéciaux et actuellement des plus retirés, c'est le 7 juillet que des rassemblements se font, à l'abri du plus parfait secret, pour célébrer la « déesse verte » Una, l'« infiniment absente, l'infiniment lointaine, l'infiniment silencieuse mais qui, bientôt, ne le sera plus ».

Récit donc du premier rêve, fait à Versailles le 7 juillet 1953 ; si mon existence est tenue par un sens philosophique, le secret total, le secret ultime de ce sens se trouve arrêté là, préontologiquement ou, si on veut, comme de toute éternité :

« Ce qui s'offre à voir, une étendue désertique, plongée dans la pénombre égale qui, aux habitués des longues plongées hypnagogiques, annonce l'entrée dans l'espace propre du rêve paradoxal. Cette étendue, je le sais d'avance, peut, ou plutôt doit se trouver soit quelque part en Ecosse, dans les landes noires de ses confins occidentaux, soit dans un espace singulièrement privilégié, et, surtout, très secrètement protégé, quelque part au milieu de l'ancienne forêt de Fontainebleau.

Devant moi, comme couchée par terre, une pierre blanche, en forme de triangle, et mesurant, peut-être, deux pieds sur un, une pierre blanche que, par la suite, j'ai su reconnaître comme étant, précisément, la Pierre Deltaïque.

M'apparut ensuite, comme suspendu dans l'air juste au-dessus de la Pierre Deltaïque, un morceau de tissu de couleur noire, ressemblant plus ou moins à une chaussette, une « chaussette noire », symbole d'appartenance hermétique puisque tout ce qui a

trait au pied — chaussures, chaussettes, figurations, empreintes, traces, idées préconçues ou soupçons naissants — est censé représenter l'influence si ce n'est la présence même de notre tout-puissant Hermès.

Ce tissu noir, cette « chaussette noire », ce faisant, je le vis fendu sur toute sa hauteur, et l'entaille qui l'entrouvrirait recousue, assez lâchement, d'un fil de laine verte. Un fil de laine verte recousant par trois fois et demie — et je tiens à la redire, recousant d'une manière assez lâche — les lèvres noires de l'entaille qu'il devait rapprocher si ce n'est refermer tout à fait.

Une voix de jeune femme, remplie d'une douceur et d'une tristesse inouïes, vint alors à s'écrier par derrière moi : *comment, comment as-tu pu m'oublier*. Et cela d'une manière d'autant plus déchirante que cette voix il ne me semblait absolument pas la connaître, et bien moins encore la reconnaître.

Et la vision s'interrompit aussitôt, me laissant l'être et le cœur rompus, et moi-même comme mort et rendu à l'état d'ombre sans identité dans les draps glacés du petit jour ».

Vient à présent le récit du deuxième rêve emprunté au *Mémorial Hohenslaufen*, rêve fait à Madrid, le 7 juillet 1963. Je crois devoir y reconnaître l'instance suprême, incontournable, de l'ensemble de mes approches hypnagogiques du Visage Vert. La fin approche-t-elle ?

Cela peut aussi bien se dire ainsi, et je prends l'entière responsabilité de ce que je m'en vais dévoiler dans le récit de ce grand rêve dogmatique :

« Ville portuaire, que je ne sais pas identifier. Par temps de grand soleil, et le fond de l'air, lavé par la pluie récente, d'une très admirable fraîcheur, d'une limpidité éblouissante.

Sans but apparent, je marche dans les rues, angoissé, à demi éveillé, médiumniquement guidé depuis le tréfonds de mon être à la manière d'un somnambule de plein jour, j'avance, reviens sur mes pas, hésite, repars jusqu'à l'instant où j'en viens à me trouver devant la porte en bois d'une maison blanche, de taille tout à fait modeste, portant, près de la porte, à droite, le numéro 60 inscrit en bleu, en bleu royal. Je sus alors être devant l'atelier d'un cordonnier à l'ancienne, ou, plutôt que je l'avoue de suite, devant le Refuge du Cordonnier. J'entre, et me trouve directement à l'intérieur d'une pièce de séjour de dimensions assez réduites, lumineuse, tranquille, mais vide de tout autre objet qu'un poêle à charbon, éteint.

Or des deux côtés du poêle se tenaient un homme et une femme,

lui du côté gauche et elle du côté droit comme je les voyais, un couple encore bien jeune, à la quarantaine pacifiée, rayonnante, le cordonnier et son épouse, ou, plutôt que je l'avoue tout de suite, le Cordonnier et Son Épouse.

Or je vis qu'ils me souriaient, à la fois heureux de mon arrivée chez eux, et même extraordinairement heureux, mais aussi quelque peu contrits, comme trop vite surpris, anxieux comme dans l'attente, enclenchée par mon entrée même, de je ne sais quel prévisible imprévisible ou imprévisible prévisible, l'attente d'un événement qui n'allait pas manquer de se produire, fatidiquement, et devant ainsi provoquer, apporter avec lui la décision de quelque chose comme le changement final des cieux et de la terre, un événement dont le nom secret eût pu être aussi bien celui d'Apocalypse. Je dis : trop vite *surpris sur place* par le fait pourtant attendu de mon arrivée, et attendu parce que c'était bien eux qui, médiumniquement, n'avaient très certainement pas cessé de guider mes pas depuis toute la matinée, et même depuis avant le commencement du monde.

Leur surprise m'apparut donc comme empreinte d'un très haut embrasement de joie, comme de l'embrasement solaire d'un *divin sous-entendu*. En effet, à peine avais-je fait quelques pas vers eux et eux vers moi, qu'une porte étroite s'ouvrit au fond de la pièce, à gauche, derrière le poêle à charbon depuis longtemps éteint, et qu'elle fit son apparition — ignorant de toute évidence le fait de mon intrusion, de mon arrivée sur place — et vint, sur sa lancée, et d'une démarche comme au ralenti, ne pouvant déjà plus reculer ni se cacher d'aucune manière, à s'approcher de moi, elle, qui était morte et qui, en fait, ne l'était pas, « profondément cachée quelque part en ville » depuis des mois, depuis des années, depuis des millénaires peut-être — en réalité, tout juste depuis un an — retirée des voies de sa propre vie tout comme, dans *Le Visage Vert*, Eva van Druysen disparaissant à Amsterdam, au Zee Dijk. Je vis qu'elle portait son cardigan vert, que rien en elle n'avait vraiment changé si ce n'est à peine comme le voile d'une grande tristesse sur le visage, mais qui déjà semblait se dissiper.

Et pourtant son attitude à elle me sembla des plus étonnantes, à vrai dire : car l'espace d'un bref éclat je la vis surprise, aux abois sans nulle issue, désespérant comme *attrapée sur le fait*, et comme enrageant de s'être laissée prendre si vite. Ensuite la part en elle des plus grandes profondeurs l'emporta sur les ombres de la mort jouée, et je vis son visage s'illuminer, lentement, d'un sourire extatique, porteur des armes aurorales de ce que nos retrouvailles

signifiaient déjà au niveau suprahumain où en ce moment-là même retentissaient les chants, et la proclamation impériale de notre exploit et de sa ratification cosmique par l'acceptation que nous assurait la présence là, la complicité amoureuse et la bénédiction du Cordonnier et de Son Épouse, à moins qu'il ne me faille dire de l'Épouse du Cordonnier et du Cordonnier Lui-Même.

Vertigineuse et belle complicité nuptiale, si nos propres retrouvailles exaltaient apocalyptiquement, complétaient, rendaient absolument parfaites leurs propres retrouvailles des commencements, *heureux, heureux, heureux les invités aux Épousailles de nos Seigneurs Suprêmes.*

Or, d'une façon qui ne cesse de me paraître très occultement significative, ce qui m'est le plus longtemps resté vivant en moi de cette vision dogmatique, ce fut l'image de son cardigan vert de jeune fille sage ».

Or tout ceci dit, je pense que l'on saura comprendre sans trop de difficulté ni de déception jusqu'à quel point la conduite d'une pareille confession philosophique devient chose malaisée si ce n'est tout à fait impossible à partir d'un certain niveau d'élévation opérative, où non seulement le discours mais les mots eux-mêmes finissent par déraiper et par vouloir se perdre dans l'ombre du sous-dit, choisissant en douceur de se réfugier dans le double emploi d'une métasymbolique du vertige permanent, de plus en plus éloignée de toute traduction viable, de plus en plus chiffrée, et chiffrée comme ontologiquement, et qui, d'elle-même, s'invente sans cesse ce qu'il lui faut pour se rendre insaisissable, et nous échapper à dessein, comme chose vivante.

Mais je sais que je n'ai pas le droit de me dérober à la tâche commencée, qu'il me faut poursuivre mon présent discours jusqu'à son terme le plus immédiatement agissant, ou presque, et cela malgré le fait que l'envie profonde de poursuivre dans cette direction commence à me faire assez sérieusement défaut.

Aussi ne me paraît-il pas dépourvu d'intérêt de rappeler, au sujet de l'utilisation que certains pourraient se trouver invités à essayer de faire eux-mêmes de la présentation des deux documents hermétiques inédits que je viens d'emprunter là au dépôt du *Mémorial Hohenstaufen*, de rappeler, dis-je, la cantilène hypnagogique, « dans le genre des anciennes incantations gaéliques », placée par John Buchan au cœur de son roman d'approche hermétique, « philosophique », qui, sous un titre lui-même d'appartenance thérapeutique — il s'agit de son roman intitulé *Les Trois Otages*, et le concept de *thérapeutique* doit être pris, en

l'occurrence, dans l'ancien sens que lui donnait le théologien du ix^e siècle Jean Scott Erigène — nous porte vers les mystères du *soleil de minuit*. Cantilène hypnagogique proposée par John Buchan qui peut également se trouver approchée de l'hymne orphique de Dan Botta à la « déesse verte Una » et à la gloire d'une autre et plus haut *soleil de minuit*, cosmique et supragalactique. Ces convergences doivent se voir tenues, dans l'ordre le plus immédiat des choses qui nous importent plus que notre vie même, pour autant de sentiers ardents qui, sous les dissimulations exigées par l'état actuel d'un monde soumis à la toute-puissance des ténèbres, portent, tous, vers *Vendrait même* à partir duquel notre travail peut être admis dans les voies de son cinquième régime, dans les terres mêmes de l'« œuvre au vert ».

La belle cantilène hypnagogique de John Buchan, introduite, par lui, dans *Les Trois Otages*, est la suivante :

*Cherchez, sous le soleil de minuit,
Là où les tardives moissons sont clairsemées,
Où le semeur lance son grain
Dans les sillons des prairies de l'Eden,
Cherchez, près de l'arbre sacré,
La fileuse qui prophétise et ne peut rien voir.*

Dois-je préciser que c'est de la laine verte, une certaine laine verte que manipule, précisément, cette mystérieuse « fileuse qui prophétise et ne peut rien voir »? En commentant, ailleurs, la cantilène gaélique offerte à nous par John Bûcha, dans *Les Trois Otages*, je disais ceci : *Ne rien voir, tout voir. Car, est-il dit dans Le vingt-sixième rêve de John Buchan, et que n'y trouvons-nous pas nous-mêmes notre propre compte, « dans la nuit de demain, rien ne sortira d'ici si ce n'est des Dieux ».*

L'« œuvre au vert », instruction des souches

En résumant à l'extrême, on pourrait concevoir que l'apparition de ce que l'on doit appeler, suivant Gustav Meyrink — mais qui est Gustav Meyrink — le « retour du Visage Vert », ou le nouvel avènement de Chidher le Vert, annonce, établit, arrête même l'heure cosmique d'un tournant total, le renouvellement de haut en bas du devenir cosmique, voire supragalactique, des cieux et du

monde, et que ce tournant, que ce renouvellement, que ce changement apocalyptique se doivent d'être, à chaque fois, le fruit occulte du passage à l'« œuvre au vert » d'un couple tragiquement engagé dans la voie ardente de *l'amoureuse science*. D'un couple s'engageant, autrement dit, à pénétrer le mystère de la mort, à traverser amoureusement les espaces intérieurs de ce mystère, à investir subversivement la mort et à se la soumettre en en assumant les abîmes et les pouvoirs, et, au-delà de l'expérience même de la traversée de la mort, à se retrouver sur l'« autre rive » . et là, porteurs des armes aurorales de ceux à qui le Christ avait dit « osez, j'ai vaincu ».

Il semble donc que ce serait *l'expérience personnelle* — si l'on peut dire — qui décide des ultimes destinées cosmiques du monde et des cieux, l'expérience personnelle de quelques-uns, et que l'Apocalypse ne serait, en fait, rien d'autre que l'œuvre des amants capables de l'emporter amoureusement sur cette mystérieuse séparation des corps qu'est l'expérience de la mort de ceux qui s'aiment.

La mise en place de l'appareil cosmologique de renouvellement des cieux et du monde dont l'ouverture à l'« œuvre au vert » marque, assigne l'heure et la décision, implique, cependant, des hauts travaux préparatoires devant s'étendre sur plusieurs générations, sur *quatre générations* si l'on s'en tient aux termes de l'instruction régulière du processus dont on essaye de suivre ici la démarche intérieure à la fois la plus directement opérative et la plus nécessairement confidentielle. A ce sujet, il m'en souvient encore d'une rencontre lors de laquelle, il y a bien une trentaine d'années, Mircea Eliade enseignait dans un cercle plus que restreint que l'immaculée conception de Marie avait été l'aboutissement d'un travail philosophique très occultement poursuivi sur trois générations avant que Marie n'eût à venir elle-même au jour, et telle qu'il fallait qu'elle fût.

On se souvient que le mystique Jan Swammerdam, porte-parole, dans *Le Visage Vert*, de Chidher le Vert lui-même, avait dit à un moment donné les paroles suivantes, que j'ai déjà citées ici même : « Par mon entremise, un chemin spirituel enfoui depuis des millénaires sera ouvert à un jeune couple, et deviendra accessible à beaucoup dans les temps à venir ».

Or, dans la mesure où nous croyons avoir compris, à partir, entre autres, d'une lecture essentiellement anagogique du *Virage Vert* de Gustav Meyrink, l'importance en quelque sorte fatale de la ligne de frontière et de renversement des années vingt, il était

parfaitement évident qu'il nous fallait diriger ensemble de nos travaux de recherche sur le déchiffrement et l'interception des souches royales et philosophiques, des souches en *prédestination finale* qui, aujourd'hui, en Occident, sont tenues pour devoir aboutir à l'« œuvre au vert ». D'où mon insistance sur les dévoilements contenus dans l'œuvre de Raoul de Warren. Mais il y en a d'autres, et *tout est imminence*. « Frères Illuminés de l'Asie, nous y sommes ».

ELLE VIENDRA DU PAYS DES HAUTEURS

Jean Paul II aux Indes

Inspiré des sommets enflammés d'en-haut, Jean Paul II est actuellement en train d'exécuter en terre indienne un voyage, ou plutôt un pèlerinage dont l'immense importance retentira de plus en plus fort en ce siècle de fin de millénaire et bien au-delà encore, car il s'agit d'un véritable et très providentiel investissement apostolique, spirituel et même, plus confidentiellement, d'un investissement *charismatique* aussi, autrement dit d'un investissement christologique immédiat et vivant, vivant et plus que vivant, des espaces intermédiaires de l'Inde visible et de l'autre, la grande et l'éternelle Inde invisible, notre Inde.

Présent, le 6 février 1986, dans l'Église de Velha-Goa, avec, à sa droite, la châsse dans laquelle attend, miraculeusement incorrompu, le corps de chair de l'apôtre jésuite des Indes, saint François-Xavier, Jean Paul II n'avait-il pas fait, en quelque sorte, que le temps en ce jour-là revienne en arrière, dans les siècles lumineux où Velha-Goa, siège du patriarcat des Indes Orientales, était la capitale spirituelle du « plus grand diocèse que la terre ait jamais connu », s'étendant du Japon au cap de Bonne-Espérance ?

Cependant, dans le visible tout comme dans l'invisible, l'Inde n'est que le glacis sous-continental, le champ intermédiaire de

protection assigné au service du Tibet, lequel, depuis Alexandre Saint-Yves d'Alveydre au général Karl Haushofer, depuis René Guénon au général Jordis von Lohausen est considéré, lui, comme l'unique Centre du Monde. D'où, aussi, la visite de Jean Paul II au Dalai-Lama, XIV^e incarnation du Bouddha de la Compassion, lequel, malgré ses fréquentes visites en Suisse, a tenu a rencontrer le Souverain Pontife en terre indienne. Mais le vrai Tibet n'est-il pas là, quoi qu'il en fût, où se trouve le Dalai-Lama ? En rencontrant donc, dans un très mystérieux geste de reconnaissance apostolique et d'amour charitable et compassionnel, le Dalai-Lama dans son exil en terre indienne, l'actuel successeur de Pierre, Jean Paul II, s'est également rendu, par les voies de l'esprit, par les hauteurs les plus grandes, au Tibet soumis à la domination visible des puissances obscures que l'on sait. Car peut-on se rendre aux Indes sans aboutir au Tibet ? L'Inde, spirituellement, n'est que le vestibule du Tibet.

Or c'est bien en cette partie du monde, face aux contreforts himalayens du Centre du Monde, que le destin politique et historique du Grand Continent eurasiatique et partant du monde entier va devoir se jouer dans les temps si différents qui, désormais, s'apprentent à nous venir dessus. Car c'est en effet par rapport à l'Inde que se rencontrent, en termes de géopolitique transcendante, toutes les grandes poussées de force politico- stratégiques dont la somme coronaire définit, aujourd'hui, le combat planétaire pour la domination finale du monde : les Etats-Unis, l'Union soviétique, les deux superpuissances asiatiques renaissantes, la Chine et le Japon, vont devoir finir par se définir, à plus ou moins longue échéance mais dans les termes mêmes de leurs propres destinées finales, par rapport à la situation apparemment encore immobile de l'Inde, maîtresse incontestable et de moins en moins contestée du Centre du Monde.

Or il se fait aussi qu'à l'heure même où le voyage de réactivation charismatique de Jean Paul II en terre indienne y porte le feu toujours vivant de l'ancienne grande puissance spirituelle de l'Europe et l'espérance encore une fois certaine de son prochain renouveau planétaire, trois livres de témoignage spirituel majeur en recouvrent, brusquement, du fait même de ce voyage, l'éclat d'une actualité tout à fait extrême. Il s'agit de *Mission de l'Inde en Europe et Mission de l'Europe en Asie* d'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, du *Roi du Monde* de René Guénon et de *Asia Mysterosa* de Zam Bhotiva. Ces trois livres considèrent l'Inde et

son arrière-espace d'ombre profonde et de protection qu'est le Tibet comme représentant avant tout une terre providentiellement choisie pour donner asile, pour abriter et placer hors d'atteinte, et tout le temps qu'il faudrait, ce que l'on doit comprendre comme étant le double transcendantal, immobile, philosophique et occulte de ce Centre du Monde dont la réalité géopolitique mobilise, aujourd'hui, toute l'attention de la grande confrontation planétaire en cours. Aujourd'hui quand, de toutes façons, il s'est fait si tragiquement tard, sur la terre comme au ciel, tard, irrévocablement trop tard.

Nous sommes donc convoqués pour reconnaître l'existence, sur les hauts confins indo-tibétains, d'un Centre du Monde conçu au niveau de son importance, de sa réalisation géopolitique planétaire immédiate et totale, et, en même temps, le double occulte et transcendantal de celui-ci, un Centre du Monde dont l'irradiation cosmique et la toute-puissance spirituelle se situent dans l'extrême invisible.

Les livres de l'approche finale

Donc, trois livres de témoignage spirituel et métasymbolique de la plus haute importance, de la plus immédiate actualité activiste et confidentielle, et qui, parus tous trois à Paris, dans les années du redoutable passage du xix^e au xx^e siècles, constituent autant d'interpellations initiatiques directes, profondément responsables, intelligibles aux vrais prévenus et même aux non-prévenus encore que nécessairement assez voilées, autant d'interpellations, dis-je, d'une certaine vocation, d'une certaine prédestination cachée de la France en tant que terre de réverbération occidentale du Centre du Monde.

Si René Guénon va montrer comment les plus hautes hiérarchies spirituelles secrètes de la traditions occidentale avaient dû choisir de s'éloigner de l'Europe, de s'expatrier en se « retirant aux Indes » après la mise en œuvre, en 1648, des traités criminels et blasphémateurs d'Osnabrück, dits Traités de Westphalie, mise en œuvre impliquant l'annulation subversive des pouvoirs charismatiques du Saint Empire romain germanique en tant que figure vivante et agissante du *Regnum Sanctum*, de son côté, Alexandre Saint-Yves d'Alveydre dévoilera, lui, quelles sont les entités métasymboliques supérieures résidant dans l'enceinte

de l'Agartha, lieu non-situable qu'avaient dû rejoindre, clandestinement, les transfuges spirituels de l'ancienne Europe, et depuis où s'exerce, aujourd'hui encore, le rayonnement planétaire occulte du Roi du Monde. Zam Bhotiva, enfin, indiquera, assez prodigieusement, par quels moyens symboliques et métaphysiques spéciaux, voire médiumniques, le contact et les transmissions suivies des influences salvatrices peuvent être maintenus, depuis l'Occident, avec « ceux qui veillent sur les hauteurs enneigées, inviolables, gardées par la forteresse himalayenne ».

Aussi *Le Roi du Monde*, le très grand livre de René Guénon paru dans les années vingt, maintient-il secrètement en état de veille active, aujourd'hui encore, et aujourd'hui surtout, le pôle suprême d'où se doit de partir toute tentative de recouvrement spirituel des justes directions d'influence médiumnique et charismatique en état de redonner à l'Europe — à l'*Ancien Continent* diraient certains — le contact recentrificateur et les légittimations cosmiques nouvelles pouvant encore lui imposer le tournant salvateur pressenti si vivement par quelques-uns, arrêter la glissade fatidique amorcée en 1648 et faire que son histoire visible retrouve comme de par elle-même les chemins du recommencement. Ce qui, dans *Le Roi du Monde*, se trouve donc révélé au seul niveau des principes, doctrinalement, trouve ses explicitations figuratives et métasymboliques, ses visualisations sous influence, dans *Mission de l'Inde en Europe et de l'Europe en Asie*, et le train des procédures spéciales portant à sa mise en œuvre directe dans *Asia Mysterosa*.

Et bien plus précisément encore, on sait que *Asia Mysterosa* avait servi de plateforme de ralliement, en France, à la Fraternité des Polaires, celle-ci ayant été commise à se donner en spectacle, à un niveau relativement diversionniste, et même à *pratiquer*, plus ou moins discrètement, juste le temps qu'il avait fallu aux véritables structures polaires d'implantation active et de réception — celles-ci, on l'aura bien compris, ultérieures à l'auto-dissolution sacrificielle de la Fraternité des Polaires, et surtout très profondément occultées — pour se mettre effectivement en place et se rendre entièrement aptes à recevoir les influences à la fois supérieures, infiniment concertées et, au moment opportun, tout à fait décisives, qui devaient conduire, de très loin, l'installation, en Europe, d'un Ordre des Polaires aussi puissamment agissant que rigoureusement souterrain (et, pourquoi pas, « clandestin » même, si l'on voit malgré tout ce que je ne veux pas tellement dire en ce moment).

Un Ordre des Polaires dont il m'est certain que l'œuvre n'a pas fini de se poursuivre dans l'ombre ni de pouvoir contre- subversivement à tous les rétablissements prévus, mais encore inavouables, qui prétendent à dédoubler le cours visible de l'histoire occidentale, aux temps les plus sombres de son désastre actuel, par le courant invisible d'une nouvelle métapolitique historique occidentale de l'Europe et du monde, une métapolitique occidentale de l'*achèvement ultime* et conforme à l'image retrouvée, et comme tout à fait neuve en Europe, d'une puissance aux armes solaires, irradiantes, assujettie aux anciennes consécérations du *Regnum Sanctum*. Une puissance qui, les choses étant ce qu'il a depuis toujours été voulu qu'elles soient, ne saurait être autre, dans un certain sens, que la puissance impériale de la France. Mais encore faudrait-il que l'on s'entende diplomatiquement sur les termes, ce qui sera fait aussi, le jour venu. Bientôt, fort bientôt.

Dans le mystère de l'achèvement

Car hier comme aujourd'hui et à jamais, c'est l'Europe qui est le Centre du Monde, mais quand le centre n'est plus dans le centre — quand Rome n'est plus dans Rome, avait-on dit — mais hors du monde et de ses limites visibles, concevables, quand le monde se trouve donc orphelin de son propre centre, dépourvu de son cœur vivant et battant, étendue désertique et pays agonisant à l'ombre incertaine de l'Arbre Sec, ses relations affaiblies et adultérées, mourantes, avec le centre perdu, avec son propre *cœur d'oubli*, centre éloigné au-delà des limites de ce monde, ne sauraient plus être que des relations nocturnes et hypnagogiques, des relations clandestines, exclusivement médiumniques et occultes, hors de la vie, hors de la conscience éveillée et des transparences de ses enclos de gardiennage. A l'image de l'ancien Roi Pêcheur dont le mal irrémédiable n'avait de guérison que hors des limites de son monde avouable, les hommes du Centre du Monde — les seuls *hommes vivants* de l'Europe d'aujourd'hui, les autres n'étant plus que les cadavres de leurs propres cadavres — apparaissent donc comme étant à la fois absents et présents à eux-mêmes, en eux-mêmes, absents et présents en Europe, absents et présents au Tibet, absents et présents au Centre du Monde, ils *vivent et ne vivent* pas et, de par cela même, dans les temps de la non-vie et de

la domination finale du néant, ils sont les seuls vivants encore, ou comme en passe de le devenir d'un instant à l'autre.

Aujourd'hui, en effet, le Tibet n'est plus lui-même au Tibet, le centre le plus occulte du monde n'est plus au centre occulte du monde, et peut-être déjà nulle part. Ainsi l'heure de l'*achèvement ultime* me semble-t-elle tout à fait prête. Et puisqu'il paraît ainsi qu'il n'y a plus rien à faire, c'est à partir de ce moment même, et à partir de ce seul moment, le moment même de l'*achèvement ultime*, que vont pouvoir se donner cours les choses apocalyptiques dont la consumation fera que l'axe de la terre viendra à changer à nouveau, pour retrouver son alignement original, son élévation virginale sur le ciel étroit, sur le *ciel d'acier pur* de l'Etoile Polaire : l'heure la plus occulte, l'heure la plus tragiquement abyssale de l'Ordre des Polaires est enfin là.

Ainsi c'est afin qu'il puisse être en état de répondre, à l'heure prévue, aux commandements spirituels et charismatiques, aux commandements immédiatement cosmiques de l'heure de l'*achèvement ultime* que l'Ordre des Polaires avait été commis à prendre lui-même les quartiers de son long, de son bien trop long hiver ontologique à l'intérieur même de l'hiver occidental de la fin, et qu'à l'heure actuelle il se trouve à nouveau subversivement convoqué sur la ligne de rupture et d'auto-dissolution interne de ce monde et des mondes de la fin, pour qu'il y veille et décide de la marche prévue des choses encore innommable dont la charge lui revient, et le destin, et l'honneur.

Certaines convergences deviennent, à présent, de plus en plus claires. Certaines prédispositions voilées mystérieusement commencent à s'illuminer de l'intérieur, le sentier d'une ligne générale émerge de la forêt impénétrable des événements, des sanglots et des doctrines, des appels et des prophéties, des catastrophes inouïes et des éclairs de sainteté, d'espérance vive, qui, ensemble, constituent le patrimoine spirituel commun des cent dernières années de l'histoire spirituelle de l'Europe et du monde, et que déjà emporte, irrésistiblement, le tourbillon de la Grande Dissolution, de la *Mahapralaya*. Convergences, prédispositions ? Ils ne sont guère nombreux ceux qui sont déjà en état de saisir comme une évidence absolue le fait d'une volonté unique se trouvant à l'origine de l'émergence, à Paris, et juste quand il avait fallu que cela se fasse, des trois livres que je viens de citer — *Mission de l'Inde en Europe et de l'Europe en Asie*, *Le Roi du Monde* et *Asia Mysteriosa* — et bien moins encore que ces trois livres aient été conçus, sans doute à l'insu de leurs auteurs respectifs, pour qu'ensemble ils

assurassent la mise en œuvre ultérieure de quelque chose qui concernait l'appareil même de la dernière grande tentative de sauvetage cosmique d'un monde, des mondes à la dérive.

Nouveau Sauveur

Aujourd'hui, tout ce qui nous importe spirituellement semble être appelé et mis en demeure de se faire admettre d'urgence dans la spirale de plus en plus serrée d'un même circuit cosmique d'ensemble, tout s'enchaîne et paraît trouver soudain sa place propre dans un front transhistorique de présence réelle dont le commandement de *convergence finale au plus étroit* ne fait plus de doute. Une volonté souterraine, une volonté totale agit déjà quelque part. Le ciel d'« acier pur » qui est celui de l'élévation finale de l'Etoile Polaire n'est-il pas dit être un *ciel étroit* ?

La cause semble entendue, il y a eu et il y a un plan d'action totale, et derrière celui-ci une volonté totale : *La Mission de l'Inde en Europe et de l'Europe en Asie, Le Roi du Monde, Asia Mysterosa*, trois livres préparent en ordre apparemment tout à fait dispersé l'apparition, en Europe — mais ne faut-il pas dire à Paris — de la Fraternité des Polaires, et celle-ci disparaît dans l'ombre, le moment venu, pour que dans une ombre infiniment plus impénétrable, plus interdite, l'Ordre des Polaires en vienne à prendre naissance clandestinement, se développe et agisse dans la plus haute clandestinité jusqu'à ce qu'il parvienne à l'accomplissement même de sa tâche clandestine finale. Quels furent, quels sont donc les buts de l'Ordre des Polaires, le secret de son plus grande dessein, sa prédestination agissante ? Nous l'avons déjà dit, l'organisation clandestine de l'Apocalypse, la prise en main et le commandement général de la Grande Dissolution, de la *Mahapralaya*, et de *ce qui doit en émerger ultérieurement*. Or, à l'heure actuelle, la plus dure partie du travail prévu se trouve avoir été déjà effectuée, et il ne reste plus que très peu de choses à faire. Tout en se durcissant, nos tâches s'amincissent sous le ciel d'acier de la nouvelle élévation de l'Etoile Polaire.

Etant entendu, aussi, que, sous le ciel étroit de l'Etoile Polaire, et suivant une assez fulgurante vision prophétique en voie de traverse, ce que l'Ordre des Polaires se devait de préparer à titre de but ultime aura été — et l'est encore, et avec quelle vertigineuse urgence — l'avènement d'un Nouveau Sauveur cosmique, spirituel

et métapolitique, la levée d'un libérateur habilité à en finir avec la domination en place des ténèbres de la fin et du non-être, la soudaine apparition du fondateur héroïque d'une autre grande histoire occidentale du monde. L'avènement donc d'un héros suprahumain, d'un héros cosmique, d'un héros divin.

Or pour qu'il fut de destinée si ce n'est de nativité suprahumaine, divine, le Nouveau Sauveur préconçu et appelé par l'Ordre des Polaires ne saurait se faire ni nous venir autrement que par les voies seules, par les voies très occultes et tout à fait tragiques de *l'amoureuse science*, conduit, supporté par le travail compassionnel de notre Hermes Trismegiste Mercurius. Son triomphe sur les ténèbres d'un monde précipité sous la domination irrémédiable des ténèbres et du non-être se devra d'être, alors, avant tout, son triomphe sur les ténèbres de la mort de l'amour en lui sur les ténèbres de la mort, à ses côtés, de son double nuptial et divinément prédestiné à cela — son Double Hermétique, sa Divine Epouse — ainsi que sur les ténèbres de la séparation ontologique, de l'éternelle séparation qui leur aura été ainsi imposée par l'expérience même de la mort, de leur mort nuptiale et alchimique, de leur plus grande mort hermétique et cosmique vécue jusque dans ses profondeurs tout dernières et là, brisée, réduite à l'impuissance, éliminée en force et sans retour de leurs voies amoureuses. Il n'y a d'épreuve divine que la mort et seule *l'amoureuse science* préside, en ce monde et dans l'autre, à l'issue lumineuse de cette épreuve.

D'autre part, dans ses écrits spirituels et métapolitiques, notre grande, notre très chère Savitri Dêvi Mukerji avait parlé comme personne d'autre n'avait su le faire, en Occident tout au moins, de l'attente limpide et fervente, de l'attente héroïque du Nouveau Sauveur du cycle cosmique aujourd'hui agonisant, le très mystérieux Khalki de la traditions védique la plus ancienne, et c'est par rapport à la figure rayonnante, suprahumaine et divine de Khalki, le « Suprême Sauveur de la Fin » — comparé, par Savitri Dêvi Mukerji, dans un texte de témoignage qui n'a pas fini de ne remplir d'une sombre stupeur, de crainte et de tremblement, au rayonnement ténébreux d'Adolf Hitler — que la voyante métapolitique de Calcutta, épouse française de Sri Asit Krishna Mukerji, avait été un jour, si inspirée. *C'est en France que le Suprême Sauveur de la Fin apparaîtra, le Khalki attendu, dans les millénaires, par la cosmologie indienne sacrée. Mais ses pouvoirs lui viendront, et son illumination, de l'Inde, et ces pouvoirs, cette illumination lui seront apportés par une indienne d'origine européenne, quand les temps*

seront achevés. Elle sortira alors, elle-même, de la plus grande nuit de l'oubli, d'une amnésie tragique, d'une maladie de mort ayant duré des longues années. Je sais aussi qu'elle viendra du Pays des Hauteurs. Ces paroles de Savitri Dèvi m'ont, depuis, brûlé la vie.

Qu'on le veuille ou non, que la conscience nous en soit clairement donnée ou pas, l'instruction de la zone de problèmes concernant le salut final du monde occidental et de son histoire nous ramène sans cesse à l'Inde. Novalis : *Vers où allons-nous ? Toujours vers la maison.* Les retrouvailles du plus proche, de l'extrême intimité même, ne se font-elles pas, toujours, par l'intermédiaire du plus grand lointain ? Or c'est l'Inde qui nous est ainsi, avouons-le, et le retour à la maison et la maison du retour, car c'est par l'Inde que doivent passer et le retour à la main et les retrouvailles de ceux qui doivent se rejoindre nuptialement, et comme au-delà de la mort, dans la maison du retour. Et où donc ailleurs qu'en Inde peuvent-ils se retrouver les amants séparés par la mort car, en se retrouvant ne retrouvent-ils pas ces Indes Éternelles dont parlait un Wolfram von Eschenbach dans son chant sacré ?

Avec Talbot Mundy

L'œuvre, que l'on peut tenir pour parfaitement inconnue, de l'américain Talbot Mundy, né en 1877 et mort en 1940, est axée, dans certains de ses meilleurs romans d'« aventure et de mystère », sur l'Inde et le Tibet.

La saison me semble venue des temps puissants, héroïques et inspirés où l'œuvre de Talbot Mundy se doit enfin d'être tenue pour ce qu'elle est, à savoir un témoignage prophétique et suprêmement averti, un témoignage lucide et total, un investissement activiste et visionnaire des jours de l'apparition du Roi du Monde et de son double de ténèbres, d'iniquité et de crime, le faux Roi du Monde, et sur les batailles planétaires et cosmiques qui doivent les opposer à la fin de ce cycle. La *figure théologale*, la structure originale du grand roman où Talbot Mundy oppose le Roi du Monde à son double nocturne, abyssal, le faux Roi du Monde, est, d'évidence, d'inspiration apocalyptique, et suit l'enseignement qui se dégage de la II Epître de saint Paul aux Thessaloniciens, où il est traité du *Mystère de l'iniquité* et du combat devant confronter le Seigneur et son Adversaire, l'« Impie,

l'Etre Perdu ». La dialectique apocalyptique du combat final entre le Seigneur et son Adversaire s'y trouve entièrement révélée : « Et vous savez ce qui le retient maintenant, de façon qu'il ne se montre qu'à son moment. Dès maintenant le Mystère de l'iniquité est à l'œuvre. Mais que seulement celui qui le retient soit d'abord écarté. Alors l'impie se révélera, et le Seigneur le fera disparaître par le Souffle de sa bouche, l'anéantira par sa Venue ».

Comme d'habitude, c'est aux « admirations » de Jacques Bergier que l'on doit, en France, la découverte — toute relative, d'ailleurs — de Talbot Mundy et de son œuvre, et c'est au titre d'une invitation courtoise, avide et fascinée que je demande à Jacques Bergier de résumer ici, de « résumer en détail » dirait-il, le roman de fiction métapolitique intitulé *Jimgrim*, paru en 1930, et où Talbot Mundy attaque de front la figure théologique du combat en dernier, du combat apocalyptique final du Roi du Monde et de son double nocturne, le faux Roi du Monde.

Je laisse la parole à Jacques Bergier :

« Un homme apparaît en Orient qui se proclame Roi du Monde. Par propagande de bouche à oreille, par radio, par messages télépathiques atteignant directement la conscience humaine, il proclame son mot d'ordre. Et ce mot d'ordre est : « L'Occident est fini ». Le Roi du Monde, le grand Maitreya, Dorje l'Audacieux, est venu enfin. Il a retrouvé les secrets des anciennes sciences plus avancées que la science des Occidentaux. Les masses du Tiers-Monde vont se soulever, le règne des Blancs est fini. Cette propagande est suivie par des attaques directes contre l'Occident avec des moyens superscientifiques ».

« On ne sait pas d'où viennent ces attaques, ni comment elles sont organisées. On ne sait pas où trouver le Roi du Monde qui est quelque part dans la foule immense des peuples du Tiers-Monde, insaisissable ».

« Mais un champion de l'Occident se lève : c'est l'Américain James Schuyler Grim, connu sous le surnom de Jimgrim un peu partout dans le monde. Grim est un pacifiste sanguinaire qui passe son temps à détruire les fauteurs de guerre partout où il les trouve. Il n'espère pas grand-chose pour la race humaine, mais chaque fois qu'il peut faire régner la paix pour quelque temps en un point du globe, c'est toujours ça de pris. Il opère pour son propre compte, financé par un riche Américain aussi fou que lui, Meldrum Strange. Lorsqu'il le faut, dans les grands moments de crise, tous les moyens de l'Occident sont à sa disposition. Un des amis de Grim dira de lui : « Il estime que les vies humaines, la sienne comprise, n'ont pas

d'importance, l'œuvre seule comptant. Et il exprime son amitié en chargeant ses amis de tâches presque impossibles ».

« Et voilà donc notre personnage plongé dans un tourbillon à travers un monde à la fois réel et fantastique : l'Égypte d'abord, l'Inde ensuite et finalement, après un voyage dans ce que nous appellerions de nos jours « un véhicule antigravitationnel », la base secrète du Roi du Monde dans le Tibet. Et la lutte se poursuivra jusqu'à une inévitable fin : la mort à la fois du Roi du Monde et de Grim, mort inévitable parce que tels sont leurs deux caractères, mort inévitable aussi parce que ce combat a déjà eu lieu dans d'autres incarnations ».

Jacques Bergier tient à insister, aussi, sur les compagnons de combat de Jimgrim, et plus particulièrement sur le « juif Benjamin », dans lequel je reconnais un personnage essentiellement archétypal, une projection, si l'on veut, mais comme obscurcie, de Chidher le Vert. « Benjamin, installée au fond de l'Inde, a tissé une toile rassemblant les secrets des anciennes civilisations à partir d'une boutique d'articles pour explorateurs située à Delhi. Dorje, le Roi du Monde, se révélera comme étant un ancien employé de Benjamin, qui a eu tort de lui confier l'exploitation des renseignements concernant le désert de Gobi. Dorje y trouve une bibliothèque souterraine appartenant à une des civilisations disparues qui ont précédé la nôtre, qu'il cache à son patron. A partir de ces livres, il commence par fabriquer l'ancienne drogue psychologique *soma* qui lui donne une intelligence surhumaine. Il reconstruit alors les machines volantes et les armes des anciens, monte une organisation et se lance à la conquête du monde. Il reprend une partie de l'organisation secrète de Benjamin et les routes utilisées par Benjamin pour la contrebande servent à diffuser sur le monde les armes secrètes de Dorje. Malheureusement pour le monde entier, le gendre de Benjamin, Mordecai, qui aurait dû explorer à la place de Dorje les secrets du Gobi, est mort au Tibet en essayant d'atteindre d'autres secrets. Grim utilisera Benjamin pour annoncer qu'il est le Roi du Monde, et qu'il vient d'arriver à Delhi ».

Sur Talbot Mundy, Jacques Bergier écrit aussi : « Mundy pense, comme presque tous les hommes cultivés en Asie, que la civilisation s'est construite plus d'une fois et s'est détruite plus d'une fois, et qu'il reste beaucoup plus de traces qu'on ne le croit. Il pense que de nombreux livres sanskrits, qui paraissent incompréhensibles, deviennent très clairs lorsqu'on possède certaines clefs. Et Dorje trouve ces clefs sous forme de tablettes

d'or portant des caractères d'une langue qu'il a déjà eu l'occasion d'apprendre dans un monastère tibétain, dans une bibliothèque souterraine, au fond du Gobi ».

Dans la ligne des préoccupations que j'avoue ici, les romans de Talbot Mundy qui doivent le plus nous intéresser sont, je crois, au nombre de sept, à savoir : *Les Neufs Inconnus*, *Les Gardiens du Diable*, *Il était une porte*, *Jimgrim*, *Lumière Noire* et *L'Oeuf de Jade*. Mais je suis certain que bien de ses titres m'échappent.

Val d'Abor

Mais, d'un point de vue que j'appellerais d'intérêt directement opératif, je considère que le plus important des romans indo- tibétains de Talbot Mundy reste encore *L'Oeuf de Jade* (Nouvelles Editions Oswald, Paris, 1980). J'avance que ce roman est porteur d'un message codé à l'intention des groupes d'action cosmologique et de concentration spirituelle, comme le Groupe Ekagrata, qui, à l'heure nécessaire, vont devoir monter en première ligne, prendre d'assaut leur propre destin et celui du monde occidental à sa fin et qui devront tout sauver ou tout perdre.

Dans *L'Oeuf de Jade*, Talbot Mundy procède à des révélations absolument vertigineuses sur la préparation, au Tibet, des souches « lunaires et mercurielles », des « lignées virginales » destinées à produire, ou plutôt à incarner, le jour venu, Celle-là Même qui doit servir nuptialement l'avènement du Nouveau Sauveur de la Fin, sa « Shakti tantrique », sa « Shekinah philosophale », son « Epouse hermétique ». De sang anglais, ou anglo-irlandais, celle-ci sera née sur les confins indo-tibétains, au pied des hauteurs enneigées gardant le mystérieux Val d'Abor, aujourd'hui encore impénétrable et tout à fait impénétré, où elle sera élevée et préparée « philosophiquement » à sa tâche suprahumaine. Ensuite elle descendra du Val d'Abor, viendra vers nous du Pays des Hauteurs, et rejoindra la Grande-Bretagne où, elle-même où une autre jeune femme de sa descendance immédiate, recevra un autre enseignement, plus métallique encore, afin qu'elle puisse se rendre en France et y rencontrer son abyssal destin d'« Épouse hermétique ». Et si je parle d'un enseignement « plus métallique encore », c'est parce qu'elle devra subir, en Grande-Bretagne, avant de se rendre en France, les terribles épreuves de son admission sous le ciel étroit, sous le ciel d'« acier pur » de l'Étoile Polaire.

Le récit soutenant le message codé de *L'Oeuf de Jade* a l'apparence d'un vertige, le vertige même qui se saisit du voyageur devant traverser, sur un pont de cordes tressées, les précipices hallucinés des confins indo-tibétains.

Agent supérieur de l'intelligence Service aux Indes, que Talbot Mundy définit, d'entrée de jeu, comme le « dernier des Forestiers d'ancienne garde », c'est bien Cottswold Ommony, alias Gupta Rao, qui apparaît comme le personnage principal de *L'Oeuf de Jade*. La jeune et très belle Eisa, mais très innocente aussi, sœur cadette de Cottswold Ommony, rendue malade et comme destituée d'elle-même par les manœuvres criminelles, de la plus impitoyable magie noire, auxquelles l'avaient soumise un ami de son frère et le complice indien de celui-ci, le terrible Kananda Pal, sera sauvée, au moment même où elle allait sombrer, par le docteur Fred Terry. Par la suite, celui-ci s'étant épris d'Eisa, l'épousera et partira avec elle vers le Nord, à Tilgaun, dans le but caché de rejoindre les hautes vallées interdites d'Abor. Miraculeusement parvenus à traverser la frontière infranchissable d'Abor en passant par des galeries secrètes au-dessous du Brahmapoutra, le jeune couple devra quand même mourir une fois sur place, terrassé par l'épuisement. Mais, avant d'expirer, Eisa donnera vie à une petite fille, et ce sera cette enfant des hauteurs et de la mort qui, née de parents « tombés avant l'aube », des parents morts donc juste sur la ligne d'arrivée au pays de la délivrance, va être choisie, par les Supérieurs Inconnus, par les très mystérieux Maîtres du Pays des Hauteurs, pour inaugurer, sous le nom de San-fun-ho et sous la conduite permanente et directe du grand lama Tsiang Sandup, la lignée virginale des prêtresses vouées à *l'amoureuse science* et destinées à soutenir, à illuminer de l'intérieur, de leur chair vivante et de leur souffle vivant, l'avènement occidental du Nouveau Sauveur attendu dans le siècle, « dans ce siècle même ».

Ainsi, parlant à Cottswold Ommony, au « dernier des Forestiers de l'ancienne garde », de sa mission providentielle auprès de la jeune San-fun-ho, le grand lama Tsiang Sandup dira : « C'est alors que j'ai compris ma destinée. Je compris qu'entre mes mains reposait un être plus grand que moi-même, une créature que je pourrais servir, afin qu'elle-même pût servir le monde comme je ne puis le faire, en raison de mes imperfections. Si je faisais mon devoir, cette petite étincelle grandirait en une flamme qui illuminerait le monde, et le bénirait ». Et ensuite : « Les Maîtres ne peuvent être découverts que par ceux qui, dans les existences antérieures, ont acquis le droit de les découvrir. Il existe une loi

supérieure qui gouverne ces choses-là : c'est la loi de l'évolution. Nous évoluons d'un état à un autre, de vie en vie, et nous naissons dans un milieu qui puisse nous fournir l'occasion convenable. Ce n'est pas par accident, mon fils, que San-fun-ho fut amenée à naître dans le Val d'Abor ». Et aussi : « La moisson viendra à son heure, nul ne sait dans combien de générations. C'est maintenant le temps de semer les germes d'où dépend la destinée de tout un monde ». Et surtout : « Je vous le prédis, San-fun-ho allumera une flamme trop ardente pour l'Inde. En Occident elle ferait du bien ; et l'Est pourrai imiter l'Ouest, tandis que l'Occident n'imitera pas l'Orient avant bien des années, étant trop fier et trop plein d'énergie ». Mais, en Occident, qui protégera la marche de San-fun-ho ? « Voyez ! Je lui ai fait beaucoup d'amis dans l'Inde, afin qu'elle ait une fondation pour commencer quand l'heure sera venue. En outre, un homme de sa propre race viendra vous trouver, capable de la servir mieux que vous quand ce sera son tour. Il en saura moins que vous, mais il possédera les qualités dont elle a besoin. Guettez sa venue, et quand vous croirez l'avoir trouvé, soumettez- le à diverses épreuves. Je vous offre ma place, comme protecteur et serviteur de San-hun-fo, pour la garder afin qu'elle puisse sauver le monde ».

J'y ai aussi trouvé ces mots pour la fin, « demain, l'aurore ». Ces mots furent prononcés par le grand lama Tsiang Sandup, en guise d'adieu, aux pieds de l'Oeuf de Jade du temple secret d'Abor, le Pays des Hauteurs. Car, à présent nous le savons, « elle viendra du Pays des Hauteurs ».

L'Œuf de Jade

Il serait, pourtant, impossible d'approcher les véritables dimensions de la mission propre à San-hun-fo et à celles de sa lignée d'amoureuses virginales en attente, des dimensions immédiatement cosmiques et, par projection descendante, des dimensions métahistoriques et planétaires aussi, sans accorder toute son importance au fait que le mystérieux Abor, le Pays des Hauteurs, apparaît, avant tout, comme préposé au gardiennage, dans son temple souterrain du Val d'Abor, de cet Œuf de Jade ayant donné son titre français au roman de Talbot Mundy dont nous sommes en train de parler (et qui, dans sa version originale, publiée en anglais, s'intitulait *Om*).

Maîtresse inavouable et inavouée, Maîtresse voilée et comme clandestine d'Abor, San-hun-fo restera donc, même après son départ caché d'Abor et sa descente vers les vallées brûlantes de l'Inde, vers les ténèbres pétrifiantes de l'Occident, la gardienne prédestinée, immuablement en place, toute-puissante et toute-sereine de l'Œuf de Jade et de son mystère agissant des les espaces du plus grand invisible cosmique. Celui-ci, immense œuf en jade vert poli comme un miroir, est non seulement le symbole vivant et rayonnant du cosmos et de l'ordre suptagalacique dont il tire et détient ses maintenances, mais encore et surtout le cœur vivant, le cœur immuable pacifié, l'incarnation divinisée et divinisée de la Présence Réelle — dans le sens eucharistique du terme — de cet ordre supragalactique lui-même, emblème limpide, supra-solaire, vivant et vivifiant de l'idée même de la centrifugation absolue représentée par l'antique vision occidentale du Helios Basileus récemment réincarnée, architecturalement, à Versailles. Mais toute architectonique sacrée n'est-elle pas le support en rappel des présences occultes, célestes, qui la vivifient, la font mystérieusement vibrer et rayonner suivant son identité la plus profonde ?

Cependant, dans le fait de la mission de gardiennage de l'Œuf de Jade d'Abor confiée à San-hun-fo, il se présente aussi l'idée* hermétique, de nature essentiellement amoureuse, nuptiale et érotique, de la fiancée-épouse couvant en elle, préontologique-ment, l'« œuf philosophique » d'où apparaîtra, au terme de sa divinissime cuisson à feu réglé, le Fils Royal et Impérial du Soleil et de la Lune, tel que celui-ci nous est si charitablement donné à voir dans la planche du *Mutus Liber* où le couple alchimique entrevoit, dans les hauteurs cosmiques de leur très fidèle science, le produit de leurs ébats philosophiques emprisonné dans l'œuf de cristal de sa surnaissance, d'où Il règne.

Un œuf qu'il s'agit, en dernière instance, de savoir et de pouvoir briser, d'en violer amoureusement et comme d'autorité royale la virginale impénétrabilité, de s'en approprier, dans les flammes du plus extrême désir philosophique, l'intériorité morale, scellée dans l'éternité et éternellement donnée à qui s'y porte en très nuptiale violence de fait, ainsi que cela nous est si merveilleusement représenté dans la VIII^e des planches adjointes par Michel Maier à son *Atalante*.

Ainsi ce sera de par son ministère de gardiennage occulte de l'Œuf de Jade d'Abor que San-hun-fo accèdera à la suprême dignité de son identité dogmatique, qui sera celle de compagne

impériale du Chakravartin des Temps de la Fin, d'Épouse Hermétique du dernier Roi du Monde.

Rien d'étonnant alors à ce qu'hier comme aujourd'hui la figure transcendante de l'« œuf de jade » apparaisse souvent, et même sans cesse, tâche de se rendre présente, médiumniquement, dans l'inconscient abyssal, océanique, des races du Grand Continent eurasiatique directement concernées par le prochain avènement du Nouveau Sauveur. A cet égard, je tiens à relever le passage, extraordinairement symptomatique, éclairant, d'un des romans de Heimito von Doderer, paru en 1956 à München, *Die Dämonen*, soit, en français, *Les Démons*, où ce n'est guère innocemment qu'il est fait état de l'*émergence médiumnique* de la figure de l'« œuf de jade » dans la vision à demi-hypnagogique du porte-étendard René Stangeler. Je cite : « Je sais — dit-il, et très visiblement il parlait pour nous tous — je sais maintenant tout d'un coup ce que j'ai rêvé ce jour-là dans le salon de musique. Il y avait une pomme, mais d'une autre matière, une sorte de boule, une perle blanche, non, quand même une pomme. Cette pomme était moi-même. Blanche. Blanche dedans. Pas complète. Une partie manquait. Quelque chose d'aigu, de pointu s'avancait vers moi et s'enfonçait dans ma rondeur. Blanc aussi, ou clair, non pas lisse toutefois, mais fibreux, et très acide. Aigu. Mais moi je devais rester entier et intact, ou plutôt devenir entier, me "fermer en boule", je pensai nettement ces mots dans mon rêve, je voulais continuer à rêver, mais je fus éveillé ». Quelqu'un ajoute : « Autant dire le *globe philosophique* ». Et au rêveur médiumnique de poursuivre : « Je ne voulais pas m'éveiller, je voulais retenir cette connaissance d'une immensité, d'une clarté inouïes. Énormément de choses dépendaient du pouvoir de parachever cette rondeur, ou encore de remplacer en totalité la partie éclatée, qui était gâtée et séparée par la pointe pénétrante ». Je retiens aussi le commentaire de Heimito von Doderer, qui révèle l'ouverture profondément érotique, voire tantrique de l'expérience de sommeil et de vision médiumnique décrite par lui : « Grete Siebenschein, elle, fouillait littéralement le visage de son amant. Ses yeux étaient grand ouverts, clairs et d'un bleu violet, ils exprimaient un degré très extraordinaire d'attention et étaient très nettement séparés du reste du visage par une étrange, soudaine ride marginale ». *Siebenschein*, je me dois de le relever, signifiant, fort à propos, la « septième lueur ».

Or la vision médiumnique du porte-étendard René Stangeler me paraît d'autant plus significative qu'il y est fait état de la bataille pour la totalité, ou pour le retour à la totalité du globe

philosophique, subversivement, criminellement entamé par les œuvres d'une entité négative, destructrice, morcelante.

Dans *L'Œuf de Jade* de Talbot Mundy, la vague tumultueuse du récit poursuit, aussi, l'évolution d'une bataille secrète pour la réintégration philosophique de la totalité, car l'Œuf de Jade d'Abor lui-même avait été subversivement avarié, amputé d'un éclat. Un éclat qui lui avait été enlevé à dessein, signe révélateur des derniers temps du Kali-Yuga, et l'ensemble du récit de Talbot Mundy relate le circuit des efforts surhumains qui porte un groupe d'action réparatrice sacrée à retrouver, sous la direction de San-hun-fo, la *partie du tout qui avait été perdue* et qui sert occultement de Pôle Négatif aux déploiements des puissances ténébreuses et négatives dans la saison cosmique qui est nôtre. San-hun-fo elle-même ne pourra descendre du Pays des Hauteurs, aller à la rencontre de son destin nuptial et cosmique, de sa prédestination impériale secrète, qu'une fois l'Œuf de Jade d'Abor rendu à son intégrité originale.

Circuit impérial

San-hun-fo est, à présent, depuis longtemps descendue du Pays des Hauteurs, elle s'appelle autrement, elle-même ou bien sa continuatrice dogmatique, et le pays des Hauteurs lui-même, le « Centre du Monde », ne se trouve plus à l'endroit où il se trouvait au moment où Talbot Mundy écrivait *L'Œuf de Jade*, et d'où il en appelait médiumniquement à ceux qui, en Europe, s'étaient mis en état d'en subir l'influence vivifiante et salvatrice, « polaire ».

En effet, si l'on se fie à certains témoignages européens des plus récents, et de plus en plus soutenus, concernant la réception médiumnique ou, plus souvent encore, la pénétration par les voies hypnagogiques du rêve appartenant au sommeil paradoxal, ou à des rêves éveillés fort avancés, les influences nous venant, à nouveau, du Centre du Monde — du Pays des Hauteurs — ne seraient plus à localiser Tibet, mais quelque part sur les hauteurs désertiques de la partie orientale de l'Altaï, sur les confins soviéto-mongoliques. Aussi, ce qui apparaît le plus souvent à ceux qui sont invités à en recevoir la vision, c'est un endroit désormais fort étroit, constitué par un long escalier montant au bord du vide, aux marches en pierre jaune, et une forteresse d'habitat en forme de tour basse, ramassée autour d'une cour intérieure : on y

retrouve, je crois, le concept de l'assujettissement actuel des nôtres au ciel étroit, au ciel d'acier de l'Etoile Polaire.

Dois-je en dire plus ? Un tout petit groupe, comprenant un officier de marine, un Français, y a été convié, en 1984, et s'y est rendu par les voies d'un cheminement surveillé, détourné, et comme chiffré, ayant duré quatre mois et dont le point de départ se situait à Tokio. Il fallait entrer, clandestinement, par la porte ouverte du Palais Impérial très confidentiellement préposée à cette fin inavouable s'il en fut, et s'engager aventureusement, sous la conduite d'une jeune eurasiatique, dans ce qu'il est convenu d'appeler, depuis lors, le Circuit Impérial. Je crois savoir que l'idéogramme secret qu'il leur avait fallu suivre représentait une figure approchant plus ou moins du tracé, en chiffres arabes, du nombre 818. Ce qui engage l'ensemble de ce déplacement sous l'influence d'une identité dogmatique essentiellement octavienne, ou mariale, féminine et virginale, lunaire et mercurielle, attachée au vertige limpide de la passivité transcendante, de la divine soumission préconçue par quelqu'un comme Thérèse Martin et qui correspond tout à fait parfaitement à la situation des invités *pris en charge* et comme médiumniquement attirés, aspirés vers le but accepté par eux, vers le Pays des Hauteurs. Mais qui n'est déjà plus tout à fait un pays, ayant lui-même eu à subir les amoureuses contraintes du rétrécissement polaires qui dit l'heure de la fin dernière, l'heure même de l'Etoile Polaire dans son élévation originale et nuptiale, abruptement conviée elle-même à ne plus être que l'Etoile.

Seule, l'Etoile ? *A celui qui vaincra je lui donnerai l'étoile du matin* a-t-il été dit, et je sais ce que cela signifie. Mais je sais aussi ce que signifie le précepte japonais occulte cité par le général Karl Haushofer, *les années du dragon font mûrir facilement des semences de dragon*.

TABLE

Plus noir que l'antre des ténèbres	7
Le rendez-vous de Prague	15
Un enseignement d'origine suprahumaine	43
Asia Mysterosa	77
L'appel des origines antérieures	93
L'Apocalypse, stade suprême	105
Le troisième terme impérial.....	121
L'immense incendie du Pur Amour.....	141
« La Clairière des Eaux-Mortes »	151
Sur la terrible remontée du Quatrième Feu	159
Le recours à l'appui:	189
L'ombre de l'Unique	197
Le réveil des confréries ésotérique	211
John Buchan, prophète du retour des Anciens	
Dieux	217
Le talisman de Set et les Portes de l'Abîme	243
G.I. Gurdjieff et la Fraternité des Polaires	257
Le retour de la Synarchie	269
La seconde résurrection de Padre Pio	283
La réapparition du Visage Vert	297
Elle viendra du Pays des Hauteurs	335

Ache** tftmnpmar — N° tftmprimaw : 918
par Codât. lrrnpnmauc. S A. 10 Précédant dépôt : octobre tSgc
14110Con<H-«u¹.N<***u Dépôt légal : mai 198?

Imprimé en Fnnn

Initié de très haut niveau, royaliste et diplomate - contre-révolutionnaire en mission à Saint-Pétersbourg, catholique providentialiste, amant à la fois lointain et comblé de la Divine Sagesse, Joseph de Maistre, lui, savait. Par illumination sapientiale, il savait que les temps inaugurés par la Grande Révolution de 1789, soi-disant française, étaient ceux de l'entrée dans la partie finale d'un cycle cosmique déjà révolu, et que par conséquent rien n'était déjà plus rien. Mais Joseph de Maistre savait aussi qu'au-delà de la ligne de rupture et d'effondrement de l'Atlantide à nouveau pressentie pour qu'elle s'engouffre, encore une fois, dans les ténèbres de ses propres abîmes secrets, une nouvelle espérance aurorale d'être et de recommencement impérial nouveau annonçait apocalyptiquement sa montée, et même, à plus long terme, son *avènement*. Cette espérance aurorale de l'après-apocalypse, qui aimantera en avant la totalité du plus grand, du plus profond travail spirituel en Occident, va commander aussi la marche de la spirale prophétique à laquelle obéissent en conscience ceux d'entre nous qui ont été choisis pour qu'ils en constituent, secrètement, le corps de protection métapolitique en action. Consacré, très précisément, à l'ouverture *en situation* du concept même de la Spirale Prophétique, le présent ouvrage, dont les chapitres en constituent autant de stations opératives, se veut, avant tout, un manuel d'instruction attaché à servir le combat des agents confidentiels de celle-ci. A cette redoutable enseigne, il est sans doute important de relever que la plupart de ces textes ont déjà eu à subir l'épreuve de l'action directe, qu'ils ont été déjà publiés, afin qu'ils puissent s'approprier ainsi, en intime renforcement, la somme d'influences mises en branle par leur passage à travers les nuits d'une certaine conscience occidentale d'aujourd'hui. L'œuvre immense des précurseurs cachés, des activistes surveillés de la future Révolution Polaire y trouvera les principes ardents de sa nouvelle anabase, et le secret retrouvé de l'appel immémorial de sa Couronne de Feu.

Ce livre est de maniement dangereux, son heure est imminente.